IDYLLE ET DRAME DE SALON

PREMIÈRE PARTIE.

I

C'étaient d'enfantines amours, écloses, pour ainsi dire, parmi les langes d'une *nursery*, et qui, épanouies au grand air, sur les pelouses d'un parc, allaient accomplir leur destinée dans les salons parisiens.

François-Régis Le Prat de Montignan et Béatrix de Laverdun, sans avoir été précisément élevés ensemble, s'étaient connus dès le premier âge et n'avaient jamais cessé de se fréquenter que par intermittence. Il y avait eu ceci de commun entre le sort de l'un et le sort de l'autre, que tous deux avaient grandi à la campagne, où, pour des motifs particuliers, ils s'étaient vus condamnés à vivre leurs premières années en une sorte de relégation mystérieuse, ou du moins restée pour eux inexpliquée.

Régis de Montignan était le fils unique de M. Guy de Montignan, propriétaire du domaine de ce nom, en Languedoc, sur les confins du département de l'Ariège et de celui de la Haute-Garonne ; Béatrix de Laverdun était la fille unique du comte et de la comtesse de Laverdun, dont le château, pareillement situé à la limite des deux départemens, a donné son nom à cette très ancienne et jadis très puissante famille des comtes de Laverdun, — comme la terre de Montignan, en des temps plus récens, a rehaussé l'état civil des Le Prat. — Toutefois, si les deux familles semblaient avoir entre

elles plus d'un point de contact, elles différaient assez profondément l'une de l'autre, au double point de vue de l'origine et de la fortune. Tandis que les Laverdun, en effet, se pouvaient targuer d'un illustre lignage, les Le Prat n'avaient guère à s'enorgueillir que d'une honorable et déjà longue ascendance de haute bourgeoisie; et, de même, si les parens de Béatrix jouissaient d'une grande fortune, presque toute solidement assise sur de nombreuses propriétés foncières, le père de Régis était un assez modeste seigneur terrien, dont le domaine de Montignan constituait, avec quelques terres éparses et quelques biens mobiliers sans grande importance, la seule richesse et le seul patrimoine.

La maison de Laverdun avait su se maintenir à son ancien niveau d'opulence par des alliances aussi avantageuses que décentes: on n'aimait à y déchoir ni par le rang ni par la fortune; et, en dernier lieu, la mère de Béatrix, la belle Yolande de Fleurance-Mauvesins, y avait apporté, avec un noble sang, d'immenses biens-fonds équivalant à quelque royal apanage. La famille Le Prat, au contraire, qui avait été riche autrefois, mais s'était successivement appauvrie par un souci exagéré des alliances aristocratiques, — souci qu'elle n'avait pu satisfaire qu'au prix de bien des concessions de fortune, — n'avait légué à ses derniers représentans qu'une aisance médiocre.

Peu de temps après son mariage, le comte de Laverdun avait commencé de s'éloigner de sa femme, sans qu'on sût au juste pourquoi; et il avait fini par vivre tout à fait à l'écart, voyageant beaucoup et n'apparaissant qu'à de rares intervalles en son hôtel de la rue de l'Université, où la comtesse, Parisienne convaincue, passait plus des deux tiers de l'année. Il ne se montrait pas, d'ailleurs, beaucoup plus souvent à Laverdun qu'à Paris, ce qui donnait à penser qu'il avait, indépendamment d'un goût immodéré pour la locomotion, quelque raison spéciale de redouter et de fuir le foyer domestique. — C'était un homme de haute taille, d'aspect un peu sec, de mine assez altière, aux allures nerveuses, strictement poli, ayant la voix brève et le geste facilement impérieux : en somme, un personnage qui, au premier abord, ne pouvait paraître très sympathique. Cependant, en y regardant d'un peu près, on arrivait à découvrir en lui comme des germes de séduction, étouffés par la contrainte d'une volonté hautaine ou par le poids et l'angoisse de quelque chagrin caché. Mais on s'apercevait surtout d'une certaine inaptitude native à se ployer aux banales exigences de la vie mondaine; on reconnaissait les signes d'une incoercible rigueur de jugement et de caractère, d'une inflexible raideur d'échine : bref, de ce manque absolu de souplesse et de liant, qui produit si souvent des effets analogues à ceux de la morgue et qui,

néanmoins, se confond quelquefois, dans ses causes, avec une sorte de timidité fière, privilège ou infirmité des natures d'élite mal adaptées à leur milieu d'origine.

Quant à la comtesse, c'était une femme d'un naturel tout différent : plutôt trop sociable, se dépensant toute en efforts pour plaire, ayant un grand besoin du monde, sans coquetterie déplacée; aimant, non les fêtes, mais les réunions élégantes; recherchant la distraction plus que le plaisir, et le mouvement intellectuel plus que le bruit et la dissipation. Jolie avec cela, d'une minceur potelée, d'un charme complexe et héraldique, on l'avait admirée longtemps sans chercher à la calomnier. — Pourtant on n'avait pu se dispenser de remarquer, à la longue, que M. de Montignan, comme elle fort attaché à la vie de Paris, fréquentait l'hôtel de la rue de l'Université bien plus que sa terre de l'Ariège, quoiqu'il y eût parqué son fils en compagnie d'un précepteur ecclésiastique.

Aussi bien le père de Régis avait-il assez de distinction naturelle et acquise pour mériter qu'une femme, même belle et de grande naissance, même adulée et enviée, le regardât avec quelque complaisance ou le reçût avec faveur. Marié jeune, veuf de bonne heure, il avait su garder une tenue d'existence à l'abri du reproche. Et c'était une raison de plus pour que l'on suspectât la nature de ses relations avec la comtesse, dont la bienveillance affable ne s'étendait pas toujours au-delà des limites d'une sociabilité banale autant que parfaite. — Il faut dire que le soin apporté par M. de Montignan à maintenir son fils à distance respectueuse, comme l'étrange détermination prise par Mme de Laverdun de faire élever sa fille à la campagne, avait dû nécessairement donner à penser que cette intimité craignait des témoins qui, en grandissant, eussent pu devenir gênans.

Quoi qu'il en fût, la médisance sur ce chapitre demeurait discrète.

A l'époque où Régis et Béatrix, — l'un âgé de vingt et un ans, l'autre de dix-sept, — étaient définitivement rappelés d'exil, Mme de Laverdun avait encore beaucoup d'éclat et M. de Montignan mieux qu'un reste de jeunesse. Aussi fut-on presque surpris de leur voir tout à coup de si grands enfans. Personne, au surplus, ne les connaissait, ces enfans, à l'exception de quelques intimes peut-être, qui avaient pu les entrevoir, à deux ou trois reprises, soit à Paris, pendant un de leurs courts séjours auprès de leurs parens, soit à la campagne. Et l'on s'accorda généralement à déclarer l'éloignement prolongé où on les avait tenus jusqu'alors d'autant moins compréhensible qu'ils semblaient plus faits, l'un et l'autre, pour enorgueillir leurs familles respectives.

Régis de Montignan était un garçon de moyenne stature, droit, souple, vigoureux, leste, ayant le teint un peu bronzé par son année de service militaire, qu'il venait d'accomplir dans une ville du Midi, mais sans que cette carnation virile nuisît à la douceur de sa physionomie, toute poétisée par des yeux couleur de châtaigne, dont les flammes parfois mélancoliques semblaient faites pour éclairer quelque fin visage de femme ou de jeune fille. Ses cheveux châtain brun, encore coupés *à l'ordonnance*, laissaient voir un front large et pur, qui n'annonçait cependant ni naïveté ni insignifiance. Il ressemblait à son père, mais avec quelque chose de moins artificiel, de moins convenu, de moins parisien, de moins officiellement distingué. M. Guy de Montignan était un homme élégant; son fils promettait surtout d'être un homme. L'atmosphère des salons avait affiné l'un, en l'atrophiant légèrement, tandis que le plein air et le voisinage de la nature avaient vivifié l'autre. On devinait, à voir ce jeune homme robuste et sain, qu'il avait été élevé loin des villes; mais on n'eût guère deviné, à l'entendre, que son éducation avait été confiée tout entière à un prêtre. Hardi et franc, un peu brusque même, il avait le langage net, la repartie prompte, toute la tournure d'esprit propre aux jeunes gens sans préjugés ni fausse modestie. Sa politesse était exempte de fadeur et ses manières d'afféterie.

Le secret de cette précoce vigueur morale, qu'une année de caserne n'eût point suffi à expliquer, peut-être, c'est que Régis avait eu pour précepteur un curé de campagne qui avait commencé par être soldat et qui avait conservé tous les dehors et certaines des habitudes de son ancien métier. L'abbé Cordiac, en effet, vivait comme un excellent prêtre qu'il était, mais continuait de parler et de penser comme un officier d'artillerie, par exception fortement teinté de littérature et, par hasard, très adonné aux choses de la religion en même temps que très versé dans l'étude des sciences naturelles aussi bien que dans la connaissance des mathématiques. Avant de se confiner dans le préceptorat, à Montignan, son village natal, il en avait, quelque temps, desservi l'humble cure, étranger désormais à toute ambition, ne recherchant dans la vie ecclésiastique que la paix de l'esprit et le repos de la conscience. Aussi avait-il accepté volontiers, aux approches de la cinquantaine, les offres que lui faisait M. de Montignan, lequel promettait de lui assurer, moyennant qu'il se chargeât de l'éducation de Régis, la jouissance viagère d'une maisonnette contiguë au château et entourée d'un joli verger. — Le maître et l'élève s'étaient toujours entendus à merveille, égaux en bonne volonté, celui-ci pour apprendre, celui-là pour rajeunir son savoir, profitant tous deux de la quasi-proximité d'une presque grande

ville pour se procurer ce qui pouvait leur manquer en fait de livres nouveaux, de programmes universitaires ou d'indications officielles. Et, si les études du jeune homme n'avaient pas été poussées jusqu'aux dernières limites, elles devaient pleinement lui suffire, étant données son intelligence naturelle et la catégorie sociale à laquelle il appartenait.

Mais pourquoi M. de Montignan avait-il risqué de stériliser tous les dons qui distinguaient son fils? Pourquoi l'avait-il, de propos délibéré et sans l'excuse d'une commune retraite, séquestré du monde où il paraissait appelé à vivre? — On avait été chercher bien loin l'explication d'un fait très peu mystérieux en réalité. M. de Montignan n'était pas riche, surtout pour un homme ayant des habitudes fashionables et, par conséquent, des goûts dispendieux. Il avait eu peur, pour son fils, de la vie de Paris en ces premières années de jeunesse où l'âme prend son pli définitif et où les influences ambiantes marquent si bien leur empreinte sur le caractère et sur les mœurs, engendrant des tendances qui deviendront vite des besoins. Surpris, comme tant d'autres, par le mouvement ascensionnel des fortunes, et par le mouvement inverse du pouvoir de l'argent, il avait vu avec effroi sa médiocrité encore dorée tout près de se changer en gêne, presque en misère; et il avait voulu que son fils fût préparé, grâce à une existence rurale et simple, aux sacrifices nécessaires que lui-même n'avait pas eu le courage d'accepter. Il lui avait plu de tenir le jeune homme loin du monde jusqu'au jour où il pourrait lui dire : « Voici ce que tu as et ce que tu auras. C'est insuffisant pour Paris, mais suffisant pour la campagne. Or, c'est à la campagne que je t'ai fait élever. Tu es majeur : juge par toi-même; et, si tu crois pouvoir affronter, en dépit de la modicité de tes ressources, cette existence parisienne où j'ai eu tant de mal à me maintenir, ne me rends jamais responsable de tes mécomptes. » — A tout prendre, une autre considération avait bien pu peser aussi sur sa décision : l'ennui d'une éducation à entreprendre ou à surveiller de près et d'une paternité qui l'eût à tout moment et publiquement vieilli. En outre, à dater du jour où la comtesse lui avait fait part de son intention de laisser sa fille à Laverdun, sous prétexte de santé, il n'y aurait pas eu trop de témérité peut-être à présumer que la pensée d'une inclination enfantine, prélude d'un mariage avantageux, s'était offerte, puis imposée à son esprit. Mais la vraie raison déterminante, ç'avait été son état de fortune.

Pour ce qui concernait Béatrix, les conjectures s'étaient moins égarées en assignant une origine romanesque à son éducation champêtre. — M. de Laverdun, promptement édifié sur les goûts de sa femme, lui avait en vain demandé d'y renoncer. Homme tout

d'une pièce et n'entendant rien aux accommodemens, il s'était senti profondément blessé d'un refus qui ne lui permettait plus aucune illusion quant à la place qu'il occupait dans le cœur de la comtesse. Et il n'avait point hésité à lui déclarer qu'il lui laisserait le champ libre, pourvu qu'elle ne prétendît pas faire de sa fille une mondaine à son image et qu'elle consentît à la tenir éloignée, jusqu'à l'âge du mariage, d'un train de vie qu'il considérait comme pernicieux ou inconvenant. Mme de Laverdun avait accepté le marché, n'étant pas, au fond, très convaincue que sa fille y dût perdre et n'étant pas fâchée, d'ailleurs, d'avoir ses coudées franches pendant quelques années, — les plus belles, — sans voisinage dépréciant. Aussi bien était-elle imbue des idées d'autrefois sur l'indépendance absolue où les parens ont le droit de se maintenir à l'égard de leurs enfans; elle appartenait à l'école des grandes dames du XVIIIe siècle, selon lesquelles, avant que le naturalisme sentimental de Rousseau eût, pour un temps, prévalu, les filles ne devaient commencer d'exister aux yeux des mères que du jour où elles devenaient nubiles, et, comme telles, propres au commerce du monde. En conséquence, elle avait cru s'acquitter de la partie essentielle de ses devoirs maternels en donnant à Béatrix deux excellentes institutrices : l'une française, l'autre anglaise ; en passant avec elle deux mois d'été, plus quelques jours par-ci par-là; en lui assurant tout le bien-être imaginable, et, par surcroît, le bénéfice de l'air des champs.

De part et d'autre, l'éducation de plein vent avait réussi. Car Béatrix, comme Régis, en avait tiré tout le profit possible, physiquement et moralement. C'était une jolie fille bien portante, pas très grande, au corsage fin sans maigreur ni plénitude, avec des yeux bleus d'une transparence et d'une limpidité remarquables sous des cheveux blonds d'une abondance extraordinaire. Se coiffant comme elle pouvait, s'habillant comme elle savait, c'est-à-dire avec une élégance plus instinctive que raisonnée, elle avait une grâce un peu sauvage et un charme très personnel. Vive et timide, prime-sautière et bien élevée, elle présentait l'attrayant contraste d'une nature franche, contenue par une direction sévère et par la crainte de se fourvoyer sur un terrain mal connu. Car, si le zèle de ses maîtresses, secondé par les admonestations intermittentes de sa mère, avait bien pu la préparer à une transplantation dès longtemps prévue, on n'était nullement parvenu à lui inculquer d'avance cette précoce assurance et ce déplaisant aplomb qui déparent aujourd'hui tant de gentilles petites personnes, d'ailleurs fort aimables et fort séduisantes. Bref, ce n'était ni un sauvageon ni une plante de serre chaude, mais comme un bel arbuste, gracieux et vivace, dont la sève allait reprendre un nouvel élan sous l'influence d'un climat

et d'un terroir nouveaux. — Telle quelle, elle ne pouvait manquer d'attirer l'attention, puisqu'à toutes ses qualités personnelles elle joignait le mérite d'être la fille d'une des femmes les plus admirées, les plus riches aussi, de la société parisienne, — sans parler de l'irréprochable pureté nobiliaire de son sang, avantage qui se fait rare, mais n'en est que plus haut prisé en de certains milieux.

Elle allait donc être remarquée bien vite, cette héritière, et convoitée par des mères avides en même temps que par des célibataires à l'affût. Mais où en était-elle de ses relations amicales et enfantines avec son jeune voisin de campagne, Régis de Montignan?

Il faut savoir d'abord que ces relations, presque constamment gênées par la surveillance de personnes austères ou payées pour l'être, n'avaient pu se développer aussi librement que l'eussent voulu, sans doute, les intéressés, qui, toute question de sympathie ou de sentimentalité mise à part, s'ennuyaient quelquefois, chacun de son côté, un peu plus que de raison. Il faut se rappeler, en outre, que les deux jeunes gens avaient été séparés, n'étant encore que des enfans, par le départ de Régis pour son régiment; or, ils s'étaient quittés précisément à l'âge où l'amour commence à bégayer ses premiers aveux. — Il n'attend pas toujours si longtemps pour naître, mais il ne sait guère parler plus tôt. — Néanmoins, comme on se comprend, en cette matière, bien avant de s'être parlé, Régis et Béatrix ne devaient plus avoir grand'chose à s'apprendre.

Ç'avait été surtout pendant les premières années, pendant les années d'enfance, que leur intimité, une sorte d'intimité tacite, s'était établie, à la faveur de leur jeune âge. — M. de Montignan ayant conduit son fils, bambin de quatre ou cinq ans, au château de Laverdun, peu de temps après la naissance de Béatrix, Régis était tombé en extase devant ce joli poupon, plus blanc que rose, dont le sourire déjà semblait trahir le sexe. Le garçonnet n'avait encore contemplé que des bébés du commun, parmi lesquels les plus charmans étaient les mieux portans; aussi fut-il saisi d'étonnement et d'admiration à la vue de ce nourrisson enrubanné, qui gesticulait avec l'entrain de la santé, mais non sans une certaine désinvolture mesurée, faisant très peu de bruit et ayant des mines d'une coquetterie incomparable, ou, au moins, d'une gentillesse irrésistible. C'était la grâce au berceau.

A dater de ce jour-là, Régis prit l'habitude, quand il s'ennuyait, d'entraîner son précepteur dans la direction de Laverdun; et il ne chômait jamais de bonnes raisons pour franchir la grille du parc. En général, il n'avait pas à pousser bien loin : au détour de certaine allée ombreuse qui cernait une pelouse douillettement gazonnée, il

apercevait l'enfant en train d'essayer ses petites jambes sur le sable ou sur l'herbe. Il l'embrassait, jouait avec elle, puis repartait, tantôt plus allègre, tantôt pensif, presque attristé, comme s'il eût laissé derrière lui quelque chose qui était nécessaire à sa joie. Au château, on s'était accoutumé à le voir entrer ainsi, escorté de son abbé; et tout le monde lui faisait fête, car c'était un gentil garçon, poli, avenant, facile à vivre. Mais personne ne lui ménageait un meilleur accueil que la petite Béatrix elle-même, qui, ne voyant jamais d'autres enfans, paraissait le considérer comme un providentiel compagnon de jeux, chargé de l'initier aux divertissemens inconnus. Dès qu'elle le voyait poindre ou qu'elle distinguait au loin la noire soutane de l'abbé, elle agitait convulsivement ses jambes courtes et grassouillettes, encore trop faibles pour la porter sans le secours des lisières ou de quelque autre appui tutélaire, et elle tendait les bras à ce premier ami, toujours si prompt à accourir vers elle.

Une seule circonstance avait le pouvoir de gêner les innocentes manifestations de cette amitié naissante : c'était la présence de M. de Laverdun. Grave, presque sombre, le comte était bien fait pour glacer d'enfantines effusions, d'autant qu'il ne mettait aucune bonne volonté à se dérider quand sa fille, stimulée par Régis, s'ébattait joyeusement devant lui. Même il arriva que le camarade de la petite Béatrix surprit, certain jour, dans le regard de M. de Laverdun, comme de l'animosité ou de la rancune, et cela au moment où le *baby* venait de gratifier son compagnon de jeux d'une nouvelle marque de sa démonstrative sympathie, sans se soucier autrement de faire à son père une part quelconque dans son expansion.

Les apparitions du comte de Laverdun, fort rares déjà, devinrent plus rares encore. Et Régis, qui, tout jeune qu'il était, n'avait pu se tromper sur la signification essentielle du regard qu'il avait surpris, eut confusément l'intuition que le comte lui était hostile, sans doute parce qu'il lui reprochait de lui voler les sourires et les caresses de sa fille. Mais, comme le père de Béatrix ne se montra pour ainsi dire plus, la tendre camaraderie des deux enfans put suivre son cours jusqu'à l'époque où Béatrix, de bébé, devint fillette. — Ce fut vers cette même époque que le comte de Laverdun fit son dernier séjour dans sa terre patrimoniale.

Alors, il y eut quelques traverses. La complaisance des institutrices qui avaient remplacé la nourrice auprès de l'enfant n'était pas toujours exempte d'une espèce de réserve défiante; il semblait qu'on eût peur que la familiarité n'allât trop loin ou ne devînt, par la suite, une habitude impossible à supprimer. A vrai dire, pendant les séjours de la comtesse à Laverdun, — lesquels coïncidaient invariablement avec ceux du père de Régis à Montignan, — tout

allait le mieux du monde, et les occasions de rapprochement naissaient en foule des rapports de voisinage entre les châtelains. Mais, soit que l'on se conformât aux ordres de la comtesse, soit que l'on fît intempestivement du zèle, ces occasions se raréfiaient, comme par enchantement, dès que les personnes qui avaient la garde de Béatrix se retrouvaient livrées à elles-mêmes. Il y avait sans cesse quelque prétexte pour empêcher les réunions prolongées : quand Régis arrivait, on alléguait la nécessité d'une course ou d'une promenade lointaine; quand les enfans se rencontraient au dehors, il fallait se hâter de rentrer à Laverdun.

Régis n'avait pas tardé à remarquer la fréquence de ces contretemps. Et sa jeune tête ayant beaucoup travaillé sur cette donnée, il était arrivé à la conviction que l'on considérait Béatrix comme d'une essence supérieure à la sienne, et que l'on ne se souciait point qu'elle dérogeât en se liant plus que de raison avec un camarade d'enfance d'une condition disproportionnée. — Ce qui l'avait induit à cette interprétation d'une prudence excessive ou difficile à expliquer, c'était la comparaison du luxe seigneurial qui brillait partout à Laverdun, depuis le seuil des appartemens jusqu'aux arrière-communs, avec le confortable assez réduit ou succinct de la gentilhommière paternelle, dont l'unique salon, toujours désert, était à peine meublé et dont les écuries étaient à peu près vides. Et ce qui avait confirmé le jeune garçon dans sa manière de voir, ç'avait été cette réponse de son précepteur à une question timide, mais fort claire en sa forme hésitante :

— Mon cher enfant, l'égalité est si peu de ce monde, que si, d'aventure, les grands seigneurs l'acceptaient, leur valetaille s'attribuerait aussitôt double ration de morgue et d'insolence... Et c'est surtout vrai depuis que la richesse est devenue l'unique supériorité sensible en notre société déséquilibrée et détraquée.

Lorsque Régis de Montignan eut acquis ainsi la certitude que l'infériorité de sa fortune le faisait tenir en suspicion par la haute domesticité de Laverdun, il enchérit de lui-même sur la réserve qu'on lui avait marquée.

Mais cela n'était point le compte de Mlle Béatrix, qui se plaignit en termes amers, lors d'une entrevue où, par hasard, on lui avait laissé toute liberté. — Elle allait avoir dix ans, et elle s'exprimait encore avec une entière indépendance de langage :

— Qu'est-ce que ça veut dire? fit-elle avec une moue dépitée. Tu ne veux plus me voir ou tu n'y tiens plus?.. Eh bien! qu'est-ce que je t'ai fait?.. Au lieu de bouder comme une bête, tu aurais bien dû me faire des scènes : je t'aurais pardonné ça... Voyons, raconte; dis ce que tu as...

Du haut de ses quatorze ans, Régis répliqua, avec une mine importante, digne et cependant affligée :

— Il y a des choses que vous ne pouvez pas encore comprendre, peut-être, ma petite Béatrix...

— Peut-être! tu es bien honnête!.. Mais, d'abord, pourquoi me dis-tu : vous, au lieu de : tu?

— Parce que, un jour ou l'autre, il faudra bien que nous cessions de nous tutoyer. Et moi, tu sais, j'aime mieux rester à ma place que de m'y faire remettre. J'ai beaucoup d'amour-propre.

— De l'amour-propre à propos de moi!.. Te faire remettre à ta place!.. C'est vrai, tout de même, que je ne comprends pas. Explique-moi...

— Écoute. Je vais te dire ce que je sais ou ce que je devine. Tes parens sont beaucoup plus riches et plus... comment dit-on ça?.. plus nobles, plus haut placés que mon père. J'ignore s'ils ont donné des ordres, ou si tes deux institutrices ont pris la chose sous leur bonnet; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on ne tient pas énormément à ce que nous soyons toujours ensemble, et...

— Tu es bête! interrompit Béatrix avec un haussement d'épaules. Si maman avait donné des ordres pour ça, est-ce qu'elle n'aurait pas commencé par moins fréquenter ton père? Et, à Paris comme ici, ils se voient tous les jours.

La réflexion parut à Régis aussi judicieuse qu'embarrassante, et il ne sut que répondre.

— Ah! tu vois comme c'est fin, continua la fillette, ce que tu as trouvé pour expliquer le peu d'empressement de Mlle Marteau et de miss Herbert lorsqu'il s'agit de nous laisser jouer ensemble!.. Mais, quand même ce serait vrai, est-ce que tu crois que je renoncerai jamais à toi, mon seul ami?.. Si tu as peur de venir à Laverdun, j'irai à Montignan, et tout sera dit.

— Et comment t'y prendras-tu?

— Belle malice! Tu verras.

Elle tint parole. Deux ou trois fois par semaine, elle réussissait à entraîner, tantôt l'une, tantôt l'autre de ses institutrices, non pas, il est vrai, chez Régis, mais chez l'abbé Cordiac, ce qui revenait exactement au même. Pour arriver à ses fins, elle avait imaginé tout un système de charités indirectes et très compliquées dont l'abbé seul pouvait être le dispensateur. Il fallait, en outre, tenir compte des nécessités budgétaires, qui ne permettaient point les grosses distributions; il fallait avoir égard aussi à l'utilité de fréquentes conférences pour mieux assurer une opportune et équitable répartition des fonds disponibles. Et, comme les premiers arbres du verger de l'abbé étaient séparés des derniers arbres du

parc de Laverdun par une distance de quinze cents mètres tout au plus, il n'y avait aucune raison de ne pas multiplier les visites et les conciliabules. — Du reste, on en avait référé à la comtesse, qui avait approuvé sans réserve les résolutions charitables de sa fille et lui avait alloué un crédit spécial pour cet objet.

Quand les intérêts des pauvres étaient réglés, on se mettait à jouer dans le jardin; et personne ne pouvait y trouver à redire, car, le plus souvent, Régis avait attendu, pour se montrer, l'appel de son précepteur.

Grâce à cette ingénieuse combinaison, les deux enfans furent heureux pendant de longs mois. — S'aimaient-ils autrement que de bonne et enfantine amitié? Cela revient à se demander si l'éternel problème de l'amitié d'un sexe à l'autre se pose dès l'enfance. Pourquoi non? L'instinct du sexe n'attend pas la puberté pour s'éveiller. Et, si un jeune garçon peut jouer à cache-cache avec une petite fille sans y entendre malice, il n'est pas démontré qu'il puisse la préférer à toute autre, même pour ce simple et naïf passe-temps, sans l'aimer déjà d'amour, un tantinet. Dès qu'apparaît la préférence, la sympathie personnelle, bien nette et bien consciente, pour un être de sexe différent, tout de suite l'amour commence à poindre.

Régis s'en aperçut ou aurait pu s'en apercevoir un matin que Béatrix, ayant eu peur d'une vache en gaîté, qu'elle avait prise pour un taureau furieux, s'était réfugiée dans ses bras. La discrétion de son étreinte, la hâte embarrassée de la petite fille à s'en dégager, leur trouble commun survivant à un chimérique danger, n'étaient-ce pas de suffisans indices? En tout cas, l'abbé, qui, du coin de l'œil, avait suivi la scène, estima dans sa sagesse que l'arbre de la science avait dû miraculeusement pousser, en une nuit, au beau milieu de son verger. Et il fit en sorte que son élève et sa petite voisine eussent des tentations de moins en moins nombreuses d'en cueillir les fruits. — On ne se rencontra plus guère que sur des terrains neutres, c'est-à-dire sur les grands chemins, ou en des visites cérémonieuses, sous les lambris du château de Laverdun.

A quelque temps de là, le tutoiement prit fin entre les deux enfans, comme en vertu d'un tacite accord. Mais aussi Régis devint triste tout de bon, — triste et rêveur. — Il s'isolait volontiers, avec ses livres et ses cahiers d'étude, choisissant de préférence les endroits où Béatrix s'était le plus souvent arrêtée. Il aurait pu, en toute vérité, lui adresser, quand il la revoyait, cette admirable phrase de la déclaration de Paul à Virginie : « Quelque chose de toi, que je ne puis dire, reste pour moi dans l'air où tu passes, sur l'herbe où tu t'assieds. »

Ce ne fut pas trop de toute l'ardeur laborieuse qu'il lui fallut déployer en vue d'achever honorablement des études un peu imparfaites ou négligées, pour le distraire de sa mélancolie. Et quand, à la veille de quitter définitivement le pays où il avait été élevé, il dit adieu à sa petite amie, il comprit qu'il était homme, puisqu'il souffrait. — Elle était femme, puisqu'elle refoulait ses larmes.

II.

M. de Montignan habitait, rue de Bourgogne, un assez grand appartement, très orné, remarquable surtout par le savant amalgame du confortable moderne avec les choses de goût ancien, — appartement de veuf, au reste, plutôt que de garçon, car l'installation était des plus complètes, quoique certains détails révélassent l'absence de toute intervention féminine dans les arrangemens intérieurs, comme aussi une vague insuffisance de revenus pour maintenir partout un luxe harmonique. — Le père de Régis vivait là, depuis quelque vingt ans, plus au large dans les limites de son logis que dans celles de son budget.

— Te voilà, Régis... Eh bien! es-tu repu de Paris?

Le jeune homme rentrait, par un beau soir d'automne, au domicile paternel, après une longue journée de courses et de visites. Et il était venu frapper à la porte du grand cabinet de toilette, tendu de toile à voiles, où M. de Montignan, à la lueur aveuglante de deux becs de gaz, achevait de rendre à ses moustaches encore noires le tour vainqueur qu'elles avaient perdu dans le courant du jour. Aucun valet de chambre n'assistait le père de Régis en cette opération, non plus que dans l'accomplissement des autres rites du culte de sa personne. Son unique domestique n'avait jamais à prendre la moindre part à ces soins délicats. — M. de Montignan savait, sans doute, que, si l'on n'est jamais un grand homme pour son valet de chambre, il est encore plus difficile de rester longtemps pour ce témoin, pour cet auxiliaire intime et ses confidens innombrables, un homme *bien conservé*.

— Repu! fit Régis en souriant. Non pas, mon cher père. Mais en grand appétit, au contraire!

— Nous allons dîner, dit M. de Montignan après un court silence.

— Oh! je répondais, sans jeu de mots, à votre question, mon père. Je voulais dire que ce que je vois de Paris m'enchante et me donne envie, chaque jour, d'en voir davantage.

Le père de Régis sourit, à son tour, en regardant son fils dans la grande glace inclinée qui lui renvoyait les deux images : la sienne et celle de son rejeton, toutes deux en pied. Même taille, mêmes traits, même prestance. Mais combien vieillie par cette juxtaposi-

tion soudaine l'image du père ! et combien embellie celle du fils ! Ici, le sang courant sous la peau, généreux et vif, la teintant d'un reflet rose sous la légère couche de bistre que le hâle y avait déposée ; là, un épiderme bleui par le rasoir et qu'on devinait flasque sous les tons mats des bajoues, un peu relâchées déjà. Chez l'un, le regard lumineux et avide de la jeunesse ; chez l'autre, le regard terni, lassé, de l'âge mûr, ce regard qui semble honteux de ce qu'il a reflété ou dédaigneux de tout nouveau spectacle, parce qu'il sait qu'il n'y a plus rien pour lui d'inédit, ou parce que la curiosité même s'y est éteinte au souffle des déceptions. — Pourtant, M. de Montignan n'était pas vieux : quarante-cinq ans peut-être. Et il avait le droit de tricher d'un lustre, au moins, car ses rides étaient de fraîche date, encore superficielles et peu nombreuses. Mais le moyen de lutter, en pleine clarté, contre le voisinage d'un jouvenceau ruisselant de santé, fouetté par la bise, doré par le soleil, d'âme vierge et de sang pur !

Aussi le sourire menaçait-il de se convertir en grimace. En tout cas, l'expression de ce regard de père eût été intéressante à analyser. On y eût découvert, par exemple, entre autres choses, un bien singulier mélange d'orgueil et d'humiliation, d'admiration et de dépit, de regret et d'espoir.

— Alors, tu ne demandes pas mieux que d'y vivre, dans ce Paris qui t'enchante ?

Il venait d'endosser son frac ; après un dernier coup d'œil à la glace, il s'assit sur le divan qui y faisait face, et d'un geste invita son fils à l'imiter.

— Certes, je ne demande pas mieux, je ne demande que cela ! répliqua le jeune homme.

— Mes souhaits sont d'accord avec les tiens, mon cher garçon... Reste une question à trancher...

— Je sais, interrompit Régis. Vous m'en avez dit assez, l'autre jour, à l'issue de cette longue et ennuyeuse séance chez le notaire, où vous avez bien voulu me rendre mes comptes de tutelle... Je ne suis pas fort riche.

— Ni moi, hélas ! Si encore je daignais te rendre le service de trépasser à bref délai, tu pourrais, à la rigueur, te tirer d'affaire. Mais, avec la fortune de ta mère, diminuée de ma part d'usufruitier, et le peu que j'y puis ajouter, je doute...

— Il y a le travail, mon père...

— Peuh ! Le travail, ça aide à ne pas mourir de faim ; mais ça n'aide guère à bien vivre, quand la chance ne se met pas franchement de la partie. Que pourrais-tu gagner par ton travail ? Quinze cents francs... mettons trois mille.

— Pour commencer, peut-être ; mais dix fois plus dans l'avenir, je pense.

— Heu ! heu ! fit M. de Montignan en hochant la tête avec un air des plus sceptiques. Ce n'est pas bien sûr. Et puis, ce que tu gagnerais ainsi d'un côté, tu le perdrais de l'autre ; mes relations, mon rang, te deviendraient inutiles. Si tu travailles, j'entends d'une façon sérieuse et pratique, tous mes amis t'estimeront... de loin, et ils te tourneront le dos.

— Mais, en revanche, si je ne fais rien, à quoi me serviront-ils?

— Nous allons y venir... Vois-tu, mon enfant, il faut de l'argent aujourd'hui, beaucoup d'argent. Il en faut pour la table, pour le logement... et pour le reste. Notre fortune est en retard de cinquante ans. Tu ne t'imagines pas ce que coûte un simple petit train-train d'existence comme le mien, avec les déplacemens obligés, l'imprévu, sans chevaux à l'écurie ni garnison d'antichambre. C'est effrayant !

— Moins effrayant que la vie champêtre, fit observer Régis avec un peu d'ironie.

— Tu n'y as donc pas mordu, à la vie des champs ?

— Oh ! mon Dieu, je m'y résignerais... comme à un pis-aller très acceptable.

Il avait répondu après un temps et non sans quelque hésitation. Son père insista.

— Enfin, cela ne t'irait décidément qu'à moitié ?

— Je l'avoue.

— Et c'est bien la vie de Paris, cette vie seule qui te tente, t'attire, te retiendra ?

Sous le regard fixe et curieux du père, le regard du fils s'abaissa; puis, une juvénile rougeur, qu'exagéraient encore de vains efforts pour contenir et réprimer cette intempestive poussée du sang vers les joues, vint trahir, en partie, le secret jusqu'alors assez bien gardé. — Ce ne fut là, du reste, qu'un trouble très passager, auquel succéda tout de suite une attitude froidement réservée.

— Allons ! allons ! mon cher enfant, reprit M. de Montignan avec douceur, la diplomatie, fort heureusement, n'est pas de ton âge... Mais, sache-le, je m'intéresse assez à toi pour être en état de me passer de tes confidences, si tu ne juges point à propos de m'en faire.

Il frappait amicalement, à petits coups, sur le genou de son fils, comme pour appeler la confiance du jeune homme. Mais Régis restait muet et fermé. Alors, M. de Montignan éleva le ton.

— Soit ! fit-il. Ne sortons pas des généralités. Ce sera, d'ailleurs, plus commode, pour aborder la question... Mon cher garçon, je ne

suis point un mauvais père, comme pourrait le faire croire le parti auquel je me suis arrêté pour ton éducation... Mon Dieu, je ne voudrais pas non plus me vanter, essayer de te persuader que j'ai égalé du coup les héros de la paternité, que j'ai été le parangon des papas... Non, j'ai un fond d'égoïsme, dont je ne me suis jamais défait... pour la raison, entre autres, que, comme tous les égoïstes, je n'ai jamais essayé sérieusement de m'en défaire. Cela rend la vie si difficile, l'absence d'égoïsme, l'altruisme, ainsi que disent prétentieusement les grimauds d'à présent! Mais, vois-tu bien, mon bon ami, l'égoïste manque moins aux autres que les autres ne manquent à quiconque s'oublie soi-même. Et puis, il se rencontre que, par fortune, ou par un dessein de la Providence, chacun travaille plus ou moins pour son voisin en travaillant à son propre bonheur ou à son propre repos. Ainsi, moi, j'ai eu pour premier but de vivre tranquille et de la vie de mon choix. *Confiteor*... Mais il s'est trouvé qu'en satisfaisant à ma conception personnelle d'une existence bien réglée, je t'ai aguerri aux austérités d'une condition modeste, tandis que mes parens m'avaient absolument faussé le jugement en me laissant croire qu'il me serait toujours loisible de vivre comme eux sans avoir à devenir plus riche qu'eux. En outre, à ce régime que je t'ai imposé, tu as gagné le goût du foyer, du mariage,.. j'en suis presque certain. Or, c'est par le mariage surtout que les fortunes se relèvent, dans notre monde.

— Oh! mon père, croyez-vous que ce soit bien digne de nous, un pareil calcul?

Sans timidité, sans embarras, il posait sa question, et si directement, et en l'appuyant d'un regard si ferme, si franc, que ce fut le tour du père de baisser les yeux devant le fils. Tout au moins M. de Montignan détourna-t-il un peu la tête, mais pour riposter bientôt :

— Il n'y a rien d'inavouable à viser un bon mariage. C'est même œuvre pie quand on le veut bon dans tous les sens du mot... Je prends un exemple, pour me faire mieux comprendre. Supposons que Béatrix de Laverdun...

— Je vous prie, mon cher père, interrompit Régis en se levant avec vivacité, de ne mêler ce nom à aucune plaisanterie, même du genre le moins suspect.

— Mais je ne plaisante pas, il me semble. Je raisonne, et le plus sérieusement du monde... J'ai même eu tort de ne faire intervenir le nom de Béatrix qu'à titre d'exemple. Car c'est bien elle que j'avais en vue en te parlant comme je l'ai fait... Te déplairait-il, par hasard, de devenir son mari?

— Suis-je donc d'aussi bonne maison qu'elle? demanda Régis avec un accent de raillerie douloureuse.

— Euh, euh! pas précisément, répondit M. de Montignan. Tu es de bonne famille, plutôt que de bonne maison.

— Eh bien ! puisque je suis presque pauvre avec cela, alors qu'elle est plus que riche, ne voyez-vous pas, mon père, qu'il y aurait folie...

— A essayer de l'épouser? Je ne vois pas cela le moins du monde.

— Je ne m'exposerai jamais à un échec où je laisserais quelque chose de ma dignité... et de la vôtre, en même temps que la meilleure part de mon cœur... Car j'aime Béatrix, mon père, depuis ma première enfance.

— Cela ne m'étonne pas, fit M. de Montignan avec un flegme parfait. Je t'avouerai même que je comptais bien que tu finirais par l'aimer... à moins que tu ne jugeasses plus simple de commencer par là.

Régis regarda son père avec une surprise nuancée d'inquiétude.

— Et vous avez tablé sur... Mais avez-vous songé à ce que mon rôle, le vôtre aurait d'équivoque?.. En tout cas, je vous le répète, je ne consentirai jamais à me poser en prétendant intéressé, moi qui ai pu, si souvent, apprécier de quelles humiliantes précautions on entourait notre naïve amitié d'enfans!.. Non, non, cela, jamais !

— Alors, mon cher garçon, tu t'arrangeras comme tu pourras. Mais je ne vois plus guère que ma mort qui puisse te fournir des ressources suffisantes pour parer aux nécessités d'une existence parisienne. Et, comme j'ai la faiblesse de tenir encore à la vie...

— Pourquoi ce ton, mon père?

Il y avait un si doux reproche dans cette simple question, que M. de Montignan s'en montra touché.

— Soit! dit-il en se levant pour prendre le bras de son fils. N'en parlons plus, et allons dîner!.. Mais tu n'es pas habillé, sauvage! Tu ne comptes donc pas sortir ce soir?

— Ma foi! je ne sais trop où aller... Tandis que vous, mon père, vous qui êtes déjà sous le harnais, vous devez avoir l'emploi de votre soirée : théâtre ou réception?

— Oh! tu sais, pour moi, l'habit est une seconde nature... à partir de sept heures du soir. Mais, aujourd'hui, il y a vraiment une raison pour que je sois en tenue de soirée : je vais...

Le domestique coupa la phrase du père de Régis en ouvrant la porte et en annonçant :

— Monsieur est servi.

— Viens dîner... Je ne te dirai pas où j'ai l'intention d'aller ce soir. Car j'ai comme une idée que tu m'aurais demandé la faveur

de m'accompagner, si tu m'avais laissé t'expliquer ou te raconter... Et je me ferais scrupule de te donner des regrets.

Habilement surexcitée par ces derniers coups d'aiguillon, la curiosité de Régis ne devait pas tarder à l'emporter sur tout sentiment de réserve ou d'inquiétude. — Après le dîner, presque silencieux, ou du moins très imparfaitement égayé par deux ou trois monologues de M. de Montignan, le jeune homme prit son parti de ramener son père au sujet de conversation dont il avait si bien paru vouloir le détourner d'abord.

— Vous êtes heureux d'avoir toujours quelque chose à faire, le soir!

M. de Montignan lança un coup d'œil ironique à son fils et se mit en devoir, ayant allumé un énorme cigare, de préparer méthodiquement sa tasse de café. Du reste, il ne souffla mot. — Dans ce grand cabinet de travail, où l'on n'avait jamais travaillé, la lumière de la lampe accrochait un reflet, par-ci par-là, le long des murailles sombres, à quelque dos de livre ou, plus souvent encore, à quelque arme de prix. Mais, insuffisamment éclairée, la vaste pièce avait une solennité froide, qu'un feu de coke, mal entretenu, ne réussissait guère à rendre moins lugubre. On y sentait planer l'ennui, le vieil ennui, lentement emmagasiné, d'une longue existence inutile ou gaspillée.

— Oui, répéta Régis, vous êtes heureux, mon père, de savoir employer toutes vos soirées.

— Peuh! fit M. de Montignan, les journées n'ont guère la vie moins dure. Tu t'apercevras de cela plus tard, quand tu auras vieilli dans le célibat, comme j'ai vieilli dans le veuvage... Mais tu es trop jeune, que diable! pour te lamenter sur le vide des soirs. Tu es à Paris, et frais débarqué encore! Tu as des relations : les miennes, puisque je t'ai présenté à peu près partout. Sors, remue-toi, amuse-toi...

— Je ne sais pas bien. J'ai besoin d'être piloté... Tenez, ce soir, si vous vouliez m'emmener...

— Ah! ah! mon gaillard, tu te décides à mordre à l'hameçon... Avoue que tu te doutes un peu de ce que je vais faire dehors...

— Dame! après ce que vous m'avez dit et sachant, en outre, que Mme de Laverdun est de retour et qu'elle reçoit le mardi soir...

— Allons donc! nous y voilà!.. Eh bien, va mettre ton habit.

Régis, sans se faire prier davantage, fit mine de sortir.

— Halte-là! lui cria son père. Je veux bien t'emmener, mais à la condition que tu écouteras, au préalable, le récit dont j'ai vainement tenté de te gratifier avant le dîner.

— Le récit ?

— Oui. Il faut que tu sois au courant, et je ne veux pas te prendre en traître. Rassieds-toi, avale ton café, fume ou ne fume pas... Mais prête-moi tes deux oreilles : j'en ai besoin, car je désire qu'il ne subsiste plus entre nous la moindre équivoque sur un sujet que je considère comme de première importance pour toi.

Puis, quand Régis eut réoccupé sa place, au coin de la cheminée :

— Sache donc, reprit M. de Montignan, que je ne me suis point borné à m'inquiéter de ton avenir d'une façon lointaine. J'ai voulu te préparer les voies. Et lorsque, tout dernièrement, mon excellente amie, Mme de Laverdun, a réintégré son domicile parisien, en compagnie de sa fille, j'ai sondé ses intentions à l'égard de Béatrix... Oui. J'ai appris ainsi que la comtesse ne tient ni à une grande fortune, ni à un grand nom. Ce qu'elle veut, c'est un parti qui, en réunissant, bien entendu, toutes les conditions de stricte convenance, ne jette pas brusquement sa fille dans un milieu trop mondain, trop dissipé. Ayant tant fait que de l'élever, pour se conformer aux exigences de M. de Laverdun, loin de Paris, elle a la sagesse de comprendre à quel danger de vertige serait exposée cette gentille petite campagnarde, émancipée par le mariage, si on la lâchait tout à coup en plein tourbillon. Il s'agit donc pour la comtesse de découvrir un jeune homme à peu près né, tout à fait bien élevé, et qui ne soit pas trop dans le mouvement... Ah! j'oubliais que le jeune homme en question devra être déclaré *persona grata* par Mlle Béatrix elle-même, librement consultée. Car Mme de Laverdun, très bonne mère, en dépit des apparences, n'entend pas que sa fille puisse lui reprocher un jour d'avoir abusé peu ou prou de son autorité... Tu vois que nul mieux que toi...

— Mais M. de Laverdun, interrompit Régis, que fait-il ou que fera-t-il dans tout cela?

— Il ne fait ni ne fera rien, répliqua M. de Montignan avec assurance. Il s'abstient. Sa femme lui a écrit; et il a répondu, du Caire ou d'Alexandrie, je ne sais plus au juste, qu'il donnera, sans hésitation, son assentiment au choix de la comtesse, pourvu que ce choix ait été préalablement ratifié par sa fille elle-même et que l'honneur de son nom n'ait point à en souffrir. Or, si nous sommes, au prix de ce que sont les Laverdun, d'assez petits seigneurs, nous ne sommes cependant pas non plus des croquans, et l'on peut s'allier à nous sans se mésallier, témoin le passé de notre famille.

— Et... et Béatrix? demanda Régis anxieux, lui a-t-on parlé?

— Grand enfant! A quoi donc as-tu passé ton temps là-bas, si tu ne sais pas à quoi t'en tenir?

— Elle m'aime? Elle consent à m'épouser? s'écria le jeune homme. Et vous ne m'en disiez rien !

— Là! des reproches, à présent! J'y comptais bien, au reste. On se bouche les oreilles pour ne pas entendre, et l'on accuse les gens de ne pas parler assez haut ou assez vite!..

— Ah! mon cher père!

D'un bond, Régis fut aux genoux de son père. Celui-ci, d'un geste aussi amical que paternel, le releva, en lui disant :

— Si je ne t'ai pas informé plus tôt, mon ami, c'est que je voulais attendre la réponse du comte, et que cette réponse n'est arrivée qu'aujourd'hui même.

— Alors, il m'agrée, lui aussi ?

— Pas toi personnellement, mais tout prétendant accueilli, à la fois, par sa fille et par sa femme.

— Ah! fit le jeune homme, dont le front se rembrunit un peu.

— Eh bien! quoi? A quel titre t'exclurait-on du bénéfice d'un si libéral acquiescement? N'est-il pas naturel que Béatrix te préfère, toi, son ami d'enfance, à un étranger, à un inconnu? N'est-il pas naturel aussi que sa mère approuve d'autant plus volontiers cette préférence qu'elle est elle-même moins étrangère à la famille de l'élu? La comtesse a connu ta mère, alors qu'elles étaient l'une et l'autre des jeunes filles. Et, depuis que je suis veuf, c'est auprès de cette femme d'élite, si bienveillante et si affable, que j'ai goûté le réconfort de la seule amitié vraie qui ait charmé ma vie.

— C'est juste, — dit Régis, dont le visage s'éclairait par degrés, à mesure que parlait son père. — Pourquoi M. de Laverdun ne réserverait-il qu'à moi ses sévérités et ses refus?.. Ah! mon cher père, je suis heureux, bien heureux! Et je vous remercie de ce bonheur que je vous dois... Et je vous suis reconnaissant, en outre, de ne m'avoir rien dit avant que vous fussiez bien assuré des intentions de chacun : je ne me serais pas consolé d'une fausse joie.

— Je le pensais bien. Aussi ai-je pris soin de retarder ta visite à l'hôtel de Laverdun, afin que tu ne revisses Béatrix que dûment averti, armé... et confiant.

— Armé? fit le jeune homme. Pourquoi ce mot?

— Parce qu'il faut toujours prévoir, en ce monde, les difficultés et les luttes... Mais, bah! y a-t-il là de quoi t'effrayer? Tu as ou tu es près d'avoir le cœur de l'enfant; tu auras l'appui de la mère... Qu'est-ce qui te fait peur?

— Je ne sais trop. Mais il me semble que quiconque se voit à la veille de la réalisation d'un beau rêve doit trembler comme je tremble. Peur ou plaisir? ou les deux ensemble? encore une fois, je ne sais... Mais ce qu'il y a de sûr, c'est que je tremble.

— Grand dadais!.. Va donc plutôt t'habiller.

— Mais enfin, quelle contenance dois-je prendre? quelle conduite dois-je tenir?

— Oh! très simple. Avec la fille, franchement amoureux... comme tu l'es. Avec la mère, respectueux et... expectant. Mme de Laverdun désire que Béatrix et toi vous vous voyiez souvent, cet hiver, pour vous assurer réciproquement de la persistance... et de la transformation de votre amitié, qui, jusqu'à présent, n'a été, en somme, qu'une assez enfantine camaraderie. Donc, sois naturel, ni plus ni moins. Ce n'est guère difficile, tu en conviendras.

— Ce n'est pas difficile quand on croit que ça ne mène à rien. Mais, quand on sait qu'en montrant le fond de son âme, on peut décider de son bonheur, n'a-t-on pas le droit, si ce n'est l'obligation, d'hésiter?

— Va toujours... Je t'attends... et je ne suis pas seul, peut-être, à t'attendre.

Régis sourit et passa dans sa chambre, sans plus subtiliser ni disputer. Aussi bien ne plaidait-il plus contre lui-même que pour se confirmer dans la pensée qu'il avait cause gagnée.

III.

Dans les grands appartemens du rez-de-chaussée, sobrement éclairés, personne encore. — Ce n'est point, d'ailleurs, un soir de vraie réception, mais quelque chose comme une soirée préparatoire, une introduction à la reprise des solennités mondaines de l'hiver, qui se célébreront dans ces trois salons en enfilade où se reflète le goût de trois époques successives.

D'un majestueux vestibule, en un angle duquel est établi un vestiaire volant, on passe dans une petite galerie qui, ornée de bustes, de tableaux, de glaces et de plantes, mais ne contenant, à côté de quelques meubles précieux, qu'une demi-douzaine de sièges plus artistiques que confortables, forme plutôt une sorte d'antichambre d'apparat qu'une pièce vraiment hospitalière. Par cette galerie on accède à un premier salon dont la décoration et l'ameublement rappellent, avec assez de fidélité et d'exactitude, le style noblement somptueux de la fin du XVIIe siècle; puis on passe dans un salon Louis XV, pour aboutir à un salon Louis XVI, où se tient d'ordinaire la comtesse de Laverdun. — C'est là que, ce soir, elle attend son monde, en compagnie de sa fille et d'une amie qui a dîné chez elle.

Un joli cri de surprise joyeuse salue l'entrée des arrivans. Et Béatrix de Laverdun, délaissant un journal de modes, illustré de

gravures dites artistiques, s'est avancée jusqu'au milieu du salon.

— Régis !

— Eh oui ! fit avec un sourire M. de Montignan. Ne l'attendiez-vous pas?.. ou plutôt ne vous attendiez-vous pas à le voir paraître un de ces jours ou un de ces soirs ?

Puis, se retournant vers Mme de Laverdun :

— Oui, voici mon fils, comtesse. Vous le connaissez peu ; c'est une raison pour que vous me pardonniez de vous l'avoir amené de si bonne heure.

— Monsieur Régis... Non, je préfère dire Régis tout court... comme ma fille, et pour ne pas être en reste avec elle...

Fort bienveillante, la comtesse tendit la main au jeune homme, s'entretint quelques instans avec lui et, lui désignant du regard Béatrix, qui, rouge de plaisir ou d'émoi, semblait le guetter :

— Vous allez trouver à qui parler, lui dit-elle.

Après quoi, elle engagea une conversation d'une vivacité et d'un enjouement tant soit peu voulus et forcés avec son amie et avec M. de Montignan, comme pour donner à sa fille toute liberté de renouer l'intimité d'autrefois.

Et, en effet, tandis que le père de Régis, qui s'était adressé à Mme de Laverdun sur le ton d'une familiarité à peine nuancée de respect, se mettait en devoir d'amuser ses deux interlocutrices, Béatrix reprenait possession de son camarade d'enfance, — lequel, au surplus, n'avait jamais cessé de lui appartenir de cœur.

— Qu'avez-vous fait tout ce temps? lui demandait-elle.

— Mais, beaucoup de choses : j'ai été soldat, j'ai voyagé, j'ai vieilli...

— Oh! un peu bruni seulement, dit la jeune fille avec une petite moue plus affectueuse qu'ironique. D'ailleurs, ça vous va très bien... C'est vrai, tout de même, que vous êtes un homme !

Elle le regardait avec infiniment de complaisance, de bonne grâce et de franchise.

— Et c'est vrai aussi, riposta Régis, que vous voilà presque femme !

Au fait, Béatrix, sans mériter peut-être de tout point ce compliment ou cette douce moquerie, était en bonne voie d'épanouissement. D'une grâce mignonne, mais non mignarde, et de proportions irréprochables dans sa petite taille, elle avait tous les attraits de la première jeunesse, le charme printanier des virginités ingénues, sans rien des gaucheries, sinon des petites affectations, de l'inexpérience qui se surveille et aspire à se déguiser. Prompte en ses mouvemens, toujours prête au rire, mais constamment mesurée dans ses gestes, — par obligation, sans doute, plutôt que par instinct, — et comme soumise à une secrète discipline de pondération

et d'harmonie, elle devait, en notre époque sportive, éveiller l'idée d'une comparaison, peut-être irrévérencieuse, à coup sûr fort juste, avec quelqu'une de ces jolies pouliches de pur sang, assagies déjà par le dressage et qui restent néanmoins si vives, si mobiles et si rapides. Le caractère distinctif de sa physionomie, c'était l'éclat, la lumière. S'alliant à une carnation de blonde, son bleu regard et l'or pâle de ses cheveux, sans aucune véritable originalité de teinte, avaient un rayonnement particulier, qui se répandait autour de sa personne et l'enveloppait comme d'une lumineuse atmosphère. Une clarté émanait d'elle, égayant tout autour d'elle. Et tout en elle vivait, d'une vie intense et joyeuse : son pied impatient, qui s'allongeait sous la robe, pour disparaître aussitôt; ses doigts si déliés, si fins, d'une blancheur presque translucide, et qui s'agitaient de temps en temps pour tambouriner avec discrétion sur le bord d'une table ou sur la monture d'un éventail; ses narines surtout, d'un rose corallin, et qui, un peu trop ouvertes, frémissaient, à chaque instant, en une sorte d'aspiration nerveuse et pour ainsi dire continue...

Ils causaient dans leur coin, heureux de raviver leurs vieux souvenirs, si jeunes; plus heureux encore d'être l'un à l'autre, en leur tête-à-tête rendu moins imparfait par la sensation des lointains où les avait ramenés leur enfance évoquée. Ils causaient simplement, comme on cause à cet âge, quand on n'a pas été accoutumé déjà à parler et à parader pour la galerie. Ils causaient donc sans grimaces et sans esprit — ou efforts vers l'esprit. — Aussi bien ils n'avaient point d'esprit, puisqu'ils étaient jeunes, simples, bons et francs tous deux. Béatrix elle-même, dont la vivacité pouvait parfois, dans ses brusques échappées, faire illusion, n'était pas spirituelle, n'étant que rieuse et gaie, sans plus d'expérience que de méchanceté. Or, si l'esprit n'est point inconciliable avec la bonté (et il est, tout au moins, difficile à concilier avec elle), il ne peut être qu'une forme piquante de l'observation des faits généraux, dès qu'il a renoncé à être le bourreau des ridicules particuliers. Et c'est pour cela que les jeunes gens ont rarement de l'esprit, et les jeunes filles moins souvent encore que les jeunes garçons, — quoi qu'on en dise, par galanterie. — Un peu de niaiserie accompagne toujours la véritable innocence, — ce qui ne veut pas dire, hélas ! que la perversité préserve ou guérisse toujours de la niaiserie.

— Dites-moi, Béatrix, regrettez-vous, avez-vous regretté sincèrement ce temps-là?

— Le temps où je me roulais sur les pelouses de Laverdun? demanda la jeune fille. Ou bien le temps où nous jouions ensemble dans le verger de l'abbé, à Montignan ?

— Oh! vous devez vous souvenir de nos jeux dans le verger, plus que de vos premiers ébats sur les gazons du parc...

— C'est vrai, fit Mlle de Laverdun en mordillant le bout de son gant avec un rire imperceptiblement contraint, ou contraint pour la forme.

Dans cette attitude de pensionnaire, elle semblait regretter son aveu, pourtant bien inoffensif. Mais, tout à coup :

— Eh bien ! si je me souviens de tout, je ne regrette rien...

Et, comme une vague déception se peignait sur le visage de Régis, elle ajouta vivement :

— Depuis que je vous sais à Paris, et surtout depuis que vous êtes entré ici.

— Vraiment?... Je vous manquais ?

— Oui, dit-elle, tout de bon rougissante, cette fois. — Et cependant, je l'avoue, Paris m'a littéralement enchantée. Entre nous, ce n'est pas vivre que de vivre comme nous avons vécu.

Pour dire cela, elle avait pris une mine convaincue, presque grave.

— Bah! fit Régis, en la regardant avec un sourire intentionnellement étonné, et comme pour provoquer une explication.

— Si vous saviez, reprit-elle, comme je vais m'amuser, cet hiver! Maman est divinement bonne : elle veut m'indemniser du recueillement forcé de mon éducation. Je danserai, j'irai au théâtre, nous recevrons!... Et vous, est-ce que vous n'êtes pas content de cette perspective ?

— Mais, d'abord, cette perspective, c'est la vôtre; ce n'est pas la mienne.

— C'est celle de tous les Parisiens... Et puis, vous pensez bien que nous sommes trop liés, que nos parens se connaissent trop pour que nous ne nous rencontrions pas tous les jours, ou à peu près...

— Je vous remercie de m'associer par avance à vos plaisirs. Mais, quand nous aurons bien dansé, quand nous aurons dansé tous les jours, quand nous serons rassasiés de dîners et de spectacles, en serons-nous beaucoup plus avancés?.. Voilà ce que je me demande, en ma philosophie de rustaud dépaysé.

Mlle Béatrix eut une moue scandalisée et presque douloureuse, en disant avec un geste navré :

— Quoi ! Ne comprendriez-vous point votre bonheur,.. notre bonheur ?

Enhardi par ce mot, Régis répliqua tout de suite :

— Si, Béatrix, je comprends comme vous, croyez-le, que l'on vit ici plus complètement, sinon mieux, que là-bas. Et je ne suis point insensible à l'attrait de cette vie nouvelle. Mais, vous le

dirai-je? j'y aurais volontiers renoncé, j'y renoncerais encore volontiers pour partager avec vous une existence plus tranquille et plus terne.

La jeune fille, ayant abaissé son regard rieur sous le regard à la fois ardent et pensif de son ami, réfléchit une seconde. Puis :

— Si pourtant, dit-elle avec une hésitation dans la voix et en lançant un coup d'œil oblique du côté de sa mère, si nous... si nous devons partager cette vie nouvelle, ne la préférerez-vous pas à l'ancienne,.. que nous ne partagions guère?

— Ah! fit Régis tout rayonnant, vous savez bien que c'est là tout ce qui m'importe, tout ce qui m'intéresse : vivre avec vous de moitié, n'importe où!

— Chut, chut! Voici qu'on arrive.

Elle se leva; mais, se rapprochant tout aussitôt, par un mouvement vif et gracieux, elle se pencha vers le jeune homme en lui disant :

— Oui, oui, je sais... Et ma mère aussi se doute... Donc, ne vous étonnez pas que je m'amuse sans arrière-pensée chagrine. Part à deux!

C'était un jeune homme qui venait d'entrer, un petit jeune homme un peu roux, frais et rose, bien portant, poupin et radieux, astiqué, pomponné, mais élégant tout de même, quoique d'une élégance vraiment trop impersonnelle.

— C'est le comte de Triseuil, murmura Béatrix. Et voici le prince de Poigny.

Le second ressemblait au premier, mais grâce surtout à l'uniformité de la tenue, car il était d'un blond moins rutilant et d'une taille un peu plus élevée. Cependant, outre leur commune livrée, ces deux hommes avaient plus d'un trait de ressemblance. Et d'abord, leur air de jeunesse, ni l'un ni l'autre n'accusant guère plus de vingt-trois ans. Ensuite leur air de santé. Enfin leur air de contentement, de contentement naïf, placide, ferme, imperturbable, allié à une certaine vivacité contenue. — Il est à remarquer qu'une génération s'élève, qui va obliger les moralistes du journal et du roman à refondre tous leurs vieux clichés sur la décrépitude juvénile, sur la morosité ou les affectations de gravité de l'adolescence, et, probablement, sur beaucoup d'autres points encore. La jeunesse recommence à se bien porter et à être satisfaite d'elle-même, — ce qui est peut-être la seule manière de ne pas se dégoûter de tout le monde. — Est-ce le bénéfice de l'éducation gymnastique et des goûts sportifs, qui déjà s'affirme? Est-ce un parti-pris de vivre au jour le jour, sans plus ratiociner sur les effets et les causes? Ou bien ne serait-ce vraiment que le résultat d'une lassitude définitive des cerveaux surmenés, qui abdique-

raient enfin au profit des muscles et tenteraient de restaurer ceux-ci dans leurs droits anciens? Il n'importe. Le certain, c'est qu'on revoit des jeunes gens qui ont des couleurs et du biceps. Ils sont encore un peu petits : sans doute, un dernier vestige de dégénérescence atavique. Mais, avec de l'exercice et le désir de grandir...

Quoi qu'il en soit, les deux jeunes gentilshommes qui venaient de pénétrer dans le salon de la comtesse de Laverdun n'étaient précisément ni rabougris ni de belle prestance, mais plutôt agréables à voir, — et le sachant. — Le comte de Triseuil surtout, qui, jaloux de ne rien perdre de sa modeste stature, marchait la tête haute, la poitrine bombée : un petit coq, qu'il ne devait pas être difficile de faire dresser sur ses ergots.

Béatrix eut le temps de glisser dans l'oreille de Régis ces quelques paroles d'explication :

— Un homme très précieux, paraît-il, ce M. de Triseuil, un homme de talent... possédant toutes les qualités du véritable conducteur de cotillon : l'entrain, le coup d'œil, le sang-froid, l'équité...

— Et la modestie, sans doute? interrompit en souriant Régis.

— Quant à l'autre, continua la jeune fille à voix basse, je sais de lui seulement ceci : c'est le fils de la duchesse de Losne; en attendant qu'il soit duc, il est prince; il sera très riche...

Ce fut à celui-là que, tout de suite, et d'instinct, allèrent les méfiances de Régis. Tant de qualités réunies en faisaient un personnage redoutable. D'un regard, l'ami de Béatrix prit la mesure de celui en qui il flairait un futur rival. Et ce rapide examen ne le rassura guère. — Charles-Emmanuel de Losne, prince de Poigny, avec des traits un peu effacés et des yeux un peu vides, avait une figure très passable et une tournure des plus satisfaisantes, que rehaussait encore sa mine extrêmement satisfaite. Ce n'était pas du tout le ridicule fantoche, popularisé par les journaux à images et en l'effigie duquel Régis s'était plu, du fond de sa province, à voir le portrait, à peine chargé, des jeunes Parisiens de bonne famille. Sans être beau, ni majestueux, ni fin, ni charmant, il était un peu de tout cela. On le devinait robuste sous des dehors plutôt gracieux qu'imposans, et il s'habillait en toute perfection. Quant à son esprit, s'il en avait, il faut convenir qu'il ne se reflétait guère sur son visage; mais il y avait tant d'assurance tranquille dans son maintien, une telle sérénité sur son front, qu'on ne devait pas avoir l'inquiétude qu'il lui échappât beaucoup de sottises : la confiance est contagieuse.

Bientôt après lui arrivèrent ses parens. Le duc de Losne (Charles-Albert) était plus grand que son fils et avait des traits plus accen-

tués; mais lui aussi semblait effacé, lorsqu'il marchait dans le sillage de sa femme. Car la duchesse était une personne singulièrement absorbante : encore jeune et non sans éclat, trop haute en couleur même et quelque peu hommasse, elle attirait à elle toute l'attention et la gardait. Hardie, bavarde, remuante, agissante, elle se mettait toujours en vedette et faisait profession de régenter non-seulement son mari, son fils et ses proches, mais chacun autour d'elle et tout son monde, et le pape et le roi. Elle s'occupait de politique et de religion, dans un sens très moderne et ultra-fantaisiste, amalgamant les vieilleries avec les nouveautés, les concessions avec les principes, mêlant l'utile à l'agréable et le plaisant au sévère, la charité au plaisir et le caprice au droit divin, sans jamais se départir de sa bonne humeur bruyante ni de son irrésistible entrain. Sa table et surtout sa cave étaient célèbres dans le parti conservateur, et même au delà. Arrière-petite-fille d'un riche vigneron d'Épernay, dont les descendans avaient transformé l'industrie rustique en un opulent négoce, ceux qui la jalousaient, ou que choquait sa verve hilare, lui reprochaient volontiers de manquer de distinction. Les plus méchans ajoutaient qu'on voyait bien qu'elle avait du vin de Champagne dans les veines, — ce dont elle ne se défendait point, le disant quelquefois elle-même. — Bonne, d'ailleurs, d'une bonté effective et militante, qui la conduisait souvent près des lits d'hôpital, non pas seulement comme donatrice, mais comme garde-malades, elle payait sans cesse de sa personne, ne dédaignant pas de servir elle-même sa clientèle d'indigens. On racontait qu'elle avait été surprise, certain jour, dans un galetas, par le premier vicaire de sa paroisse, en train d'écumer, de ses mains semi-patriciennes, le pot-au-feu d'une vieille pauvresse, après avoir été l'acheter elle-même, contenant et contenu. De pareils traits commandent toujours un peu le respect; aussi ne pouvait-on risquer la moindre raillerie sur le compte de Mme de Losne sans provoquer incontinent une explosion de sympathies en sa faveur. On pouvait bien l'appeler, entre hommes, le *sergent recruteur du parti royaliste*, ou la *nourrice du saint-père*, ou le *Ramponeau des conservateurs;* mais ce qu'on ne pouvait faire, c'est que les plaisanteries devinssent acerbes et pénétrassent au-delà du solide épiderme de la duchesse.

— Et votre prétendu sauvageon? dit-elle tout de suite à Mme de Laverdun. Vous savez que je l'ai trouvée des plus civilisées, l'autre jour... Ah! la voici... Bonjour, ma chère petite. Vous avez fait connaissance avec le duc. Attendez maintenant que je vous présente mon fils... Là! voilà une affaire entendue.

Le mot sonna mal aux oreilles de Régis, et d'autant plus mal que, sans qu'il fût besoin d'être grand clerc, on pouvait conjecturer,

d'après les clins d'œil satisfaits de la duchesse, qu'elle appréciait à sa valeur Mlle de Laverdun, et comme jeune fille et comme parti.

Mais le jeune homme ne tarda pas à être distrait par d'autres survenans, parmi lesquels il cherchait machinalement des alliés ou des adversaires. Deux ou trois vieux messieurs arrivèrent, en compagnie de deux ou trois vieilles dames ; puis une jeune fille avec sa mère, et une autre jeune fille avec son père.

La première de ces jeunes filles était très en dehors, babillarde, précoce, et, malgré tout cela, parfaitement insipide ; bref, le prototype de la jeune fille moderne, une petite danseuse qui n'avait jamais dû répondre, à qui que ce fût : « Tarte à la crème, » mais qui n'en était pas beaucoup plus intéressante. Agitée, poseuse, agaçante, et tout aussi niaise, sinon plus, que ses devancières. Régis ne s'en occupa guère. — Quant à la seconde, elle eut l'honneur de fixer ses regards et son attention.

Cette petite personne était aussi exquise que Béatrix, avec quelque chose de recueilli, de méditatif et d'attristé qui la rendait attendrissante. A la voir, on devinait une orpheline. Et, en effet, Mlle Suzanne Bernier avait été élevée par son père, le comte Bernier, petit-fils d'un haut dignitaire du premier Empire, et par une sœur aînée d'un autre lit. Sa mère, seconde femme de son père et morte en couches, appartenait à une famille de vieille noblesse, ce qui eût suffi pour assurer, s'il était encore besoin de pareille recommandation, un bon accueil à la gentille enfant dans des salons même plus fermés que celui de Mme de Laverdun. Suzanne était mince, délicate, jolie, séduisante au possible, d'une douceur de traits et d'une dignité d'allure incomparables. Régis ne se contenta pas de la remarquer tout de suite ; une voix intérieure lui ayant crié : « L'alliée, la voilà ! » il s'approcha d'elle sur-le-champ et fit en sorte que Béatrix venant le rejoindre ne pût se dispenser de le présenter.

Une alliée contre qui ? pourquoi faire ? A la rigueur, il eût été en état de répondre à cette dernière question ; mais l'autre l'eût peut-être plus sérieusement embarrassé. Cependant, une espèce de pressentiment l'avertissait qu'il aurait à lutter sur le terrain nouveau où il venait de mettre le pied, et cela en dépit de toutes les chances favorables, en dépit des assurances de facile victoire qu'il avait reçues de la bouche de son père, en dépit même de la complicité du cœur de Béatrix. La vérité est que ce monde à peine entrevu lui faisait peur, et ce luxe, ces fortunes auxquelles il avait personnellement si peu de chose à opposer, et aussi ces convoitises qu'il devinait déjà autour de l'héritière, convoitises déguisées, mais terri-

bles, qui allaient envelopper cette proie charmante pour essayer de la lui ravir.

Deux groupes principaux s'étaient formés peu à peu : vers le milieu du salon, les personnes respectables entouraient la maîtresse de la maison; dans l'angle où Béatrix et Régis avaient pu quelque temps deviser en paix, les jeunes gens s'étaient rassemblés. Et les voix rieuses de ces derniers montaient par degrés. Ç'avait été d'abord un bourdonnement confus, puis un joyeux concert; c'était maintenant presque un tumulte. Que se disait-il donc en ce coin privilégié? Des riens, qui, s'accumulant, donnaient l'illusion d'une causerie intéressante à ces heureux bavards et procuraient à ces jeunes têtes la griserie des mots précipités dans le vide, le doux vertige du néant mondain. On parlait d'une mode enchanteresse, qui allait ramener définitivement les habits de couleur sur les épaules des hommes; on disait que, non seulement l'habit rouge (qui, depuis longtemps, est en usage dans les bals de château, à l'époque de la chasse et dans les réunions du carnaval), mais l'habit noisette, l'habit puce, l'habit mordoré, voire l'habit saumon, l'habit gris de lin, l'habit bleu de ciel, et même l'habit de deux couleurs, à revers tranchans, on disait que tous ces fracs, rajeunis et resplendissans, s'épanouiraient bientôt en liberté dans tous les bals. Il y avait de quoi s'échauffer.

— Eh! oui, proclamait Triseuil, on a raison. Il faut réagir. Le siècle menaçait de finir en enterrement. Il a été ennuyeux, soit! Raison de plus pour l'enterrer gaîment. Le dix-neuvième siècle se meurt, le dix-neuvième siècle est mort, vive le vingtième siècle!

— C'est cela, dit le prince de Poigny en opinant du geste autant que de la voix. Vive le vingtième siècle! Ne soyons pas fin de siècle comme nos aînés, qui se sont tant ennuyés et ont tant ennuyé tout le monde; soyons... Qu'est-ce que nous pourrions bien être?

— Aurore des temps nouveaux, risqua timidement Suzanne avec une ironie douce.

— Trop poétique! fit Triseuil.

— Alors, avança Régis, ère nouvelle, tout simplement!

— C'est peut-être un peu vieillot, prononça le jeune prince, sans compter que ça vous a une couleur politico-sociale, qui doit nous inspirer une juste défiance... Car il ne nous faut plus de politique; nous devons nous en désintéresser absolument.

— Chut! mon bon, fit Triseuil, si votre mère vous entendait!

— Ma mère? Elle ne combat plus que pour son agrément... Qu'est-ce que cela nous fait, la politique? Nos pères s'en sont occupés; en ont-ils eu la jambe plus belle? Le temps marche; il faut le laisser passer, il faut le suivre...

— Je vous ferai observer que nous aspirons même à le précéder.

— Eh bien ! oui, précédons-le. Et soyons vingtième siècle !

— Oui, bravo ! vingtième siècle !

Le groupe respectable s'émut enfin de ces clameurs.

— Eh ! mais, c'est une émeute, un pronunciamiento ! dit la comtesse de Laverdun en s'avançant, souriante et affable à son ordinaire. Qui acclamez-vous ?

On la mit au fait.

— Puisqu'il en est ainsi, reprit-elle, et quoique je n'approuve pas la doctrine du laisser-faire, l'indifférentisme en politique, je vous offre ma maison, messieurs et mesdemoiselles, comme centre de réunion, pour délibérer, légiférer au besoin, concerter enfin toutes les mesures qui vous paraîtront de nature à préparer dignement, avec l'avènement de ce fameux vingtième siècle, une ère de belle humeur, de gaîté, de saine insouciance. La besogne est de votre âge ; vous êtes intéressés à la mener à bien. Essayez... Mais, si vous réussissez, n'allez pas croire, au moins, que le mérite de l'invention vous appartienne ; et ne vous prenez point pour des innovateurs : vous n'aurez fait que restaurer les habitudes d'autrefois. On a longtemps vécu sans lamentations et sans ennui. Il ne s'agit donc que d'en ressusciter la coutume, qui avait du bon.

L'aimable femme avait parlé avec une conviction pleine d'élan. Rajeunie par la chaleur de sa petite allocution, elle semblait vraiment avoir tous les droits possibles de haranguer la jeunesse pour l'exhorter ou l'encourager à rester ou à redevenir jeune. Elle était belle encore, dans sa sveltesse à peine compromise par l'entier épanouissement de sa maturité, dans sa blancheur rayonnante et nacrée, dans sa grâce aristocratique sans morgue ni dédain, dans sa bienveillance enjouée et digne à la fois. Régis, qui ne la connaissait guère, ne put s'empêcher de l'admirer beaucoup. Mais il s'aperçut que son père en faisait autant ; et, s'il n'y avait pas lieu pour lui de se scandaliser, la muette et éloquente dévotion de cet ardent regard l'impressionna d'une manière aussi profonde que désagréable.

Outre que M. de Montignan n'avait jamais montré à son fils, ni une grande sensibilité, ni une grande propension aux enthousiasmes même purement artistiques, ses dehors trahissaient une nature sèche, une complexion bien équilibrée de parfait égoïste. Or, il venait de se révéler comme un admirateur presque passionné, ou du moins très convaincu, de la beauté mûre d'une femme dans l'intimité de laquelle il déclarait avoir vécu quinze ans. — C'était de quoi s'étonner. Et Régis médita.

Il eût médité bien davantage, quelques minutes plus tard, au

moment de la retraite, s'il eût intercepté un signe d'intelligence ou de familière amitié, que la comtesse adressait, par-dessus sa tête, à son père placé derrière lui. Mais il ne le remarqua point, tout occupé à s'acquitter convenablement de ses devoirs d'apprenti mondain. En revanche, il entendit, dans la traversée des salons, cette amie de Mme de Laverdun qui avait dîné chez elle dire à M. de Montignan :

— A demain, n'est-ce pas?

Et il entendit aussi la suite du colloque :

— Pourquoi? Où aurai-je le plaisir de vous voir demain?

— Mais, ici, je pense... puisque j'y dois venir.

— Y a-t-il un sens caché?

— Oh! Dieu, non! C'est tout simplement... du sens commun.

Mme de Castreville, — la marquise douairière de Castreville, — était l'amie intime de Mme de Laverdun, une habituée de l'hôtel de la rue de l'Université, dont elle connaissait les êtres et les usages. Et il parut à Régis que, si elle ne parlait pas avec toute la clarté dont elle se vantait, ses discours étaient du moins fort suggestifs. Joignez à cela que ce n'était point une femme méchante, quoique ce fût une femme d'esprit. Si donc elle faisait, en riant, une allusion moqueuse à l'assiduité de M. de Montignan, on était en droit de supposer, par cela seul, qu'il s'agissait d'un thème de plaisanterie assez communément adopté dans l'entourage de la comtesse, — ainsi que la phrase, au reste, l'avait donné à entendre.

IV.

Conformément à ce que lui avait annoncé la marquise de Castreville, M. de Montignan la rencontra chez Mme de Laverdun lorsqu'il s'y présenta, le lendemain. Elle s'en allait; mais elle laissait derrière elle son fils, le marquis de Castreville, jeune homme de vingt-huit à trente ans.

Assez bien tourné, moins spirituel que sa mère, mais beaucoup plus méchant, — d'ailleurs intéressé à l'être, parce que, s'il ne faisait plus la cour à la comtesse de Laverdun, c'était, de sa part, découragement pur, — le marquis prolongeait volontiers ses visites, et surtout quand le père de Régis était là. Il n'avait guère d'autre ironie directe à son service, mais il abusait de celle-là, qu'il pratiquait, à la vérité, en toute perfection, grâce à son sang-froid, à son air de pince-sans-rire et à sa carapace d'indifférence affectée, sur laquelle glissaient, sans l'entamer, les allusions à son rôle de fâcheux. D'une autre génération morale que les Triseuil et les Poigny, il n'avait ni leur belle humeur imperturbable, ni leur ardeur à vivre; il ne savait que s'ennuyer et ennuyer les autres avec une supé-

riorité tranquille et convaincue. Il excellait dans cet art et s'y confinait; c'était un des derniers pessimistes mondains.

Il était venu, ce jour-là, s'excuser de n'avoir pu accompagner sa mère, la veille au soir, comme il s'en était fait une pieuse habitude. Mme de Castreville, en effet, ayant longtemps caressé le projet de marier son fils à Béatrix, parce que cette union lui paraissait offrir toutes les chances possibles de bonheur, — pour son héritier, bien entendu, — Mme de Castreville n'avait rien épargné pour préparer les voies au jeune marquis. Malheureusement, celui-ci, à défaut de la fille encore aux champs, était tombé en arrêt devant la mère. Et, ayant trop longuement ou trop ardemment contemplé la seconde, il en avait gardé un éblouissement qui l'empêchait de voir la première. Et la bonne marquise se lamentait d'une si fâcheuse erreur d'optique. Elle avait d'abord espéré que les assiduités de M. de Montignan auraient, à tout le moins, cet heureux résultat de ramener le jeune abusé dans le bon chemin, l'autre étant barré par un rival. C'est même ainsi que s'expliquait sa souriante indulgence pour les présumés écarts de conduite imputables à son amie, choses sur quoi une femme comme elle n'eût certainement point passé condamnation sans quelque puissant et respectable intérêt. Mais sa foi se lassait, depuis qu'elle avait pu constater que l'entrée en scène de la radieuse et séduisante Béatrix elle-même n'avait produit aucun résultat appréciable.

Donc, M. de Castreville se faisait un malin plaisir, — aussi malin que le comportait son tour d'esprit particulier, — de s'éterniser chez la comtesse.

— Je ne vous ennuie pas, au moins? — répétait-il, de temps en temps, avec une mine de confusion sournoise. — Pas plus qu'à l'ordinaire, n'est-ce pas?

Enfin, en un certain moment où la causerie, devenue plus que languissante, menaçait de s'éteindre comme un feu qu'on a laissé tomber, il crut devoir ajouter :

— Que voulez-vous? Votre maison est un des rares endroits où je comprenne le plaisir qu'on peut éprouver à faire des visites. Vous possédez à fond, comtesse, l'art... je devrais dire le génie de la conversation. On a beau sentir ou deviner que l'on ne vous intéresse guère, vous intéressez tant vos hôtes qu'ils ne savent plus... qu'ils ne peuvent plus s'en aller... N'est-il pas vrai, monsieur de Montignan? Voyons, j'en appelle à vous, qui connaissez, comme moi, l'effet du sortilège et qui avez, avec moi, subi plus d'une fois l'enchantement...

— Je vous assure pourtant, interrompit M. de Montignan avec une insolence parfaitement polie, que, sans songer à nier la vertu du charme dont vous parlez, je l'aurais déjà rompu, aujourd'hui, si

je ne devais faire part à Mme de Laverdun d'une communication qui m'a été adressée ce matin même, de l'Ariège, et qui l'intéresse autant que moi.

Il n'y avait plus moyen de rester. M. de Castreville s'apprêta donc à battre en retraite, mais non sans s'être armé du plus fielleux sourire qu'inspira jamais à un homme éconduit la honte ou l'ennui de baisser pavillon devant un rival invincible. — Heureusement pour lui, la tête blonde de Mlle Béatrix, en apparaissant tout à coup sous l'une des portières du boudoir où la comtesse avait reçu ses visiteurs, apporta, fort à point, une utile diversion à cette manœuvre humiliante.

— Tiens! Régis n'est pas là? dit avec candeur et simplicité la jeune fille visiblement déçue.

— Mon Dieu, non... Ce n'est que moi.

Et M. de Montignan se mit à rire, et Mme de Laverdun l'imita. Et M. de Castreville ne put se dispenser de faire comme eux, — ce qui lui fournit l'occasion d'une retraite plus honorable que celle à laquelle il s'était cru condamné.

— Tu connaissais donc la présence de M. de Montignan? dit la comtesse à sa fille, dès que le marquis eut disparu derrière le rideau de satin brodé.

— Oui. J'ai demandé qui était là. On m'a répondu que c'était M. de Montignan avec un autre monsieur, un jeune homme qu'on n'a pu me nommer... C'est un domestique nouveau venu dans la maison que j'avais interrogé... Dame! j'ai cru... Enfin, il faut tout de même que je vous dise bonjour, n'est-ce pas?

Avec beaucoup de naturel, la jeune fille tendit son front à l'ami de sa mère, lequel y déposa paternellement deux baisers, coup sur coup.

— Un pour moi, dit-il, un pour Régis... Soyez persuadée, ma chère enfant, que je lui en tiendrai compte.

Mlle de Laverdun rougit à peine; mais, se tournant vers sa mère :

— Vous m'autorisez, maman, à annoncer à mes amis que, moi aussi, j'aurai un jour, et qui ne se confondra pas avec le vôtre?

— C'est entendu. N'est-ce pas moi, d'ailleurs, qui t'ai suggéré cette idée-là? Ce sera bien plus commode pour les réunions, les conciliabules d'où sortira peut-être la rénovation des plaisirs mondains... ce que je souhaite de tout mon cœur, sans y compter... Et tu recevras, non pas ici, ou chez toi, mais en bas. Qu'en dis-tu? Un jour par semaine, tout le rez-de-chaussée t'appartiendra!

— Oh! bravo et merci, ma mère!.. Je n'attendrai pas le cœur de l'hiver pour inaugurer mes réceptions, je vous assure!

Après un échange de caresses entre la mère et la fille, celle-ci,

près de se retirer, adressa à l'hôte familier de la maison une recommandation qui peut-être ne le visait pas personnellement :

— Surtout, souvenez-vous que j'ai choisi le samedi, et que ça commence la semaine prochaine !

Après un moment de silence, qui avait suivi le départ de la jeune fille, M. de Montignan dit, en s'approchant de la cheminée, où couvait discrètement un feu d'automne :

— Savez-vous qu'il devient agressif, cet imbécile !

— De quel imbecile parlez-vous?

— De celui qui était ici, tout à l'heure, évidemment.

— D'abord, ce n'est pas tout à fait un imbécile... ou il ne l'a été vraiment que du jour où il s'est mis en tête de me plaire ; et c'est passé, cela, c'est de l'histoire ancienne... Sans compter que ce genre de sottise nous trouve toujours indulgentes... Vous en savez quelque chose.

— Eh quoi ! même une femme comme vous peut penser de la sorte !

— Mon Dieu, mon ami, une femme comme moi est une femme comme les autres, sur ce point... D'ailleurs, M. de Castreville est le fils d'une vieille amie à moi. Et puis, agressif... agressif contre qui?

— Contre moi, soit ! Mais contre vous aussi... Alors, cela ne vous choque pas?

— Ma foi, non !.. Cela m'ennuie, tout au plus, quelquefois, mais beaucoup moins que ses anciens manèges. Il faut bien supporter quelque chose de ses amis et de leurs proches... Et que voulez-vous que me fassent ces petites pointes d'aigreur, sinon qu'elles chatouillent ma vanité de femme et l'orgueil de ma vertu?

Elle parlait avec une moue dédaigneuse, qui seyait à sa mûre beauté patricienne. Mais son hôte semblait un peu nerveux et impatienté.

— Ah! oui, votre vertu, nous y voilà !.. Eh bien ! vous ne vous rendez pas compte que, si ce monsieur, pas plus que moi ni personne, n'a jamais rien pu contre elle, il peut néanmoins quelque chose contre votre réputation.

— Ma réputation ! s'écria Mme de Laverdun.

Et, pleine d'une superbe confiance, elle ajouta, avec un accent fort ironique :

— Est-elle donc en danger ? Parlez, mon cher ami, de grâce !

M. de Montignan, qui était resté le dos au feu depuis la sortie de Béatrix, se rassit et, d'un ton assez embarrassé :

— Il est impossible, dit-il en tortillant sa moustache d'un noir presque trop parfait, que vous n'ayez pas conscience des inconvé-

niens de certaines hostilités ou de certaines rancunes... Oh! je sais qu'il est malaisé de vous dire ces choses... Vous avez une fierté, très légitime à coup sûr, tout à fait justifiée, mais qui complique singulièrement le rôle toujours ingrat d'ami sincère...

— Bon! voilà qui ne doit pas vous causer un effroi bien sérieux... Depuis tantôt quinze ans que vous me connaissez et que nous nous fréquentons, vous avez eu le loisir de tout me dire... je me l'imagine, du moins... et vous en avez quelquefois pris la licence, si ma mémoire ne m'abuse.

— Oui, c'est vrai, j'ai osé vous dire bien des choses, jadis! J'ai osé vous dire, par exemple, que je vous aimais...

— Eh bien! après cet aveu terrible... et inévitable, il me semble que le reste...

— C'est ce qui vous trompe. A cet aveu vous avez opposé une fin de non-recevoir des plus catégoriques. Vous m'avez donné le choix entre votre amitié, ce pis-aller, ce baume calmant qui endort l'amour ou l'empêche de crier, et un congé en bonne forme. Lâchement, j'ai accepté le calmant...

— Et je vous en ai toujours su gré, — dit la comtesse, en tendant à M. de Montignan une main qu'il ne baisa pas, mais qu'il garda dans la sienne.

— Et, à vrai dire, reprit-il, je ne me suis pas mal trouvé du remède.

— Le fait est que vous n'en êtes pas mort...

— Ce qui est un résultat, interrompit avec conviction le père de Régis. Car le remède tue plus souvent que le mal.

— Bah!.. Mais où voulez-vous en venir? Si vous remontez aux origines de notre amitié... Avocat, passez au déluge!

— Soit!.. Ne vous êtes-vous jamais demandé de quelles calomnies ou de quelles suspicions, plus ou moins simulées, plus ou moins sincères, on pouvait se servir pour battre en brèche la bonne renommée d'une femme, d'une mondaine surtout?

— Peuh! fit la comtesse en avançant la lèvre en sa même moue de dédain, cela ne m'intéresse guère. Mais il ne me paraît pas qu'il faille se mettre l'esprit à la torture, ni pour deviner la nature de ces perfidies, ni pour les inventer. C'est facile. Et si banal!.. Seulement, je n'admets pas que toutes les femmes puissent être atteintes, si je ne puis nier que toutes puissent être visées... Ainsi, mon bon ami, ne vous tourmentez point à mon sujet. Et, si vous faites à M. de Castreville l'injure, gratuite à mon sens, de le croire capable d'une vilenie, faites-moi l'honneur de me croire à l'abri des éclaboussures.

— Eh! ma chère, ce n'est pas ce fat mécontent qui m'inquiète... quoiqu'il soit plus dangereux peut-être que vous ne vous le figu-

rez. Castreville est un de ces hommes, très nombreux dans le monde, qui ont parfois une discrétion plus meurtrière pour les réputations de femme que la fatuité sottement étalée. Quand on attaque devant eux leurs belles amies, ils les défendent par un tel silence qu'il est impossible de ne pas supposer qu'ils n'ont rien de bon à en dire... Mais, encore une fois, laissons le marquis distiller en dedans son venin, s'il en a, et vous défendre ou vous attaquer par son mutisme. Sérieusement, quelle opinion pensez-vous que le monde ait de vous?

— Mais, mon cher, c'est d'une insolence énorme, ce que vous me dites-là ! — s'écria Mme de Laverdun, en retirant brusquement sa main de celle de son ami, avec une affectation de révolte.

Aussi bien, son indignation n'était qu'à demi feinte. Et elle reprit incontinent, d'un air sérieux :

— Ah çà ! voyons, quelqu'un s'est-il départi, en mon absence et en votre présence, du respect qu'il me devait?

— Vous savez bien que je ne l'aurais pas souffert !

— Ah! bon, il n'eût plus manqué que cela ! Je défends bien qu'on me défende, par exemple !.. Vous surtout !

— Pourquoi ?

— Parce que... mais parce que, si l'on songeait à me calomnier, il est évident que vous êtes là, tout porté, pour servir de prétexte à la calomnie.

— Ah! vous admettez cela?

— Permettez, permettez ! J'admets le choix du prétexte... On pourrait plus mal choisir... J'admets donc que les méchans ou les sots, ou les deux clans réunis, fassent semblant de croire que notre amitié n'a pas quinze ans de date et qu'elle a eu ou mérité d'abord un autre nom... Ils ne se tromperaient, d'ailleurs, que de moitié... et même pas, car moi aussi, j'ai eu pour vous, au début, une amitié quelque peu tendre...

— Tiens! c'est presque la première fois que vous l'avouez si catégoriquement ! s'écria M. de Montignan dont le visage un peu sombre s'éclaira soudain.

— Probablement parce que c'est la première fois que l'aveu me paraît sans danger... Oubliez-vous que j'ai ma fille auprès de moi et que je m'apprête à la marier à votre fils ?

Tout aussitôt, la mine du père de Régis redevint terne et même anxieuse.

— Eh bien! — dit-il tout en tourmentant les bords de son chapeau, comme fait un novice en mal de déclaration, — puisque, sans le savoir, vous amenez vous-même la conversation au point où je voulais, en dépit de tous les détours, la conduire, j'oserai vous faire part de mes inquiétudes... J'ai allégué, tout à l'heure, pour

hâter la retraite de M. de Castreville, une communication reçue, ce matin, de Montignan, et à laquelle je désirais vous associer... Ce n'était pas là un pur stratagème. Cette communication n'a même rien d'imaginaire... Et en voici le texte.

Ce disant, M. de Montignan prit une lettre dans son portefeuille et la tendit à la comtesse.

— Une lettre de l'abbé Cordiac ! fit celle-ci après avoir lu d'abord la signature. L'ancien précepteur de Régis ?

— Oui. Passez la première page... Tenez, en haut de la seconde...

— Mon mari à Laverdun ! Depuis huit jours, et je n'en savais rien !

Elle rendit la lettre à M. de Montignan. Puis, avec mélancolie :

— C'est étrange, dit-elle. Et quelle triste originalité que celle de M. de Laverdun ! Il n'a pas mis les pieds chez lui depuis un siècle. Mais, à peine sa fille et moi avons-nous quitté son toit qu'il y accourt !.. Qui ne m'excuserait de n'avoir pas su m'entendre avec un pareil homme ? La vérité est que je ne l'ai jamais compris.

— De fait, dit M. de Montignan, il n'est guère facile à comprendre. Et voilà bien ce qui m'effraie... J'aurais désiré, pourquoi vous le cacher ? que vous fussiez plus explicite dans l'exposé de vos projets... de nos projets.

— J'ai voulu sonder préalablement le terrain, savoir un peu si M. de Laverdun entendait se départir, à l'occasion du mariage de sa fille, de ce système d'abstention qui a été presque toute sa politique conjugale.

— Franchement, ne craignez-vous pas qu'il ne revienne, sur le tard, à la politique d'opposition ?

— Pourquoi ? Ne m'a-t-il pas répondu qu'il me donnait, en quelque manière, carte blanche ? Si je n'ai pas précisé davantage les termes de ma première lettre, c'est que j'ai voulu éviter des objections de détail, toujours possibles, et obtenir d'abord une promesse générale...

— Alors, vous ne redoutez, de sa part, aucun mauvais vouloir, aucun caprice dont nos enfans puissent devenir les victimes ?

— Non. C'est un original, un homme tout d'une pièce ; mais ce n'est point, que je sache, un méchant homme. Il a le mérite, si c'en est un, de se tenir à ses résolutions, même quand elles sont absurdes. Et c'est là, vous ne l'ignorez pas, ce qui nous a séparés ; il n'y a pas apparence que cela doive nous réunir, fût-ce pour achever de nous brouiller... Non, non, soyez tranquille. Il ne viendra pas mettre obstacle à nos projets ; il ne viendra même pas du tout. Quelque affaire, sans doute, l'appelait à Laverdun. Il ne m'a seulement pas prévenue de son séjour... C'est donc qu'il n'entre pas dans ses intentions de me voir. Encore une fois, rassurez-vous.

J'ai sa parole. Et il n'était pas utile de mettre votre nom en avant, comme entrée de jeu, puisqu'il n'y a jamais eu de sympathie entre mon mari et vous... Du reste, je suis sûre du résultat final. Sans quoi, je ne vous aurais pas parlé, à vous et à ma fille, comme je l'ai fait, ni ne vous aurais permis de parler à votre fils comme je vous ai prié de le faire.

— Pardonnez-moi. Mais vous savez que j'attache un grand prix à la réalisation de cette idée de mariage...

— Moi aussi, mon ami. Et non-seulement parce que je crois que le bonheur de ma fille en dépend, mais parce que ce sera le couronnement de notre intimité... J'ajoute, pour me placer au point de vue des médisans, s'il y en a, que ce sera la justification de ma conduite et de la vôtre.

Le père de Régis parut vouloir répondre; mais il s'en abstint, comme si ce qu'il allait dire lui eût semblé tout à coup trop difficile ou trop délicat à formuler. Et, après un temps :

— Enfin, prononça-t-il, tout est pour le mieux, puisque vous ne craignez rien.

— Mais, d'ailleurs, reprit Mme de Laverdun, si une opposition tardive se dressait contre nous, je saurais la vaincre. J'ai des droits à faire valoir, après tout. Je me suis conformée aux volontés de mon mari. Il m'a abandonnée, il a abandonné sa fille... Maintenant, je m'appartiens et elle m'appartient... C'est ma volonté qui prévaudra, croyez-le, dans une question qui nous intéresse toutes deux plus que lui.

Elle s'était levée avec un air de dignité vraiment royal, développant sa taille élégante, si souple encore et si fine, si jeune. Et l'on pouvait conjecturer que cette aimable et douce personne, qui savait être si fière, ne plierait pas aisément. En effet, elle continua, s'animant par degrés :

— Et, je vous le demande, où M. de Laverdun prendrait-il le droit de me tyranniser? N'a-t-il pas volontairement abdiqué? Et ai-je jamais cessé néanmoins de respecter et de porter dignement son nom? Quels étaient donc ses griefs? J'ai refusé de me soumettre à un régime de claustration que ne comportaient ni mon éducation, ni mes goûts, ni ma fortune. Mais je n'avais pas refusé de lui faire des concessions. Entier, ombrageux, sauvage, il aurait voulu que je rompisse, ou à peu près, avec le monde... C'était trop demander à une jeune femme de dix-neuf ans. J'ai toujours aimé le monde, je l'avoue. Mais quel mal y ai-je jamais fait? Mieux que personne, vous savez si j'y ai cherché autre chose que des distractions permises : un peu de mouvement, des prétextes à toilettes et quelques complimens. Il n'en a pas fallu davantage pour que M. de Laverdun me traitât de femme frivole... Frivole! Mais alors, quelle femme ne

l'est pas ? On sait bien que nous ne sommes jamais tout à fait sérieuses qu'au prix d'une affectation que bien des gens ne se gênent pas pour trouver ridicule. Et il faut convenir, dès lors, que notre rôle n'est pas commode. Si nous avons de trop hautes visées, les hommes nous raillent; et, si nous n'en avons que d'ordinaires, ils décident que nous n'avons pas d'âme!

— Ils discutent, tout au moins, la question, dit M. de Montignan avec un sourire. Car, ajouta-t-il gravement, vous n'ignorez pas que les pères de l'Église l'ont mise à l'ordre d'un de leurs conciles.

— Si, je l'ignorais... En tout cas, M. de Laverdun l'a tranchée, lui, cette question : il a bravement décrété que sa femme ne pouvait être une créature pensante, puisqu'elle se reconnaissait incapable de ne penser qu'à lui!

— C'est un peu sommaire et d'une équité douteuse.

— C'était d'autant plus inique, mon cher ami, que je ne pensais pas du tout à vous, en ce temps-là, et que je n'y aurais peut-être jamais pensé si mon mari eût été un mari raisonnable.

— Alors, je lui sais gré d'avoir déraisonné.

— Oh! pour ce que cela vous a rapporté!

M. de Montignan reprit la main de la comtesse et, à demi incliné vers elle, lui dit avec une émotion sincère :

— Ne parlez pas ainsi!.. Je vous ai dû l'illusion charmante d'une jeunesse prolongée, et tant d'autres choses encore! Pour quelques souffrances, qui avaient aussi leur prix, je vous ai dû la joie de ne jamais me sentir seul, de ne jamais me mépriser ni m'ennuyer tout à fait... Vous avez occupé ma vie, vous l'avez rehaussée, vous l'avez parfumée, enchantée... Merci!.. Faites, à présent, que je vous doive aussi le bonheur de mon fils, envers qui j'ai peut-être eu quelques torts d'égoïste ou d'oublieux, et je vous bénirai, tout de bon, jusqu'à mon dernier jour!.. Mais, et c'est là ce qui me tourmente, j'ai peur d'avoir trop ouvertement accepté ce que vous m'offriez, d'en avoir trop audacieusement profité... Fasse le ciel que vous n'ayez point à regretter votre générosité et que personne n'ait à en souffrir!

— Que voulez-vous dire? — murmura Mme de Laverdun passablement troublée par cette effusion inattendue, dont le père de Régis n'était certes pas coutumier. — Soyez plus clair, par grâce! Qu'avez-vous voulu me donner à entendre?

— Rien, rien de plus que ce que j'ai dit. Je vieillis, ma pauvre amie, je tourne à la vieille bête, je m'attendris... Tenez, je vous laisse... Mais permettez-moi d'insister pour que vous informiez au plus tôt M. de Laverdun de votre désir de donner votre fille à Régis. Il ne faudrait pas que ces enfans allassent plus loin dans leurs

espérances, s'ils devaient se heurter bientôt à quelque obstacle insurmontable... Au revoir!

Restée seule, la comtesse de Laverdun se mit à voguer en plein rêve, mais escortée de quelques nuages un peu sombres. M. de Montignan avait remué en elle toute une lie de souvenirs. Elle revoyait sa vie passée, ou du moins cette partie de sa vie à laquelle le père de Régis s'était trouvé associé, et c'en était bien près du tiers.

Que de fois elle l'avait reçu ainsi, dans ce boudoir, dont les tentures seules avaient changé!

Que de fois elle avait senti l'étreinte de cette main et la caresse de ce regard d'homme! que de fois elle avait attendu, presque sollicité l'une et l'autre sans que jamais son honneur eût fléchi tout à fait! Dans cette longue intimité d'homme à femme, dans ce commerce plus amoureux, au fond, ou passionné qu'amical, et qui avait duré quinze ans, il y avait eu bien des tentations, bien des velléités de faiblesse; mais, de sa part à elle, pas une défaillance complète, pas même un commencement d'abandon effectif au profit de celui qui lui avait révélé l'amour!.. Non, rien, — rien qu'un immense regret de n'avoir pas épousé celui-là plutôt que l'autre, et, par-ci par-là, quelques témoignages verbaux de tendresse, quelques furtives assurances de pitié, de sympathie ou d'indulgence. — Pas même un baiser donné... pas même un baiser reçu ailleurs que sur la main! Ah! n'avait-elle pas bien le droit d'être fière?

Oui, sa résistance l'avait enorgueillie et l'enorgueillissait encore. Mais combien douloureuses parfois lui avaient semblé ces victoires remportées sur elle-même! et quelles sensations d'amertume, de doute, presque de remords, ne lui avaient-elles point laissées! Car on se *repent* souvent de n'avoir pas succombé tout autant que l'on se repentirait d'avoir failli. La satisfaction d'une bonne conscience est une invention consolante des morales et des religions, une illusion bien plus qu'une vérité, — toutes les fois du moins qu'on n'a pu l'obtenir qu'au prix d'un grand sacrifice imposé au cœur ou à la chair. — Il y a des heures où l'on se demande si l'on n'a pas été dupe dans ces sublimes marchés où l'on a immolé la partie la plus vivante de soi-même au respect d'une idée. On se dit que le premier droit de l'être humain, après tout, c'est le droit à la vie, à la vie complète, au libre et entier développement de ce que la nature a mis en lui d'énergies pouvant s'exercer et se satisfaire sans annihiler ni confisquer les droits et les facultés d'autrui. Rester fidèle à une haute conception de la vie, c'est beau, sans doute; mais vivre comme on a rêvé ou senti qu'il fallait vivre pour être heureux, c'est peut-être, sinon plus beau, du moins meilleur. — En tout

cas, quand on a eu conscience de n'obéir à aucun mobile bien clair, et surtout quand on a vécu dans une atmosphère artificielle, en plein domaine de la convention, du relatif, du factice et du faux, c'est-à-dire dans le monde, n'est-on pas bien excusable de peser, en quelque manière, après qu'on a senti tout le poids de son sacrifice, les lois, les argumens ou les considérations qui vous l'ont inspiré?

A coup sûr, le temps était passé pour M[me] de Laverdun de discuter avec elle-même les mobiles de sa conduite. Son choix était définitif. Vertu, constance, probité, dignité, orgueil, habitude ou instinct, quel qu'eût été le motif déterminant de sa vaillance morale, elle avait triomphé : elle était désormais à l'abri, non-seulement des défaites et des surprises, mais des attaques mêmes. Depuis plusieurs années, une trêve indéfinie avait été conclue, qui lui assurait à tout jamais le bénéfice de sa victoire. Elle avait profité des premières égratignures de l'âge pour insinuer à M. de Montignan qu'elle et lui, sous peine de ridicule, ne pouvaient plus s'aimer que comme de vieux époux. « Si nous étions mariés, lui avait-elle dit, songez donc que l'amour serait fini pour nous... l'amour, mais non pas l'amitié conjugale, cet amour transformé, cette bonne et sûre tendresse qui unit le mari et la femme après des années de bonheur ou de parfaite entente. Voilà notre lot désormais; il faut nous y tenir et penser à nos enfans. » Quoique M. de Montignan, n'ayant connu que très imparfaitement la première phase, fût en droit de ne se point hâter vers la seconde, il avait dû, bon gré mal gré, se résigner; mais il s'était plaint parfois, et sa plainte n'avait pas été sans éveiller quelque écho dans l'âme de la comtesse. Celle-ci, tout adonnée qu'elle était à certaines mondanités, se montrait fort éloignée de la coquetterie, de la coquetterie vraie, de celle qui ne se contente pas d'un madrigal ou d'un compliment, et à laquelle il faut, pour s'alimenter, des holocaustes de chair et de cœurs consumés. Elle n'avait pas d'autre coquetterie que cette coquetterie banale, anodine, un peu sotte, qui suffit à tant de femmes, et qui consiste pour elles à goûter, comme un régal, des fadeurs sur l'éclat de leur teint ou sur l'élégance nonpareille de leur toilette. Si donc elle avait pris plaisir à se sentir et à se savoir aimée du père de Régis, c'est qu'elle l'avait aimé. Et, comme elle l'avait vu constamment souffrir, elle n'avait pu être tout à fait heureuse. Le calme de sa nature, son orgueil patricien, un vague, très vague attachement aux préceptes religieux, tout cela avait été suffisant pour la préserver de la chute, mais non pour l'empêcher d'y songer quelquefois et de s'interroger souvent sur la valeur de sa résistance comme sur les avantages de sa vertu.

C'est que M. Guy de Montignan avait eu un singulier prestige, à

l'époque déjà lointaine de ses débuts dans le monde, — et un prestige tout personnel, où son nom ni sa fortune n'étaient entrés pour rien. — Il avait été très vite remarqué, recherché, choyé, parce que, en un temps où les hommes d'un certain rang commençaient à s'affranchir du joug de l'antique bienséance, il paraissait vouloir demeurer fidèle aux vieux rites les plus essentiels et en continuer l'observance, sans renoncer à être jeune, ni même moderne, dans la meilleure acception du mot. Un tel homme devait plaire à une femme orgueilleuse et douce comme Mme de Laverdun, qui en était à ses premiers déboires et à ses premières luttes de ménage. Autant M. de Laverdun était absolu, tranchant, impérieux et austère, autant M. de Montignan était affable, souple, prévenant et conciliant... sans compter qu'il était incontestablement, sinon plus « bel homme, » du moins plus « joli homme » que le mari de la comtesse, et qu'enfin il n'était pas le *mari*, un mari ayant eu des torts graves comme tuteur de sa femme et comme moraliste trop exigeant. Ces torts-là, Mme de Laverdun n'eût jamais pu les absoudre, même si le comte fût venu à résipiscence. Et elle en avait été si profondément choquée ou indignée, que l'abdication et la retraite du coupable, qui s'était un moment posé en juge et en censeur, ne l'avaient point désarmée. Elle oubliait ce qu'il y avait eu de miséricordieux et, probablement, de méritoire à lui laisser ainsi le champ libre, alors que les droits et la jalousie de l'époux mécontent étaient des raisons suffisantes pour servir de base à toutes sortes de rigueurs qui, de la part d'un vrai tyran, d'un despote convaincu, l'eussent molestée sa vie durant. — Aussi subit-elle promptement l'attrait que M. de Montignan était appelé à exercer sur elle; mais elle ne le subit que dans la mesure qui était compatible avec ses convenances personnelles.

Quant aux convenances en général, elle ne s'en préoccupa nullement. A l'exemple de beaucoup de femmes de son rang, elle n'admettait point qu'on pût jamais la discuter. De bonne foi, elle se croyait hors d'atteinte. — Parmi les personnes de haute naissance, parmi celles, au moins, dont le sang est pur de tout alliage, cette confiance altière n'est pas fort rare; et il faut reconnaître qu'elle est assez naturelle, en tout cas seyante. A quoi servirait-il d'être une femme bien née, en même temps qu'une honnête femme, si l'on devait se mettre en peine des caquets possibles?

Quoi qu'il en soit, M. de Montignan, favorablement accueilli dès l'abord, avait peut-être abusé de la bienveillance et des privilèges qu'on lui avait accordés. Mme de Laverdun, belle, noble et riche, lui était apparue comme une divinité mondaine; il l'avait admirée, adorée, convoitée à distance respectueuse, jusqu'au jour où il avait compris qu'il pouvait, sans risques, diminuer un peu le respect et

la distance. Puis, ayant acquis la certitude, à la longue, qu'il ne parviendrait jamais à supprimer toute barrière entre lui et l'objet de son culte, il s'était dédommagé de ce demi-échec par toutes les privautés d'une douce et flatteuse intimité. Il y avait trouvé des joies qui, certes, ne lui avaient pas semblé sans mélange; mais enfin, pour lui, qui n'était gentilhomme que de nom et qui ne roulait pas sur l'or, pour lui qui avait, au suprême degré, l'instinct, le goût et l'appétit des élégances aristocratiques, le fait d'être admis dans la familiarité de cette grande dame authentique constituait une compensation des plus appréciables, et qu'il apprécia. D'ailleurs, l'esprit de sa belle amie était presque de niveau avec le sien : ni transcendant ni nul. Et, dans cette association amicale de deux destinées, la supériorité de l'homme sur la femme n'excédait pas les limites ordinaires, celles que la femme prévoit et concède... Au vrai, ces deux êtres s'entendaient à ravir, se complaisant tous deux en cette vie nonchalante et si agréable des gens qui n'ont d'autre fatigue que de choisir leurs plaisirs et leurs relations, — vie qui sera bientôt inconnue même aux plus privilégiés, par suite des envahissemens successifs de la cohue des enrichis, vie charmante et vaine, qui vous berce et vous enorgueillit tout ensemble.

M. de Montignan et Mme de Laverdun avaient donc mûri côte à côte dans une intimité mondaine, nullement limitée aux entretiens du coin du feu, et sans s'inquiéter autrement de ce qu'on pensait d'eux, ni de ce qu'on en disait. — Cependant, le père de Régis, à travers ses satisfactions de sybarite vaniteux et ses regrets d'amoureux transi, avait ressenti quelques scrupules, mais si confus, si indistincts, qu'il ne s'y était guère arrêté. Il lui avait fallu se heurter, tout près de son dernier but, qui était le bonheur ou la fortune de son fils, à la malveillance d'un rival et d'un sot, pour comprendre le péril de certaines situations fausses et le caractère équivoque de certaines liaisons mondaines, qui, même innocentes, sont bien encore des liaisons dangereuses.

V.

Dans les trois salons du rez-de-chaussée de l'hôtel de sa mère, Mlle Béatrix de Laverdun recevait les jeunes gens et les jeunes filles qu'elle appelait déjà ses amis, bien qu'ils ne fussent guère pour elle, la plupart, que d'assez nouvelles connaissances. Les mères, d'ailleurs, n'étaient point exclues, ni même la jeunesse mûrissante, dont faisait partie le marquis de Castreville. En sorte qu'il y avait beaucoup de monde, et peut-être un peu plus qu'aux jours de réception de la comtesse elle-même. Aussi bien, on tou-

chait au mois de décembre, et, toujours pressés de fuir la campagne sous un prétexte ou sous un autre, avant la clôture officielle des villégiatures obligatoires, les vrais Parisiens étaient presque tous rentrés à Paris. Et puis, on avait parlé du caractère réformateur que devaient revêtir ces assises de la jeunesse : les sceptiques mêmes voulaient suivre de près des tentatives après tout intéressantes, et dont la stérilité prévue ne devait peut-être pas suffire à supprimer entièrement l'attrait.

Béatrix était rayonnante. Animée, toute rose, elle allait et venait, la joie aux yeux, le sourire aux lèvres, parmi ses hôtes, s'exerçant, excellant déjà à son nouveau rôle de maîtresse de maison. Elle jouait *à la dame*, mais avec une étonnante intuition de cet art difficile de *recevoir*. Un dernier reste de timidité vaincue mettait le sceau à sa bonne grâce. Elle avait hérité de sa mère l'aménité constante des manières avec une nuance de fierté assouplie et discrète; on voyait déjà poindre l'aisance : la perfection s'annonçait. Et aussi une conviction amusante, une pétulance prodigieuse, cachées sous le fonctionnement régulier des facultés sociables de cette mondaine de dix-sept ans. Elle se trouvait enfin dans son élément; il était visible qu'elle allait s'y épanouir avec une intensité de vie et une plénitude de satisfaction incompressibles.

Régis, qui ne la perdait pas de vue, remarqua qu'elle diversifiait à l'infini les formules et la mimique de ses salutations de bienvenue. Non-seulement l'âge, mais le rang, et peut-être le degré de respectabilité personnelle de chacun, étaient, sinon indiqués, du moins reconnus d'une façon indirecte, à peine sensible, et cependant assez expressive encore pour que l'interlocuteur, à défaut des autres personnes présentes, ne pût s'y tromper. Soit qu'elle sût réellement à quoi s'en tenir sur le compte de tous ses visiteurs, sur leurs origines, sur leur situation, sur leur importance, soit qu'elle devinât ce qu'elle ignorait, elle donnait à chacun son dû, et rien que cela. On eût dit, en vérité, qu'elle consultait, de mémoire, quelque protocole mondain, quelque *peerage* français, car elle paraissait assigner, avec la rigueur et la méthode inflexibles du cérémonial anglais, à toute personne reçue par elle, une place et comme un numéro d'ordre dans sa considération. Et Régis remarquait pareillement que, si les yeux bleus de la jeune fille étaient plus que jamais lumineux; que, si ses cheveux d'or pâle nimbaient son frais visage d'un reflet plus éclatant que de coutume, grâce à l'auréole de contentement qui, surajoutée à ce blond diadème, en renforçait la douce splendeur; que, si ses narines délicatement rosées palpitaient avec plus de joyeuse trépidation encore qu'autrefois, il y avait quelque chose d'elle cependant qui s'en était allé ou menaçait de dispa-

raître, et dont l'absence diminuerait peut-être le charme de la jolie enfant : le vestige de la demi-sauvagerie d'antan.

Cette constatation valut au jeune homme, — qui avait été pourtant fort bien accueilli et traité à part, comme un vieil ami parmi des visites de cérémonie, — cette constatation procura à Régis une sorte de petit pincement désagréable des fibres les plus secrètes de son cœur. Il lui sembla que Béatrix s'était transformée ; il eut la révélation soudaine et imprévue de ces cruelles et inexplicables métamorphoses des femmes, qui obligent leurs amans ou leurs fiancés, voire même leurs maris, à en recommencer la conquête chaque fois que le décor où se mouvait leur amour a changé, et cela jusqu'au jour, souvent lent à venir, où cet amour fera partie intégrante d'elles-mêmes.

Justement, Béatrix conversait, depuis un moment, avec le prince de Poigny, qui, serré, sans être sanglé, dans sa redingote d'un bleu neutre, dont une fleur piquait d'un ton écarlate le revers sombre, avait fort bon air. Le jeune gentilhomme marquait à Mlle de Laverdun un galant empressement, tempéré par une considération respectueuse et un certain souci de réserve, toutes choses à quoi les recommandations de la duchesse de Losne, sa mère, — laquelle observait de loin son manège, — ne devaient point être étrangères. De toute évidence, Béatrix était aise que cet interlocuteur de choix jugeât à propos de prolonger les banalités de ses complimens. Et Régis comprit qu'il est long et difficile de se bien assurer contre les caprices de l'imagination et du cœur des femmes. Et, comme il ignorait encore que, si les hommes sont plus prompts à s'éprendre, ils sont aussi plus prompts à se détacher, il trouva la révélation douloureuse sans compensation. — Il était, d'ailleurs, morose de par une autre révélation récente : celle des liens illégitimes unissant ou ayant uni, pensait-il, son père à Mme de Laverdun.

Tout à coup, Béatrix, répondant, sans doute, à une remarque du prince de Poigny, s'écria :

— Au fait, que devient donc ma mère? Elle a disparu tout à l'heure, mystérieusement avertie par un domestique !

Puis, la jeune fille, tout aussitôt reprise par le souci de sa tâche, se mit à vaquer aux préparatifs d'un goûter sommaire, qui, servi par elle, si gaie, si amusée, et si digne à la fois, ne pouvait manquer de ressembler à une dînette. Et elle oublia vite l'absence de sa mère.

Mais, pendant ce temps, Mme de Laverdun, qui ne reparaissait point, était plus gravement occupée.

Lorsqu'on était venu la prévenir qu'elle était demandée et attendue chez elle, tout en devinant bien qu'il arrivait quelque chose

d'insolite, elle n'avait pu démêler, dans le bredouillement du message que lui transmettait en hâte un valet, la nature exacte de l'accident qui se produisait. Ce fut seulement au bas de l'escalier qu'un entretien rapide avec sa femme de chambre la mit au fait.

Ce qui arrivait, ce n'était pas quelque chose, mais quelqu'un : c'était son mari.

Tombant ainsi chez lui, à l'improviste, au beau milieu des allées et venues occasionnées par une réception, le comte n'avait pas été tout d'abord reconnu par ses gens, ou plutôt par ceux de sa femme, dont quelques-uns, d'ailleurs, étaient nouvellement entrés dans la maison. Informé enfin de ce qui se passait au logis, M. de Laverdun, montant droit chez la comtesse, avait donné l'ordre de prévenir celle-ci sans déranger sa fille. Et l'avertissement était parvenu, tant bien que mal, à son adresse sans troubler Béatrix.

Quant à Mme de Laverdun, si l'annonce de ce brusque et inopiné retour, qui ressemblait à une intrusion, ne l'avait pas autrement émue, ce n'est pas à dire néanmoins qu'elle fût exempte de toute inquiétude et de tout souci. D'abord, elle ne saisissait pas le sens de cette tactique inattendue; ensuite, elle se disait que, quelle que pût être l'interprétation la plus plausible, il devait y avoir quelque détermination importante sous un si mystérieux revirement. M. de Laverdun, réapparaissant chez lui après un si long intervalle, et sans avertissement préalable, n'était-ce pas l'indice ou le prélude de ce que M. de Montignan avait appelé un changement de politique, un retour à la politique d'opposition? — Il fallait être fixée sur ce point, et au plus tôt.

A tout hasard, la comtesse chargea sa femme de chambre de faire savoir à Béatrix, si celle-ci, d'aventure, songeait à se renseigner, qu'elle eût à poursuivre seule l'accomplissement de la tâche entreprise et qu'elle n'eût, ni à se tourmenter, ni à s'enquérir davantage. — Une scène d'explications entre époux peut durer longtemps : il y en avait peut-être pour jusqu'au soir.

Sur le seuil de son appartement, Mme de Laverdun se composa un maintien d'une indifférence absolue; et elle entra.

— Si je ne témoigne pas une grande surprise, dit-elle à son mari, en vous voyant ici, monsieur, c'est que je vous savais depuis quelque temps en France, et à Laverdun même.

— Vous avez votre police là-bas? fit le comte avec dédain.

Il était grand et beau, mais terriblement froid, hautain et méprisant. Ses voyages, en outre, l'avaient bronzé. Et, enfin, il grisonnait, ce qui ne pouvait contribuer à lui donner une mine avenante, ni même à adoucir l'altière rudesse de cet extérieur peu encourageant.

— Je n'ai de police nulle part, riposta sèchement la comtesse;

je ne saurais qu'en faire, et vos séjours ici ou là ne m'intéressent pas plus que vos pérégrinations... Je n'ai pas de police, mais j'ai des amis dans le pays.

— Ah! oui, les... Montignan?

Il avait laissé tomber ce nom de si haut, que c'était à se demander jusqu'où il prétendait le faire descendre. Mais il reprit :

— Ils ne sont pas chez eux, pourtant, que je sache, en ce moment.

— Non; mais quelqu'un y est, ou tout près : le précepteur, l'ancien précepteur du jeune homme.

M. de Laverdun plissa son front, de manière à témoigner que les Montignan, et, en particulier, Régis, pouvaient bien être pour quelque chose dans sa brusque rentrée en scène.

— Vous doutez-vous un peu, demanda-t-il, de ce qui a pu me déterminer à vous rejoindre?

— Non, lui répondit, toujours aussi sèchement, sa femme.

— C'est le mariage de votre fille...

Il se reprit aussitôt, pour dire :

— Le mariage de notre fille.

Et, continuant :

— Car c'est ma fille aussi... J'en ai douté quelque temps; mais j'ai reconnu mon erreur, l'aveuglement où m'avait jeté une jalousie trop brutale...

La comtesse regarda son mari avec plus d'étonnement que d'indignation ou de mépris. Mais celui-ci poursuivit :

— Oui, c'était fou... parce que nous étions encore de trop jeunes mariés. Mais on va jusque-là, quand ni les faits ni la foi ne démentent suffisamment les suggestions mauvaises... Rappelez-vous. A peine mariés, nous cessâmes de nous entendre. Vous ne vouliez pas faire droit à ma requête...

— Pardon! Je vous accordais six mois sur douze... Vous vouliez toute l'année : c'était trop!

— En pareille matière, riposta M. de Laverdun avec emportement, les demi-mesures sont de mauvaises mesures. Votre genre de vie me déplaisait; je vous priais de le changer, non de l'amender... Mais il ne s'agit plus de cela...

— Oh! ne vous gênez pas pour revenir sur le passé. Je n'ai pas plus peur de mes souvenirs que des vôtres.

— Eh bien! donc, j'étais déjà sottement jaloux, quoique sans griefs précis. Mais c'est que déjà vous donniez prise à ma jalousie, et que déjà vous apparteniez au monde plus qu'à moi-même... M. de Montignan venait de perdre sa femme, que vous aviez connue jeune fille. Je le connaissais depuis longtemps, lui, sans que nous eussions jamais frayé ensemble : sa famille et la mienne avaient eu

des relations de voisinage. Il était sans cesse sur votre route ; vous lui souriiez... Bref, ce fus de lui que je devins bientôt ridiculement, abominablement jaloux. Et, après avoir essayé, toujours en vain, de vous conquérir sur le monde, sur vos goûts, sur vos habitudes, je pris le parti de m'éloigner. C'était la paix et la liberté que je vous assurais par ma retraite, et sous cette seule condition que Béatrix serait élevée loin de Paris, ne serait associée à votre train d'existence que lorsqu'elle aurait l'âge du mariage... Cet âge, elle vient de l'atteindre, à votre gré du moins, puisque vous m'avez informé tout récemment de votre désir de la marier.

— Oui, dit Mme de Laverdun. J'ai cru devoir vous prévenir et vous demander si vous verriez un inconvénient quelconque à me laisser, à moi sa mère, toute la responsabilité, sinon toute l'initiative, en cette grave affaire... L'initiative la regarde.

— Oh! fit le comte avec une intonation d'acerbe raillerie, vous n'êtes pas sans avoir eu votre bonne part d'initiative comme de responsabilité... Mais soyons méthodiques. Vous vouliez savoir s'il me plairait de ratifier purement et simplement votre choix. Interrogé sur ce point sans ambages, j'ai répondu de même.

— Alors, demanda ironiquement la comtesse, serait-ce que vous revenez sur votre promesse?

— Je vous ai donné, par avance, mon assentiment, mais sous une réserve... que je maintiens comme ma promesse elle-même. Ce qu'est cette réserve, vous en souvenez-vous?

— Vous m'avez écrit, à ce qu'il me semble, que, sauf le cas où la dignité de votre nom...

— Précisément, interrompit le comte avec une sévérité de juge. Eh bien! maintenant, j'attends que vous me disiez le nom de celui que votre fille a choisi pour mari... ou, ce qui revient au même, le nom de celui que vous avez choisi pour gendre. C'est ce nom que j'ai voulu connaître, que j'ai voulu apprendre de votre bouche. Ma présence ici n'a point d'autre raison d'être. Avant d'entreprendre un nouveau voyage, qui durera peut-être plus longtemps que les autres, j'ai tenu...

— Je m'apprêtais à vous récrire, monsieur... Le désir de ma fille, en tout conforme au mien, est que Régis de Montignan devienne son mari.

Pressentant la lutte et pressée d'en finir, Mme de Laverdun avait parlé vite et d'une voix ferme, hautaine.

— J'en étais sûr, madame, répliqua le comte sans manifester ni surprise ni émotion. Par malheur, la chose est impossible... et vous devriez le savoir.

— Impossible?.. Pourquoi donc?

— Parce que le père de M. Régis de Montignan est votre amant.

Suffoquée, Mme de Laverdun resta muette, d'abord. Puis, avec véhémence :

— Vous osez le dire!.. Osez-vous le croire?

M. de Laverdun se croisa les bras sans répondre.

— Mais qui donc, — reprit la comtesse avec un dédain superbe, dont l'ampleur étouffa subitement sa colère, — qui donc oserait le croire avec vous?

— Qui? Tous ceux qui vous entourent : vos amis et les miens, les indifférens et les familiers, vos proches même, comme vos inférieurs, comme vos gens,.. tout le monde enfin.

Un moment terrassée par l'affront et devenue presque aphone, la comtesse murmura d'une voix à peine distincte :

— Allons donc! Si vous êtes capable de croire pareille chose, vous êtes seul à le faire... avec quelque valet congédié, peut-être!

M. de Laverdun regarda sa femme, non sans une sorte d'étonnement plus douloureux que méprisant.

— C'est que, vraiment, fit-il, vous avez un air de bonne foi dans votre indignation!.. Pensez-vous tout de bon que, seul, j'aie le privilège de ne pas méconnaître l'évidence?

— L'évidence! répéta Mme de Laverdun en s'asseyant, ou plutôt en s'affaissant sur un siège, comme écrasée par le mot.

Un instant, elle demeura sans parole, l'œil fixé sur son mari avec une expression de stupeur. Après quoi, se relevant en un sursaut d'indignation, elle reprit :

— Alors, vous prétendez que c'est évident? Et, pendant des années, vous avez toléré votre honte et la mienne! Et votre honneur se réveille aujourd'hui seulement!.. C'est peut-être un peu tard!

M. de Laverdun, sous son calme affecté, avait assez l'aspect d'un homme qui entend toute autre chose que ce qu'il s'était préparé à entendre. Après une hésitation marquée, il répliqua :

— Je vois, madame, que vous vous croyiez sincèrement à l'abri de la médisance publique, sinon de ma trop juste rancune. Écoutez donc ceci. Il y a six ou sept mois, au commencement de mon dernier voyage, je me trouvais dans un des hôtels les plus fréquentés d'une ville du Midi. C'était le soir, et j'achevais de dîner, seul, dans un salon dont les fenêtres étaient ouvertes. Au dehors, dans le jardin de l'hôtel, plusieurs Français, les uns jeunes, les autres ayant la prétention de l'être, et presque tous connus de moi, devisaient librement, ne soupçonnant la présence de personne à portée de leurs voix. Votre nom fut prononcé : les voix baissèrent, comme involontairement; mais bientôt je perçus quelques ricanemens, puis votre nom encore, et, accolé au vôtre, celui de

M. de Montignan. « Voyons, Castreville, dit quelqu'un, vous devez savoir à quoi vous en tenir, vous qui êtes un habitué de la maison? » M. de Castreville ne répondit rien d'abord. Mais, interpellé de nouveau, il dit simplement : « Moi, messieurs, je ne sais qu'une chose, c'est que la femme en question étant presque veuve et l'homme étant tout à fait veuf, ce qui leur donne tous les droits possibles de vivre comme ils l'entendent, il n'y a aucune raison d'attaquer ni de défendre les personnes dont vous parlez. »

— Et vous, qu'avez-vous dit, qu'avez-vous fait, monsieur? demanda la comtesse avec une ironie dure.

— Ce que j'ai fait, madame? Je me suis levé de table, j'ai regagné ma chambre, j'ai réglé ma note; et, dix minutes plus tard, j'avais quitté l'hôtel.

— Sans autre démarche? Et vous ne croyiez pas alors avoir rien de mieux à faire?.. Ne le pensez-vous pas aujourd'hui, du moins, que vous m'entendez et que je vous regarde en face?

— Mon Dieu, non!.. Ces propos ne me révélaient rien. Et votre attitude présente me révèle seulement un peu de naïveté de votre part.

— De sorte que vous avez attendu patiemment une occasion de contre-carrer mes vues pour vous venger? En vérité, vous n'êtes pas difficile sur la qualité de la vengeance!

— Pardon! Je ne me venge pas. J'exécute mon programme, et je tiens ma parole. Je vous ai dit que je ne voulais pas que le mariage de ma fille fût une nouvelle atteinte portée à mon honneur. Or, l'union que vous avez en vue serait un outrage,.. pis que cela : un défi à la morale, en même temps qu'une tache de plus sur mon nom. Je n'en veux pas... Vous vous étonnez que j'aie tout toléré, tout subi et presque tout sanctionné par mon abdication et mon absence. Mais c'est que vous ne savez pas, madame, à quel point le courage est difficile quand le cœur est brisé! C'est que vous ignorez aussi ce qu'est la pudeur de l'âme et combien il en coûte d'avouer sa honte!.. Je vous aimais plus et mieux que vous ne l'avez supposé,.. que je n'ai su vous le témoigner peut-être. Votre égoïsme et votre frivolité m'avaient glacé... Que pouvais-je, que devais-je faire? Vous imposer ma volonté? Mais c'était vous, c'était votre cœur que je voulais, non votre vertu, votre résignation, votre obéissance... J'ai préféré fuir... Et, plus tard, des scandales, des procès? Quel singulier baume c'eût été là pour ma blessure!.. Non, non, je n'avais pas autre chose à faire que ce que j'ai fait : m'éloigner en exigeant que ma fille ne vécût pas constamment dans la même atmosphère que vous... Je la croyais en sûreté, pour quelque temps, à Laverdun. Dès que j'ai eu le pressentiment du danger d'un nouveau genre que lui faisait courir le voisinage des Montignan, j'ai essayé d'y remédier en recommandant la

plus grande réserve dans ces relations forcées. Pour aller plus loin dans une pareille voie, il eût fallu d'abord considérer comme certaine ou probable une conjoncture hypothétique, ensuite rentrer en lutte avec vous, prendre de graves déterminations... Que sais-je? et que vous dirai-je? J'étais bien las : je trouvai plus simple de consommer la séparation, et j'achevai de me déprendre de tout ce qui me rattachait encore à vous, même de ma fille... Quand vous m'avez écrit, l'autre jour, j'ai deviné ce qu'était votre projet. Je l'ai deviné par un instinct qui ne trompe pas; mais, n'eussé-je pas eu cet instinct, votre précaution de tâter le terrain, de me prévenir sans nommer personne d'abord, toutes vos habiletés maladroites m'eussent éclairé... Eh bien! je suis venu vous dire : Non; cela ne sera point, parce que ce serait une honte encore, et, je ne crains pas de le répéter, un véritable défi porté à la morale! Le fils de votre amant ne peut pas épouser votre fille,.. ma fille!

Les traits convulsés, le front blême, M. de Laverdun s'était exalté à mesure qu'il parlait. Mais, comme si son exaltation se fût reflétée sur le visage de sa femme, celle-ci semblait n'attendre qu'au prix d'un grand effort la conclusion du long et saccadé discours de son mari. Aux derniers mots, enfin, elle éclata, superbe d'émotion vraie et de libre colère.

— Mais comment ne comprenez-vous pas, malheureux sot! s'écria-t-elle, que c'est précisément le caractère monstrueux de la conduite que vous m'avez prêtée qui me défend et m'innocente!.. Moi, la maîtresse d'un homme au fils duquel je songerais à donner ma fille en mariage!.. Il suffisait de la première moitié de cette calomnie. Moi, la maîtresse de quelqu'un!.. Ah! tenez, il faut que vous écoutiez ce que je vais vous dire. Oui, j'ai aimé M. de Montignan, je l'ai profondément aimé... Quelle femme, à ma place, fût restée sans amour?

— A la bonne heure! fit M. de Laverdun. L'instant de la franchise est venu.

— Je l'ai aimé, reprit la comtesse, et je l'aime peut-être encore, puisque je le regrette... Mais, sur cet anneau, que jadis vous m'avez passé au doigt et qui fut bénit par le prêtre, je vous jure que mes cheveux n'ont été effleurés par aucun baiser d'homme depuis que vous m'avez dit adieu, certain soir, il y a quelque quinze ans, au seuil même de cette chambre, pour entreprendre votre premier voyage, que tant d'autres devaient suivre, mais qui n'eut jamais de retour pour moi... Eh bien! cela étant, je n'ai pas peur de vous. Et, je vous le déclare, ma fille épousera Régis de Montignan... ou vous direz à tous pourquoi elle ne l'épouse pas!

HENRY RABUSSON.

(La deuxième partie au prochain n°.)

UN

JUIF POLONAIS

Les juifs de Pologne étaient au XVIII[e] siècle les plus misérables de l'Europe. Méprisés, pressurés, chassés de tous les emplois, la justice n'existait pas pour eux, ni la pitié. Ils étaient repoussés par tous, en aversion et en dégoût à tous, à peine comptés pour des hommes dans un pays où les paysans vivaient comme des animaux, et l'habitude de la terreur les avait rendus lâches et vils. Tous les maux qu'entraînent l'oppression et l'insécurité fondant sur eux à la fois, leur âme s'était affaissée sous le poids du malheur. Ils méritaient le nom de barbares par leur ignorance et leur crédulité, aussi bien que par la grossièreté de leur nourriture et de leurs vêtemens, la saleté dans laquelle ils se complaisaient.

Le hasard voulut que, vers le milieu du siècle dernier, un enfant qui avait presque du génie naquît dans une de ces tristes demeures de juifs polonais, où l'on s'éveillait chaque matin dans l'attente d'une avanie ou d'une exaction. Un autre hasard voulut que cet enfant, nommé Salomon Maimon, sentît obscurément sa valeur et employât toutes les forces d'un esprit vigoureux à sortir des ténèbres intellectuelles qui l'enveloppaient. Après une lutte obstinée et une vie de héros picaresque, il finit par marquer sa place dans l'histoire de la philosophie et amener Kant à compter avec lui; mais il avait fui la Pologne trop tard, déjà atteint de la pourriture morale qui rongeait sa communauté. L'auteur de la *Philosophie transcendantale* resta, jusqu'à son dernier soupir, un gueux pittoresque, une manière de Diogène écrivailleur.

Nous allons introduire le lecteur de bonne volonté, que ne rebute point le spectacle des misères et des laideurs de l'humanité, dans le milieu lamentable où Salomon Maimon passa sa jeunesse. Nous retracerons ensuite la carrière singulière de ce bizarre personnage, qui a pris soin de ne nous laisser ignorer aucune de ses chutes. C'est, en effet, d'une *Autobiographie* (1), aussi cynique que l'existence de son auteur, que nous tirerons une grande partie de notre récit. En joignant à ces curieux Mémoires, à peu près inconnus en France, quelques écrits de contemporains (2) et les travaux des historiens (3), on fait surgir un monde digne de Callot. Peut-être le lecteur s'étonnera-t-il, devant de si dures souffrances, des injustices si odieuses, des humiliations si cruelles et si prolongées, que les victimes ne soient pas tombées plus bas encore. S'il est vrai, comme on l'a dit, que chacun de nous soit, dans une certaine mesure, son propre créateur, nous sommes aussi les créateurs de ceux qui sont dans notre dépendance et sous notre talon. L'histoire que voici montre avec une clarté presque importune la responsabilité des dominateurs.

I.

Au milieu du siècle dernier, les bateaux qui remontaient le Niémen rencontraient, non loin de la petite ville de Mir, un petit port et un vieux pont de bois. Diverses constructions, également en bois, couvraient la rive marécageuse. Il y avait un moulin à eau, un magasin à marchandises, une auberge, un petit village, et une grande ferme d'où dépendaient le village et le reste. Tout cela offrait un aspect délabré et misérable. Le port et le pont étaient en ruines. Le magasin n'avait pas de fenêtres. Les maisons de paysans n'étaient que des huttes sordides. Les bâtimens de la ferme, endommagés par plusieurs incendies, n'avaient jamais été réparés; les murs de la bergerie avaient de grands trous, et les portes des granges manquaient de serrures. Quelques champs labourés entouraient le village; au-delà commençait la forêt. On nommait cet endroit Sukoviborg. Il était le centre d'un trafic assez important et faisait partie des immenses domaines du prince Radzivil.

Depuis plusieurs générations, la grande ferme de Sukoviborg était exploitée par une famille juive dont le chef, à l'époque où commence notre récit, était un vieillard appelé Joseph. Le bon-

(1) *Salomon Maimons Lebensgeschichte* (Berlin, 1792-1793).

(2) *Maimoniana*, par Sabattia-Joseph Wolff (Berlin, 1813). Voir aussi les lettres de Kant.

(3) *Geschichte der neuern Philosophie*, par Kuno Fischer; *Histoire des israélites*, par Théodore Reinach, etc.

homme passait pour avoir amassé une petite fortune, bien qu'il continuât d'observer l'économie la plus stricte, autant par goût que par prudence. Sa famille se nourrissait d'un mauvais pain noir plein de son, de gros légumes et de laitage. Elle s'habillait des étoffes les plus grossières et vivait dans la saleté et la vermine. L'un des fils, Josué, qui fut le père de Salomon Maimon, était un peu mieux vêtu que les autres à cause de son titre de rabbin, qui l'obligeait à garder certaines bienséances; mais chaque fois qu'il se commandait un costume, le vieux Joseph se lamentait à haute voix : « Nos pères, disait-il, ne connaissaient pas ces modes nouvelles, et ils étaient cependant des gens pieux. Il te faut un habit de drap, il te faut des culottes de cuir, et avec des boutons encore, et le reste à l'avenant. Tu finiras par me réduire à la mendicité; je serai mis en prison à cause de toi. Pauvre malheureux que je suis! Qu'est-ce que je vais devenir? »

D'autres dépenses le trouvaient encore plus intraitable. On ne put jamais obtenir de lui de se servir de chandelles. C'était à ses yeux une dépense tout à fait extravagante. Ses pères s'étaient toujours contentés d'éclats de bois résineux, qu'on fichait dans une fente du mur en bois; pourquoi être plus difficiles qu'eux? Il est vrai que ces éclats de bois mettaient périodiquement le feu à la maison, mais le grand-père Joseph fermait obstinément l'oreille à ces sortes de considérations. Les innovations lui semblaient autant d'impiétés, et le vieillard vivait dans la crainte du Seigneur.

Il n'admettait pas non plus qu'il pût faire aucune réparation à aucune construction. Les bateliers du Niémen entraient dans le magasin par les ouvertures sans fenêtres et le pillaient. Les paysans entraient dans les granges sans serrures et volaient le grain. Les loups entraient dans la bergerie par les trous des murs et emportaient les moutons. Le grand-père Joseph répondait à tous les gémissemens que les réparations regardaient le propriétaire, le prince Radzivil. Il se pouvait qu'il eût avantage à les faire à défaut du prince Radzivil; mais elles ne le regardaient pas, et il était résolu à ne pas mettre un clou. Ses pères, avant lui, n'avaient jamais rien réparé.

Par les mêmes raisons, il se refusait absolument à consolider le pont. Ses pères s'y étaient toujours refusés, bien qu'il leur en coûtât cher. Il arrivait que les planches pourries cédaient sous les pas des chevaux, dont les cavaliers roulaient alors dans la boue. Quand la victime de l'accident était un noble polonais, celui-ci envoyait saisir le fermier de la grande ferme, le faisait amener sur le pont et fouetter, pour le punir de ne pas mieux entretenir le passage. Les pères du vieux Joseph avaient été ainsi cruellement fustigés. Plutôt que de céder et de réparer le pont, ils prirent le parti de placer

une sentinelle sur l'autre rive du fleuve. Dès que la sentinelle voyait poindre sur la route un seigneur polonais, reconnaissable à son brillant costume et à son escorte, elle accourait donner l'alarme à la ferme et à l'auberge, et tous les habitans de déguerpir à l'instant, jeunes et vieux, hommes et femmes, et de fuir à toutes jambes vers la forêt prochaine. Ils y passaient d'ordinaire la nuit, tandis que les nobles voyageurs, installés en conquérans dans la maison vide, mangeaient, buvaient, emportaient ce qui leur convenait et ouvraient, en s'en allant, les robinets des tonneaux de bière et d'eau-de-vie. Quand on les supposait partis, les maîtres du logis rentraient l'un après l'autre, avec mille terreurs et précautions, et la sentinelle retournait à son poste jusqu'à la prochaine alerte.

Les fuites dans la forêt étaient accompagnées d'incidens qu'on se redisait d'une génération à l'autre. Le père de Salomon, Josué, avait coutume de raconter aux siens qu'il était passé un seigneur polonais lorsqu'il avait huit ans : « Toute la famille avait fui vers son asile accoutumé ; mais mon père, qui était à jouer derrière le poêle et ignorait ce qui se passait, était resté tout seul à la maison. Quand le seigneur, en colère, entra avec sa suite et ne vit personne sur qui se venger, il ordonna de chercher partout, et l'on découvrit mon père derrière le poêle. Le noble lui demanda s'il voulait boire de l'eau-de-vie. L'enfant refusa. « Si tu ne veux pas boire de l'eau-de-vie, tu boiras de l'eau, » cria le seigneur, et il fit apporter un seau d'eau, qu'il força mon père, à coups de fouet, à boire tout entier. Il en résulta naturellement une fièvre quarte, qui dura près d'un an et ruina complètement sa santé. »

Salomon lui-même avait été perdu dans les bois, tout enfant, un jour que l'escorte du seigneur polonais s'était amusée à donner la chasse aux fuyards. Un paysan qui passait là par hasard le ramassa.

Il n'y avait rien qu'un noble ne se permît vis-à-vis d'un juif. Le prince Radzivil renchérissait en mauvais traitemens sur les autres seigneurs, quand il daignait visiter ses domaines. Ce n'était pas un méchant homme au fond, dit Salomon Maimon, son très humble sujet ; mais l'ignorance et l'oisiveté le menèrent à la boisson, et il commettait alors des actions « très ridicules. » Un jour, il envoya chercher un « respectable » barbier juif. — « Avez-vous apporté vos instrumens ? — Oui, Altesse sérénissime. — Alors, dit le prince, donnez-moi une lancette, et je vais vous ouvrir une veine. — Le pauvre barbier fut obligé de se soumettre. Le prince saisit la lancette, et comme il n'y entendait rien, et que d'ailleurs l'ivresse faisait trembler sa main, il blessa le barbier d'une manière digne de pitié. » Il va de soi que les courtisans s'extasièrent sur l'habileté chirurgicale du maître.

Une autre fois, ne sachant plus ce qu'il faisait, il entra dans une

église et la souilla. Après qu'il eut cuvé son vin, le clergé lui révéla l'horrible profanation commise dans l'ivresse. — « Eh! répliqua le prince; nous aurons bien vite réparé ça. » Il ordonna à la communauté juive de fournir à ses frais une quantité prodigieuse de cierges, qu'on brûla dans l'église pour la purifier, et son péché fut effacé.

Une autre fois encore, il monta en carrosse, suivi de toute sa cour, et se rendit à une synagogue juive, où il condescendit à briser les carreaux, les poêles et les vases, à jeter par terre les saintes écritures, bref, à tout saccager. Un juif qui se trouvait là, ayant osé ramasser un volume des saintes écritures, « eut l'honneur de recevoir une balle de mousquet de la propre main de Son Altesse sérénissime. » Le noble prince se rendit ensuite à une autre synagogue, où il recommença, puis au cimetière juif, où il détruisit les tombeaux.

Les intendans des seigneurs se croyaient tout permis, à l'imitation de leurs maîtres, vis-à-vis des juifs. Les popes se croyaient tout permis. Tout le monde se croyait tout permis, car, ainsi que le disait le pope de Sukoviborg à un paysan, pour le décider à accuser faussement le vieux Joseph d'assassinat : — « Les juifs sont une race endurcie, et damnée pour toute l'éternité. Vous ferez donc une œuvre méritoire en cachant ce cadavre, sans qu'on s'en aperçoive, dans la maison de ce maudit fermier juif. » Le paysan crut le pope, cacha le cadavre dans un sac, fut cause qu'on envoya trois fois le vieux Joseph à la torture, et demeura convaincu qu'il avait accompli une œuvre méritoire. Cette tragique aventure fut mise en épopée par Josué le rabbin. Le jour anniversaire de la délivrance du grand-père, on lisait solennellement le poème de son fils devant la famille assemblée, et l'on rendait des actions de grâces à Dieu pour avoir protégé l'innocence.

Les juifs de Pologne avaient connu des jours meilleurs. Ils avaient traversé au XVI[e] siècle une ère de prospérité, presque de puissance. En ce temps-là, le commerce et l'industrie étaient entre leurs mains. Ils comptaient plus de trois mille négocians en gros contre cinq cents chrétiens. Ils étaient distillateurs, orfèvres, tisserands, forgerons. Les rois leur demandaient des trésoriers et des médecins, les seigneurs des intendans et des fermiers. Ils excitaient la haine, à cause de leur religion, l'envie, à cause de leur prospérité; ils n'excitaient pas le mépris. — « Les peuples de Pologne, écrivait le nonce Commendoni (1), ont parmi eux une multitude de juifs qui ne sont pas, comme dans la plupart des pays, réduits à une vie misérable, à l'usure et aux travaux serviles. On en voit qui possèdent des champs et font le négoce, d'autres qui s'adonnent aux

(1) Jean-François Commendoni, né à Venise en 1524, mort en 1584. Fléchier a traduit sa *Vie*, écrite en latin par Graziani.

travaux littéraires et scientifiques, principalement à l'astronomie et à la médecine. Les juifs sont généralement préposés à la rentrée des impôts; ils parviennent souvent à l'aisance et à la considération; égaux des hommes libres, ils leur commandent même par endroits. Aucune coiffure particulière, aucun signe apparent ne les distingue des chrétiens; ils sont soldats, ils portent l'épée, bref, ils vivent sur un pied d'égalité complet avec les autres habitans du royaume. »

La communauté polonaise se perdit par sa propre faute. « Les lumières et la moralité des juifs de Pologne, a dit un de leurs historiens (1), n'étaient malheureusement pas à la hauteur de leur prospérité matérielle. » Ils furent avides et faux; ils abusèrent de leur influence pour opprimer durement les serfs; ils s'enfoncèrent dans la superstition. L'expiation fut cruelle. Lors de la période de troubles et de guerres qui marqua en Pologne le milieu du XVIIe siècle, les juifs furent pillés et massacrés par tous les survenans : Cosaques, Russes, Suédois. On en tua plus de 200,000 en dix ans; on en vendit un grand nombre aux Turcs; le reste fut précipité dans l'abjection d'où il n'est pas encore sorti de nos jours. Les habitans de la grande ferme de Sukoviborg avaient déjà derrière eux un long passé d'opprobre, de terreurs, de coups de bâton, d'injustices criantes et de vie sordide, le jour où la femme de Josué mit au monde un fils qu'on nomma Salomon. On croit que c'était en 1754.

II.

Le nouveau-venu était très éveillé et ne tarda pas à devenir le favori des habitués de l'auberge. Ceux-ci jouaient avec lui et travaillaient à leur manière à son éducation. Ils avaient surnommé sa mère *Mama Kuza*, nom très injurieux, paraît-il. L'un d'eux, voulant voir comment le petit juif s'en tirerait, lui promit un jour autant de morceaux de sucre qu'il dirait de fois *Mama Kuza*. L'enfant savait qu'il serait puni s'il obéissait. D'un autre côté, il voulait avoir le sucre. — « Alors, raconte-t-il, je dis : — Herr Piliezki veut me faire dire *Mama Kuza ;* mais je ne dirai pas *Mama Kuza*, parce que Dieu punit celui qui dit *Mama Kuza*. — J'eus ainsi mes trois morceaux de sucre. » Salomon Maimon s'est souvenu de cette anecdote, en écrivant ses mémoires, avec une complaisance visible.

Son enfance s'écoula parmi des scènes de ce genre, propres à enfoncer dans son jeune esprit l'idée de l'abaissement de sa race. Jamais de repos ni de sécurité. Les passages de troupes russes alternaient avec les passages de seigneurs polonais. Les Russes,

(1) Théodore Reinach.

qui convoitaient la Lithuanie, venaient de temps à autre ravager les biens du prince Radzivil et de tous les seigneurs qu'ils savaient mal disposés pour eux. Ils apportaient de leur pays l'habitude de considérer le juif comme un souffre-douleurs donné par la Providence, et c'était avec une sorte de joie sacrée qu'ils pénétraient dans les maisons du peuple maudit pour lui jeter ses verres et ses bouteilles à la tête, casser ses meubles à coups de hache, lui extorquer des vivres ou de l'argent, et finalement l'avilir par des traitemens ignominieux. Pendant une de leurs incursions, un soldat avait été logé chez un fermier juif de la connaissance de Salomon, qui fut témoin de ce qu'on va lire.

Le soldat était allé boire. Il rentra gris, la tête pleine d'idées d'ivrogne, et se mit à donner en tempêtant des ordres absurdes, que toute la famille s'empressait d'exécuter. Un plat qu'on servit lui déplut. Il demanda le beurre et vida le pot dans le plat, puis il demanda de l'eau-de-vie : « On lui en apporta une bouteille, qu'il versa dans le plat. Il se fit ensuite apporter quantité de lait, de poivre, de sel et de tabac, mit le tout dans le plat et mangea de cette mixture. Au bout de quelques cuillerées, il commença à envoyer des coups tout autour de lui, tira son hôte par la barbe, lui donna un tel coup de poing sur la figure que le sang sortit par la bouche, lui fit avaler de force de son excellent bouillon, et ainsi de suite jusqu'au moment où il fut tellement ivre, qu'il roula à terre. » Ses hôtes n'eurent même pas l'espoir d'être vengés par sa soupe au tabac, car rien ne faisait mal à un estomac russe du vieux temps. Nous l'avons vu en 1815. Dans un château que je connais bien, on ne sut comment s'éclairer jusqu'au départ des Cosaques. Ceux-ci, grands amateurs de chandelles, comme on sait, les croquaient toutes jusqu'à la dernière.

Le plus cruel était qu'il fallait sourire après avoir été battu, ramasser avec des courbettes les débris de son bien et ne montrer à ses persécuteurs qu'un visage soumis. On n'arrive pas impunément à ce degré de souplesse, et l'éducation des enfans s'en ressentait. L'art de tourner les difficultés y tenait naturellement la première place. A quoi leur auraient servi des paroles de fierté et de défi? Les seules paroles qui convinssent à l'enfant d'Israël, contraint d'affronter la présence de l'oppresseur chrétien, étaient celles que Judith prononça devant Jéhovah avant de descendre de Béthulie vers le camp d'Holopherne : « Fais que ma parole tourne en ruse, et en plaie, et en ruine à ceux qui ont entrepris des choses cruelles contre ton alliance et contre la maison que possèdent tes enfans. » Salomon Maimon nous montre son père incitant ses fils à lutter ensemble de ruse et les préparant ainsi à la seule existence qu'il connût pour des juifs. « Pas de force, leur disait-il, mais

des stratagèmes. » Les petits frères de Salomon lui reprirent une fois par stratagème tous les boutons de sa culotte, que Salomon leur avait extorqués un peu auparavant d'une façon déloyale. Salomon se plaignit, mais son père lui répliqua en souriant : « Puisque tu es si crédule et que tu te laisses mettre dedans, tant pis pour toi; tâche d'être plus malin une autre fois. » C'est ainsi qu'on apprenait la science de la vie à la jeunesse, chez le grand-père Joseph, et l'on ne saurait en faire un crime à ces malheureux. Les lois et les mœurs ne leur laissaient point le choix; il fallait périr ou s'étudier à la duplicité.

Bien leur en prenait d'appartenir à la nation incorrigible par excellence. Il est curieux d'observer dans les mémoires de Maimon à quel point les défauts des temps prospères peuvent devenir utiles dans l'adversité. Ils protègent alors l'âme contre les défauts plus dissolvans qu'engendre la servitude. Ces juifs polonais, dont nous venons de voir la dégradation profonde, conservaient néanmoins leur antique orgueil de peuple élu de Dieu. Il se trouvait toujours parmi eux des hommes que les démentis infligés par les circonstances n'ébranlaient point dans leur foi à l'immense supériorité, devant Dieu, du juif battu sur le chrétien battant, et qui enseignaient aux enfans à mépriser le maître tout en rampant devant lui. La leçon se gravait d'autant plus profondément dans les esprits, qu'elle contrastait plus violemment avec la réalité. Elle avait l'air d'une révélation d'en haut. Salomon fut bouleversé la première fois que son père lui découvrit qu'il devait mépriser le prince Radzivil et sa famille. Voici à quelle occasion il apprit cette chose si importante.

La fille du prince était venue en chassant à Sukoviborg. Elle entra avec toute sa cour dans l'auberge du grand-père Joseph. Ce fut une apparition radieuse pour le petit Salomon. Il buvait des yeux, de derrière le poêle, ces dames si belles, dont les robes étincelaient d'or et d'argent. Le dernier des petits catholiques a vu dans son église une très belle dame, la Vierge Marie, dont la longue robe blanche, le front couronné d'or et les mains délicates lui ont donné la notion d'un type féminin supérieur. Lorsqu'il entend parler de reines et de princesses, il se les représente ressemblant à la douce figure qui tient l'Enfant Jésus. Un petit juif de Sukoviborg n'avait aucune idée de ce que pouvaient être les dames qui vivaient là-bas, dans le grand château, et Salomon demeurait bouche bée devant ces créatures merveilleuses. Il ne parvenait pas à en rassasier ses regards.

Son père le surprit au moment où l'admiration lui arrachait un cri : « Que c'est beau! » Josué le rabbin se pencha aussitôt à l'oreille de son fils et lui dit : « Petit imbécile, dans l'autre monde,

a princesse nous allumera notre poêle. » — « Il est impossible, continue l'*Autobiographie*, de concevoir ce que j'éprouvai à cette parole. D'un côté, je croyais mon père, et j'étais enchanté à l'idée de ce bonheur qui nous attendait, mais je plaignais la pauvre princesse d'être condamnée à des travaux aussi vils. De l'autre côté, il ne pouvait m'entrer dans la tête que cette belle riche princesse, avec ses superbes habits, ferait jamais du feu pour un pauvre juif. » Plus c'était difficile à croire, moins il l'oublia.

L'orgueil était assurément ridicule dans la situation de Josué. Je ne sais s'il n'était pas encore plus héroïque que ridicule. En tout cas, c'était un trésor. Il a suffi que cet orgueil hors de saison sommeillât dans un coin de leur âme pour que les israélites ne perdissent point la faculté de se redresser dès l'heure où le joug pèserait moins lourdement sur leurs épaules. Avec quelle instantanéité et quelle vigueur ils rebondissent, dans tous les pays, sitôt que tombent les lois d'exception, notre siècle en a été le témoin tantôt charmé, tantôt hostile, toujours étonné.

Josué ne manquait pas d'expliquer aussi à ses enfans comment il était arrivé que le peuple de Dieu fût réduit à un état misérable. La question est embarrassante pour ceux des israélites qui ne croient pas à la vie future, c'est-à-dire, selon M. Renan, pour « tous les juifs éclairés. » S'il n'y a pas un autre monde pour réparer les iniquités de celui-ci, à quoi pense le Seigneur de souffrir que ses élus gémissent pendant des siècles dans la pauvreté et sous l'oppression? — Mais nous avons vu que Josué n'était pas assez éclairé pour nier l'immortalité de l'âme et qu'il avait même une idée très nette de l'autre monde, de sorte qu'il conciliait sans peine la dure réalité avec les promesses éblouissantes des livres saints. Il ne s'agissait, selon lui, que de savoir interpréter, avec l'aide du Talmud, l'histoire de Jacob et d'Ésaü : « Jacob et Ésaü, disait-il, se sont partagé toutes les bénédictions du monde. Ésaü choisit les bénédictions de cette vie, Jacob, au contraire, celles de la vie future. Puisque nous descendons de Jacob, il nous faut renoncer aux bénédictions temporelles. » La première fois que le petit Salomon entendit exposer cette doctrine, il ne put contenir son indignation et s'écria : « Jacob n'aurait pas dû faire l'imbécile. Il aurait dû choisir les bénédictions de ce monde! » « Malheureusement, poursuit-il, je reçus pour réponse un soufflet accompagné de ces mots : « Misérable impie! » Je ne fus pas convaincu, mais cela me fit taire. »

Six à sept ans se passèrent ainsi. Le grand-père Joseph avait amassé, malgré tout, des bénédictions temporelles. On avait eu beau le voler et le pressurer, le génie commercial de la race avait triomphé de tous les obstacles et il était devenu un homme riche; en comparaison, s'entend. Ses trois filles avaient été bien dotées

et bien mariées, l'un de ses fils avantageusement établi dans un autre village. Josué habitait avec son père et s'occupait de tenir les comptes, de rédiger les contrats et de suivre les procès, car sa « profession de savant » l'avait rendu impropre aux travaux manuels. Il s'adonnait aussi avec succès au commerce. Le caprice d'un intendant changea soudain cette prospérité en misère. Rien n'est plus instructif pour l'histoire des juifs polonais que la simplicité avec laquelle le vieux Joseph fut dépossédé de ses biens.

Ce fut la faute de Josué. Ainsi que son père pour les réparations du pont, il s'obstina à se retrancher dans son droit, comme s'il y avait eu un droit pour ses pareils, et expia amèrement son infatuation. Quelques barils de harengs et de sel lui avaient été expédiés de Königsberg sur un bateau appartenant au prince Radzivil. A leur arrivée à Sukoviborg, l'intendant du prince se les appropria. Au lieu de saluer et de remercier de l'honneur grand, Josué clabauda, disputa et, finalement, plaida. L'intendant perdit son procès, garda le sel et les harengs et se débarrassa de ce malappris en donnant la grande ferme, ses dépendances et tout leur contenu à un autre juif, « la plus grande canaille de tout le pays, » avec lequel il partagea le butin. On était au cœur de l'hiver. Le vieux Joseph mit sa famille sur une charrette, sortit de Sukoviborg, et tout fut dit : « Nous errâmes dans le pays, raconte son petit-fils, comme les israélites dans le désert d'Arabie, sans savoir où et quand nous trouverions un lieu de repos. »

Après avoir erré quelque temps, ils rencontrèrent des terres à louer et s'y établirent ; mais rien ne leur réussissait à présent, et la détresse de la famille augmentait. Ce fut alors que Josué prit son fils Salomon et l'envoya à une école de talmudistes, afin qu'il devînt la gloire des siens et leur sauveur.

III.

Pour comprendre la résolution de Josué, il faut se rendre compte de l'importance des études talmudiques dans la Pologne d'alors. Chacun sait que le Talmud est un recueil de traditions et de commentaires formant une sorte de code, « qui embrasse dans la multiplicité de ses prescriptions l'ensemble de la vie civile et religieuse de chaque israélite, et assure l'unité de la foi par l'uniformité des pratiques cérémonielles (1). » Depuis une quinzaine de siècles qu'il est écrit, les docteurs juifs ont eu sans cesse à l'interpréter. Il en sera de même, selon toute vraisemblance, dans les siècles à venir. Le changement perpétuel des idées et des mœurs donne

(1) Th. Reinach.

perpétuellement naissance à des problèmes nouveaux, à des cas imprévus, auxquels l'ancien code ne saurait s'appliquer. Force est d'y pourvoir en pressant les textes, afin de découvrir dans le Talmud, soit des lois nouvelles, inaperçues jusque-là, soit des interprétations nouvelles des anciennes, et ce soin revient naturellement aux rabbins, versés dans la science du Talmud. On imagine aisément l'influence que leur assurait un pareil emploi, et la morgue qu'ils en concevaient dans un pays comme la Pologne, où le gouvernement avait laissé aux juifs une juridiction indépendante. « La compétence de leurs tribunaux embrassait les matières civiles et pénales ; au-dessus des rabbins ordinaires et des grands rabbins, il y avait même une cour suprême... Dans ces conditions, les études talmudiques étaient pour les juifs une nécessité pratique... puisque tous les principes du droit étaient renfermés dans le Talmud (1). »

Les rabbins polonais avaient abusé de leur autorité pour multiplier les lois à l'infini. Il y en avait pour tous les actes de la vie. « Un juif, disait Maimon en son langage cynique, ne peut plus boire ou manger, se coucher,.. ou satisfaire les besoins de la nature, sans observer un nombre énorme de lois. On remplirait toute une bibliothèque, presque aussi grande que celle d'Alexandrie, rien qu'avec les livres sur la manière de tuer les animaux. » Plus la loi devenait méticuleuse et gênante, plus s'accroissait l'importance de ceux qui la tiraient du Talmud. Au temps de la jeunesse de Maimon, rien n'était au-dessus d'un bon talmudiste aux yeux de ses coreligionnaires de la Lithuanie. Sa science était mise à plus haut prix que les avantages corporels, les talens et l'argent. « Il a un droit de préemption, dit l'*Autobiographie*, sur tout ce que la communauté possède d'emplois et de positions honorables. Lorsqu'il entre dans une assemblée, — quel que soit son âge ou son rang, — tout le monde se lève respectueusement devant lui et on lui donne la place d'honneur. Il est le directeur de conscience, le législateur et le juge de l'homme ordinaire,.. qui n'oserait entreprendre la chose la plus insignifiante quand elle n'a pas été jugée conforme à la loi par le savant. »

Les peuples ont une peine incroyable à se passer d'aristocratie. Les juifs polonais s'en étaient donné une, éprouvant peut-être un soulagement d'amour-propre, dans leur situation, à être traités avec hauteur par quelques-uns des leurs ; ceux-ci s'en trouvaient rapprochés du chrétien insolent. Chose étrange, ces demi-sauvages avaient choisi un type d'aristocratie qu'on ne comprend guère que dans les civilisations très avancées : l'aristocratie de la science.

(1) Th. Reinach.

L'ambition de toutes les familles était de posséder un fils talmudiste. C'était un grand honneur, et ce pouvait être une bonne affaire, à moins que le fils ne fût un homme simple, comme Josué, qui ne sut jamais tirer parti de son titre de rabbin. A défaut de fils, on tâchait de se procurer un gendre talmudiste, et les jeunes rabbins à marier étaient un article de commerce très recherché. Les gens aisés les achetaient pour leurs filles et n'hésitaient pas à y mettre le prix. M. Théodore Reinach rapporte qu'on les menait aux foires, comme les vaches et les moutons. Salomon Maimon supprime ce détail, mais il nous apprend quelles étaient les conditions ordinaires de la traite des rabbins.

Le jeune garçon à vendre pouvait être borgne, bossu, boiteux, galeux, sans perdre un sol de sa valeur. Le père de famille en quête d'un gendre ne s'occupait que de sa science et de son éloquence. Lorsqu'il avait mis la main sur le « phénix » cherché, il faisait prix avec le père et payait d'avance, le jour des fiançailles. Ce n'était pas tout. « Outre la dot, continue Maimon, qu'il donne à sa fille, et dont il lui paie les intérêts, il s'engage à la loger avec son mari, à les nourrir et à les habiller pendant six ou huit années après le mariage, de manière que le savant gendre puisse continuer ses études aux frais de son beau-père. Au bout de ce laps de temps, il touche la dot de sa femme et est promu à quelque emploi savant, à moins qu'il ne passe toute sa vie dans un loisir savant. Dans les deux cas, sa femme dirige la maison et s'occupe des affaires. » On verra tout à l'heure quels étaient les prix courans des sujets distingués.

On préparait ces précieux jeunes gens à leur rôle par une éducation insipide, qui était pourtant un chef-d'œuvre en son genre. Afin d'assurer la pureté de leur foi, on veillait attentivement à ce qu'aucune idée étrangère ne vînt jeter le trouble dans leurs jeunes esprits, et l'on atteignait ce but en proscrivant tous les livres, à l'exception de la Bible et du Talmud. Ils n'en voyaient point d'autres pendant toute la durée de leurs études, pas même une grammaire ou un dictionnaire, à plus forte raison un livre d'histoire ou de science : « Celui qui comprend le Talmud comprend tout, » disait Josué à son jeune fils, et il lui défendait formellement, dans l'intérêt de son travail, d'ouvrir les quelques volumes profanes de sa bibliothèque.

La sagesse de ces précautions apparaît dans le récit de Maimon, bien qu'il ne cesse de les maudire. Dès que les futurs rabbins savaient lire la Bible en hébreu, ils se rendaient à des écoles spéciales, où l'étude du Talmud comprenait trois degrés : la traduction (en patois de juif polonais), l'explication et la dispute. C'était au cours du troisième degré que se fondaient les réputations de

génie et d'éloquence qui faisaient le prix de ces jeunes gens sur les champs de foire. On exerçait les élèves « à disputer éternellement sur le Talmud, sans fin et sans but, » et la palme était au plus ergoteur, au plus fécond en argumens spécieux, au plus intarissable en raisonnemens creux et en arguties. Un bon talmudiste n'était jamais à court, trouvait un sens à ce qui n'en avait point et découvrait en toutes choses le fin du fin. Il n'y avait pas de sujet de controverse trop extravagant pour lui. La subtilité de son esprit n'avait d'égale que son étroitesse. Que serait-il devenu s'il avait appris quelque chose en dehors du Talmud? Se représente-t-on les ravages de l'instruction dans ces cerveaux fermés, dressés à argumenter, réfuter, rétorquer, sans tenir compte d'aucune objection, ni d'aucun fait ou d'aucune idée en dehors de ce que contient le Talmud? Ils auraient été perdus. Les anciens disaient avec raison : *Timeo hominem unius libri*. L'ignorance de ces jeunes rabbins les rendait invincibles dans la discussion. Que répondre à un adversaire qui remplace les raisons par des citations du Talmud?

Au sortir de l'école, le cercle dans lequel leur esprit avait été emprisonné demeurait rivé à jamais. Ils devaient s'abstenir d'études profanes, ne pas apprendre d'autre langue que l'hébreu, fuir avec horreur les sciences, filles de l'impiété. Malheur à l'imprudent qui se laissait tenter par de vaines curiosités! Ses confrères le dénonçaient à la communauté comme un mauvais serviteur de Dieu, un esprit infesté d'ivraie, et chacun mettait sa religion à lui rendre l'existence intolérable. Le Talmud était un maître exigeant; il fallait se donner à lui tout entier, et pour toujours.

Le petit Salomon Maimon avait environ huit ans lors de son entrée à l'école talmudique d'Ivenez. Son intelligence et sa précocité l'y firent promptement remarquer, et telle fut la rapidité de ses progrès, qu'il parcourut les trois degrés en quelques mois. A neuf ans, il disputait sur le Talmud avec une telle supériorité, qu'il réduisait son père au silence en un instant. Il avait réponse à tout, soit qu'il s'agît de savoir « combien de poils blancs une vache rousse peut avoir sans cesser d'être une vache rousse; » soit que l'on discutât « la purification qui convient à telle ou telle espèce de gale; s'il est permis de tuer un pou ou une puce le jour du sabbat (1); s'il faut tuer les animaux du côté du cou ou de la queue; si le grand-prêtre doit mettre sa chemise avant sa culotte; si le frère d'un homme mort sans enfans, étant requis par la loi d'épouser sa veuve, en est dispensé au cas où il tombe d'un toit dans la

(1) Il était permis de tuer le pou, mais c'était un grand péché de tuer la puce.

boue, » etc., etc. On n'avait rien entendu d'aussi subtil dans notre vieille Sorbonne théologique, au beau temps de la scolastique. La réputation du jeune Maimon se répandait au loin, et sa gloire emplissait d'orgueil et d'espoir le cœur de Josué, dont les affaires allaient de mal en pis.

C'était en effet une manière de génie qui se révélait dans la pauvre école d'Ivenez, un génie très libre, que toute la science pédagogique des rabbins ne put enchaîner. Ce gamin en guenilles, qui en remontrait aux docteurs, sentit bien vite, en dépit de toutes les précautions, la puérilité des disputes sur la vache rousse, ou sur le pou et la puce. Je ne sais pas d'histoire d'enfant prodige plus intéressante que celle de ce petit misérable, élevé dans le milieu abrutissant qu'on a vu, devinant par une intuition prodigieuse qu'il existait un autre monde de pensée, et entreprenant de le conquérir par ses seules forces, à travers des difficultés dont le souvenir lui donnait plus tard le cauchemar. Quand Maimon fut devenu un philosophe en renom, il rêvait souvent qu'il était de nouveau en Pologne, privé de tous ses livres, et c'était alors une angoisse effroyable, terminée d'ordinaire par un cri perçant. Le cri l'éveillait, et il avait des transports de joie en constatant que ce n'était qu'un rêve.

Ses premières curiosités avaient précédé l'école des talmudistes. A sept ans, il avait ouvert le buffet aux livres et goûté en secret le fruit défendu dans un traité d'astronomie. « Je n'avais, dit-il, aucune notion des mathématiques; je n'en avais jamais entendu parler et je n'avais personne pour me donner un conseil quelconque. » D'autre part, la journée entière était consacrée à des exercices préparatoires sur le Talmud, sous la direction de son père. L'enfant passa les nuits à étudier l'astronomie à la lueur du feu, et il finit par comprendre. Il se fabriqua une sphère céleste avec des baguettes flexibles, et la marche de l'univers lui apparut avec évidence. Il trouva aussi dans le buffet deux ou trois livres d'histoire qui lui révélèrent l'existence de peuples ignorés de la Bible, dont les demeures étaient situées loin de la Pologne et les mœurs profondément différentes de ce qu'il connaissait. Le départ pour Ivenez interrompit ces lectures dangereuses. Le petit Salomon revint de l'école entièrement acquis, en apparence, au Talmud. Personne ne lui aurait soupçonné d'autre ambition que de découvrir, lui aussi, dans les textes, quelque règle à ajouter au code rituel, déjà si compliqué. Personne ne se doutait de la soif d'apprendre qui le dévorait. Que faire cependant? Comment se procurer des livres? A son retour à la maison paternelle, il n'eut guère le loisir d'y songer. De graves événemens absorbèrent son temps et ses forces.

IV.

Il avait brillamment conquis le titre de rabbin à l'âge de dix ans. Les offres de mariage affluèrent aussitôt, et Josué appliqua toute son attention à tirer le plus grand nombre possible de florins de sa poule aux œufs d'or. Salomon valait cher. Il joignait à sa science extraordinaire un esprit vif et gai. Le caractère laissait à désirer; Salomon était impatient, violent, il avait la main leste. Mais on n'y regardait pas de si près en Lithuanie, et il passait pour être d'un naturel très agréable; c'est lui qui nous le dit, et nous le croyons sur sa parole. Il promettait de plus d'avoir le cœur aussi précoce que l'intelligence; il était déjà amoureux d'une fillette du voisinage nommée Pessel.

Il se trouva que le père de cette jeune fille, gros fermier en bonne situation, fut le premier qui fit des ouvertures à Josué. « Il lança une meute à mes trousses, dit l'*Autobiographie;* il était absolument déterminé à m'avoir pour gendre. » La poursuite fut accompagnée d'offres éblouissantes, qui assuraient l'avenir de toute la famille et dont il est grand dommage, par parenthèse, que Maimon ait négligé de nous donner les chiffres. Quoi qu'il en soit, c'était une grande victoire, justifiant toutes les espérances que Josué avait mises en ce fils chéri. Il y avait bien une ombre au tableau, mais si légère! Le riche fermier n'entendait pas du tout donner Salomon à sa fille Pessel; il le réservait à Rachel, sa cadette, qui avait une jambe tortue. Qu'est-ce que cela faisait? « Ma femme aurait eu une jambe tortue, mais j'aurais vécu dans l'aisance, libre de tout souci, et je me serais livré sans obstacle à mes études. » Par malheur, le bon Josué manquait de jugement; il refusa Rachel « avec mépris » et ne retrouva jamais une pareille occasion.

Il arriva peu après que la renommée du petit Salomon tourna la tête d'un juif savant et riche, qui habitait à plus de cent verstes de là, et qu'on n'avait jamais vu. Cet homme possédait une fille unique. Il écrivit à Josué pour le prier de lui céder son fils et ajouta qu'il le laissait libre de fixer lui-même les conditions du marché : « Mon père répondit à sa lettre dans un style élevé, composé de versets de la Bible et de passages du Talmud, et exprima brièvement ses conditions au moyen d'un verset du *Cantique des Cantiques:* « O Salomon! Que les mille pièces d'argent soient à toi, et qu'il y en ait deux cents pour les gardes de son fruit. » L'affaire conclue par correspondance, Josué s'en fut recevoir son argent, mais il était dévoré de regrets d'avoir demandé si peu, et il cherchait les moyens d'arrondir la somme « par stratagème, » sans

manquer à la parole donnée. Il se résolut enfin à déclarer aux parens de la jeune fille « qu'il avait été obligé de dire deux cents pour ne pas gâter le texte d'un verset magnifique, mais qu'il ne voulait entendre parler de rien à moins de quatre cents florins. » Son fils rapporte cette petite escroquerie sans aucune réflexion, et comme la chose du monde la plus naturelle. Elle réussit du reste à merveille. Le père trouva la raison plausible, paya les quatre cents florins et y joignit des cadeaux pour le futur : un bonnet de velours noir garni de dentelle d'or, une Bible reliée en velours vert, garnie de fermoirs d'argent, et divers petits objets. La date du mariage fut fixée, et il fut convenu que Salomon soutiendrait ce jour-là une grande controverse sur le Talmud, afin de montrer à ses beaux-parens qu'on ne les avait pas volés et qu'il valait bien quatre cents florins.

Le jour de la cérémonie approchait. Salomon s'était préparé à la dispute et sa mère était occupée à faire des gâteaux et des conserves pour le festin de noces, lorsqu'arriva une triste nouvelle : la fiancée avait été enlevée par la petite vérole. Les sentimens de la famille, en apprenant cette catastrophe, sont décrits par Salomon avec une candeur charmante. Josué fut enchanté ; les quatre cents florins lui restaient, et il allait pouvoir revendre son fils. Le fiancé pensait en lui-même : « J'ai le bonnet, et la Bible à fermoirs d'argent ; je ne manquerai pas longtemps de fiancée et ma dispute me servira une autre fois. » Il n'avait donc pas de chagrin. Sa mère, seule, demeurait inconsolable. Comme beaucoup de femmes, elle ne voyait que le petit côté des choses, et son cœur saignait à la pensée que les gâteaux et les conserves ne pourraient jamais se garder jusqu'à ce qu'on eût trouvé une autre femme pour son fils. Les gâteaux furent effectivement perdus. Salomon les déroba et les mangea, pour avoir eu au moins les miettes de son festin de noces.

Après ces choses, une cabaretière veuve, nommée Mme Rissia, se mit dans la tête d'avoir le petit Maimon pour sa fille Sarah. En vain sa famille lui représenta que c'était de l'outrecuidance de sa part ; qu'elle n'était pas en situation, à aucun égard, d'acheter un garçon dont « la réputation avait déjà excité l'attention des hommes les plus riches et les plus marquans ; » Mme Rissia jura qu'elle aurait le petit homme et se mit en campagne. Il serait trop long de raconter comment elle tendit un guet-apens à Josué, qui fut contraint de lui vendre son fils quatre cents florins ; comment Josué, ayant touché les quatre cents florins, revendit secrètement Salomon à un riche fermier, moyennant huit cents florins ; comment Mme Rissia, ayant éventé la fraude, mit une saisie-arrêt sur le cadavre de Mme Josué, morte sur ces entrefaites, et déclara qu'elle

ne rendrait le corps que contre le fiancé de sa fille; comment le riche fermier, au désespoir, enleva une nuit le petit Salomon dans sa voiture; comment le rapt fut découvert et l'enfant restitué à Mme Rissia, qui coupa court aux discussions en faisant les noces séance tenante. Le marié n'avait pas onze ans; la mariée était à peu près du même âge : « Je suis obligé d'avouer, dit Maimon en terminant, que la conduite de mon père, dans cette affaire, ne peut pas être *tout à fait* justifiée au point de vue moral. » Ajoutons, à la gloire de Josué, qu'il réussit à ne pas rendre un sou des huit cents florins payés d'avance par le second acquéreur.

Voilà donc Salomon marié. Il a un costume de drap tout neuf, de coupe rabbinique, fourni par sa belle-maman. Il a toute une bibliothèque talmudique, d'une valeur de plusieurs centaines de florins, payée également par Mme Rissia. Il est assuré par son contrat d'être defrayé de tout six années durant. Il a une très jolie femme, dont il ne sait trop que faire, mais qui lui apporte en dot un cabaret et ses dépendances. Il a une belle-mère acariâtre, mais « célèbre par ses capacités supérieures, » qui tient le cabaret avec sa fille, tandis que son petit savant de gendre s'occupe à avoir des pensées subtiles. A la vérité, l'installation matérielle est imparfaite. Salomon était obligé d'habiter son cabaret, qui était « misérable. Les murs étaient noirs comme du charbon, de fumée et de suie. Les poutres du toit étaient soutenues par des troncs d'arbres non équarris. Les fenêtres consistaient en quelques morceaux de mauvais verre, tout cassé, et en petites lames de sapin, recouvertes en papier. » Les bancs étaient sales, la table « plus sale encore, » et le lit de Mme Rissia, avec ses légions de punaises, surpassait en saleté la table et les bancs. Or, pour que Salomon Maimon s'aperçût qu'un lieu ou un objet était sale, il fallait qu'il le fût à un point que l'imagination se refuse à concevoir. Son horreur de la propreté, ses efforts pour la combattre, et ses succès en ce genre sont demeurés légendaires parmi tous ceux qui l'ont connu.

L'absence de bien-être l'affectait peu. Il ne songeait qu'à profiter de ses loisirs pour s'instruire, fréquentait assidûment les écoles juives et rêvait aux moyens d'apprendre les langues étrangères, sentant bien qu'elles étaient les clés de ce monde intellectuel dont il souhaitait l'entrée avec une passion âpre et douloureuse. Les difficultés semblaient insurmontables. « Apprendre le polonais ou le latin avec un maître catholique était impossible, d'un côté parce que les préjugés de mon peuple m'interdisaient toute autre langue que l'hébreu et toute autre science que le Talmud, avec l'armée de ses commentateurs; de l'autre côté, parce que les préjugés des catholiques ne leur permettaient pas de donner des leçons à un juif. » Quant à se procurer des livres quelconques, en dehors des ou-

vrages relatifs au Talmud, il n'y fallait pas songer dans son village.

Le hasard vint à son aide. Il découvrit un jour dans certains gros livres hébreux que les feuilles avaient été numérotées au moyen de trois alphabets différens. Après avoir épuisé les lettres hébraïques, l'imprimeur avait eu recours aux lettres latines et allemandes. A peine Maimon eut-il entre les mains ce fil léger, qu'il essaya d'apprendre l'allemand sans autre secours. Il ne faut pas oublier qu'il n'avait jamais vu de grammaire, ni ouï parler du mécanisme des langues. Son ignorance faisait de son entreprise un tour de force, presque un miracle philologique.

La méthode dont il se servit est exposée assez confusément dans ses mémoires. Autant qu'il m'a été donné de comprendre, il partit de l'hypothèse que l'ordre de l'alphabet est le même en allemand qu'en hébreu et attribua, par analogie, une prononciation de convention aux caractères allemands. Il s'exerça ensuite à les combiner et à écrire les mots de son patois auxquels il attribuait une origine germanique. L'embarras était de vérifier s'il était tombé juste et s'il n'employait pas une lettre pour une autre. Un nouveau hasard lui procura des feuillets détachés d'un vieux livre allemand. Il y chercha les mots qu'il avait écrits, en découvrit plusieurs, et ces mots isolés lui livrèrent petit à petit le sens du texte. Au prix de quelles peines, de quels tâtonnemens et de quels prodiges de divination, ceux-là peuvent seuls s'en faire une idée qui connaissent et l'alphabet hébreu et l'infâme jargon des juifs polonais.

Si le procédé demeure obscur, le résultat est certain : Salomon savait l'allemand. On en eut la preuve un jour que des étudians israélites de Königsberg, auxquels il expliquait dans son baragouin qu'il possédait leur langue, lui présentèrent avec de grands éclats de rire le *Phédon* de Moïse Mendelssohn. Leur hilarité redoubla en entendant sortir de sa bouche des sons baroques et inintelligibles, et cessa soudain lorsque Maimon se mit à traduire en hébreu ce qu'il avait lu. Ce va-nu-pieds, qui sortait de son cabaret, saisissait sans effort les raisonnemens de Mendelssohn sur l'immortalité de l'âme et les rendait en hébreu avec un singulier bonheur d'expression.

Notons en passant que Maimon possédait le génie philologique sans aucun mélange du génie polyglotte, qui en est très différent. Il fut toute sa vie un phénomène d'incapacité pour les langues parlées. De longues années après s'être établi en Allemagne, où il était devenu un savant, il était toujours hors d'état de se faire comprendre dans aucun idiome civilisé, et c'était un grave obstacle, selon la remarque judicieuse d'un de ses protecteurs, « pour communiquer sa science aux autres, ou pour en faire un usage quelconque. »

Quand le petit Salomon vit qu'il savait l'allemand, il chercha des livres, mais il n'y en avait point dans ses environs. Il revint à ses oreilles qu'un grand rabbin d'une ville de Lithuanie, ayant habité l'Allemagne dans sa jeunesse, en avait rapporté des ouvrages de science qu'il lisait en cachette. Sans souffler mot à personne, il partit à pied, au milieu de l'hiver russe et la bourse vide, pour aller chez cet heureux grand rabbin qui possédait une bibliothèque allemande. Il était du reste coutumier de ces sortes d'expéditions ; il avait fait une fois plus de 60 lieues à pied pour emprunter un livre hébreu du x[e] siècle sur la *Philosophie péripatéticienne.*

Le retour de chez le grand rabbin marque une ère nouvelle dans l'histoire intellectuelle de Maimon. Il rapportait quelques vieux livres de science allemands, qui eussent été arriérés pour tout autre, mais qui lui permirent enfin de contenter ses longs désirs. Il reçut avec ravissement l'initiation aux secrets de la nature. Un rayon lumineux perça l'obscurité où il se débattait, et il vola de découverte en découverte vers le monde de la pensée pure et sereine. Chaque page déchiffrée était un nouveau coup d'aile qui l'emportait plus haut, loin de cette fange de superstition et d'ignorance où il avait grandi et croupi. Il eut là des semaines qui le payèrent de toutes ses peines passées et de toutes celles qui l'attendaient encore, des semaines ineffables pendant lesquelles, nouveau Faust, il crut avoir pénétré le mystère de l'univers. Il vécut dans un éblouissement délicieux, parmi des jouissances d'orgueil d'une infinie douceur, méprisant avec volupté les autres talmudistes et tous les juifs polonais. Dans son enivrement, il se crut maître des maladies, donna des consultations et fabriqua des remèdes. Les résultats furent « ce qu'on peut croire, » et il comprit « qu'il fallait quelque chose de plus, pour pratiquer la médecine, que ce qu'il avait appris. » Toutefois il demeura persuadé qu'il était devenu un être supérieur, impropre à vivre dans le milieu grossier où son mariage l'avait fixé.

Sa belle-mère lui faisait justement une existence ignoble. Six mois ne s'étaient pas écoulés depuis la noce, que M[me] Rissia regrettait sa spéculation et l'engagement de nourrir son gendre à rien faire. Elle le querellait, le battait, lui refusait à manger. — « Il ne se passait guère de repas, dit *l'Autobiographie*, sans que nous nous jetions à la tête assiettes, tasses, cuillers, et autres objets semblables. » De la dot promise à sa fille, pas un sou ; M[me] Rissia ne possédait plus que des dettes. Elle avait d'ailleurs des griefs sérieux contre son gendre. Croirait-on que ce ménage de onze ans n'avait pas d'enfans? On avait « ensorcelé » Salomon! C'était la seule manière d'expliquer une chose aussi extraordinaire. Bref, on le mena chez une sorcière, qui fut priée de défaire ce que la première avait

fait. Elle s'en chargea et réussit au-delà de toute espérance. Avant que le mari eût accompli sa quatorzième année, le petit ménage eut un fils, qui fut nommé David et suivi de beaucoup d'autres. Salomon n'en fut pas plus respecté par sa belle-mère, ni moins battu. Il rendait les coups, mais il n'était pas le plus fort, et l'amour paternel ne le consolait point dans sa détresse. Ses sentimens pour ses enfans étaient tout semblables à ceux de Jean-Jacques Rousseau pour les siens. Ils se résumaient de même en une grande inclination à se débarrasser des chers petits.

L'excès de misère et le chagrin refermèrent son horizon. L'aurore qui avait lui devant ses yeux charmés s'éteignit, ne laissant derrière elle que d'amers regrets, et une épaisse nuit morale redescendit sur le jeune rabbin du cabaret Rissia. Le besoin le décida à se placer en qualité de précepteur chez un fermier de sa religion. La description de ce nouvel intérieur complète le tableau de la Pologne juive au siècle dernier : — « Le fermier était un homme d'une cinquantaine d'années, dont le visage entièrement velu se terminait par une barbe sale et épaisse, aussi noire que la poix. Son langage consistait en une sorte de grognement, intelligible seulement pour les rustres avec lesquels il était en relations quotidiennes. Sa femme et ses enfans étaient à sa ressemblance. »

« Ils habitaient une hutte contenant une seule pièce, et couleur de charbon en dedans et en dehors. Point de cheminée, mais simplement une petite ouverture dans le toit, pour le passage de la fumée ; dès qu'on laissait éteindre le feu, on fermait soigneusement l'ouverture, afin de conserver la chaleur. Pour fenêtres, d'étroites lames de sapin, posées en croix et recouvertes de papier. C'est là qu'on se tenait, qu'on buvait, mangeait, travaillait et dormait. Représentez-vous cette chambre surchauffée et la fumée rabattue par le vent et la pluie, comme c'est généralement le cas en hiver, jusqu'à ce que tout l'espace en soit rempli à suffoquer. Du linge immonde et des loques infectes sont accrochés à des perches disposées en travers de la chambre, dans l'espoir que la fumée tuera leur vermine. Plus loin sont suspendues des saucisses, dont la graisse dégoutte continuellement sur la tête des gens. Voici les barils où l'on conserve les choux aigres et les betteraves rouges qui forment la principale nourriture des Lithuaniens. Voilà, dans ce coin, la provision d'eau de la journée, et voilà, tout à côté, l'eau sale. Le pain se pétrit et se cuit dans cette même pièce ; on y cuisine, on y trait la vache, on y procède à toute espèce d'opérations. »

Les habitans de la hutte étaient contraints de s'asseoir par terre, sous peine d'être étouffés par la fumée. M. le précepteur dut se plier aux usages de la maison. Tapi dans un coin avec ses élèves, de petits sauvages très sales et demi-nus, il leur apprenait à lire dans

une vieille Bible en lambeaux. « Le tout ensemble, dit-il, formait un groupe splendide, digne de n'être dessiné que par un Hogarth et chanté que par un Butler. » Le malheureux connut dans ce milieu repoussant le fond de l'abjection humaine. Il y perdit ce qu'il pouvait avoir conservé de dignité et de respect de soi-même, et noya son ennui dans l'eau-de-vie. Quelles que fussent à présent ses destinées, le passé était irrémédiable et Salomon Maimon dégradé à jamais. Le futur auteur de l'*Essai sur la philosophie transcendantale* devint aussi repoussant que ses hôtes. Il traîna comme eux des haillons immondes sur un corps plein de vermine. Il fut servile comme eux, bestial comme eux. Son intelligence et son instruction ne lui servirent qu'à avoir, de plus qu'eux, un cynisme éhonté. Se sentant très supérieur à ce qui l'entourait, il s'habitua à trouver de bonne guerre de mener « une vie contemplative » aux dépens de la communauté, et jamais plus il ne se défit du vice de paresse. L'âme était perdue; salie, vautrée, aplatie; une guenille d'âme dans un corps d'ivrogne. Toutes les chances étaient pour que l'intelligence fût obscurcie. Il n'en fut rien. La petite flamme continuait de brûler, claire et vive. Sa ténacité sauva ce qui restait à sauver de Salomon Maimon.

V.

Il avait montré à lire à plusieurs hordes de petits sauvages, dans plusieurs huttes à peu près semblables, et il ne se sentait plus le courage de recommencer. Il avait vingt-cinq ans, une nombreuse famille que la faim talonnait, et toujours, au fond de lui-même, l'obsession de *savoir*, de manger le fruit de l'arbre de science, que d'autres ont à portée de la main et négligent de cueillir, par indolence ou dédain. Le peu qu'il avait appris l'avait rendu suspect à ses coreligionnaires, et non sans fondement; il avoue qu'il était arrivé par degrés à se séparer d'eux sur toutes les questions. « Comme il fallait néanmoins, ajoute-t-il, vivre par la communauté, la situation empirait de jour en jour. » On se représente le sort d'un juif renié par les siens, dans un temps où les chrétiens le recevaient à coups de pied. Il n'y avait plus de place pour lui sur la terre, et il n'existait que par contrebande. Maimon approchait de cet état quand il lui vint à l'esprit que ce devait être tout différent en Allemagne, dans le pays des livres. En Allemagne, il trouverait des maîtres et des bibliothèques; il trouverait un large horizon intellectuel, des encouragemens, des hommes éclairés qui ne lui feraient pas un crime d'apprendre les mathématiques ou l'anatomie. En Allemagne, on comprendrait qu'il étouffait dans les limites étroites où les rabbins polonais confinaient la pensée; qu'il

n'était pas le premier venu et qu'il avait le besoin et le droit de sortir du Talmud. En Allemagne enfin, il publierait un manuscrit, son premier ouvrage, la chair de sa chair, — car il l'avait bien tiré tout entier de son cerveau, — qu'il était réduit à cacher de peur de scandale, et qui donnerait tout de suite sa mesure au monde savant.

Ce manuscrit chéri, qui date des années d'adolescence, renfermait les idées du petit Salomon du cabaret Rissia, aux souliers crevés et aux habits en loques, sur l'essence de Dieu et les origines du monde. L'idée lui en avait été suggérée par l'initiation à la Cabbale, la doctrine secrète des juifs. Il avait reconnu que les cabbalistes entendaient tout de travers la portion philosophique de la doctrine et il avait proposé une interprétation de son cru dans un grand travail que l'*Autobiographie* mentionne avec tendresse. « Je le conserve encore, écrit Maimon, comme un monument de la lutte de l'esprit humain, aspirant à la perfection en dépit de tous les obstacles. » Il s'arrête même à l'analyser dans un passage qu'il faut citer, car il prouve à quel point l'instinct métaphysique est incoercible ; nous rappelons une fois de plus que Maimon devait toutes ses idées, sans exception, à l'effort d'une réflexion solitaire.

Il expose d'abord brièvement le système des cabbalistes, par coquetterie, pour mettre en lumière l'originalité du sien, puis il résume en ces termes les découvertes de sa jeunesse inculte : « Dieu est antérieur au monde, non dans le temps, mais dans la nécessité de son existence comme condition du monde. Toutes choses, excepté Dieu, dépendent nécessairement de Dieu comme de leur cause, non-seulement quant à leur existence, mais quant à leur essence. La création du monde ne pourrait donc être conçue comme ayant tiré *quelque chose de rien,* ni comme ayant formé quelque chose ne dépendant pas de Dieu ; Dieu a tiré le monde de *lui-même.* Et comme les différens êtres possèdent différens degrés de perfection, nous devons les expliquer par différens degrés de limitation de l'être divin. »

Plus tard, quand Maimon eut fait ses études, il s'aperçut qu'il avait réinventé le spinozisme. « En fait, dit-il, la Cabbale n'est qu'un spinozisme poussé à l'extrême, où non-seulement l'origine du monde est expliquée par une limitation de l'être divin, mais où, de plus, l'origine de chaque espèce d'être et ses rapports avec les autres dérivent d'un attribut distinct de Dieu. »

Il aurait presque suffi du commentaire sur la Cabbale pour justifier la page où le plus compétent des juges, M. Kuno Fischer (1), range Maimon parmi « les autodidactes les plus remarquables qui aient jamais fait leur apparition dans la philosophie, » et son cas

(1) *Geschichte der neuern Philosophie*, t. v.

dans « les plus étonnans de l'histoire du développement des têtes scientifiques. »

Dès que le rêve de l'Allemagne eut traversé son esprit, la vision revint sans cesse et bientôt ne le quitta plus. Il céda au mirage, partit, et le voilà sur la route de Königsberg, sans un sol et demi-nu, mais son cahier en poche et une immense espérance au cœur. Il abandonnait sa femme et ses enfans, et disons tout de suite qu'il ne leur donna jamais de ses nouvelles. Il ne s'en excuse pas ; ce n'est pas sa manière, et il ne s'excuse jamais de rien. Il a une bien autre désinvolture que Rousseau, dont il avait lu et médité *les Confessions* à l'époque où il écrivit ses propres mémoires. Vous vous rappelez Rousseau plaidant piteusement les circonstances atténuantes pour avoir envoyé ses enfans aux Enfans-Trouvés ? Maimon se dispense de ces apologies hypocrites, non par fierté, mais par impudence. Il était délivré de ses nombreux enfans; c'était un bon débarras, et voilà tout. Il n'avait pas les vertus de famille, il était un mauvais juif: pourquoi feindre?

Le voilà à Königsberg, le voilà embarqué pour Stettin ; par charité, mais qu'importe? Le voilà sur le sol germanique, marchant d'un pied léger vers Berlin, la ville de lumière. Il eut pourtant un instant de défaillance lorsqu'il se vit seul en rase campagne, « sans un *pfennig* pour acheter à manger » et ne comprenant pas un mot de la langue du pays. « Je m'assis sous un tilleul et me mis à pleurer amèrement. » Ce héros de la philosophie était dans la vie quotidienne un très grand pleurard. Dans les momens difficiles, c'est sa ressource : il s'assoit par terre et pleure.

Les larmes le soulagèrent. Son « cœur devint bientôt plus léger. » Il se remit en marche, et son voyage jusqu'à Berlin fut un mélange pittoresque de mendicité et de gloire. D'habitude il tendait la main et couchait à l'écurie avec les autres vagabonds. Parvenait-il à se faire reconnaître pour un savant rabbin, ses coreligionnaires le traitaient à l'instant même avec tout le respect dû à son rang et à son mérite, sans s'occuper de son extérieur. Ce fut ainsi qu'un jour de sabbat, il dîna chez un riche israélite qui le mit à la place d'honneur, entre lui et sa fille. Celle-ci était habillée avec une extrême recherche, et Salomon s'ingéniait à avoir une conversation brillante, lorsqu'il lui arriva une mésaventure : « En ma qualité de rabbin, je me mis à tenir un discours très savant et très édifiant ; et moins monsieur et mademoiselle comprenaient, plus ils trouvaient cela divin. Tout à coup, je remarquai avec peine que la jeune personne prenait un air de mauvaise humeur et commençait à faire des grimaces. Au premier moment, je ne sus à quoi attribuer ses contorsions, mais au bout de quelque temps mes yeux tombèrent sur ma personne et mes sales guenilles, et le mystère

s'expliqua. Le malaise de la jeune personne avait une très bonne cause. Comment aurait-il pu en être autrement? Depuis sept semaines que j'avais quitté Königsberg (1), je n'avais pas changé de chemise, et j'avais couché dans les écuries d'auberge, sur de la paille qui avait déjà servi à combien d'autres! » Que pouvais-je faire? conclut Maimon. Rien, évidemment, si ce n'est s'en aller le plus tôt possible avec ses puces. C'est le parti qu'il prit, mais il avait le cœur gros de quitter un si bon râtelier.

La vue des toits de Berlin lui fit oublier ses maux. Volontiers, il aurait crié : « Berlin! Berlin! » comme les croisés, jadis, crièrent : « Jérusalem! » Il ignorait, le malheureux, que l'Allemagne avait été inondée par un flot de rabbins polonais, qui étaient venus voir si l'on mourait moins de faim au-delà de l'Oder qu'en deçà. Accueillis avec empressement à cause de leur érudition talmudique, ils avaient infusé leur haine inepte de la science et leurs préjugés grossiers aux communautés allemandes, qui n'en avaient déjà pas besoin. Celle de Berlin était à la fois l'une des plus importantes et « des plus rigoureusement orthodoxes. Un jour, un des fidèles fut expulsé par les anciens pour avoir été surpris lisant un livre allemand; un autre fut menacé de la même peine pour s'être rasé la barbe (2). » Berlin avait pourtant Moïse Mendelssohn, le doux et éloquent philosophe, apôtre de la tolérance et du progrès, qui venait, nouveau Luther, de traduire en langue vulgaire une partie de la Bible hébraïque; mais les idées libérales de Mendelssohn n'avaient pas encore pénétré la foule juive, et Maimon allait en faire l'amère expérience.

Rien à espérer, d'autre part, des chrétiens. Les juifs d'Allemagne étaient soumis à des lois d'exception, détestés et parfaitement méprisés. C'était le temps où chaque juif « protégé » par sa majesté le roi de Prusse était tenu d'acheter chaque année une certaine quantité de porcelaine, pour faire aller le commerce des chrétiens; il n'y a pas longtemps, on conservait encore dans une famille israélite de Berlin toute une collection de magots acquis ainsi, *volens nolens*, pour obéir au règlement. C'était le temps où presque toutes les villes avaient des ghettos, d'où il ne faisait pas bon sortir. Un de nos premiers hébraïsans, qui vit encore, m'a conté qu'il avait été élevé dans le ghetto de Francfort et que les gamins lui jetaient des pierres lorsqu'il franchissait sa frontière. C'était le temps, en un mot, où le Dieu d'Israël n'avait pas encore fait de la joie avec la tristesse et donné le monde occidental au fils des prophètes pour « supplanter le badaud qui le persécute, se

(1) Dont quatre semaines de mal de mer.
(2) Théodore Reinach.

rendre nécessaire au sot qui le dédaigne (1). » Les temps étaient proches, mais les temps n'étaient pas venus.

A l'époque où notre pauvre philosophe, à la barbe hérissée, se présenta aux portes de Berlin, les mendians juifs n'étaient pas tolérés dans la ville. On fit entrer Maimon dans une sorte d'asile, rempli de malades et de vagabonds, et on lui dit d'attendre en ce lieu la visite des anciens de sa communauté, qui décideraient de son sort. Lui cependant, joyeux et plein de confiance, avise un rabbin, court à lui et s'épanche. Il lui conte sa vie, ses souffrances, ses ambitions, s'ouvre de ses projets, tire de sa poche le précieux commentaire sur la Cabbale et le montre avec orgueil et candeur. Le rabbin encourage ses confidences, puis s'éclipse soudain.

Quelques heures après, Maimon recevait une ration de soupe, accompagnée de l'injonction de quitter Berlin sur l'heure. Il avait été dénoncé aux anciens par son nouvel ami le rabbin comme un hérétique désireux « d'étendre son instruction, » chose « dangereuse pour la religion et la morale, » ainsi que le prouvait l'exemple des rabbins polonais, qui se livraient aux études profanes et perdaient la foi. Ainsi, les compatriotes de Maimon passaient à Berlin pour avoir des idées avancées. Il avait fait deux cents lieues, vécu d'aumônes pendant trois mois, enduré la faim, la fatigue, les intempéries et les rebuffades, pour s'entendre dire que les talmudistes de l'école d'Ivenez, dont il fuyait avec horreur l'insipide étroitesse et l'ignorance superstitieuse, étaient des libres-penseurs dangereux. Et lui-même, au lieu d'exciter l'intérêt, peut-être même l'admiration, il se voyait chassé en bête malfaisante loin de la source de science atteinte au prix de tant de sacrifices. « Ce fut un coup de foudre, » dit l'*Autobiographie*. Où aller? que devenir? que faire? Cependant un surveillant juif le harcelait, « sur l'ordre de ses supérieurs, » pour l'obliger à s'éloigner sans délai. Ployant sous l'angoisse, il ressortit des portes de Berlin. « Là, je me jetai à terre et pleurai amèrement. C'était un dimanche, et la foule allait se promener hors de la ville, selon la coutume. La plupart ne se détournaient pas pour les pleurnicheries d'un ver de terre tel que moi; mais quelques âmes charitables, frappées de mon aspect, me demandèrent la cause de mes gémissemens. Je leur répondis, mais elles ne purent me comprendre, en partie à cause de mon langage inintelligible, en partie parce que les larmes et les sanglots me coupaient la parole. »

Cette fois, nous ne nous moquons pas de ses larmes. Peu d'êtres humains en ont versé de plus amères, et les heures que Salomon Maimon a passées devant la porte de Berlin, à se tordre dans la

(1) Renan : *Préface de l'Ecclésiaste.*

poussière comme un ver de terre blessé, doivent être mises dans la balance en face de sa basse dépravation. L'épreuve était trop forte. Il se produisit un dernier écroulement dans cette âme déjà bien endommagée, et ce fut sans combat, sans répugnance, qu'ayant rencontré un de ses compatriotes, mendiant de profession, Maimon s'associa à lui et prit de ses leçons. « Je fus extraordinairement content, dit-il ingénument, de trouver un de mes frères, avec qui je pouvais causer. » Le mendiant lui enseignait les tours de son métier. Maimon faisait au mendiant un petit cours « de religion et de vraie morale, » mais sans aucun succès.

« Il était idiot, » nous dit cet étrange professeur. Ils errèrent de compagnie pendant six mois, au bout desquels ils arrivèrent à Posen. L'hiver approchait, et l'association n'avait pas prospéré; Maimon était sans chaussures, demi-nu, exténué par un long régime d'eau claire et de croûtes de pain. En cet état, il eut recours à son ancien système, se fit reconnaître des juifs de Posen pour un savant talmudiste, et fut sauvé. On l'habilla, on l'hébergea. Il disputa avec les plus savans et sa réputation éclata. Il devint précepteur, et il ne tenait qu'à lui de rentrer dans la voie droite, mais il était trop tard ; jamais il ne put s'y maintenir, quelque peine qu'on prît pour l'y aider.

Pendant plus de quinze ans, il fut ballotté deçà, de là, en Allemagne et un peu en Hollande, finissant toujours par trouver des protecteurs à cause de son mérite supérieur, et les lassant tous par son désordre, sa vilaine débauche, son incurable mendicité. Il vivait la main tendue; il était importun, sans vergogne, content de recevoir des sottises pourvu qu'on y joignît deux sous. Jamais pique-assiettes plus effronté ; aucune invitation ne le dégoûtait, n'importe de qui, n'importe à quoi; il en rapporte, dans ses mémoires, que nous ne saurions même faire deviner au lecteur. Le monde savant s'intéressait maintenant à lui. Mendelssohn le protégeait, Goethe lui faisait des avances, et d'autres encore, qui s'employaient à lui trouver du travail, à lui faciliter ses études, à le retirer de sa boue. Peine perdue. Il leur échappait à tous pour se replonger avec volupté dans l'ordure.

Il avait la haine de la propreté en toutes choses, physique et morale, sur soi et autour de soi. Les vingt années qu'il vécut en Allemagne, depuis Posen, furent une bataille ininterrompue contre les servantes qui voulaient balayer sa chambre, ou l'épousseter, ou nettoyer quoi que ce soit lui appartenant. Il ne se lassait pas de défendre sa poussière et ne pardonna jamais aux servantes hollandaises, qui avaient empoisonné son séjour à Amsterdam par leur acharnement à nettoyer. Sa personne et ses vêtemens étaient comme il aurait voulu que fût sa chambre, et c'est tout dire. Tout

ce qui sortait de ses mains : lettres, manuscrits, épreuves, était sale.

Ajoutez qu'il était continuellement ivre; qu'il ne savait jamais ni l'heure, ni le nom d'une rue, ni quoi que ce soit pouvant l'exposer à être exact ou régulier; qu'il parlait un baragouin abominable; qu'il était idéalement mal élevé, bruyant, colère et grossier, juif pur-sang par-dessus le marché : et expliquez, si vous pouvez, qu'il était séduisant quand il le voulait; qu'il trouva toujours des amis dévoués pour remplacer ceux qu'il s'aliénait, et qu'il inspira même une passion à une femme intelligente. Tel était le prestige de la philosophie dans l'Allemagne d'il y a cent ans, car Maimon n'eut vraiment que cela pour lui, mais il l'eut bien. A peine sur le sol germanique, son génie spéculatif prit son vol. De travail régulier, de méthode ou de discipline, pas l'apparence. Rien que des hasards ou des caprices de lecture. Il nous raconte comment il apprit la métaphysique; on pourra juger par là comment il apprit tout le reste : « J'entrai un jour, par accident, dans une boutique de beurre, où je trouvai le marchand en train de dépecer un vieux bouquin pour les besoins de son commerce. Je regarde,.. c'était la *Métaphysique* de Wolff... (1). Je demandai au marchand s'il voudrait vendre le livre. Il m'en demanda quatre sous. Je payai sans marchander et rentrai chez moi, enchanté, avec mon trésor. »

« La première lecture me plongea dans le ravissement. Ce n'était pas seulement cette science sublime, mais aussi l'ordre et la méthode mathématique du célèbre auteur, la précision de ses explications, la rigueur de ses raisonnemens, l'arrangement scientifique de son exposition; tout cela inonda mon esprit d'une lumière nouvelle. »

Certaines propositions de Wolff lui semblèrent contestables. Il les réfuta dans un mémoire qu'il envoya à Mendelssohn et dont celui-ci demeura abasourdi, tant les objections de cet écolier étaient justes, son argumentation vigoureuse. Voilà comment Maimon apprit la métaphysique.

Une autre fois, il lut la *Critique de la raison pure*. Cette lecture lui suggéra quelques idées qu'il nota, et, lorsqu'il eut fini, l'*Essai de philosophie transcendantale* était fait. Il le soumit à l'un des élèves de Kant, Marcus Herz; mais celui-ci se récusa, effrayé de ce qu'il entrevoyait, et le renvoya au maître. Kant fut longtemps avant de se résoudre à lire le manuscrit de Maimon, qui ne devait pas être engageant; l'auteur joignait au talent de tout salir un don spécial pour ne pas pouvoir apprendre l'allemand autrement que pour le lire. « Il m'était impossible, dit-il, de prononcer un seul mot correctement. » Cela n'allait pas mieux la plume à la main.

(1) *Pensées rationnelles sur Dieu, le monde et l'âme, ou Métaphysique*, par Christian Wolff (1719).

Il faisait des fautes d'orthographe et écrivait dans une mauvaise langue, semée de trouvailles de génie. D'autre part, Kant était vieux, malade et absorbé dans ses propres travaux : « Je m'étais déjà décidé, écrivit-il enfin à Marcus Herz, à renvoyer le manuscrit avec des excuses;.. mais, y ayant jeté les yeux, je reconnus aussitôt sa valeur, et je vis que non-seulement aucun de mes adversaires ne m'a aussi bien compris et n'a aussi bien saisi le point principal, mais encore que bien peu d'hommes possèdent la pénétration de M. Maimon pour les recherches de cette profondeur. » L'*Essai de philosophie transcendantale* parut à Berlin en 1790. Le directeur de l'*Allgemeine Litteraturzeitung* écrivit à ce propos à Maimon : « Trois de nos meilleurs penseurs spéculatifs ont refusé de rendre compte de votre livre, parce qu'ils sont incapables de pénétrer dans les profondeurs de vos recherches. Nous nous sommes adressés à un quatrième; mais nous n'avons encore rien reçu. »

Nous n'avons certes point la prétention de comprendre et de faire comprendre ce que les collaborateurs de l'*Allgemeine Litteraturzeitung* déclaraient trop difficile pour eux. Il nous faut pourtant indiquer, en faisant le moins de métaphysique possible, par où les travaux (1) de Salomon Maimon ont été originaux, et pourquoi, de nos jours encore, ils conservent de l'importance pour l'histoire de la philosophie.

Maimon arrivait au moment où la doctrine de Kant traversait une période difficile. Il résultait clairement des travaux de Schulze-Ænésidème (2), que la philosophie critique ne pouvait rester au point où elle avait été portée par les disciples de Kant et par Reinhold. Il fallait aller en avant ou revenir en arrière. Un recul n'était guère admissible ; c'eût été la négation même de la philosophie critique, un retour pur et simple au scepticisme. Quant à une marche en avant, elle ne pouvait avoir lieu que dans une seule direction, qu'il était aisé de discerner. — « Il fallait laisser de côté cette conception de la chose en soi qui avait servi de base aux objections de l'*Ænésidème* et, de plus, l'abandonner par des raisons tirées du criticisme même (3). »

(1) Outre l'*Autobiographie* et l'*Essai* déjà cités, on a de Maimon : *Progrès de la philosophie depuis Leibniz* (1793) ; *Traité de logique* (1794) ; *Recherches critiques sur l'esprit humain* (1797) ; une édition avec commentaire du *More Nebouchim* de Maimonide (1791), etc. Maimon avait aussi écrit de nombreux articles de journaux et de revues.

(2) Gottlob-Ernest Schulze, professeur de philosophie à Göttingue, où il eut Schopenhauer parmi ses élèves, est ordinairement désigné par le titre de son grand ouvrage : *Ænesidemus, oder über die Fundamente der von dem Herrn Professor Reinhold in Iena gelieferten Elementarphilosophie* (1792).

(3) *Geschichte der neuern Philosophie.* M. Kuno Fischer consacre deux chapitres entiers à Maimon et à son système.

Or Maimon n'avait pas attendu les objections de l'*Ænésidème* pour se placer précisément à ce point de vue. Il avait dépassé Schulze et Reinhold avant de les connaître, par sa seule intuition, dès le temps où la *Philosophie élémentaire* se fondait. Celle-ci avait la prétention de démontrer la réalité objective de la chose en soi. Maimon démontra au contraire que la chose en soi est inconcevable, et par cela même impossible. A lui tout seul, il fit progresser la philosophie critique jusqu'au *scepticisme critique,* ainsi nommé par M. Kuno Fischer en opposition au « scepticisme anticritique d'Ænésidème. » Maimon a du reste résumé lui-même, de façon pittoresque, l'état dans lequel ses travaux laissaient la philosophie : — « La philosophie critique, dit-il, et la philosophie sceptique sont en face l'une de l'autre dans les mêmes termes que le serpent et l'homme après la chute. Il a été dit au serpent : *L'homme te marchera sur la tête* (c'est-à-dire la philosophie critique troublera toujours le sceptique en lui alléguant la nécessité inéluctable d'une connaissance scientifique et de principes universels); *mais toi, tu lui mordras le talon* (c'est-à-dire le sceptique taquinera toujours le philosophe critique en lui démontrant que ses principes universels et nécessaires ne peuvent servir à rien). »

Il est bon de faire remarquer ici que la réputation de Maimon, en Allemagne même, n'est nullement en rapport avec le cas qu'ont fait de ses travaux des hommes tels que Kant et Mendelssohn ou, de notre temps, M. Kuno Fischer. Ce dernier attribue une disproportion qui le choque à l'insupportable façon d'écrire du personnage. Maimon était un grand métaphysicien, mais il n'avait pas d'éducation, et ses livres sont illisibles, même pour les Allemands; c'est tout dire. Je n'oserais même pas recommander son *Autobiographie* au lecteur français. La tradition rapporte qu'il l'écrivit sur le banc d'une taverne, d'où vient sans doute qu'elle est composée au hasard de l'inspiration et de la bouteille. C'est un pêle-mêle de scènes réalistes d'un grand effet et de dissertations, philosophiques ou autres, passablement fatigantes, dont l'une ne remplit pas moins de dix chapitres à elle seule et a certainement été écrite après boire. Maimon y analyse un ouvrage de Maïmonide, célèbre rabbin du XIIe siècle. Maimon, ce jour-là, n'avait plus les idées nettes; il s'imaginait faire un article pour le *Journal für Aufklärung* ou pour le *Berlinische Monatsschrift.*

Le reste de sa carrière sera vite conté. Nous avons dit qu'il avait inspiré une passion. Cet événement tient peu de place dans ses mémoires. D'après son récit, la dame avait été belle; elle était savante et brûlait d'un feu généreux pour la philosophie; mais elle avait quarante-cinq ans, et Maimon ne pensait pas à mal auprès d'elle; il allait la voir uniquement pour causer métaphysique. Elle

se décida à faire les premiers pas. Maimon lui répondit sans ambages qu'en amour la science ne remplaçait pas la jeunesse. Elle soutint que si, par une argumentation dans toutes les règles, les argumens *a priori* d'abord, puis ceux *a posteriori*, qu'elle appuya d'exemples tirés des auteurs, « et en particulier des romans français. » Il lui rit au nez, et leur liaison se termina par une correspondance qui est probablement unique en son genre. Bélise n'aurait pas trouvé mieux que la lettre suivante :

« Monsieur, je me suis étrangement trompée sur votre compte. Je vous prenais pour un homme de pensées nobles et de sentimens élevés, mais je vois à présent que vous êtes un vrai épicurien. Vous ne cherchez que le plaisir. Une femme ne peut vous plaire que par sa beauté. Une Mme Dacier, par exemple, qui a étudié à fond tous les auteurs grecs et latins et qui les a enrichis d'annotations savantes, ne serait pas capable de vous plaire. Pourquoi? Parce qu'elle n'est pas jolie. Vous, monsieur, qui êtes à d'autres égards si éclairé, vous devriez avoir honte de chérir des principes aussi pernicieux ; et si vous ne vous repentez pas, tremblez devant la vengeance de l'amour outragé. »

Maimon répondit à cette incomparable fleur de pédanterie par de lourdes remarques sur les différens sens d'*épicurien*. — « J'ai tout le respect du monde, disait-il ensuite, pour la science de Mme Dacier : elle avait en tout cas la ressource de tomber amoureuse des héros grecs qui assistèrent au siège de Troie et de compter en retour sur l'amour de leurs mânes, qui ne cessaient de voltiger autour d'elle ; mais c'est tout. Quant au reste, madame, en ce qui touche votre vengeance, je ne la crains point, car le Temps, qui détruit tout, a émoussé vos armes, c'est-à-dire vos dents et vos ongles. » C'est la lettre d'un manant et d'un cuistre ; mais, au fond, Maimon avait raison.

Maimon eut peu après une seconde alerte féminine, autrement vive. Il se trouvait à Breslau, dans une misère noire ; tout à coup, il aperçoit sa femme Sarah et David, leur premier-né, qu'il avait bien espéré ne jamais revoir ni l'un ni l'autre. Sarah l'abandonnée, lasse de son veuvage, était partie de Lithuanie à la recherche de son époux. « Cette femme, dit Maimon, avait un courage d'amazone. » Elle l'avait découvert, je ne sais par quel miracle, et elle venait le sommer de retourner avec elle au cabaret Rissia ou de divorcer, le tout sans délai. L'embarras de Maimon ne saurait se dépeindre. Il ne jugeait pas à propos de divorcer, pour des raisons à lui connues. D'un autre côté, il ne voulait à aucun prix retourner en Pologne. La vue des siens redoublait son aversion pour cette pensée. Sarah avait positivement de très vilaines manières. David était un jeune barbare. Maimon songeait, en les considérant, qu'ils étaient

tous comme cela, là-bas, et il se sentait séparé d'eux par plusieurs couches de civilisation, lui qui n'avait jamais pu apprendre à ôter son chapeau pour saluer. Un homme de sa sorte ne pouvait pas reprendre cette existence de brutes.

Il raisonna Sarah, qui n'écouta rien. Elle avait hérité du caractère impérieux de sa mère, et Maimon se sentait comme une herbe devant elle. Il fallut céder, divorcer, et toute cette aventure coûta cher aux amis de l'époux.

Cependant, Maimon approchait du port. La fortune lui vint par la philosophie, comme l'amour, et il l'accueillit d'un visage moins maussade. Un certain noble silésien, le comte Kalkreuth, avait été subjugué d'admiration par ses écrits. Il voulut connaître l'auteur. Il le vit, le sentit, et ne lui en offrit pas moins un asile dans sa propre maison. Maimon accepta et s'en fut continuer avec les laquais de son noble ami sa lutte héroïque contre les balais et les plumeaux. Sa chambre était véritablement et à proprement parler un chenil, car il y enfermait avec lui toute sorte d'animaux, qui vivaient de même dans la sainte liberté de la nature. Le comte Kalkreuth s'arrangea de tout, supporta tout, et garda son philosophe jusqu'à son dernier soupir. Maimon passa chez lui plusieurs années heureuses, à l'abri du besoin.

Au mois de novembre de l'année 1800, il tomba malade dans un château appartenant au comte. Le pasteur protestant de la ville voisine vint le visiter et se mit à lui parler de l'autre monde, plus par curiosité, d'après ses propres aveux, que par tout autre sentiment. Maimon affichait depuis longtemps des idées très peu religieuses, et le pasteur voulait voir s'il « tiendrait bon » devant la mort. Au début, il tint bon. — « Quand je serai mort, répondait-il, je serai fini. » Le bon pasteur se piqua au jeu. Il s'attendrit, devint éloquent et fit briller devant les yeux du mourant un monde futur où il rencontrerait des gens très distingués. — « Voyons, disait-il, est-ce que vous n'auriez pas envie de vous trouver avec Mendelssohn, pour qui vous aviez tant de considération ? »

Maimon l'écoutait-il ? Quoi qu'il en soit, le moribond s'écria tout à coup : — « Ah ! quel imbécile j'ai été ! le plus imbécile de tous les imbéciles ! » Il expira le jour suivant, 22 novembre.

Tel fut le jugement de ce vigoureux esprit sur lui-même, au moment suprême de l'examen final. Il reste à se demander si Maimon, lorsqu'il proclamait ainsi la faillite de son existence, songeait au bilan matériel ou moral. La réponse n'est guère douteuse. Depuis bien longtemps, les considérations morales n'existaient pour lui que subordonnées aux autres ; c'était la leçon que lui avaient enseignée ses expériences de juif polonais, et il ne s'en cachait pas,

soit reste de naïveté, soit plutôt perfection de cynisme. Avant d'être recueilli par le comte Kalkreuth, il avait eu l'idée de se faire baptiser pour avoir du pain, et il avait rédigé une profession de foi où il déclarait « sa résolution d'embrasser la religion chrétienne, afin de s'assurer le bonheur temporel aussi bien que l'éternel. » Il ajoutait que la religion juive était plus conforme à la raison que le christianisme, « mais que celui-ci était plus avantageux pour l'usage pratique. » L'ecclésiastique auquel il présenta son papier le mit à la porte, donnant ainsi, d'après Maimon, une preuve d'inintelligence, puisque le bonheur temporel est « la condition indispensable » du progrès moral; idée, par parenthèse, tout à fait opposée au christianisme, qui met les épreuves sur la route de la perfection et range l'humilité et la pauvreté parmi les vertus.

Il regrettait d'avoir mal arrangé sa vie, d'avoir eu faim et froid, d'avoir marché pieds nus et couché sur la dure, d'avoir usé son corps sous le soleil, la pluie et la neige, sans foyer et souvent sans toit; d'avoir été battu par les nobles polonais et leurs domestiques, par les soldats russes, par les bateliers allemands du Niémen, par sa belle-mère la cabaretière; de ne pas avoir abandonné plus tôt ses enfans pour venir dans le pays des livres; de ne pas avoir mieux profité des leçons de son ami le mendiant; d'avoir été poltron, de sorte que personne ne se gênait pour l'injurier; d'avoir eu quelquefois la faiblesse de travailler; de ne pas avoir su trouver plus tôt un comte Kalkreuth pour l'entretenir à ses frais. — « Imbécile! le plus imbécile de tous les imbéciles! » de s'en être si mal tiré avec tout son esprit.

Quant à avoir été un mendiant, un gueux, un ivrogne, un être crapuleux et immonde, ce n'était pas à lui à le regretter, si tant est que ce fût regrettable, puisque ce n'était pas sa faute. La nature l'avait créé pour être un homme supérieur, un pasteur d'intelligences, et il avait certes assez lutté pour faire valoir ses dons et remplir sa destinée! Mais, parce qu'il était juif, son caractère avait été brisé, ses sentimens salis, son sens moral anéanti. L'excès de souffrance, l'iniquité et l'injustice l'avaient mis dans un état à faire douter, quoi qu'on en dise, qu'une âme humaine soit toujours quelque chose d'important. L'âme de Salomon Maimon était si peu de chose! Il le savait, mais cela n'avait pas dépendu de lui, tandis que cette faim maudite, ces vagabondages harassans sous la bise et le hâle, ces nuits sans gîte... « Imbécile! le plus imbécile de tous les imbéciles! »

ARVÈDE BARINE.

GEORGES BIZET

I.

« Ah ! maître, si vous aviez été ici !.. » Nous ne saurions songer à Georges Bizet sans nous rappeler ce regret des sœurs de Lazare. S'il avait été ici, s'il y était encore, le maître de *l'Arlésienne* et de *Carmen*, la musique d'abord compterait trois ou quatre chefs-d'œuvre de plus. Et puis Bizet eût été un maître au vrai sens du mot ; il eût fait école et montré la route où nous devions marcher et que nous cherchons encore. Il nous aurait prouvé que cette route ne sort pas de France, qu'elle peut longer les frontières allemandes, mais ne doit jamais les franchir ; qu'on fait bien une excursion, un séjour même à l'étranger, mais qu'on finit toujours par rentrer chez soi, et que l'artiste, s'il doit être de son temps, doit être aussi de son pays.

Bizet a été de l'un et de l'autre.

Il a été de son temps, et c'est pourquoi nous l'aimons de cette tendresse particulière, presque fraternelle, que nous inspirent les contemporains, interprètes de nos pensées et de nos passions présentes. Les plus grands parmi les morts d'autrefois nous émeuvent moins profondément, moins immédiatement que ce mort d'hier. Pourquoi ? Hélas ! il est malaisé de le dire, malaisé de parler musique et musiciens, de fixer précisément parmi ses pairs et au-dessous de ses maîtres la place d'un compositeur, surtout d'un compositeur aussi libre que Bizet de tout dogmatisme et de tout système. On a moins de peine à définir la personnalité d'un écrivain, romancier, poète ou philosophe ; plus de ressources pour caractériser l'originalité de ses idées, montrer l'accord ou la con-

tradiction de son esprit avec l'esprit de son temps. C'est que la musique est une forme, ou, pour prendre le langage des philosophes, une catégorie de la pensée plus spéciale et plus vague à la fois que toute autre. Bien que l'art ne se rapporte pas avec moins d'exactitude que la littérature au milieu contemporain, le rapport est plus délicat à saisir et à signaler. Des chefs-d'œuvre musicaux répondent à des besoins aussi formels, mais moins généraux, que des chefs-d'œuvre littéraires. Par ce lien plus caché, bien que non moins réel et fort, nous ne nous sentons rattachés peut-être à nul artiste de nos jours aussi étroitement qu'à Bizet. Il eût été le musicien favori de notre génération, le dernier fils et le fils bien-aimé du siècle qui s'achève et qui eût mis en lui ses suprêmes complaisances.

C'est que l'auteur de *l'Arlésienne* et de *Carmen* avait trouvé le secret actuel de nos âmes, de toutes nos âmes. Jusqu'à présent je ne sais aucune école qui le renie ou le dédaigne. Précurseurs de l'avenir et gardiens du passé, tous comptaient sur lui et avec lui. Il réunissait en lui toutes les aspirations et toutes les tendances de notre époque; il conciliait les hardiesses du progrès avec la sagesse de la tradition; il avait l'audace, mais il avait la raison, et l'on aurait pu le suivre aussi loin qu'il eût été, sans risquer de se perdre.

Bizet a trouvé dans l'atmosphère artistique de notre temps une grande idée et un grand nom: la vérité. L'effort principal et parfois excessif de notre littérature et de notre art tend à faire du vrai la condition essentielle et l'unique loi du beau. La musique, comme la prose, a ses réalistes, et ce gigantesque remueur de notes et de mots qui fut Wagner, n'a ébranlé le monde musical, n'a rêvé de le détruire et de le reconstituer qu'au nom de la vérité. Au nom de la vérité, il a rejeté l'opéra de presque tous ses prédécesseurs et de tous ses contemporains, même les plus glorieux; au nom de la vérité, par exemple, il a fondu ensemble comme dans une scène unique les scènes autrefois distinctes qui forment la trame du drame musical; si de ses œuvres préférées il a proscrit les airs, les duos, les trios et les chœurs, s'il a fait de la musique la servante de la poésie, s'il a réclamé pour ses représentations modèles l'invisibilité de l'orchestre, s'il a posé tant de principes, proposé tant de réformes, déchaîné et soutenu tant d'orages, c'est toujours au nom de la vérité. Que cet apôtre du vrai ait démenti ses théories par la pratique, que ce soi-disant réaliste ait été malgré lui tantôt le plus sublime, tantôt le plus obscur, mais au fond le plus constant des idéalistes; qu'il ait aimé plus que tout autre le merveilleux, la légende et la féerie, qu'il ait, malgré ses allures d'indépendant et de rebelle, subi l'éternel empire des fictions qui sont l'essence, éternelle aussi, de l'art et surtout de l'art théâtral, autant de questions

à ne pas discuter ni résoudre ici. Toujours est-il que les mots : faire vrai, commençaient à être, quand parut Bizet, et en grande partie par le fait de Wagner et de ses doctrines, le programme tracé et le problème posé à la musique contemporaine.

Ce souci du vrai, Bizet l'a connu. Il a cherché, lui aussi, la vérité, mais une vérité pour ainsi dire relative et raisonnable, la seule dont l'art puisse s'accommoder. Il n'a pas fait du vrai le tyran du beau ; il s'est gardé de pousser des principes féconds à des conséquences stériles.

Ce qu'on pourrait appeler le réalisme de Bizet se trahit d'abord par le choix de ses sujets. Après *les Pêcheurs de perles, la Jolie fille de Perth* et *Djamileh*, à l'heure des chefs-d'œuvre caractéristiques, quels drames met-il en musique ? *L'Arlésienne* et *Carmen,* deux histoires vraisemblables et vivantes, dont le premier paysan ou le premier soldat venu peut être le héros. Bizet ne cherche ni le lointain de la légende comme Wagner, ni celui de l'histoire comme Meyerbeer, ni comme Gounod l'appui de la poésie consacrée et classique. Il prend des personnages pareils à nous, des paysages voisins de nous. *L'Arlésienne, Carmen,* sujets ordinaires, dira-t-on ? Eh ! oui, leur beauté vient précisément de ce qu'ils sont ordinaires. C'est par là qu'ils nous émeuvent si fort. *Homo sum et nihil...* Cherchez dans la *Tétralogie* ou dans *Parsifal* une humanité aussi touchante. Pleure-t-on sur le dieu Wotan se séparant de sa fille Brunehild autant que sur Rose Mamaï voyant son enfant se jeter par la fenêtre ? Est-on pris aux entrailles par les souffrances mythiques et mystiques d'Amfortas comme par les tortures de José, ce pauvre amoureux que vous étiez peut-être hier, que nous serons peut-être demain ?

Qu'on n'aille pas au moins insinuer que nous plaçons Bizet au-dessus de Wagner. Nous faisons des rapprochemens et non des catégories, et tâchons de montrer seulement qu'en France au moins autant qu'ailleurs les vrais artistes ont le respect et le goût de la vérité.

Bizet ne fut pas seulement notre contemporain ; il fut aussi notre compatriote.

Il n'y a plus guère d'ultramontains en musique, mais il y a des ultrarhénans. Ils professent un serein mépris pour notre patrie et ne parlent qu'avec un sourire de notre musique nationale. Peut-être pourrait-on rabattre un peu de leurs dédains. Rousseau, l'un des premiers, a décrié la musique française ; mais Rousseau ne savait pas toujours ce qu'il disait, même en musique, et puis l'on n'ignore pas qu'il battait volontiers ses nourrices. D'ailleurs, depuis *le Devin de village,* nous avons fait des progrès. Les pharisiens et les docteurs affectent de nous renvoyer toujours à Auber (qui

dans son genre, je le dis tout bas, approcha du génie); ils en passent, les perfides, et des meilleurs. Ils savent pourtant que nous avons en musique plus que de l'esprit, et que par leur naissance ou par leur libre choix, par l'acceptation et la recherche même de notre esthétique, par la création de plus d'un chef-d'œuvre chez nous et pour nous, de très grands maîtres nous appartiennent, qui, s'ils vivaient encore, se réclameraient de nous. Que vient-on parler toujours de légèreté, de frivolité, de chansonnettes et de flonflons à la patrie de *Richard Cœur-de-Lion*, du *Déserteur*, de *Joseph*, de *la Dame blanche*, du *Pré-aux-Clercs*, de *la Juive*, de *Faust*, de *l'Arlésienne* et de *Carmen?* Les voilà, nos sérieuses et glorieuses traditions, celles que Bizet a continuées. Ouvrez toutes les partitions que nous venons d'énumérer, et vous y trouverez, nuancé par les maîtres divers et les époques successives, mais immuable dans son essence, le génie français dont Bizet a été jusqu'ici le dernier dépositaire. Vous y trouverez la clarté, la concision et la précision, la simplicité et la sobriété, sans parler de la grâce et même de la grandeur, le goût et la mesure, enfin toutes les qualités qui sont nôtres, et dont il est moins patriotique et moins sensé de faire fi que de faire usage.

Mais Bizet, s'il est de son temps et de son pays, n'est pas seulement de l'un et de l'autre; il les dépasse tous deux. Un grand peintre, un grand musicien doit être à la fois universel et éternel, et prolonger à l'infini dans l'espace et dans la durée le rayonnement de sa couleur ou l'écho de ses mélodies. On n'enferme ni Mozart dans l'Allemagne du siècle passé, ni Rossini dans l'Italie du nôtre. Le *Requiem* et *Guillaume Tell* n'ont pas plus d'âge que de patrie. Toutes proportions gardées, comme elles doivent l'être, Bizet posséda pour sa part, part naturellement très humble au regard des maîtres que nous venons de citer, cette portée générale et lointaine. Bizet a presque toujours élargi son sujet, et parlant d'une âme, parlé à toutes les âmes. Il savait, avec une simple mélodie, avec quelques harmonies, parfois avec un ou deux accords évoquer en nous tout un monde, éveiller tout un chœur de souvenirs, de regrets, de désirs ou d'espérances, et nous ouvrir des horizons qui ne se referment plus. Allemand, Français, Italien, si vous écoutez et comprenez la plainte de José ou de Fréderi, quand une larme perle sous votre paupière, le soldat de Navarre ou le paysan de Provence pourrait vous dire: ce n'est pas sur moi que vous pleurez, mais sur vous-même, et ces retours personnels, ces reconnaissances de soi ne sont pas les preuves les moins certaines du génie véritable.

Nous avons déjà signalé une différence entre Wagner et Bizet, et montré par la seule comparaison de leurs poèmes que l'un, s'il a

moins parlé que l'autre de la vérité, a peut-être plus fait pour elle. Mais ce n'est pas tout. Wagner est énorme, dans son génie et dans ses erreurs; Bizet, au contraire, est avant tout mesuré. A ne pas être un colosse on gagne au moins de ne pas avoir des défauts de colosse. Bizet, par exemple, s'est servi du *leitmotiv*, mais avec sobriété. Dans *Carmen* il emploie les retours de motifs, de motifs rappelés tout entiers, bien plus que ces fragmens ou fermens infinitésimaux de mélodies caractéristiques, cachés comme d'imperceptibles microbes dans tout l'organisme des œuvres wagnériennes. En dehors de ce procédé, discrètement appliqué, quelle abondance, quelle profusion d'idées! *Carmen* est un trésor, un miracle d'imagination. Y songer seulement, c'est rappeler un essaim de mélodies, presque trop nombreux pour le souvenir.

Cette fécondité pourrait bien avoir raison contre la parcimonie systématique et la prétendue unité. Un caractère moral ne se traduit pas en deux mesures, fussent-elles mille fois répétées; ce n'est pas trop, pour le représenter, de formes musicales sans cesse renouvelées et diverses comme la vie. Le personnage de Carmen par exemple est mainte fois caractérisé par certaine phrase étrange qu'il suffit ici de rappeler, mais ce n'est là qu'un aspect de Carmen. L'insaisissable fille a bien d'autres mouvemens d'âme et d'autres chansons aux lèvres. José, pas plus que sa maîtresse, ne se contente d'une seule formule musicale. Il chante toujours de même, c'est-à-dire selon sa nature, mais sans chanter pour cela deux fois la même chose; la beauté de ces deux figures dramatiques et musicales leur vient de l'unité et de la variété qui se concilient en elles. Ce n'est pas tout. Autour de Carmen et de José, sur le fond de l'ouvrage, Bizet a jeté sans compter les détails divers et charmans : chœurs, entr'actes, ritournelles, où s'est jouée librement l'inépuisable fantaisie de son imagination.

Bizet n'est jamais semblable à lui-même. S'il a traité *l'Arlésienne* autrement que Carmen ; s'il a resserré et condensé son inspiration, réduit à deux ou trois seulement les motifs dramatiques et passionnels de l'œuvre, c'est qu'il était ici dans son dessein de faire plus court. Mais à côté de l'action (je ne dis pas en dehors d'elle), et pour l'encadrer, ici comme dans *Carmen*, que d'accessoires délicieux, quelle part laissée encore aux heureux caprices et à la liberté du génie!

Trouve-t-on chez Bizet des traces de Verdi et de Gounod comme de Wagner? Autant, mais pas davantage. Des hommes comme ceux-là, qui se partagent la gloire d'un demi-siècle, ont une influence latente, mais inévitable, sur la formation des talens contemporains, même des plus originaux. De Verdi, Bizet tient la force dramatique, quelque chose de direct et de subit dans l'inspiration. Il a

l'air de penser et de sentir instantanément, et il provoque en nous la pensée et le sentiment avec une égale instantanéité. Mais si Bizet a l'éclat de Verdi, il a moins de crudité et, comme diraient les peintres, plus de dessous. Supprimez de *Carmen*, par exemple, toute la partie vocale, il en restera bien plus qu'il ne resterait, après la même mutilation, d'une partition, surtout d'une des premières partitions de Verdi. Bizet ne procède pas non plus comme Verdi par soubresauts, par secousses souvent sublimes, mais intermittentes, qui laissent dans l'ensemble inégal d'une partition des défaillances et des trous. Les deux œuvres maîtresses de Bizet ont une autre tenue, une autre cohésion que le *Trovatore* ou *Rigoletto.* Les caractères y sont étudiés et rendus avec beaucoup plus de suite et de scrupule ; l'écriture surtout en est plus soignée, sans rien de trivial ou de lâché. En somme, Bizet n'est peut-être pas moins que le maître italien un homme de théâtre, c'est-à-dire d'instinct et de premier mouvement ; mais c'est un musicien de science plus profonde et de style plus raffiné.

Enfin, Bizet a commencé par procéder un peu de Gounod. Certain chœur de *la Jolie fille de Perth*, celui de la Saint-Valentin, offre une incontestable analogie avec le premier chœur de *Mireille: Chantez! chantez, magnanarelles.* La Micaëla de *Carmen*, ellemême, pourrait passer encore pour une figure de Gounod, et l'on trouverait aisément ici ou là dans l'œuvre de Bizet plus d'une mélodie qui rappellerait la manière de Gounod. Mais ce sont là traces légères, ressemblances de détail et promptes à s'effacer. Bizet a vite perdu jusqu'à cet air de famille, et sa personnalité s'est de plus en plus dégagée. Il allait devenir l'héritier de Gounod sans rester son disciple; une gloire égale l'attendait, mais non pas une gloire identique. Au lieu d'affadir et d'énerver, comme d'autres l'ont fait, le style de Gounod, Bizet l'eût fortifié et, pour ainsi dire, tonifié. Il avait peut-être l'âme plus virile et mieux trempée que l'auteur de *Roméo ;* il ne se fût pas arrêté aux exquises tendresses, et de l'amour ce qu'il chanta le mieux, d'une voix souvent douloureuse, ce ne sont pas les délices, mais les tourmens. La volupté est presque absente de l'œuvre de Bizet. Le duo de Carmen et de son amant, dans la taverne de Lillas Pastia, ce duo même n'a rien de sensuel; le local est équivoque, mais la musique ne l'est pas. Jamais cette scène ne laissera dans de jeunes cœurs le trouble que répand l'acte du jardin de *Faust* ou le duo nuptial de *Roméo : Plaisir d'amour ne dure qu'un moment!* Ce moment de plaisir que rappelle la vieille et mélancolique chanson, les pauvres héros de Bizet le connaissent à peine. Mais le chagrin d'amour leur dure toute la vie; c'est lui qui les affole et qui fait qu'ils tuent ou qu'ils meurent. On meurt bien aussi dans *Faust* ou dans *Roméo*, mais de

moins sombres et moins farouches amours. La passion de Frédéri pour l'Arlésienne invisible et innomée, celle de José pour Carmen, tiennent de la maladie ou de la possession ; elles ont quelque chose d'inconscient et d'implacable comme la fatalité. Et avec cela rien de plus pur comme forme ni de plus classique que la musique de Bizet. Dans la première partie de l'ouverture de *l'Arlésienne*, par exemple, dans cette page carrée et forte, nourrie d'harmonies substantielles, Bizet égale presque l'aplomb et la santé du vieux Bach. La musique, en personne nerveuse, a besoin de temps en temps de se refaire des muscles, de la chair et du sang. Bizet l'y aurait puissamment aidée, lui qui disait un jour : « La rêverie, le vague, le *spleen,* le découragement, le dégoût, doivent être exprimés comme les autres sentimens *par des moyens solides. Il faut toujours que ce soit fait...* Sans forme, pas de style ; sans style, pas d'art. » La forme dessinée et définitive, le style précis et concis, Bizet les chercha toujours. Personne plus que lui n'eut l'horreur du vague et de l'indéfini, de tout ce qui tremble et de tout ce qui flotte. On ne trouverait ni dans *Carmen* ni dans l'*Arlésienne* une page hésitante, une phrase incertaine et mal assurée. Les œuvres de Bizet ne sont pas des bas-reliefs à moitié pris encore dans la pierre ou le marbre, mais des statues dégagées tout entières, achevées, et dont le regard peut faire le tour.

II.

Nous ne raconterons pas, après tant d'autres, l'existence de Bizet. On sait que la vie lui fut longtemps amère et que le bonheur vint au jeune homme la veille seulement de sa mort. Le succès fut plus tardif encore, et l'auteur de *l'Arlésienne* et de *Carmen* connut à peine le premier sourire de la gloire. Né en 1838, enfant merveilleusement doué, adolescent laborieux et pauvre, élève de Zimmermann, de Marmontel, de Gounod et d'Halévy, auquel devaient un jour le rattacher des liens encore plus étroits et plus doux, Georges Bizet obtint le prix de Rome en 1857. Pauvre Rome, si décriée, si méconnue de nos jours, on la comprenait, on l'aimait alors et Bizet fut de ceux qui gardèrent une fidèle tendresse à l'asile tranquille et superbe de leurs jeunes pensées. Il ne se demanda pas, comme tant de gens se le demandent aujourd'hui, pourquoi l'on envoie des musiciens dans cette Rome où la musique est morte, dans Rome qui chantait jadis et qui s'est tue. Il comprit que même pour un musicien la musique n'est pas tout ; qu'on envoie à Rome les jeunes compositeurs comme leurs camarades, pour faire connaissance avec le beau, se recueillir devant lui, chercher les rapports secrets entre les manifestations diverses

du principe unique ; pour s'agrandir l'esprit et s'ennoblir le cœur, pour regarder et comprendre l'Apollon et le Moïse, le Colisée et Saint-Pierre, le plafond de la Sixtine et les chambres du Vatican, pour contempler les horizons de la campagne, le bleu du ciel italien et cueillir au printemps les violettes de Frascati et de Tibur. Cette leçon vaut bien un voyage sans doute.

Bizet la comprit, la grande leçon, la leçon universelle de Rome, et, de la villa Médicis, il écrivait comme il est rare qu'on écrive à vingt ans. On peut en juger par quelques fragmens inédits de sa correspondance (1).

« Rome, 16 mai 1858.

« Je m'attache à Rome de plus en plus. Plus je la connais, plus je l'aime. Tout est beau ici. Chaque rue, même la plus sale, a son type, son caractère particulier, ou quelque chose de l'antique ville des Césars. Chose étonnante, les objets qui me froissaient le plus à mon entrée à Rome font maintenant partie de mon existence : les madones ridicules au-dessus de chaque réverbère, le linge à sécher étendu à toutes les fenêtres, le fumier au milieu des places, les mendians, etc., tout cela me plaît et m'amuse, et je crierais au meurtre si l'on enlevait un seul tas de boue.

« Les mœurs et le caractère des habitans sont malheureusement un côté difficile à connaître, vu l'exclusion complète des Français de la société italienne ; mais, s'ils ferment leurs maisons, les Italiens ne peuvent fermer leurs musées, leur campagne, leurs églises, leur ciel, et l'homme qui sent le beau et le vrai, artiste ou non, trouve ici de quoi admirer et penser...

« Plus je vais et plus je plains les imbéciles qui n'ont pas su comprendre le bonheur du pensionnaire de l'Académie. Du reste, j'ai remarqué que ces derniers n'ont jamais fait grand'chose. Halévy, Thomas, Gounod, Berlioz, Massé, ont les larmes aux yeux en parlant de Rome. »

« Rome, 8 octobre 1858.

« Je sens aussi se fortifier mes affections artistiques. La comparaison des peintres, des sculpteurs et des musiciens y est pour quelque chose. Tous les arts se touchent, ou plutôt il n'y a qu'un art. Qu'on rende sa pensée sur la toile, sur le marbre ou sur le théâtre, peu importe : la pensée est toujours la même. Je suis

(1) Nous devons la communication de ces lettres à M. Ludovic Halévy, que nous prions de vouloir bien agréer ici tous nos remercîmens.

plus que jamais convaincu que Mozart et Rossini sont les deux plus grands musiciens. Tout en admirant de toutes mes facultés Beethoven et Meyerbeer, je sens que ma nature me porte plus à aimer l'art pur et *facile* que la passion dramatique. De même en peinture, Raphaël est le même homme que Mozart; Meyerbeer sentait comme Michel-Ange. »

« 31 décembre 1858.

« Mon goût se prononce définitivement pour le théâtre, et je sens vibrer certaines fibres dramatiques que j'ignorais, jusqu'à ce jour. Enfin, j'ai bon espoir. Encore une bonne chose. Jusqu'à ce moment, je flottais entre Mozart et Beethoven, Rossini et Meyerbeer. Maintenant je sais ce qu'il faut adorer. Il y a deux sortes de génies : le génie de la nature et le génie de la raison. Tout en admirant immensément le second, je ne te cacherai pas que le premier a toutes mes sympathies. Oui, mon cher, j'ai le courage de préférer Raphaël à Michel-Ange, Mozart à Beethoven, Rossini à Meyerbeer, ce qui équivaut à dire que si j'avais entendu Rubini, je l'aurais préféré à Duprez. Je ne mets pas les uns au second rang pour mettre les autres au premier, ce serait absurde. Seulement c'est une affaire de goûts; un ordre d'idées exerce sur ma nature une plus forte attraction que l'autre. Quand je vois le *Jugement dernier*, quand j'entends la *Symphonie Héroïque* ou le quatrième acte des *Huguenots*, je suis ému, surpris et je n'ai pas assez d'yeux, d'oreilles, d'intelligence pour admirer. Mais quand je vois l'*École d'Athènes*, *la Dispute du Saint-Sacrement*, *la Vierge de Foligno*, quand j'entends *les Noces de Figaro* ou le second acte de *Guillaume Tell*, je suis complètement heureux, j'éprouve un bien-être, une satisfaction complète; j'oublie tout. »

Les préférences de Bizet, et de Bizet très jeune encore, s'alliaient très bien avec les prémices de son talent; plus tard ses chefs-d'œuvre eux-mêmes ne devaient point faire échec à ses premières doctrines. Il eut, lui aussi, le génie de la nature avant d'avoir celui de la raison, et quand, au seuil de la maturité, il réunit ces deux moitiés du tout dont parle Grétry : l'inspiration et la science; la science toujours se dissimula, fit la modeste, et s'effaça derrière son éclatante compagne.

Bizet d'ailleurs, comme il le dit, entendait classer les maîtres selon ses goûts et non pas selon leurs mérites. Il n'établissait pas de hiérarchie entre eux. Un article de critique, le seul que Bizet écrivit jamais, publié dans la *Revue nationale* du 3 août 1867, sous le pseudonyme anagrammatique de Gaston de Betzi, n'atteste pas moins que la correspondance, l'éclectisme et l'impartialité du

jeune compositeur. « L'artiste n'a pas de nom, pas de nationalité; il est inspiré ou il ne l'est pas ! il a du génie, du talent ou il n'en a pas; s'il en a, il faut l'adopter, l'acclamer; s'il n'en a pas, il faut le respecter, le plaindre... et l'oublier. » Et plus loin, Bizet se défend de toute complaisance et de toute malveillance confraternelle. « Je n'ai pas de camarades, je n'ai que des amis. » Il n'en aurait pas eu longtemps, s'il avait continué d'écrire. Il ne suffit pas aux artistes sans talent qu'on les respecte, qu'on les plaigne... et qu'on les oublie.

Toute cette correspondance témoigne d'une maturité et d'une salubrité de jugement rares dans la jeunesse et surtout dans la jeunesse actuelle. En trouverait-on beaucoup aujourd'hui, des gamins de vingt ans, à peine échappés du Conservatoire, qui admirent *Guillaume Tell* et qui s'en vantent?

Bizet se défiait de l'habileté, de la facilité : « L'habileté dans l'art, écrivait-il (12 janvier 1859), est presque indispensable ; mais elle ne cesse d'être dangereuse qu'au moment où l'homme et l'artiste sont faits. Je ne veux rien faire *de chic;* je veux avoir des *idées* avant de commencer un morceau... »

« 19 mai 1859.

« Tu attribues à la faiblesse des *libretti* la suite d'insuccès dont sont victimes les meilleurs auteurs depuis quelques années. C'est possible, mais il y a une autre raison ; c'est qu'aucun de ces auteurs n'a un talent complet. Aux uns, il manque l'élévation, le style, la conception large ; à d'autres, la triture musicale et l'esprit ; aux plus forts il manque le seul moyen que le compositeur ait de se faire comprendre au public d'aujourd'hui : le *motif*, que l'on appelle à grand tort l'*idée*. On peut être un grand artiste sans avoir le *motif*, et alors il faut renoncer à l'argent et au succès populaire ; mais on peut être aussi un homme supérieur et posséder ce don précieux, témoin Rossini. Rossini est le plus grand de tous, parce qu'il a, comme Mozart, toutes les qualités : l'élévation, le style, et enfin le *motif*. »

Sans très bien comprendre la différence, insuffisamment expliquée, du motif et de l'idée, ne retrouve-t-on pas encore ici le besoin, l'amour de la clarté, de la netteté, de cette forme définie et pour ainsi dire plastique, qui caractérise les œuvres de Bizet?

A la sagesse de l'esprit, à la rectitude du jugement, le jeune homme unissait la tendresse et la chaleur du cœur. « Je voudrais, écrivait-il un jour, que ma chance s'étendît jusqu'aux miens ; sans cela elle me sera inutile et ne me rendra heureux que bien imparfaitement (2 mars 1860). » Et ailleurs (5 septembre 1860.) « Je

compte sur cette providence dont tu me parles, pour triompher bientôt et complètement du mal ; car ce serait en vain qu'elle m'aurait donné des succès et de telles espérances ; je me croirais dégagé de toute reconnaissance envers elle, si elle ne m'accordait la santé de ma mère. C'est là le premier bien que je désire et le seul que je demande à Dieu. Pour ce qui me regarde, je m'en charge et n'ai besoin de personne. »

Cette mère tant aimée, le pauvre garçon ne la conserva pas longtemps. Il revint précipitamment d'Italie pour la voir mourir. Mais il garda pieusement son souvenir, et le duo de *Carmen* entre José et Micaëla, ce duo si plein de tendresse filiale, n'est peut-être qu'un discret hommage à la chère mémoire.

Entre le fils et les parens, tout était commun, les joies et les peines, l'espérance comme le doute. Bizet espérait beaucoup de lui-même et, dans ses lettres intimes, sans affectation d'humilité il avouait aux siens sa confiance en l'avenir : « Je sens que plus je vais, plus j'avance... Je sais très bien mon affaire ; j'orchestre bien, je ne suis jamais commun, et j'ai enfin découvert le *Sésame* tant cherché... Si d'autres m'entendaient, ils me prendraient pour un fou, mais vous savez que je ne suis point un sot ; vous savez ce que je veux vous dire. J'ai conscience de ce que je sais, de ce que je vaux, et quand je dirai : je suis arrivé, il y aura beaucoup de gens de mon avis. »

N'accusez pas d'orgueil l'adolescent qui parlait ainsi de lui-même. Devenu un homme et un maître, il prendra la critique avec modestie et bonne humeur. Un de nos confrères, c'est lui-même qui le raconte, ayant parlé un jour incidemment et sans bienveillance de *Djamileh*, reçut de Bizet la partition récemment parue de *l'Arlésienne* avec cette dédicace : « Si vous continuez vos éreintemens, monsieur, je vous enverrai *Djamileh*. Ne me poussez pas jusqu'aux *Pêcheurs de perles*. Mille amitiés cordiales. »

« Une autre fois, — c'était à la première de *Carmen*, — il rompit le cercle des amis qui l'entouraient et le félicitaient, pour aller serrer la main à un critique qui ne le gâtait guère : « Dites-moi la vérité vraie, lui glissa-t-il en le prenant à part, vous savez que je suis un homme auquel on n'est pas absolument tenu de dire que tout ce qu'il fait est admirable (1). » Aussi ne le lui dirons-nous pas, même après sa mort. Mais en dépit de sa modestie, au lendemain de *l'Arlésienne* et de *Carmen*, le pauvre garçon pouvait, sans trop se flatter, se dire : « Je suis arrivé ! » Hélas ! quel regret et quel remords ! Il a fallu qu'il mourût pour que tout le monde fût enfin de son avis.

(1) V. Wilder, *Ménestrel* du 18 juillet 1875.

III.

Les Pêcheurs de perles, le premier opéra de Bizet, furent représentés au Théâtre-Lyrique en 1863, sans grand succès. Du livret, le titre est ce qui vaut le mieux : il a quelque chose d'harmonieux et de musical. La pièce n'offre guère qu'une situation, ou plutôt un tableau, qui termine le premier acte : la vierge Leila priant la nuit pour les pêcheurs qui sont en mer. La rivalité de Zurga et de Nadir, amis d'enfance, épris de la même inconnue entrevue autrefois dans une pagode et qui naturellement n'est autre que Leila; le manquement de la jeune fille à ses vœux de prêtresse et de vierge, ses amours avec Nadir, la colère de Zurga, puis sa démence, tout cela est fort banal et fort ennuyeux. A défaut d'un drame, Bizet a fait des paysages, et avec l'exquise mélodie : *les Adieux de l'hôtesse arabe* et le petit acte de *Djamileh*, *les Pêcheurs de perles* constituent la part de l'exotisme dans l'œuvre du maître.

L'exotisme de Bizet ne fut pas, ou du moins ne resta pas tout à fait celui de Félicien David. Chez Bizet, chez le Bizet de *Djamileh*, l'Orient n'est que le cadre; chez Félicien David, il est le tableau même. Les personnages de *Lalla-Roukh* vivent à peine; ils ne se détachent guère plus que les figures peintes sur le fond des porcelaines ou des laques orientales. Ils s'absorbent dans la nature qui les environne, dont ils font partie comme de belles fleurs, au milieu de laquelle ils chantent comme des oiseaux, d'instinct et presque sans passion. Les personnages de *Djamileh*, nous le verrons, sont plus humains; le sentiment, chez eux, prime la sensation. Mais l'inspiration des *Pêcheurs* rappelle encore Félicien David. L'orchestre, parfois très animé, très dramatique, avec des pressentimens de *Carmen*, accompagne parfois aussi de délicieuses barcarolles : la romance de Nadir : *Je crois entendre encore, caché sous les palmiers;* l'air de Leila : *Comme autrefois dans la nuit sombre*, auquel Bizet donnera un jour pour pendant l'air de Micaëla, au troisième acte de *Carmen*. Jamais Félicien David n'a soupiré de plus rêveuses, et, pour ainsi dire, de plus immobiles cantilènes.

Le premier acte des *Pêcheurs de perles* est de beaucoup le meilleur, et le seul complet. Là se trouve le fameux duo des hommes, que MM. Duchesne et Bouhy chantèrent, arrangé par M. Guiraud en *Pie Jesu*, à l'enterrement du maître. Il est très beau, ce duo; les voix du ténor et du baryton y sont dans une relation constamment originale; sur un accompagnement de harpes mystérieux et sacré, la mélodie s'étage par des progressions qui lui donnent une solennité croissante.

Ce qui suit n'est pas moins beau. Les pêcheurs sont rassemblés sur la grève. Ils ont nommé leur chef. Une pirogue approche, portant

> Une fille inconnue et belle autant que sage
> Que les plus vieux de nous, selon l'antique usage,
> Loin d'ici chaque année ont soin d'aller chercher.
> Un long voile à nos yeux dérobe son visage,
> Et nul ne doit la voir, nul ne doit l'approcher.
> Mais pendant nos travaux, debout sur ce rocher,
> Elle prie, et son chant, qui plane sur nos têtes,
> Écarte les esprits méchans et nous protège.

Mais, comme dit l'autre, cela ne rime pas! Peu importe. Que font ici les paroles? C'est la musique qu'on voudrait pouvoir citer au lieu de la poésie; ce sont les longues gammes qui montent et redescendent, comme pour croiser leurs trames légères sur le front de la jeune inconnue; c'est l'ardente prière, c'est le cri d'espérance jeté vers la vierge harmonieuse et protectrice.

Elle aborde, saluée par un chœur de bienvenue, tout aimable et gracieux, par de clairs tintemens de l'orchestre. Zurga l'interroge; il lui fait jurer de veiller et de prier jusqu'à l'aube, de fermer son oreille aux paroles, son cœur aux désirs d'amour; et trois fois, de sa voix pure et un peu tremblante, la jeune fille prête serment. La scène est coupée avec aisance, dialoguée avec autant de variété que de naturel. Les mélodies y éclosent en foule, spontanées et faciles, brillantes de la double fleur de la jeunesse et du talent. *Tu chanteras pour nous sous la nuit étoilée,* commande Zurga, et dans cette seule phrase tout le ciel d'Orient resplendit; puis les chants religieux éclatent, et l'hymne à Brama se déroule, porté comme en triomphe sur des accords retentissans.

Un grand sentiment de nature et de religion plane sur tout cet acte, qui rappelle un peu, bien qu'en de moindres proportions et par des séductions plus intimes, l'admirable quatrième acte de *l'Africaine*. Les pêcheurs sont partis; la jeune fille est demeurée seule, et sur sa tête les étoiles s'allument. Les barques ont quitté le rivage et voguent doucement : *Le ciel est bleu, la mer est immobile et claire,* chantent des voix lointaines, qui s'éteignent peu à peu; à l'horizon brillent les falots immobiles. Les beaux jeunes gens sont descendus sous les vagues transparentes. Alors la douce gardienne chante à son tour; enveloppée de ses voiles de gaze, debout sur la falaise, elle prie les divinités marines de pardonner aux nageurs curieux de leurs secrets, avides de leurs trésors; elle prie; et, quand les chercheurs de perles remontent pour reprendre haleine à la surface des flots, ils prêtent l'oreille à sa prière, ils l'entendent de loin et ils y répondent.

Décidément, le principal personnage des *Pêcheurs de perles*, ce n'est point l'amoureux Nadir, ni la belle Leila; c'est la mer, c'est le Grand-Océan tiède et bleu, celui qui baigne l'autre face du monde, celui qu'on ne voit qu'en rêve, à moins d'être oisif et millionnaire, ou marin. Sur des flots moins lointains, mais parfois, dit-on, aussi purs, sur la Méditerranée, par de belles nuits d'été, nous avons joué ou écouté ces mélodies, et nous avons senti leur relation mystérieuse avec les vagues murmurantes.

Ma bien-aimée est enfermée
Dans un palais d'or et d'azur,

chante Nadir. Oh! la ravissante sérénade! sérénade de pêcheur, ou plutôt de plongeur, qui semble monter du fond des eaux, traverser lentement leur cristal et flotter sur leur face immobile et muette. Ici, comme toujours devant le talent, on ne peut qu'admirer et se taire. Qui expliquera jamais la magie d'une pareille mélodie, et comment toute la poésie, toute la beauté et toute la mélancolie des mers peuvent tenir dans les trois ou quatre mesures d'une chanson!

Quatre ans après *les Pêcheurs de perles*, le Théâtre-Lyrique donna *la Jolie Fille de Perth*. Le premier ouvrage de Bizet avait eu dix-huit représentations; le second en eut vingt et une. Les journaux, du moins, furent beaucoup plus élogieux; on commençait à compter avec le jeune musicien. Lui-même se sentait en progrès, et, pendant les études de son opéra, il écrivait (octobre 1867): « Je suis vraiment content; la répétition générale a produit un grand effet. La partition de *la Jolie Fille* est *une belle chose*. Je vous le dis, parce que vous me connaissez. L'orchestre donne à tout une couleur, un relief que je n'osais espérer. J'ai trouvé ma voie; maintenant en route. Il faut monter, monter, monter toujours. »

Nous qui n'avons jamais fait que lire *la Jolie Fille de Perth*, nous lui trouvons moins de couleur et de relief; peut-être aussi la musique souffre-t-elle un peu de la médiocrité d'un livret qui, sans avoir plus d'intérêt que celui des *Pêcheurs de perles*, n'a pas même autant de poésie. C'est l'aventure de Catherine Glover, fille du gantier Simon, fiancée d'Henri Smith, l'armurier, et compromise par le duc de Rothsay, gouverneur de la ville. Henri croit la jeune fille infidèle et l'abandonne; la pauvre Catherine, qu'une péripétie banale empêche de prouver son innocence, devient folle comme son homonyme de *l'Étoile du Nord*. Comme dans *l'Étoile du Nord* aussi, on lui joue le tour de reconstituer devant elle une scène du passé, stratagème qui, dans la vie réelle, ne manquerait

pas de rendre une folle encore plus folle, mais qui réussit toujours dans les opéras comiques. La Catherine anglaise, comme la Catherine russe, retrouve la raison et se marie. Cette petite histoire a été tirée du roman de Walter Scott, mais tirée par des mains maladroites.

Je ne crois pas que la partition de *la Jolie Fille de Perth* soit supérieure à celle des *Pêcheurs de perles*. On y trouve moins de couleur avec plus d'habileté, des pages d'une facture plus ingénieuse, d'un style plus fin ou plus fort, mais pas un acte aussi complet que le premier acte des *Pêcheurs*. Si déjà l'originalité de Bizet perce dans plus d'un morceau, comme la danse bohémienne et surtout la scène d'ivresse, les réminiscences abondent : le joli chœur de la Saint-Valentin, nous l'avons dit, n'est qu'un écho du chœur des magnanarelles de *Mireille*, et la phrase touchante de Catherine, au quatrième acte, *A peine au printemps de la vie,* avait chanté jadis sur les lèvres de Rachel, la « pauvre juive. » Çà et là, des rythmes ou des mélodies vulgaires : le premier chœur des forgerons, la chanson bachique du duc ; au troisième acte, un finale honnête seulement, avec *cantabile* ordinaire, et puis de trop fréquentes roulades (les folles en font toujours) que Bizet, d'ailleurs, se reprochait d'avoir accordées à la virtuosité de son interprète.

Mais çà et là aussi, des beautés véritables et diverses. Quoi de plus ravissant, par exemple, que certain duo galant, pendant la fête, entre le duc et sa maîtresse, Mab la bohémienne? On en a fait une transcription pour orchestre seul, ajoutée à la seconde suite sur *l'Arlésienne,* et sous cette forme et à cette place inattendue, le délicieux petit menuet est devenu populaire. Mozart en eût tracé le contour charmant, sans peut-être jeter sur l'accompagnement lointain ce dialogue mélodique et pourtant aussi naturel, aussi aisé qu'une conversation de bal.

La danse bohémienne est une page hors ligne. Ici, rien que d'original; rien du chœur des derviches de Beethoven, rien non plus de l'entr'acte de *Philémon et Baucis*. A la progression sonore de Gounod, Bizet ajoute la progression du mouvement ; ce n'est pas tout encore : non content de précipiter le rythme jusqu'au vertige, il le disloque, il le secoue avec fureur, et, quand la ronde enragée s'arrête court, l'orchestre fait l'effet d'une machine affolée qui s'emporte et qui éclate.

Nous parlions tout à l'heure de la sérénade des *Pêcheurs de perles;* il en est une aussi dans *la Jolie Fille de Perth,* tout autre, mais peut-être non moins charmante. *Sunt mille modi Veneris!* Qu'il y en a de ces chansons d'amour! En voici deux qui se suivent de près et ne se ressemblent guère ; elles diffèrent comme diffèrent

les deux ouvrages auxquels elles appartiennent. Quelle était donc cette bien-aimée que voulait éveiller, « dans son palais d'or et d'azur, » la voix du pêcheur Nadir? Était-ce Leila, la vierge long voilée? Oui, sans doute; mais ce n'était pas elle seulement; ce n'était pas seulement pour elle que le jeune homme chantait des paroles étranges sur une étrange mélodie. Il chantait et il aimait aussi cette belle nuit marine dont la jeune fille était la reine et la déesse; il aimait les étoiles du ciel et les vagues de l'Océan, et sa sérénade, unique peut-être entre toutes les sérénades, devenait l'hymne de cet universel et mystérieux amour. Le je ne sais quoi, ce mot dont on abuse, est trop souvent, hélas! le dernier mot de l'esthétique, il est la subtile essence de la chanson de Nadir; il en fait l'indéfinissable beauté.

Avec la sérénade de Smith dans *la Jolie Fille de Perth,* nous sommes dans le réel et dans le concret; moins dans la poésie, mais plus dans la vérité, dans la passion et dans la souffrance. Au premier acte des *Pêcheurs de perles,* c'étaient surtout les choses qui chantaient; ici, ce sont les âmes, et la seconde œuvre de Bizet contient plus d'humanité que la première. Qu'elle est mélancolique, la chanson du fiancé de Catherine! Elle a deux couplets, qui ne se ressemblent ni par leur rythme, ni par leur mélodie, mais seulement par leur tristesse. La chanson de Nadir, sans être joyeuse, était autrement lumineuse et sereine. Celle-ci implore et n'espère pas. Aussi personne ne paraît à la fenêtre; l'heure sonne comme le glas dans la brume de la nuit d'Angleterre, et le pauvre amoureux s'éloigne à pas lents.

Quel flot d'amertume monta alors au cœur du jeune maître? D'où vient que pour un personnage secondaire, presque insignifiant, il écrivit, après cette page mélancolique, une page profondément douloureuse, la plus belle de la partition? « Je crois, disait-il, avoir bien établi mes types. Le Ralph est bien venu; il deviendra important au second acte. » Il est devenu si important, qu'il a tout tiré à lui et que sa scène d'ivresse est bien près de tuer le reste de l'ouvrage.

Qu'est-ce que ce Ralph? le rival d'Henri Smith et le rival dédaigné, qui boit pour s'étourdir et noyer son amour. Jamais peut-être une scène d'ivresse n'avait encore été traitée avec autant de naturel et de vérité. Bizet s'est bien gardé de faire chanter à Ralph une banale chanson bachique, comme celle qu'il avait mise quelques instans auparavant sur les lèvres de son duc de Rothsay, vrai prince d'opéra comique, celui-là. Ce n'est pas à la coupe d'or, c'est à la bouteille que le pauvre ouvrier demande l'oubli; il boit, non pas en joyeux compagnon, mais en désespéré, presque en furieux, et ses rires déchirans se fondent en sanglots. Oh! la tragique ivresse!

recours éperdu d'un malheureux contre le mal de la vie et la douleur d'aimer sans qu'on vous aime! Ivresse du Nord aussi, réaction brutale contre la mélancolie des choses, si bien d'accord, dans les pays sombres, avec la mélancolie du cœur. Cette admirable scène n'a pas d'égale dans *la Jolie Fille de Perth;* mais elle suffirait à nous garantir qu'un grand homme de théâtre était né.

Hâtons-nous, les chefs-d'œuvre approchent; *Djamileh* en est un : un petit, mais un véritable, et, par ordre chronologique, le premier du maître (1879). Très supérieure aux deux partitions précédentes, *Djamileh,* malgré la bienveillance de la presse, réussit encore moins; au bout de quatre représentations, l'on n'en parla plus. Je me trompe; quelqu'un en parla encore et voici le sonnet consolateur et vengeur à la fois qu'inspira à M. Saint-Saëns l'insuccès de cet ouvrage exquis :

Djamileh, fille et fleur de l'Orient sacré,
D'une étrange guzla faisant vibrer la corde,
Chante, en s'accompagnant sur l'instrument nacré,
L'amour extravagant dont son âme déborde.

Le bourgeois ruminant, dans sa stalle serré,
Ventru, laid, à regret séparé de sa horde,
Entr'ouvre un œil vitreux, mange un bonbon sucré,
Puis se rendort, croyant que l'orchestre s'accorde.

Elle, dans les parfums de rose et de santal,
Poursuit son rêve d'or, d'azur et de cristal,
Dédaigneuse à jamais de la foule hébétée.

Et l'on voit, au travers des mauresques arceaux,
Ses cheveux dénoués tombant en noirs ruisseaux,
S'éloigner la Houri, perle aux pourceaux jetée.

Il n'y aurait là qu'un mot à changer : le mot *extravagant;* aucun n'est moins applicable à l'amour de Djamileh, aucun ne jure davantage avec la tendresse discrète de la pauvre esclave; mais tout le reste est juste, tout, jusqu'au dernier hémistiche inclusivement.

Djamileh, c'est la *Namouna* de Musset; c'est la touchante histoire annoncée au premier chant du poème, négligée au second pour les fantaisies que l'on sait et contée enfin, au troisième, en une quinzaine de strophes tout au plus.

Je vous dirais qu'Hassan racheta Namouna
. . . .
Qu'on reconnut trop tard cette tête adorée,
Et cette douce nuit qu'elle avait espérée,
Que pour prix de ses maux le ciel la lui donna.

Je vous dirais surtout qu'Hassan dans cette affaire
Sentit que tôt ou tard la femme avait son tour,
Et que l'amour de soi ne vaut pas l'autre amour.

Voilà tout le sujet de *Djamileh;* en voilà, dans le dernier vers, qui est charmant, toute la moralité, ou, comme on dit aujourd'hui, même en musique, toute la psychologie.

On a fait au livret de *Djamileh* d'étranges critiques, et ceux-là mêmes qui goûtent le plus la partition s'y sont associés. Ce petit acte, a-t-on dit, n'est pas une œuvre de théâtre; il est anti-scénique, il manque d'intérêt, parce qu'il manque d'action. Mais qu'appelle-t-on au juste le théâtre et l'action? Faut-il qu'une pièce, surtout une pièce en musique, soit une suite de faits, d'événemens extérieurs? Le type du drame à mettre en musique est-il le drame d'intrigues et d'aventures? le feuilleton représente-t-il l'idéal du *libretto*, et ne peut-on composer un opéra qu'il n'y soit question des Guise ou des rois de France qui « ont eu lieu? » Dans ce genre, il existe deux chefs-d'œuvre : *le Pré-aux-Clercs* et *les Huguenots;* qu'on n'essaie plus de les recommencer. Aussi bien, pour un petit acte à trois personnages, n'est-ce pas une suffisante péripétie que la transformation d'une âme? Il y a des crimes d'amour; nous en verrons dans *l'Arlésienne* et dans *Carmen*. *Djamileh*, au contraire, est le récit et le spectacle d'un bienfait d'amour. L'amour véritable troublant un cœur qui n'avait jamais battu que de volupté, le charme d'une femme triomphant du charme de la femme; n'y avait-il pas, dans cette simple étude de sentiment, plus d'attraits, plus de promesses d'inspiration que dans *les Trois Mousquetaires* ou *la Reine Margot?* Il est un mot fameux que les musiciens modernes devraient méditer et prendre pour devise : tôt ou tard on ne jouit que des âmes.

C'est une âme charmante que celle de Djamileh; mais l'âme était malheureusement ce qui manquait le plus à la jolie interprète du rôle. Je voudrais qu'on reprît l'œuvre de Bizet. J'aimerais l'entendre, ce petit opéra comique à trois personnages, après un autre opéra comique de mêmes dimensions, à trois personnages aussi, dont un muet : *la Servante maîtresse*. Le rapprochement est plus naturel qu'il ne paraît d'abord, et ne manquerait pas de piquant. Pergolèse et Bizet n'ont-ils pas chanté tous deux une aventure d'amour : la prise lente et sûre par une femme d'un cœur masculin qui s'est défendu longtemps? Oh! le beau thème à l'une de ces comparaisons comme on en faisait au collège! S'il y a plus d'ironie chez Pergolèse, il y a plus de poésie chez Bizet. Ou bien : qu'est-ce qu'une esclave, sinon une servante idéalisée par l'exotisme et la distance? Ou bien : que sont au fond les deux œuvres, sinon deux hommages à l'amour, l'un plus spirituel et l'autre plus touchant? Et l'on montrerait aussi que ce Turc d'Haroun n'a de turc que le turban, qu'il a l'âme civilisée, surtout moderne, et bien autrement complexe que celle du bonhomme Pan-

dolfe. Et l'on remarquerait encore que la complexité de la forme artistique répond de plus en plus à la complexité du fond, et que notre musique contemporaine s'est nuancée à l'infini, comme nos sentimens.

Djamileh n'est pas un drame, mais une exquise nouvelle musicale; aucune violence, aucune vulgarité n'en gâte les demi-teintes harmonieuses et la douceur voilée. Puissent ici les mots ne pas trahir, en le voulant traduire, le charme mélancolique et tendre de ce tableau, ou de ce rêve d'Orient!

C'est le soir au Caire, dans le palais d'Haroun. Par les fenêtres arrivent les parfums et les reflets du crépuscule, de ce crépuscule d'or, où là-bas s'éteint le soleil. On ne voit pas le Nil, mais on le devine au chant des bateliers. Sur le fleuve passent des barques, d'où s'échappe une douce et triste mélopée ; comme la cloche dont parle Dante, elle semble pleurer le jour qui se meurt. Bizet savait le secret de ces rumeurs confuses; dans *Djamileh*, dans *l'Arlésienne,* il a surpris les vagues harmonies des midis accablans ou des soirées sereines. A travers la fumée de son chibouk, mollement bercé par la traînante cantilène, Haroun suit les fantômes éclos de sa rêverie. Il les suit du regard et de la voix, d'une voix languissante, amoureuse, qui se plie nonchalamment au rythme balancé d'un accompagnement monotone. Bientôt il se tait; de l'orchestre alors monte une plainte discrète, mais pénétrante ; Djamileh passe derrière son maître, l'enveloppe d'un regard et disparaît. Haroun a fermé les yeux; au loin reprend le chœur des bateliers. Rien de plus ravissant, de mieux composé que cette première scène; rien de plus sobre et pourtant de plus coloré que ce paysage; rien de plus touchant que cet humble et muet aveu d'amour.

En deux couplets, à la fois voluptueux et mélancoliques, Haroun explique à Splendiano, son ami et l'intendant de son harem, la mobilité de son humeur et le caprice de ses plaisirs. Il le fait avec la légèreté, avec la grâce ailée d'un papillon, mais d'un papillon qui commencerait à sentir parfois la vanité de son vol et rêverait d'une rose qui le retiendrait pour toujours.

S'il souffre un peu de ne pas aimer, Djamileh souffre bien plus de ne pas être aimée ; un songe l'a inquiétée, de vagues pressentimens lui disent qu'elle partira bientôt, congédiée comme les autres favorites; mais une caresse de son maître suffit à la rassurer, à la faire sourire et chanter. Elle chante pour Haroun, et sa chanson n'est que l'aveu mal déguisé de son amour. Le trio d'Haroun, de Splendiano et de Djamileh est très développé; il n'occupe pas moins de trente pages de la partition et peut-être en est-il le chef-d'œuvre. Pas d'action, pas de faits sans doute; mais n'est-ce donc rien que de voir peu à peu s'épanouir une âme de femme,

d'y découvrir peu à peu des trésors de douceur, de tendresse, d'humilité et de dévoûment ? La moindre phrase de Djamileh est touchante comme son regard attristé ; on lit à travers ces mélodies comme à travers de beaux yeux. De temps en temps, par exemple, à ces mots de la chanson orientale : *Il est beau, ses yeux sont de feu*, un éclat de passion contenu ; partout l'abondance des idées, la distinction, l'aisance et le naturel ; d'un bout à l'autre de ce trio, tout est grâce, élégance et poésie.

Il faudrait tout rappeler, ou tout révéler, hélas ! puisque presque personne ne connaît *Djamileh ;* montrer dans chaque nuance musicale une nuance de sentiment, faire ressortir aussi la couleur si sobre et si frappante de certains détails, notamment du chœur chanté pendant que danse, sous les yeux d'Haroun, et voilée, l'esclave nouvelle qui n'est autre que Djamileh revenue par surprise. Il faudrait insister surtout sur le duo final, merveille d'inspiration, de style, d'émotion et de passion. Ce n'est pas là le théâtre, dira-t-on.— C'est bien mieux, c'est la vie. Que faut-il davantage? Un cœur enfin gagné à l'amour, la douce conversion à la tendresse, d'une âme qui n'y avait jamais cru, un dénoûment qui n'est qu'un baiser, mais un de ces baisers tels que les lèvres humaines n'en reçoivent et n'en donnent guère, est-ce peu de chose, et quelles merveilles extérieures égaleront jamais en intérêt et en beauté celles qui s'accomplissent en nous?

« J'ai la certitude absolue, écrivait Bizet après *Djamileh*, d'avoir trouvé ma voie. Je sais ce que je fais. » Ce qu'il faisait, hélas ! le pauvre maître devait être, jusqu'à la fin, presque seul à le savoir.

IV.

L'Arlésienne elle-même (1872) ne toucha pas la foule ; la montagne refusait encore une fois d'aller au prophète. Comme *Faust*, comme *Roméo,* comme *Mireille* et *Philémon*, comme *les Pêcheurs de perles* et *la Jolie Fille de Perth,* on doit *l'Arlésienne* à M. Carvalho, et c'est bien le moins qu'on l'en remercie. Directeur du théâtre du Vaudeville, il voulut là encore donner une petite place à son art favori, à cette musique pour laquelle il a fait beaucoup, et qui, l'ingrate, n'a guère fait pour lui. Au moment de monter la pièce de M. Alphonse Daudet, il proposa à Bizet d'y ajouter des mélodrames. Bizet accepta, séduit par le sujet, heureux de pouvoir composer un ouvrage à sa guise, sans les entraves des livrets ordinaires, libre de choisir les situations qui le tenteraient le plus et de glisser ses illustrations musicales seulement entre les pages qui l'inspireraient le mieux. Il écrivit ainsi en deux ou trois mois,

pour son propre compte et pour sa propre joie, une partition dont la partition actuelle ne représente guère que la moitié. Il a fallu sacrifier beaucoup de musique, et deux morceaux de *Carmen,* notamment le prélude du troisième acte et le chœur : *Quant au douanier, c'est notre affaire,* sont des épaves de *l'Arlésienne* primitive.

Bizet prévoyait bien que le public n'écouterait guère ses entr'actes et ses mélodrames plus que des trémolos de l'Ambigu ; mais l'événement dépassa ses prévisions. *L'Arlésienne* fut donnée quinze fois au mois d'octobre, devant des salles à moitié vides ; chaque entr'acte se jouait au milieu des bruits variés qui constituent le bruit général d'un théâtre : spectateurs qui rentrent et se réinstallent, jeunes gens qui bavardent, vieux messieurs qui toussent, dames qui renversent à plaisir leurs odieux petits bancs. Et puis qui donc pouvait se douter que ce pauvre orchestre, réuni à la diable, exécutait un chef-d'œuvre? En vérité, c'est prendre le public en traître que de lui servir des *Arlésienne* et des *Carmen* sans lui faire une annonce, sans lui demander son admiration, comme on lui demande parfois son indulgence.

L'Arlésienne n'obtint pas même son attention. La pièce fut très vivement critiquée. Apparemment, ce n'était pas non plus du théâtre, ce drame rustique, en pleine nature, tout baigné du soleil du Midi, tout parfumé des senteurs de Provence ; ce n'était pas du théâtre, dans ce pays de lumière et de joie, cette catastrophe si simple et si horrible, ces êtres primitifs, malheureux et touchans, cette rage d'amour déchaînée dans le cœur d'un enfant trop faible pour en guérir, et qui en meurt ; cette agonie morale et ce suicide physique d'un fils que sa mère finit par voir se briser la tête sur le pavé, ce n'était pas du théâtre! Qu'était-ce donc? — *L'Arlésienne,* a-t-on dit encore, excède les bornes de l'émotion esthétique ; l'horreur du dénoûment est trop forte pour les nerfs. Mais depuis quand les grands hommes eux-mêmes, d'Eschyle à Shakspeare, ont-ils l'habitude de ménager les nerfs de la foule? Va-t-on au théâtre uniquement pour rire ou ne verser que de douces larmes? La douleur n'est-elle pas souveraine de l'art comme de la vie, et que sont les plus beaux chefs-d'œuvre du génie, sinon des chefs-d'œuvre de souffrance et de pitié?

Chef-d'œuvre pour chef-d'œuvre, peut-être préférerons-nous encore *l'Arlésienne* à *Carmen ;* peut-être cette partition si substantielle, merveilleusement expressive et forte, dans sa concision et sa sobriété, fait-elle encore plus d'honneur que l'autre au musicien et à l'homme de théâtre. Rien d'aussi court et d'aussi puissant n'avait paru dans ce genre depuis l'*Egmont* de Beethoven. On est bien venu vraiment à goûter cette musique sans ce drame, à n'ap-

plaudir *l'Arlésienne* qu'au concert! Comme si l'on pouvait séparer les deux moitiés de ce tout indivisible, détacher les couleurs de la toile; comme si la suprême beauté de ces mélodies, de ces ritournelles, de ces accords, car parfois il n'y a rien de plus, n'était pas justement dans leur indissoluble attache et dans leur adhérence, pour ainsi dire, aux situations, aux paroles et aux gestes!

De grand matin j'ai rencontré le train
De trois grands rois qui allaient en voyage;
De grand matin j'ai rencontré le train
De trois grands rois dessus le grand chemin.

Venaient d'abord des gardes du corps,
Des gens armés, avec trente petits pages.
Venaient d'abord des gardes du corps,
Des gens armés dessus leur justaucorps.

Telles sont les paroles naïves d'un vieux noël, très populaire dans la Provence et le Comtat et attribué au roi René : la *Marche des Rois*. Quant à la musique, elle est, dit-on, postérieure de deux siècles et connue sous le nom de *Marche de Turenne*. Cet air, par lequel débute l'ouverture, est pour ainsi dire le titre musical de l'œuvre; comme le titre littéraire, il évoque la vision du pays, du beau pays de Provence. Cette mélodie se grave dans la mémoire avec la précision et la netteté des horizons de là-bas; elle s'associe pour toujours à la vue ou au souvenir des paysages, dont elle semble l'émanation sonore. Si vous comprenez, si vous aimez *l'Arlésienne*, vous ne foulerez plus l'herbe des Alyscamps, l'herbe courte que paissent les chèvres des pâtres aux vêtemens roux, vous ne franchirez plus le seuil d'un *mas* caché sous les mûriers sans vous chanter cette chanson. Une rude chanson d'abord, quand l'orchestre l'attaque avec âpreté; plus douce ensuite, attendrie, attristée par des harmonies d'une mélancolie charmante. Deux fois elle revient en mineur, d'abord incertaine et troublée, puis un peu raffermie par de légers frissons de tambours; en majeur, elle se fortifie encore davantage et reprend enfin hardie, presque dure, comme elle avait commencé. Le reste de l'ouverture est fait de deux idées : l'une caractérise l'Innocent, le pauvre petit dont la raison sommeille et finira par s'éveiller; l'autre exprime la peine d'amour dont souffrira et mourra Frédéri. Des deux frères, il faut que l'aîné succombe pour que le plus jeune revive : tout le drame est fait de cet horrible marché.

Dans sa préface musicale seulement, comme pour nous les présenter, Bizet a développé jusqu'au bout les deux phrases; au cours de l'œuvre il ne fera plus que les rappeler. Mais ici il les déroule tout entières; avec quelle abondance, avec quelle longueur d'ins-

piration! On n'en trouve plus aujourd'hui, des mélodies de quinze ou vingt mesures, dessinées avec cette grâce, avec ces inflexions élégantes et ce contour exquis. Il est doux, sympathique entre tous, le thème de l'Innocent, et voilé, par la sonorité du saxophone, d'une ombre de mystère et de mélancolie. Toutes les deux mesures, une clarinette pose trois ou quatre notes monotones, douces aussi, comme une caresse, comme un baiser sur le front obscurci de l'enfant, et je ne sais rien de plus pénétrant que cette page d'orchestre, rien qui fasse éclore en nous plus de rêves, rien qui nous plonge aussi profondément dans cette douce ivresse, connue du poète, et que les musiciens connaissent mieux encore, « où la bouche sourit, où les yeux vont pleurer. »

Mais voici qu'une plainte plus âpre s'exhale, plainte d'un plus terrible et plus douloureux égarement. Presque imperceptible d'abord, elle grandit peu à peu. Comme dans les crises de souffrance physique, les élancemens se rapprochent, s'exaspèrent, la mélodie ne gémit plus, elle crie, et l'orchestre entier se débat dans les convulsions et les sanglots. Jamais, au cours du drame, nous ne réentendrons ainsi le thème de Frédéri tout entier. Les deux premières mesures seules reviendront, merveilleusement appropriées au travail latent et fatal qui se fait dans l'âme possédée, symbole et symptôme auquel notre oreille ne se trompera plus, de la fièvre qui dévore le pauvre fou d'amour.

Comme Bizet les a comprises et aimées, ces deux âmes fraternelles de l'Innocent et de Frédéri! Avec quelle délicatesse il a sondé l'obscurité de l'une et la blessure de l'autre! Au premier tableau, tandis que l'Innocent écoute les récits du vieux berger Balthazar, avec quelle sollicitude la musique épie dans ses yeux la moindre lueur de raison! La phrase incertaine flotte à l'aventure, cherchant sa route à travers mille variantes d'harmonie, s'embarrassant dans de vagues accords, revenant sur elle-même sans pouvoir trouver sa résolution naturelle et son complet épanouissement. Au second tableau encore, devant l'indifférence maternelle, comme la pauvre petite âme se replie sur elle-même, et comme se replie aussi la mélodie! Si par hasard, subitement émue, la mère se jette sur l'Innocent et l'embrasse bien fort, aussitôt, par un simple changement de rythme et de mouvement, comme le thème s'anime et se passionne!

Et le thème de Frédéri! Il suit le malheureux garçon comme son ombre. Il fait plus que le suivre, il couve en lui-même, il le possède tout entier et toujours; il fermente sourdement dans son âme, et de temps en temps il déchire l'orchestre, pareil à un frisson de fièvre, à un sursaut de douleur. A la fin du drame, quand Frédéri, pieds nus, l'œil hagard, les cheveux hérissés, traverse le

théâtre pour aller se tuer, le thème fatal sort une dernière fois des profondeurs; lentement, sûrement, avec lui monte l'hallucination suprême, et lui enfin, lui toujours, éclate en formidables accords qui semblent eux-mêmes s'abattre et s'écraser dans leur chute.

Est-on las de voir souffrir et mourir de souffrance? Bizet, dans ce chef-d'œuvre où rien ne manque, a mis la consolation auprès de la peine et la douceur à côté de la douleur d'aimer. Si Frédéri avait voulu, ou plutôt s'il avait pu vivre, une main légère aurait pansé, peut-être guéri sa blessure. Au bord de l'étang, quand la pauvre Vivette supplie Frédéri de l'aimer, au moins de se laisser aimer d'elle, pas une phrase de musique n'accompagne son humble requête et les rebuts du jeune homme exaspéré. Mais vienne l'acte, ou plutôt l'entr'acte suivant, dans l'admirable mélodie, si noble, si éloquente, qui se soutient, qui s'élève durant trente ou quarante mesures avec une expression, avec une passion croissante, dans cette mélodie d'une courbe si vaste et si pure, d'un accent si suave et si touchant, c'est l'amour de Vivette qui chante et qui s'offre encore : amour mélancolique, attristé, presque effrayé par le souvenir de l'autre amour, mais dévoué, mais fidèle, amour-compassion, amour-charité. « Va, dit quelque part Vivette, je ne suis pas demandeuse, moi; » et la musique a su traduire l'humilité et l'abnégation de ces douces paroles.

Décidément dans *l'Arlésienne* tout n'est pas violence; l'émotion n'y est pas toujours poignante, témoin les deux adorables pages, dont l'une accompagne l'entrée de la vieille mère Renaude; l'autre, sa rencontre avec Balthazar et l'échange de leurs souvenirs de jeunesse et d'amour. L'entrée de la Renaude est rythmée un peu comme celle du ménage Mathurin au premier acte de *Richard Cœur-de-Lion*, mais quelle différence! Là-bas, une cinquantaine joyeuse sans arrière-pensées; ici, la réunion, après des années et des années tombées sur leur amour, de deux êtres, qui peuvent se regarder sans honte, fiers de n'avoir pas été coupables, sinon consolés de ne pas avoir été heureux. Elle s'avance lentement, la Renaude, et la ritournelle (si l'on peut employer ici cet affreux mot), à la fois pastorale et plaintive, marque bien le chevrotement de sa démarche sénile. Que de choses elle retrouve d'abord : la ferme, la magnanerie, les hangars, le puits : « Est-il Dieu possible, murmure-t-elle, que du bois et de la pierre vous remuent le cœur à ce point-là! » Mais elle ne retrouve pas des choses seulement; elle aperçoit Balthazar, et voici que tout confus, découvrant aux yeux de sa vieille amie sa tête blanche de vieillard, le berger s'incline avec respect, presque avec amour encore. Alors ils se parlent, et si pures, si poétiques que soient leurs paroles, le sublime *Adagietto* qui les paraphrase les dépasse encore en poésie et en pureté. C'est

qu'il y a des profondeurs où seule la musique peut descendre; pour elle seule, il n'est rien d'ineffable; elle seule pouvait réfléchir la transparence et la sérénité de ces deux âmes apaisées.

A tant d'émotions et de souffrances, il fallait que la nature aussi parût s'intéresser. Bizet a fait les choses elles-mêmes mélodieuses et compatissantes ; il a fait la terre et le ciel de Provence sensibles à la tristesse de leurs enfans. Le chœur chanté derrière la scène encore vide au début du second acte est une merveille. Le théâtre représente les bords du Valcarès, et de l'étang qui frissonne, des roseaux qui murmurent au vent, de l'horizon désert, s'exhale une plainte mystérieuse, comme si la campagne profitait de la solitude et du silence pour gémir et soupirer. C'est un jour d'été, flamboyant de soleil ; mais on sait de quelle morne splendeur rayonnent quelquefois les midis accablans. Aussi bien, à cette terre maudite, et qui sera bientôt ensanglantée, chaque heure apporte sa tristesse. Voici le crépuscule, les bergers rappellent leurs bêtes. Avec quelques cris seulement, traînés d'échos en échos, Bizet esquisse un admirable paysage; le musicien dispose en grand peintre de la lumière et de l'ombre, et le soir descend à sa voix.

Et la nuit, de quelles angoisses il la remplit, de quelles terreurs pour les mères ! Pendant que Rose Mamaï fait sentinelle à la porte de son enfant, quels refrains lui arrivent du dehors, dans le silence de la veillée ?

Sur un char
Doré de toutes parts,
On voit trois rois graves comme des anges;
Sur un char,
Doré de toutes parts,
Trois rois debout parmi les étendards.

C'est encore la marche des rois, non plus alerte et fière, telle qu'elle retentissait au début de l'ouvrage, mais funèbre, mais sinistre, telles que reviennent les chansons de leur enfance et de leur village à l'oreille des pauvres désespérés qui veulent et qui vont mourir. Le refrain provençal sert ainsi, au début et à la fin, de décor à la partition. Il l'encadre et lui donne l'unité pittoresque, comme les deux motifs de l'Innocent et de Fréderi lui donnent l'unité dramatique.

V.

Dramatique et pittoresque, voilà en deux mots la définition et l'éloge de *Carmen*, le dernier chef-d'œuvre de Bizet, le plus varié, le plus populaire, celui par lequel il faut finir. Cette fois encore, Bizet fut

bien servi par ses collaborateurs. Le temps n'était plus des *Pêcheurs de perles* et de *la Jolie fille de Perth*. MM. Meilhac et Halévy ont fait de la célèbre nouvelle de Mérimée une adaptation très littéraire et très scénique. Ils ont gardé du récit original toute la couleur et toute la saveur compatibles avec les bienséances; beaucoup de sacrifices ont été nécessaires. On ne sut d'ailleurs aucun gré aux librettistes de leur discrétion, et la pruderie du public trouva encore à s'effaroucher. Maintenant qu'elle est rassurée, on pourrait peut-être en profiter pour accentuer certains détails de mise en scène ou de costume, que je voudrais plus conformes à l'esprit général de l'œuvre. Carmen, raconte le José de Mérimée, « avait un jupon rouge fort court qui laissait voir des bas de soie blancs avec plus d'un trou, et des souliers mignons de maroquin rouge attachés avec des rubans couleur de feu. Elle écartait sa mantille afin de montrer ses épaules et un gros bouquet de cassie qui sortait de sa chemise. » Et ailleurs : « Le croiriez-vous, monsieur? Ces bas de soie troués qu'elle me faisait voir tout en plein en s'enfuyant, je les avais toujours devant les yeux. » Pourquoi ne pas les montrer à l'Opéra-Comique, ces bas troués, au lieu de parer Carmen, la bohémienne, la cigarière, comme une Andalouse de bal costumé? Au second acte, chez Lillas Pastia, je voudrais un local plus équivoque et des danses moins académiques que cet honnête petit ballet. Chez Lillas Pastia, cela devrait sentir le poisson et la friture. Çà et là, MM. Meilhac et Halévy, sans doute, auraient voulu plus encore; mais ils n'ont pas osé et ils ne pouvaient oser. Comment faire passer Mérimée tel quel? Comment, par exemple, présenter au public Garcia le borgne, le hideux mari de Carmen, coutumier de procédés comme celui-ci : dans une affaire avec les soldats, le Remendado, fuyant avec ses camarades, reçoit une balle dans les reins; José veut l'arrêter et charger le blessé sur ses épaules : « Imbécile, lui cria Garcia, qu'avons-nous affaire d'une charogne? Achève-le et ne perds pas les bas de coton. — Jette-le, me criait Carmen. — La fatigue m'obligea à le déposer un moment à l'abri d'un rocher. Garcia s'avança et lui lâcha son espingole dans la tête. »

J'en passe et des pires, comme les librettistes en ont passé. Il était impossible, au théâtre, de heurter trop brutalement les instincts de la foule et son besoin de sympathie. Le personnage de Micaëla n'est qu'un hommage ou une concession à ce besoin. Il a fallu compter encore avec d'autres convenances d'esthétique théâtrale. La dernière scène, par exemple, est bien plus atroce dans la nouvelle que dans l'opéra. L'assassinat de la Gitana par José dans un ravin désert, pendant que sonne une messe commandée par le brigand lui-même à l'ermitage voisin, cette mort solitaire, donnée et reçue froidement, tout cela eût révolté les spectateurs, en

tout cas, les eût moins frappés que le meurtre en plein soleil, en pleine fête, que cette fin lumineuse, rayonnante comme une apothéose. Plus d'une fois ainsi on a dû atténuer et adoucir, étendre d'un peu d'eau la couleur trop intense. Mais la musique garde encore assez d'éclat. Elle garde aussi les qualités essentielles de la prose de Mérimée : le naturel, la sobriété et la concision. Elle a souvent, très souvent, plus de grâce, de tendresse et de cœur; ce n'est pas difficile, et c'est heureux.

Carmen, comme *l'Arlésienne*, mérite une place d'honneur dans l'histoire musicale de notre génération, et cette place, elle l'a enfin conquise. Elle a aujourd'hui l'âge privilégié où les créations de l'art sont comprises et admirées tout entières et de tout le monde. Le temps a fini par la consacrer et n'a pas commencé de la flétrir. N'est-il pas à la fois plus facile et plus doux pour la critique de prendre une œuvre à ce moment de sa destinée, de la contempler dans sa fleur encore fraîche, avant que les scrupules, les doutes ne nous viennent et que nous ne sentions vieillir, en vieillissant nous-mêmes, ce que nous aurons le plus aimé?

Le prélude de *Carmen*, pareil en cela au prélude de *l'Arlésienne*, est fait de quelques thèmes caractéristiques; c'est l'ébauche où sont essayées les couleurs du tableau. Sans préparation, dans une tonalité claire, sur un rythme carré, presque dur, éclate une fanfare un peu vulgaire à dessein, mais joyeuse, étourdissante; c'est la fanfare de la course, c'est pour ainsi dire la toile de fond sur laquelle se détacheront les personnages. Voici déjà le motif d'Escamillo, refrain de matamore et de bellâtre, bien tourné comme le brillant *torero*, mais comme lui sans noblesse, presque sans pensée. Après le décor musical, l'action même et l'héroïne. Un brusque silence arrête court la sonnerie des cuivres; à un âpre *trémolo* de violons s'attache, se cramponne avec une sorte de haine une phrase courte, aux intonations bizarres, qui ressemble à une caresse, mais à une caresse sauvage et mortelle. Cette phrase est la devise de Carmen; partout elle annoncera la venue de la Gitana, qu'elle suivra jusqu'à la mort. Voilà en quelques mesures tout le drame annoncé et résumé; suivons maintenant le développement de cette courte préface.

Les préliminaires ou les intermèdes sont toujours traités par Bizet avec un soin minutieux; il possédait l'art des préparations et des transitions; il coupait ses œuvres de haltes charmantes où son talent et notre attention se détendent et se délassent. C'est ainsi que *Carmen* commence discrètement, *sotto voce*. Nous entrons doucement dans l'œuvre, peu à peu, par des détails familiers et vivans. Sur une place de Séville, en face de la manufacture de tabac, à la porte d'un corps-de-garde, quelques dragons sont assis; ils fument,

ils causent, ils regardent passer les passans, et dans leur entretien, dans leurs courtes phrases négligemment jetées, on sent la nonchalance et la banalité de leur loisir. Mais une jeune fille arrive; aussitôt l'orchestre s'anime, et les mouvemens, les modulations expriment avec aisance et naturel les incertitudes de Micaëla, son regret de ne pas trouver José qu'elle cherchait, ses grâces à demi timides, à demi coquettes, au milieu des soldats empressés.

De plus en plus le décor se dessine et se colore. Après le chœur des soldats, voici le chœur des gamins, petite merveille de mélodie, de rythme et d'instrumentation; délicieux tableau de genre, et comme tous les tableaux de Bizet, net et fini. Rien de plus franc que cette chanson, rien de plus naturel à des enfans tout fiers d'escorter des militaires. Et sous ce refrain facile, quel ingénieux orchestre! Des gammes qui filent gaîment, des trilles qui ressemblent à des éclats de rire, partout la gaîté, la lumière et la vie.

Les cigarières maintenant font leur entrée, sous l'œil des jeunes gens qui les attendent et les saluent de leurs déclarations langoureuses. Sur l'accompagnement qui ondule, qui enveloppe la mélodie de ses contours flottans, le chœur se déroule, monte, en spirales pareilles à celles de la fumée; il monte et se dissipe avec la dernière bouffée des cigarettes. Et alors seulement, celle pour qui tous ces hommes sont venus, la plus fille de toutes ces filles, une fleur entre ses lèvres rouges, se balançant sur ses hanches « comme une pouliche du haras de Cordoue, » Carmen apparaît, non pas en princesse d'opéra, annoncée par une pompeuse ritournelle, mais saluée seulement par un cri de la foule, et par deux éclats stridens, par un double sifflement des quelques notes étranges qui sont à elle, qui sont elle-même et elle seule.

Les « passions de l'amour, » comme on disait jadis, ont dans l'opéra de Bizet un caractère particulier. Carmen n'aime pas un instant, j'entends d'amour véritable; elle n'aime que par caprice, intérêt ou débauche. Provocante, libertine, voluptueuse, la *habanera* du premier acte est tout cela; elle n'est pas tendre. Les quelques notes: *l'amour, l'amour*, traînées au-dessus de la reprise du chœur, ont un charme seulement sensuel, et dans le chœur lui-même, accompagnant de sa psalmodie monotone le refrain en majeur, on sent déjà quelque chose de dur et de mauvais, une menace de perfidie et de trahison.

Après la provocation par le chant vient la provocation par le geste, et ce coup droit de la fleur de cassie jetée au visage du dragon. Tandis que Carmen le vise en plein front, la phrase caractéristique retentit, solennelle, décisive, marquant bien que le drame va se nouer; et quand le coup a porté, tandis que les filles s'enfuient en riant, l'orchestre éclate. Il y a dans cet éclat plus qu'une

ritournelle banale exigée par un mouvement de figurans; c'est l'explosion foudroyante de la passion dans une âme bouleversée subitement et pour toujours.

Après avoir nargué les officiers par ses refrains insolens, Carmen, les mains liées, demeure seule avec José. Pour se faire délivrer, que lui chante-t-elle? La première chanson venue. Bizet, en pareil cas, ne se met pas en quête (et il a raison) de mélodies rares et d'accompagnemens extraordinaires. Carmen fredonne avec insouciance et dit sa chanson jusqu'au bout. Interpellée par José, elle répond avec un naturel parfait, et peu à peu elle cherche à reprendre sa séguédille, elle la ramène avec adresse, elle en fait pressentir et désirer le retour; elle montre à José dans le lointain, et toute prête à revenir sur un mot de lui, la coquette mélodie qui tantôt se rapproche et tantôt se dérobe. L'orchestre ne cesse de sautiller sur un rythme moqueur, et quand José haletant a enfin promis, alors avec une gaîté sauvage, oublieuse déjà des promesses d'amour, la chanson repart, bondit sur l'accompagnement devenu soudain dur et rauque, et s'achève sur un cri de triomphe méchant. L'impression qui se dégageait de la habanera se dégage plus forte de la séguédille, l'action a marché, et la figure principale s'accentue.

Où José jouira-t-il enfin de cet amour dont il a déjà payé la seule espérance d'une faute et d'un châtiment? Est-ce au clair de lune, dans le poétique décor où les ténors ont coutume d'aimer et d'être aimés? Sur un banc de mousse ou sur un lit de repos, par une nuit de printemps, quand les oiseaux chantent? Non, ce sera dans un bouge, et pendant de courts instans dérobés au labeur du service, à cette heure où le soldat quitte parfois sa caserne pour courir aux mauvais lieux des environs. C'est ici que nous voudrions dans la mise en scène autant de couleur que dans la musique. Au-delà des Pyrénées, on a reproché souvent à Carmen d'être une contrefaçon, presque une caricature du pays. Carmen, dit-on, n'est pas l'Espagne véritable. — D'accord; mais c'est bien plus beau, comme *Guillaume Tell* est plus beau que la Suisse; *Carmen* (et tous les chefs-d'œuvre en sont là) n'est pas vraie de la vérité matérielle, mais de la vérité idéale, la seule dont l'art ait à s'inquiéter. Le tableau musical par lequel s'ouvre le second acte n'est pas copié d'après nature; peut-être. Mais il est plus ressemblant que nature. Qu'importe que dans ces refrains endiablés, dans ce tourbillon sonore, il n'y ait pas ce qu'on voit de l'Espagne, s'il y a ce qu'on en rêve?

Le morceau capital du second acte est le duo de Carmen et de José. Passons sur les autres pages, malgré leur mérite : sur le prélude, fait (on sait avec quelle dextérité) de la chanson des dragons d'Alcala; sur l'étincelant quintette, modèle de verve symphonique,

dont l'idée va, vient, fait mille tours comme une eau rapide où l'on sèmerait de légers obstacles pour qu'elle chante plus fort et coure plus vite. Laissons aussi les couplets d'Escamillo, hardis et crânes au début, vulgaires au tournant du refrain, mais d'une vulgarité que nous avons déjà tâché de justifier par l'allure et les poses du personnage. Avec le duo, nous entrons dans le plus beau domaine de la musique, celui des âmes. Il ne s'agit plus ici de couleur locale, de habaneras et de séguédilles; comme dit le héros de Corneille, il y va de bien plus.

Dans ce duo, les deux caractères se posent et s'opposent nettement : José, l'être simple, faible, saisi corps et âme par un amour diabolique pour lequel il a déjà manqué à la discipline, pour lequel on sent qu'il manquera à l'honneur; Carmen à peine plus tendre qu'au premier acte, sans un instant de détente ou d'abandon. Sa danse seule est lascive, son chant est dur et sec, à ce point qu'il s'adapte de lui-même au rythme imperturbable des clairons sonnant la retraite.

José lui apportait pourtant une âme qui déborde d'amour. Avec quelle humilité il répond à la première bourrade de Carmen : *C'est mal à toi, Carmen, de te moquer de moi!* Carmen refusant de l'entendre, il lui saisit le poignet, tandis que la phrase démoniaque rugit à l'orchestre. Mais loin de menacer, de frapper peut-être, il s'agenouille. Toute sa colère tombe sous un regard, et de ses lèvres, de ses pauvres lèvres d'enfant du peuple, d'adolescent ébloui par cette fille, monte une admirable supplique d'amour.

Qui ne se rappelle la prière de Faust à Marguerite : *Laisse-moi contempler ton visage!* Elle se développait libre et sereine, et dans la nuit claire elle montait jusqu'aux étoiles. Ici, nous sommes dans un bouge; à terre gisent encore les éclats d'une assiette que Carmen a brisée pour s'en faire des castagnettes; à peine si les officiers et le torero sont sortis; les officiers, pour lesquels Carmen tout à l'heure prenait ses poses les plus impudiques; le torero, auquel elle a lancé une œillade déjà pleine de promesses; la fumée des cigarettes flotte encore au plafond, et dans cette atmosphère épaisse il semble d'abord que la phrase de José va étouffer. Mais il tire de sa veste la fleurette flétrie, qui a si longtemps reposé sur la toile grossière de sa chemise de soldat, et aussitôt, la musique se dégage, l'air se purifie, et la chambre infâme s'emplit d'amour. Quelle poésie, quelle piété le pauvre garçon met dans cette bonne fortune de barrière! Quel chant respectueux et plaintif à la fois, mais autrement troublé que la phrase de Faust! José raconte à Carmen tous les rêves de sa captivité; chaque phrase traduit un mouvement de son cœur, un désir de ses sens : regrets, remords, blasphèmes jetés à ce fatal amour, scrupules et pressen-

timens de malheur et de honte. L'orchestre se soulève lentement, de toute sa masse, le flot monte, monte toujours, et à ces mots : *Car tu n'avais eu qu'à paraître,* on dirait qu'il retombe et se brise. De cette page célèbre, tout est beau, tout est vrai, jusqu'à la cadence finale, jusqu'à cette suite d'accords, un peu bizarres, un peu grêles, qu'on a critiqués à tort et qui expriment si bien la défaite de José et son complet abandon à la passion qui l'a vaincu.

Non, dit froidement l'indomptable fille; *non, tu ne m'aimes pas;* à de si brûlans aveux d'amour elle ne répond que par la négation de cet amour. *Tu ne m'aimes pas, car... si tu m'aimais, là-bas... là-bas;* le rythme change, s'accélère. « De ce *là-bas, là-bas,* que chante la bohémienne, vague et fuyante patrie de sa race, arrivent des appels mystérieux de nature et de liberté. Il n'est pas banal, ce duo, que ne terminent point les transports accoutumés et l'unisson ou la tierce de l'amour heureux. José suppliait tout à l'heure, maintenant c'est lui que Carmen supplie. La phrase insidieuse enveloppe José; elle l'enserre, elle l'étreint de cercles toujours plus étroits, et quand elle a fini par l'étouffer, quand, près de céder, il garde le silence, alors la phrase obstinée reparaît une dernière fois à l'orchestre, mais tout bas, ironique et légère, avec un tintement moqueur, riant de l'œuvre achevée, de la honte acceptée et désormais certaine.

Là-bas, là-bas, dans la montagne! le troisième acte nous y conduit. La vie que José a choisie, vie errante et proscrite, le musicien nous la fait connaître. Par les sentiers pierreux, aux sons d'une sourde et presque craintive ritournelle, ils cheminent, les bohémiens, chantant un chœur mélancolique, auquel certaine descente d'accords chromatiques donne une teinte d'inquiétude et de triste rêverie. Voilà une de ces haltes purement musicales, que le compositeur sait ménager au courant de son œuvre; en voici d'autres encore : l'air de Micaëla, le chœur : *Quant aux douaniers, c'est notre affaire,* le trio des cartes où, par opposition avec la gaîté des deux petites bohémiennes, la morne résignation de Carmen devant les menaces du sort prend une grandeur farouche. Quelle belle phrase Carmen chante ici d'une voix sombre! Qu'elle est bien suivie, bien équilibrée, soutenue par un accompagnement immuable comme cette mort que les cartes s'obstinent à prédire!

Bientôt, après avoir repris haleine, le drame musical recommence. Avant de le dénouer, Bizet le résume. Il réunit une dernière fois tous les personnages; il nous les montre au point culminant de leur caractère, au paroxysme de leurs passions respectives et pour ainsi dire au comble d'eux-mêmes : Escamillo plus fat, José plus faible et plus violent, Micaëla plus douce, Carmen plus sau-

vage que jamais. Carmen a séparé les deux combattans, elle a arrêté le bras de celui qu'elle a aimé une heure hier, ce bras levé sur celui qu'elle aimera demain. Escamillo la remercie et s'éloigne, non sans avoir pris de son rival un congé insolent. Le refrain du toréro revient encore, mais sinon transformé, du moins modifié par des variantes de mouvement, d'harmonie et d'instrumentation. Au lieu d'éclater avec la franchise un peu vulgaire d'autrefois, la phrase gronde à l'orchestre, plus sourde, très liée, grosse de rancune et de haine.

Micaëla non plus ne chante pas comme jadis; si elle répète à José la touchante mélodie du premier acte, elle l'achève par un appel déchirant que la timide enfant n'avait pas trouvé jusqu'ici.

Quant à Carmen, elle parle à peine; mais de quel ton dit-elle à José : *Va-t'en, va-t'en, tu feras bien, notre métier ne te vaut rien!* Je l'entends encore, cette courte phrase, tomber note par note, dédaigneuse, insolente, avec un demi-sourire, des lèvres de Mme Galli-Marié, qui tournait autour de Micaëla, tout en toisant la frêle messagère d'un long regard de pitié.

José se redresse alors, et, saisissant à plein corps la cynique créature, il lui jette, il lui crache au visage sa colère et sa malédiction. Si brève que soit l'apostrophe, elle termine l'acte avec une puissance que ne saurait dépasser le plus développé des ensembles. Un pareil cri suffit pour tout faire craindre de ce forcené d'amour et de jalousie. Et voici que de la coulisse, du sentier qui tourne la montagne, arrive encore le refrain du toréro. Il s'éloigne, il s'éteint, et, rien qu'à l'entendre, rien qu'à voir sur le front de Carmen passer un éclair de plaisir, on se sent plier devant la loi mystérieuse et terrible du caprice féminin. L'amour de José, cet amour qui supplie et qui pleure, est bien mort maintenant. Place au nouvel amour, à celui qui s'en va là-bas, fier et chantant!

« Quand un tempérament passionné, violent, brutal même; quand un Verdi dote l'art d'une œuvre vivante et forte, pétrie d'or, de boue, de fiel et de sang, n'allons pas lui dire froidement : Mais, cher monsieur, cela manque de goût, cela n'est pas distingué. *Distingué!* Est-ce que Michel-Ange, Homère, Dante, Shakspeare, Beethoven, Cervantes et Rabelais sont *distingués?* Nous faut-il donc du génie accommodé à la poudre de riz et à la pâte d'amandes douces? Demandons plutôt à nos zouaves de monter à l'assaut en cravate blanche et en culottes de soie. » — Bizet, quand il parlait, ou plutôt quand il écrivait ainsi, semblait répondre d'avance à l'injuste reproche de vulgarité qu'on a fait à plusieurs passages de *Carmen,* notamment au début du quatrième acte : le défilé de la *cuadrilla* entrant dans le cirque. Le tableau musical est un peu

cru, mais à dessein. Voilà bien la brillante et bruyante Séville, et la foule espagnole se ruant aux arènes. Voilà bien l'ivresse universelle d'un jour comme celui-là, ivresse de chaleur, de soleil et de ciel bleu. Songez à la qualité de ce plaisir : une course de taureaux, et vous y trouverez exactement assortie la qualité de cette musique. La fanfare des cuivres est belle par la carrure seule, par l'aplomb de son rythme, inflexible et continu. Chaque groupe traverse la place, salué par le peuple en joie ; des accompagnemens lourds marquent le passage des picadores bardés de fer, et quand viennent les banderilleros, des traits s'échappent en fusées étincelantes comme les broderies d'or, légères comme les capes de soie. Escamillo paraît enfin, vêtu de pourpre, héros de la fête sanglante, et le refrain du toréador s'échappe de toutes les poitrines, sonore à faire crouler les murs de l'amphithéâtre. Mais Escamillo, plus soucieux qu'à son ordinaire, sourit à peine ; sa phrase galante : *Si tu m'aimes, Carmen,* est presque recueillie ; il sent qu'un rideau seulement le sépare d'une mort toujours possible.

Malgré l'insistance de ses compagnes, malgré certain petit motif d'orchestre qui revient plusieurs fois, comme un avertissement et une menace, Carmen demeure. Elle a aperçu José qui la guette ; elle marche droit à lui et l'interpelle. Alors s'engage une des scènes les plus saisissantes du théâtre lyrique contemporain, l'une des plus belles et des plus vraies à la fois. Un pareil dénoûment pour couronner une œuvre pareille, c'était plus que la promesse, c'était le témoignage actuel et glorieux qu'un grand musicien et qu'un grand homme de théâtre était parmi nous.

Ce duo, terrible *crescendo* de sentiment et de sonorité, part d'un rien, de quelques mots froidement échangés. Pas un muscle du visage de Carmen ne bouge ; elle semble parler à un autre que José et d'une autre qu'elle-même. Mais José peu à peu s'anime. *Carmen, il est temps encore,* dit-il, insistant sur chaque note de la phrase frémissante tout bas, mais déjà frémissante. L'impatience gagne Carmen et la même phrase revient, plus irritée cette fois, avec une péroraison plus chaleureuse. Après la brutale déclaration de Carmen : *Non, je ne t'aime plus,* immédiatement après, la note ripostant à la note, comme dans un duel pied à pied, un transport d'indignation saisit tout l'orchestre ; une clameur de reproche monte vers l'impudente fille, et, dans une admirable effusion, José jette tout à ses pieds : son amour, les débris de son honneur et le désespoir longuement amassé dans son âme. Carmen n'écoute même pas ; le bruissement de son éventail froissé dans ses doigts nerveux accompagne seul la déchirante prière. Mais, au milieu de ce duo, dans la solitude de la place déserte, voici que les trompettes

du cirque interviennent brutalement. La foule invisible souligne de ses cris les passes du combat. Alors, la vision de l'arène, évoquée d'un seul coup, saisit notre imagination, et nous suivons à la fois les deux scènes, les deux duels, unis par un lien de mort qui va se resserrant toujours. Désormais, c'est entre les deux drames une rivalité de hâte et d'émotion; d'un côté et de l'autre, le sang coulera presque en même temps. Chaque éclat de la fanfare redouble au cœur de Carmen l'impatience, et la rage au cœur de José. Carmen commence à fuir; José la poursuit et la devance devant la porte qu'elle voulait franchir. Terrible, il l'adjure de revenir à lui, et deux ou trois fois l'orchestre lance à la misérable le motif diabolique qui fut la sauvage devise de sa vie. Il le lance avec une solennité effrayante, pour bien marquer qu'il s'agit enfin de céder ou de mourir, et la phrase qui jadis revenait parfois rieuse et légère, toute fière de sa grâce et de sa liberté, la voilà maintenant prisonnière, terrassée, qui se débat avec des rugissemens. A l'intérieur du cirque, un tonnerre de cris et de bravos; le chant du toréador éclate, mais à l'orchestre, un contre-chant sinistre lui répond et lui donne une couleur funèbre. José lève le couteau, frappe, et soudain, brisé par l'effroyable crise, il tombe à genoux, tandis que sur le cadavre les quelques notes infernales reviennent pour la dernière fois, comme si la mort même n'avait pu triompher de l'indomptable créature.

Telle est la dernière page de Bizet, et la plus admirable. C'est de ce sommet qu'il tomba; c'est ici qu'il faut nous arrêter brusquement, comme la mort l'arrêta lui-même.

« Quand meurt un homme qu'on admire, a dit Gustave Flaubert, on est toujours triste. On espérait le connaître plus tard et s'en faire aimer. » Bizet nous inspira naguère cette admiration, cet espoir et cette tristesse. Enfin, pouvait se dire, en écoutant *Carmen*, le collégien que nous étions alors, un homme de génie s'est révélé; notre jeunesse aura son musicien. Hélas! trois mois plus tard mourait celui dont le chef-d'œuvre avait touché les fibres les plus profondes de notre cœur adolescent, celui que, dans le secret de nous-même, nous venions de proclamer un maître. De quels vœux, de quelle ardente sympathie nous rêvions de le suivre! Il eût été l'honneur de notre temps, au lieu d'en être seulement la plus brillante espérance! Nous l'aurions connu et aimé, et nous aurions porté cet hommage à son foyer au lieu de le déposer sur son tombeau.

CAMILLE BELLAIGUE.

L'AMÉRIQUE

A

L'EXPOSITION UNIVERSELLE

I.

Utilitaire et pratique, admirablement conçue quant au résultat à obtenir, impressionnant l'œil et frappant l'esprit, l'exposition des deux Amériques n'offre pas seulement à la curiosité des masses un attrait nouveau; elle est aussi, pour beaucoup, une révélation inattendue. Le nouveau monde apparaît, riche de réalités et prodigue de promesses, dans un cadre grandiose de palais exotiques. Si les formes extérieures qu'il s'est plu à leur donner évoquent le souvenir des civilisations disparues, à l'intérieur tout est d'hier, moderne, classé avec un art méthodique et savant. Tout y parle d'une race jeune, active, vigoureuse, d'un sol fertile, d'un climat propice à l'Européen, d'une culture intelligente, et, devant cette accumulation de matières premières, devant les produits de cette industrie à laquelle nos conquêtes scientifiques ont épargné les tâtonnemens dispendieux, les recherches improductives, on se demande jusqu'où pourront aller des peuples qui débutent ainsi.

L'avenir est à eux, et nous, leurs aînés, qui les avons précédés et leur avons montré la voie, qui, sur ces terres nouvelles, depuis des siècles, déversons le trop-plein de notre population, ces élémens disparates, danger pour des civilisations vieillies, recrues désirables pour des civilisations naissantes, ces impatiens de vie libre

et de grands espaces, nous pouvons être fiers des résultats obtenus par ces enfans de l'Europe. Ce sont eux, Français et Anglais, Espagnols et Portugais, Irlandais et Italiens, hommes du nord et hommes du sud, qui ont fondé, créé ces républiques florissantes et ce vaste empire du Brésil, colonisé et mis en valeur ces terres incultes, décuplé l'actif commun de l'humanité, ouvert aux besoins d'expansion et aux capitaux de l'ancien monde un champ sans limite. Ce continent, découvert et peuplé par l'Europe, s'est richement acquitté avec l'or du Mexique et de la Californie, l'argent du Nevada, avec les céréales du Canada et des États-Unis, avec les troupeaux de la République argentine, les produits tropicaux de l'Équateur, du Guatemala, du Nicaragua, de San-Salvador, du Brésil, de l'Uruguay et du Paraguay. Il a payé sa dette, et au centuple, à l'Europe, et l'Europe reconnaissante applaudit aux efforts de ses colons, s'enorgueillit de leurs succès.

Plus qu'aucune autre, la France le peut faire. Mieux que d'autres, en effet, ces états nouveaux ont répondu à son appel, et ce n'est ni l'un des moindres attraits de notre Exposition, ni l'une des moindres surprises qu'elle ménage à ses visiteurs, que cette révélation soudaine, sur les rives de la Seine, des étonnantes richesses de la jeune Amérique. Pour la première fois, elle s'affirme dans sa cosmopolite variété et dans son individuelle originalité ; non plus sous la forme banale, économique et confuse de produits similaires, classés, selon leur nature, dans un local commun, mais en laissant à chaque pays le soin d'édifier à sa guise son cadre particulier, d'organiser et de classer, suivant leur importance, d'exposer seul et chez lui, les produits de son sol et de son industrie. L'essai a réussi au-delà de toute attente et le succès est complet. A l'exception de la grande république des États-Unis, dont les preuves n'étaient plus à faire et qui occupe au Champ de Mars, dans le Palais des arts libéraux une place à peine proportionnée à son importance, et du Canada, dont nous regrettons l'absence, sans mettre en doute la sympathie, les autres nations des deux Amériques ont tenu, cette fois, à recevoir chez elles leurs visiteurs.

Elles n'y ont rien perdu, et notre Exposition y a beaucoup gagné. L'infinie variété de ces constructions, les divers types d'architecture adoptés, outre qu'ils parlent aux yeux et à l'imagination, réveillant un passé disparu, évoquant et précisant des origines jusqu'ici peu connues du plus grand nombre, contribuent puissamment à fixer, dans les mémoires les plus rétives, le souvenir des choses vues. Un ensemble distinct et complet, un enseignement précis, se dégagent de ces visites séparées, faites dans des constructions de style et d'aspect si différens; la forme extérieure

hante les yeux, gravant dans l'esprit l'inoubliable vision d'un monde exotique, d'une faune et d'une flore tropicales, d'une histoire d'hier greffée sur des civilisations dont les formes s'incarnent en des temples symboliques, en de fastueux palais, en de frais et gracieux pavillons.

Sur ce continent nouveau dont, pour nous, l'histoire semble, en effet, dater d'hier, que de ruines mystérieuses! Qui nous dira quelles mains ont édifié, quelles races ont habité ces villes et ces palais du Yucatan dont l'aspect grandiose étonne le voyageur européen, ces gigantesques murailles de la *Demeure du Nain*, près d'Uxmal; ce temple des *Monjas*, aux fresques étranges, aux serpens de pierre enlacés, aux bas-reliefs déroulant leur interminable procession de guerriers, de dieux et de princes richement parés; ces palais enfouis dans la forêt dont le silencieux et séculaire effort lentement disjoint les pierres, descelle les escaliers, gravissant les hautes rampes et, sur le sommet envahi, à travers les toitures effondrées, déploie son vert panache comme un drapeau sur une forteresse emportée? Qui étaient ces *Mount Builders* dont les monticules jonchés de débris couvrent le sol de l'Ohio, que l'on retrouve au Texas, et qui, sur leurs ruines colossales, n'ont laissé d'autres vestiges de leur art, d'autres traces de leur existence que les puissantes assises de leurs cités écroulées? Au Pérou et dans la Bolivie, au Mexique et aux États-Unis, dans l'Équateur et le Guatemala, on retrouve ces ruines entassées, pierres tombales sans noms et sans dates, sous lesquelles dorment *les Antiguos*, ancêtres, et peut-être victimes, des tribus indiennes dont les descendans faméliques, cantonnés dans les *Réserves*, achèvent de s'éteindre trop lentement encore au gré de l'Américain qui convoite leurs terres et, de leur vivant, se dispute leur misérable héritage.

Et tel est le prestige que le temps imprime à ce qui fut, que l'Européen, longtemps dédaigneux de ce passé dont les vestiges gênaient son orgueil, dont l'antiquité lui rappelait qu'il n'était lui-même qu'un parvenu sur ce sol dont il prétendait faire remonter l'histoire à son avènement, aujourd'hui en étudie pieusement les débris, demandant à la science de lui révéler ce qu'il ignore, s'efforçant de pénétrer les secrets de ceux qui l'ont précédé, de reconstituer leur passé et leur vie.

Où que ce soit qu'aille l'homme, l'homme l'a devancé. Les couches humaines se superposent aux couches comme le sol d'alluvion aux terrains primitifs, secondaires et tertiaires. Où que ce soit que l'homme fouille, il met à découvert une tombe, des ossemens, des vestiges d'êtres disparus qui, ainsi que lui, ont vécu, aimé, souf-

fert et passé, humbles ou puissans, tous aujourd'hui également inconnus.

Lorsqu'à la fin du xve siècle Christophe Colomb découvrait ou retrouvait ce merveilleux continent dont les richesses cataloguées et classées s'étalent sous nos yeux, lorsque plus tard Fernand Cortez et Pizarre, Almagro et Pinçon envahirent le Mexique et le Pérou, le Brésil et le Chili, ces rudes aventuriers, soldats de fortune et grands capitaines, avides d'or et de pouvoir, ivres d'orgueil patriotique et de fanatisme religieux, incarnaient en eux le sombre et tyrannique génie de leur race et de leur temps. Ils étaient bien les descendans de ces Ibères et de ces Visigoths, ennemis implacables de l'Arabe qui jamais ne les soumit, du païen qui jamais ne les convertit, contre lequel ils luttèrent sans relâche et qu'ils rejetèrent en Afrique, de ces Espagnols qui, un moment, faillirent être les maîtres du monde et l'eussent été, si la bravoure suffisait pour le conquérir et le génie politique pour le garder.

Certes, on eût été ébloui à moins que ne le furent ces faméliques héros quand leurs hardis coups de main leur livrèrent successivement des provinces plus grandes que des royaumes, des rançons à payer un empire. En vingt ans, ils eurent tout pris, du Mexique à la Patagonie : 15,000 milles de côtes; dans l'Amérique du Sud : un continent de treize cents lieues en longueur, de mille en largeur. Sous leurs yeux, familiarisés avec la caillouteuse et dure terre d'Espagne, aux rivières rares et sèches, se déroulaient les riches et fertiles vallées de Mexico, de Quito, de Bogota, de la Paz, d'Ayacucho, de Potosi, des fleuves comme l'Orénoque, la Plata, les Amazones, la Magdalena, des forêts séculaires où le soleil et les pluies des tropiques faisaient croître et s'épanouir une flore incomparable, une faune vigoureuse entre toutes. Sur ce sol merveilleux, pour eux que de surprises ! passer en une journée des terres chaudes aux zones tempérées, rencontrer, ici, des climats où, de trois mois en trois mois, ailleurs de six mois en six mois, la sécheresse et la pluie alternent régulièrement, d'autres enfin où il ne pleut jamais et où le fracas du tonnerre est inconnu.

Puis, une population intense qui, se resserrant, les eût étouffés, et qui, frappée de terreur, s'inclinait devant le blanc ainsi que devant un Dieu, apportant à ses pieds, pour apaiser sa colère, l'or que le blanc aimait, les pierres précieuses qu'il convoitait, dépouillant ses temples, se dépouillant elle-même pour l'enrichir, lui livrant ses mines dont l'Espagne et le Portugal tiraient en trois siècles 28 milliards et demi de francs, sans compter ce que l'on avait pris à l'Indien : de quoi charger des galions et faire de l'indigente Espagne le pays le plus riche du monde. Après avoir accepté, le

conquérant demandait, puis il prenait et, pour aller plus vite, pour prendre davantage, il pillait et tuait, provoquant d'effroyables révoltes, les noyant dans le sang, ne doutant ni de lui, ni de son droit, insouciant de l'avenir, brave comme un reître, besogneux comme un mendiant, prodigue comme un parvenu, orgueilleux et fanatique ainsi que tout bon Castillan catholique, ami de Dieu, ennemi de l'hérétique.

Qu'importaient à un Pizarre la civilisation et l'antiquité des Incas, successeurs des Aymaras; à Fernand Cortez la civilisation des Aztèques, fondateurs de Mexico, et Montézuma, leur roi héroïque trahi par la fortune et grandi par l'adversité? Qu'importaient les ruines accumulées, l'incendie dévorant des œuvres d'art et des souvenirs, nettoyant et balayant le sol sur lequel l'Espagne va s'établir, qu'elle va coloniser, peupler, exploiter jusqu'au jour où elle le perdra, où un vent de colère et de tempête soufflant d'une extrémité à l'autre de son immense empire lui ravira sa conquête et, de ses royales provinces, dépendances de la couronne, fera des républiques indépendantes.

Bien différent du sort de l'Asie fut celui de l'Amérique. L'Atlantique était trop large pour que, d'Europe, on pût entendre les cris des victimes. L'Angleterre a pu pressurer l'Inde anglaise, lui faire suer son or; mais Warren Hastings lui-même a reculé devant l'effroyable hécatombe, et, l'eût-il voulue, ses soldats s'y fussent refusés. Pour quelques centaines de millions qu'il vola, l'Inde entière faillit se soulever, et force fut à ceux-là mêmes qu'il soudoyait à Londres, pour ne rien voir et ne rien entendre, de le rappeler, de le destituer et de le mettre en jugement. Il acheta ses juges comme il achetait ses surveillans, il fit mine de rendre gorge et garda son butin; mais, lui parti, l'Inde respira.

L'Indien d'Amérique n'en eut pas le temps. Il mourut stoïquement, inhabile à se défendre. Sur son sol fumant, sur ses cités en ruines, une autre race s'établit. A son sombre et intolérant génie il faut un continent où elle règne seule, où rien n'éveille ses fanatiques fureurs, où les rares survivans embrassent sa foi et courbent la tête; à ce prix elle les tolérera comme esclaves.

Esclaves, ils le furent et le restèrent longtemps; et comme le travail servile répugne aux mains de leurs maîtres, faites pour manier l'épée et porter la croix, de hardis navigateurs iront sur toutes les mers recruter des travailleurs pour les colonies naissantes. Il en faut pour la catholique Espagne et la protestante Angleterre; pour Cuba, la perle des Antilles; pour Porto-Rico, qui en absorbe 200,000; pour le Pérou, où 800,000 Indiens travaillent, courbés sous le fouet; pour toute l'Amérique centrale, où le nègre rem-

place l'autochtone disparu, et où le métis va pulluler. Il en faut pour la grande république des États-Unis, où 5 millions d'Africains défrichent les plantations du Sud, récoltent le coton et le café, roulent la canne à sucre.

Et il en sera ainsi pendant trois siècles et demi, jusqu'au 2 avril 1865, où, dans Richmond occupée par le général Grant, le dernier esclave sera libre dans l'Amérique du Nord; jusqu'au 13 mai 1888, où l'héritière du trône du Brésil, Isabel *la Rédemptrice*, proclamera l'affranchissement des derniers esclaves de l'Amérique du Sud.

Mélange de races, couches humaines superposées. Au-dessous du colon d'aujourd'hui on retrouve le nègre esclave, les Peaux-Rouges, l'Indien autochtone, l'Inca, l'Aztèque, puis leurs ancêtres, *los Antiguos*, dont les légendes perdues nous révéleraient, avant eux, d'autres agglomérations ignorées. Mélange d'Indiens, d'Asiatiques, de Malais, de Hollandais, d'Anglais, d'Espagnols, de Français, d'Italiens, de Portugais et d'Allemands; vaste creuset où sont venues se fondre et se confondre des populations diverses d'origine et de couleur pour former un peuple nouveau, conservant l'ineffaçable empreinte des races conquérantes et supérieures : de la France au Canada et dans la Louisiane; de l'Angleterre dans l'Amérique du Nord; de l'Espagne, du Rio-Grande au cap Horn; cette dernière, de beaucoup la plus profonde et la plus étendue.

Entre les mains de l'Europe, qui l'a découvert il y a près de quatre cents ans, qu'est devenu ce continent? Quatre siècles sont peu de chose dans la vie de l'humanité, mais ici les événemens ont marché vite; ni longs efforts pour arracher une population autochtone à sa barbarie native, ni lents tâtonnemens pour lui faire franchir les étapes successives dans la voie du progrès, mais une colonisation comme le monde n'en avait pas encore vu; un continent civilisé déversant sur un continent nouveau le surplus de sa population; tous deux marchant du même pas vers le même but, par les mêmes moyens; l'Europe transplantée en Amérique avec ses traditions, ses idées, ses croyances et ses moyens d'action, l'une à l'autre reliées par la vapeur et l'électricité à travers l'Océan soumis.

L'exposition des deux Amériques répond à cette question.

II.

Elle y répond triomphalement; et, dans ce défilé d'états dont l'aîné vient de célébrer le premier centenaire de son indépen-

dance, dont les plus jeunes comptent à peine un demi-siècle de vie nationale, chacun expose aux yeux de l'Europe étonnée un amoncellement de matières premières et de produits fabriqués dépassant toute attente, des richesses auprès desquelles pâlissent celles de la vieille Asie. Et, pour qui sait voir, ce qu'ils exposent n'est que peu de chose encore; les promesses de l'avenir dépassent les réalités du présent, promesses réelles et certaines, représentées par les productions d'une agriculture en progrès, par les minerais extraits du sol, par les lingots d'or et d'argent, par les résultats acquis d'une industrie naissante, chaque année croissante.

A elle seule, l'exposition des États-Unis révèle tout un monde. Ils sont là 80 millions aujourd'hui, 100 millions à la fin de ce siècle, qui, en moins de quarante années, ont bouleversé les conditions économiques, modifié les lois financières de l'univers, jetant sur les marchés européens plus de 15 milliards d'or et d'argent, produisant annuellement pour plus de 6 milliards de céréales, exportant plus d'un milliard en coton, en voie de révolutionner le monde par la formidable impulsion donnée aux applications de la vapeur et de l'électricité, par leurs prodigieuses inventions. En tout sens ils élargissent le domaine de l'activité humaine, s'annexant les idées, mieux que d'autres les territoires, débordant de vie et de force, aspirant ouvertement au premier rang à la tête des nations civilisées.

Leurs succès justifient leurs prétentions. Tout les favorise et les seconde. Il semble qu'en prenant possession de ce vaste continent leur génie se soit haussé, dans ses conceptions hardies, aux proportions de son étendue, de la variété de son climat, de son sol et de ses productions. Chez eux et en eux tout est démesuré : les cataclysmes de la nature comme les fortunes soudaines, les guerres civiles comme la prospérité nationale, les aspirations comme les réalités, l'effort ainsi que le résultat. Seuls au monde, ils voient l'or affluer dans le trésor public au-delà de toutes prévisions, menacés de pléthore alors que l'Europe plie sous le poids des emprunts. Leur réseau de chemins de fer dépasse déjà de 15,000 kilomètres celui de l'Europe entière; les 50 milliards que représente la valeur de leurs fermes rendent annuellement plus de 10 milliards, dont 2 1/2 pour l'exportation. Leurs 255,000 fabriques leur ont coûté 15 milliards; elles occupent 3 millions d'ouvriers, dont le salaire atteint 5 milliards, et dont la production dépasse 25 milliards.

Chaque année ces chiffres croissent, ainsi que ceux de la population, ainsi que l'ardeur et les hautes visées de la race, qui n'aspire à rien moins, aujourd'hui, qu'à monopoliser le commerce de

l'Amérique entière en l'englobant dans son tarif protecteur, en étendant à elle et sur elle la théorie de Monroe : *l'Amérique aux Américains*. Conception gigantesque du sénateur Frye, reprise par M. Blaine, et sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir; conception d'une réalisation douteuse, croyons-nous, et que MM. Lourdelet et A. Prince ont, dans une intéressant et récente brochure (1), signalée à l'attention de l'Europe. Dans la voie où cette race marche à pas rapides, on a peine à la suivre; à chacune de nos expositions, elle accourt, avec une sympathie dont la France lui est reconnaissante, et aussi avec l'assurance que donne le succès. A chacune elle apparaît plus grande, plus riche et plus prospère, étalant à nos yeux une conquête nouvelle due au génie de ses inventeurs, une richesse déjà connue, mais doublée ou triplée, d'ingénieuses machines allégeant le labeur de l'homme, substituant leurs bras d'acier, qui ne se lassent jamais, et que la vapeur met en branle, aux forces humaines qui s'usent et défaillent. Si l'Europe lui a montré la voie, elle l'a élargie et aplanie; à cette heure, en plaine roulant, elle nous devance, confiante en l'avenir.

Quand il fut question de l'Exposition de 1889, les États-Unis acceptèrent, des premiers, l'invitation de la France; 1,250,000 francs furent votés par le congrès; le gouvernement prit en outre à sa charge les frais de transport des produits; trente-huit états nommèrent chacun un commissaire spécial sous la direction du général Franklin, commissaire-général; quinze cents exposans s'offrirent et 8,000 mètres carrés de superficie furent demandés et obtenus. Ils sont bien remplis, et l'exposition américaine a grand air. Non qu'elle ait cherché dans le luxe de son étalage un succès facile, un éclat emprunté; ces allures de parvenu ne sont pas de mise pour un aussi grand pays, et la simplicité voulue de la décoration, qui consiste en drapeaux des états fédérés, rehausse d'autant la grandeur réelle, la valeur intrinsèque des résultats obtenus et des produits exposés. Il n'est pas jusqu'à l'uniforme sobre, la haute stature, l'allure martiale des soldats de l'armée régulière qui n'impressionnent l'esprit. En parcourant ces vastes travées du Champ de Mars où figurent tant de produits de sols et de climats différens, on se sent chez une grande et riche nation qui, dans tous les genres d'industrie, a fait d'étonnans progrès et peut, sans présomption, se mesurer avec l'Europe. Le vase du centenaire, en argent massif, pesant 60 kilogrammes; les bijoux de Tiffany, dont

(1) *Étude sur le congrès des trois Amériques* (Bulletin de la chambre syndicale des négocians-commissionnaires).

un collier d'une valeur de 2 millions; les pièces d'orfèvrerie de Meriden, les cristaux et les porcelaines de Collamore, dénotent un art avancé.

Au centre, les minerais d'or, d'argent et de diamans attestent les merveilleuses richesses de ce sol d'où l'industrie humaine a su extraire de fabuleux lingots, déversant sur le monde un flot de métaux précieux, sang nouveau infusé dans un corps anémié, le rajeunissant et lui rendant ses forces. De ce bain d'or a surgi un monde métamorphosé, pour qui ce qui était difficile est devenu facile, ce qui était impossible, faisable. Entre les notions économiques d'aujourd'hui et celles de 1840, ce ne sont pas cinquante années, mais des siècles qui se sont écoulés, tant et si rapidement les idées, les conceptions, les calculs et les chiffres ont changé. L'homme en est-il plus heureux, les guerres sont-elles moins fréquentes, les impôts moins onéreux, le présent moins lourd, l'avenir moins sombre? Non certes; mais l'ouvrier, mieux vêtu, vit mieux; monté plus haut, l'homme voit plus loin; l'horizon s'est élargi, les besoins ont crû avec les moyens de les satisfaire; les distances supprimées ont rapproché les nations et multiplié les heurts. A chaque progrès accompli correspond une charge nouvelle, mais il dépend de l'homme de diminuer ces charges, et le progrès acquis demeure. Nul ne voudrait revenir en arrière, et l'irrésistible élan entraîne même les plus récalcitrans.

C'est le *go ahead* américain, mot significatif, plus expressif et moins vague que notre mot de progrès. C'est la marche en avant, à travers obstacles et fondrières, le pont hardi jeté par-dessus le torrent qui barre la route, le tunnel percé dans la montagne qui se dresse à pic, la course à travers le temps et l'espace vers un avenir entrevu, souhaité, auquel l'humanité tend de toutes les forces de son âme et de sa volonté, convaincue que le repos, la paix et le bonheur sont là-bas, au terme, et l'attendent. Et nul n'y tend avec plus d'ardeur et d'élan que cette grande république dont une guerre civile, sanglante entre toutes, prolongée pendant trois années, n'a ni affaibli la foi dans ses institutions, ni déconcerté l'optimisme. Sans relâche elle travaille, fouillant son sol dont elle tire, outre sa subsistance, de quoi nourrir une partie de l'Europe, exploitant ses carrières et ses mines, ses rivières et ses lacs, ses prairies et ses forêts, découvrant sans cesse quelque produit nouveau. A côté des magnifiques bois de construction du Maine elle nous montre, cette fois, des troncs de jade et d'agate, des bois pétrifiés de l'Arizona et du Minnesota, marbre végétal créé par le lent travail des siècles, irisé de cristaux aux reflets de topazes et d'améthystes, forêt marmoréenne enfouie dans les cendres et la lave de volcans éteints, révélant aux yeux surpris, sous l'écorce intacte et pétrifiée des

chênes et des cèdres, l'exquise nervure, miroitante et brillante, capricieusement nuancée des plus merveilleuses couleurs.

Du chêne et de l'érable sont construites ces voitures d'une incomparable légèreté que l'Américain affectionne, ces élégans traîneaux, ces victorias et ces coupés qui, par leur bon goût et leur sévère correction britannique, plaisent à l'œil européen. Nous admirons moins l'exposition des tabacs. Vieillotte dans sa conception, elle s'ingénie à reproduire, en matière première, les enseignes bariolées et les types bizarres inséparablement associés, semble-t-il, avec les tabacs de Richmond. Une industrie qui se chiffre par un total annuel de 500 millions de livres et une valeur de 180 millions de francs eût gagné à être mieux présentée. Dans un angle de la section admirez, en revanche, la parfaite simplicité avec laquelle sont exposés les résultats obtenus par le téléphone. Les chiffres parlent seuls, avec une irrésistible éloquence : 275 millions de francs sont aujourd'hui engagés dans cette application naissante qui compte 1,200 bureaux centraux, intermédiaires de 1 million de communications par jour.

En face, notez avec quelle aisance fonctionnent ces machines à écrire, d'une construction si simple, dociles aux doigts qui leur dictent les mots. Le jour approche peut-être où leur clavier léger, plus rapide que la plume, déterminant un alignement plus parfait, un trait plus net, se substituera entièrement à elle. En principe, le problème est résolu et, dès aujourd'hui, on obtient une vitesse triple de celle de l'écriture, un caractère uniforme et clair, un intervalle d'une régularité mathématique entre chaque lettre et chaque mot; sur un papier non réglé une ligne automatiquement droite; la possibilité de tirer, du même coup, plusieurs copies du même texte par l'interposition du papier carboné entre les feuilles superposées. Aussi, aux Etats-Unis, l'usage s'en est-il promptement répandu, et il n'est pas douteux qu'on n'adopte ces machines en Europe le jour où un emploi croissant permettra de les établir à des prix moindres.

Mais si riche et si intéressante que soit l'exposition des États-Unis dans les travées du Champ de Mars, elle est loin de donner une idée complète des progrès réalisés. C'est à l'Exposition agricole et dans la galerie des machines que se révèle surtout la puissance productrice de la grande république américaine. Là, blé, orge, avoine, maïs, coton, laine, sucre, viandes, catalogués et classés, nous parlent des 250 millions d'hectares en pleine culture qu'elle exploite, d'une population qui, en vingt-huit ans, de 1859 à 1887, a augmenté de 95 pour 100, alors que la valeur de ses produits agricoles s'élevait de 8,375 millions à 19,355 millions. Ici, les machines en mouvement attestent l'effort vigoureux d'un peuple pour

affranchir son industrie. Puis, dominant cet ensemble gigantesque, ce formidable outillage et cette exubérante production, l'exposition d'Edison, monument étrange, occupant à lui seul près de 700 mètres carrés. Ce nom suffit pour attirer les regards, nom américain devenu universel comme l'homme qui le porte, en qui s'incarne l'inventif génie, l'esprit chercheur, curieux et essentiellement pratique d'une race.

Ce que cet homme, secondé par ses aides, a noté de résultats, examiné de causes et observé d'effets est incalculable. Ses merveilleuses inventions n'ont ni lassé ses forces ni ralenti sa marche. Aux applications nouvelles d'un principe déterminé et connu comme l'électricité, succède le phonographe. A la plume électrique, dont on constate les avantages, mais dont on critique le prix élevé, il oppose lui-même son miméographe, simplifié, remplissant le même but, et, côte à côte, il expose ses deux inventions concurrentes, laissant au public le soin de décider quelle est la meilleure. Pour la lumière électrique, son premier brevet date d'août 1876. Complétant son œuvre par des améliorations successives, il prend neuf brevets nouveaux en 1879, autant en 1880, soixante-quatre en 1881, quatre-vingt-trois en 1882; en janvier 1889, il en a déjà enregistré trois cent vingt-neuf et n'est pas au bout.

Pour le phonographe, notons ce que lui-même raconte au rédacteur du *New-York Herald* qui lui demandait en riant ce qu'il devait penser d'une rumeur attribuant à Edison l'invention d'une machine à l'aide de laquelle un résident de New-York put voir ce que sa femme faisait à Paris : « Je ne sais pas si ce serait là un service à rendre à l'humanité ; les femmes protesteraient. Mais, à parler sérieusement, je travaille en ce moment à une invention qui permettrait à un habitant de Wall Street de téléphoner à un ami, à Central Park, à l'extrémité de la ville, et de voir cet ami pendant qu'il causerait avec lui. Cette invention-là serait utile et pratique, et déjà j'ai obtenu des résultats qui me satisfont, en reproduisant des images à cette distance. »

Signalons encore en passant, car l'exposition d'Edison prendrait à elle seule un volume : le motographe électrique, le télégraphe automatique, le séparateur magnétique des minerais et tant d'autres découvertes ingénieuses en voie d'élaboration dans ce cerveau puissant. Ses compatriotes sont fiers de lui et à juste titre. Il projette, sur leur exposition de 1889, le même incomparable éclat que le formidable feu électrique qui domine son buste projette sur le pavillon où brille son nom.

A côté de leurs richesses agricoles et de leurs inventions industrielles, c'est avec un légitime orgueil que les États-Unis exposent les résultats obtenus par leurs grands éditeurs : Houghton, Mifflin

et Cie, D. Appleton, Barnes et Cie, Lippincott, Lothrop et autres dont les noms sont aujourd'hui bien connus en Europe. Avec orgueil aussi ils nous montrent ce qu'ils ont su faire dans ce domaine de l'éducation populaire, où ils ont devancé l'Europe. Cette exposition scolaire eût gagné toutefois à être plus étendue et plus complète. Telle qu'elle est, elle assigne à Boston une incontestable supériorité.

Ces choses-là vues, demandez aux œuvres de leurs artistes de compléter l'impression ressentie, de vous révéler ce que peut donner, dans ce domaine autre de l'esprit humain, la race utilitaire et pratique dont vous avez admiré le colossal effort et la surprenante richesse. Trop jeune encore pour avoir un passé artistique, quel avenir s'offre à elle, quelles sont ses idées et ses tendances, ses conceptions et son but? Où en est-elle de cette période d'initiation qu'ont traversée tous les peuples avant que leur génie original se révélât à eux, dans l'œuvre d'un maître, dégagée des scories de l'imitation servile, de la reproduction sans âme et sans foi? Là, comme ailleurs, vous retrouverez l'effort persévérant, mais là plus qu'ailleurs vous discernerez, sous l'influence des maîtres passés et modernes, une note personnelle, une aspiration à s'ouvrir vers l'idéal des voies nouvelles, une conception particulière de la vie, de la nature et de la lumière. Leur art, comme leur génie, est l'antithèse de l'art et du génie de l'Extrême-Orient. Il dérive du nôtre, et leur individualité plus accentuée se trahit par une recherche plus tourmentée. La vivacité de l'impression aboutit parfois à une excessive intensité d'expression qui dépasse le but, mais qui, assagie par l'expérience, l'atteindra.

De cet ensemble de l'exposition des États-Unis, du groupement sans lacunes, du tout, harmonieux dans ses proportions vigoureuses, se dégage, nette et claire, la vision d'un grand peuple, d'une nationalité jeune et puissante. Elle a, sans faiblir, supporté l'épreuve de la guerre étrangère et de la guerre civile, de la prospérité qui amollit les âmes, de la richesse qui mine les empires. Avec confiance elle marche de l'avant, et la France qui l'a vue naître, qui a aidé ses premiers pas, la suit d'un œil sympathique dans la voie où l'attendent de hautes destinées.

III.

En quittant les États-Unis, nous pénétrons dans un autre monde; la race anglo-saxonne cède la place à la race espagnole, et, dans ce vaste continent, nous ne la retrouverons plus. Elle en détient près de la moitié, et, sur le reste, étend son ombre. Ombre grandissante, voisinage dangereux. Qui le sait mieux que le Mexique, à qui

ce voisinage a coûté plus de la moitié de son empire : le Texas et le Nouveau-Mexique, le Colorado et l'Utah, l'Arizona, le Nevada et la Californie ; sept États nouveaux annexés aux États-Unis, États de l'or et de l'argent, États de grande culture et de grande pâture, emportés dans une rapide campagne par une poignée d'hommes ; tardives représailles des conquêtes d'aventuriers, qui, trois siècles et demi auparavant, faisaient tomber aux mains de Fernand Cortez et de ses compagnons le riche et florissant empire des Aztèques. Un hardi coup de main a repris à la race espagnole ce qu'avait ravi aux légitimes possesseurs du sol une injuste aggression : un territoire immense que le Mexique, épuisé par la guerre d'indépendance et ses discordes civiles, laissait en friche.

S'il a chèrement payé ses fautes, ses *pronunciamientos* et ses dictatures militaires, si la fortune ne lui a épargné ni les avertissemens ni les revers, après avoir, et au-delà, comblé les ambitions et rassasié la cupidité des premiers envahisseurs, si le génie fanatique et sombre de l'Espagne de Philippe II, après avoir brillé d'une lueur livide sur un continent dévasté, a failli disparaître à jamais dans une série de revers inouïs, l'éclipse n'a été que momentanée. Ce que l'Espagne a perdu, l'Espagnol l'a gardé ; aujourd'hui, comme il y a trois siècles, il est en possession de toute l'Amérique méridionale et centrale, d'une partie de l'Amérique septentrionale. Si les noms sont changés, si les provinces royales sont devenues des États républicains, la souveraineté est demeurée aux mêmes mains, morcelée, divisée, mais agissante et vivante, et nous assistons en ce moment à un puissant réveil de ces nationalités du même sang. Du Rio Grande au cap Horn, un souffle nouveau a passé, réveillant les ambitions endormies, les espoirs ajournés, secouant la longue torpeur, suite des grands efforts faits pour conquérir l'autonomie et arracher à la métropole la reconnaissance de l'indépendance des colonies.

Dans un palais aztèque, dont la construction n'a pas coûté moins d'un million, palais aux massives murailles et aux roides escaliers, au portique soutenu par deux puissantes cariatides et couronné par Tonatiuh, emblème du soleil, le Mexique expose aux regards curieux les produits de son sol et de son industrie : sol étrange où, par gradins successifs, le climat change, la température s'abaisse, où, des terres chaudes, on s'élève aux terres tempérées, puis aux terres froides, où les produits des tropiques coudoient ceux de nos zones ; industrie naissante, créée, alimentée par les capitaux et les machines de l'Europe et des États-Unis, mais chaque jour plus prospère et plus rémunératrice. Dans le salon central, de 40 mètres de long sur 24 de large, s'étalent bois et minerais, chanvres et cordes,

tabacs et cigares; un monumental escalier à double voie donne accès aux galeries supérieures où s'entassent les collections d'objets d'art, les produits naturels et industriels. Le jour tombe de haut, éclairant d'une manière uniforme, sans ombres ni reflets, les murailles tapissées d'objets.

Dans les deux pavillons, des groupes symboliques personnifient le passé. Les divinités aztèques, dieux de l'agriculture et des pluies, des arts, de la chasse et du commerce, les guerriers de l'antique histoire, depuis Izcoati, fondateur de la monarchie, jusqu'à Cuilahuac, le héros de la *noche triste,* contemplent, impassibles, la marche d'une civilisation nouvelle, d'un art et d'une industrie ignorés d'eux.

Principal instrument de la conquête du Mexique, le cheval et l'équipement du cheval figurent en place d'honneur à l'exposition mexicaine. Ils attirent et captivent les regards de la foule qui se presse autour de ces selles merveilleuses rehaussées de plaques d'argent, de ces *sombreros* aux lourdes ganses d'argent, de ces costumes pittoresques du *caballero* classique, de ces souples *lassos*, de ces mors et éperons d'argent massifs, de ces élégans *ponchos*. On comprend le rôle que joue le cheval dans la vie du Mexicain, dont il est l'inséparable compagnon, piédestal de l'homme auquel il donne toute sa valeur, qui ne se sent lui-même que sur son dos, cavalier infatigable, dompteur émérite, médiocre agriculteur, intelligent éleveur, dédaigneux du travail manuel, qu'il estime servile, qu'il abandonne à l'Indien, mettant son orgueil et sa joie à parader dans les rues de sa grande capitale ou à courir dans les vastes pampas, portant souvent sur lui tout ce qu'il possède, boutons, plaques d'or ou d'argent incrustés dans sa selle et surchargeant ses vêtemens.

Dix millions d'hommes, dont près de 7 millions d'Indiens, peuplent les vingt-sept états de la république, échelonnés sur les côtes de l'Atlantique et du Pacifique, sur les hauts plateaux, qui, à eux seuls, comprennent les trois quarts de la superficie du Mexique et que les montagnes abritent des vents des deux océans. Dans la région du nord, le bétail abonde, dans les États du centre les mines d'argent ont produit d'incalculables richesses et donnent encore d'énormes rendemens. Si les jours sont passés où don Pedro Torreros retirait des mines de Real del Monte 132 millions et achetait à Charles III le titre de comte de Régla, les minerais qu'expose le Mexique attestent que l'antique richesse de ses mines est encore loin d'être épuisée; la mine de Santa-Gertrudis a payé à ses actionnaires, en peu d'années, trente-neuf dividendes de 100,000 francs chacun.

Dans ces vingt dernières années, le Mexique, en paix à l'inté-

rieur et à l'extérieur, a fait de grands progrès. Nombre d'industries nouvelles ont surgi dans ce pays, où le sol et le climat se prêtent merveilleusement à tous les genres de productions, où les matières premières les plus dissemblables sont réunies. Mais, si favorisé qu'il soit de la nature, le Mexique a deux périls à redouter : à l'intérieur, les soulèvemens et les *pronunciamientos* militaires ; à l'extérieur, le redoutable voisinage de la grande république des États-Unis. C'est à les conjurer que doivent tendre les patriotiques efforts de ses hommes d'état.

Guatemala, la plus peuplée des cinq républiques de l'Amérique centrale, a construit, à l'Exposition du Champ de Mars, un véritable petit palais en bois. Les visiteurs y affluent, attirés par un effet décoratif du meilleur goût, retenus par un étalage savant des richesses exposées. Dans la salle centrale, d'élégantes statuettes font apparaître aux yeux les types originaux et variés des Indiens et des résidens, leurs costumes pittoresques, leurs attitudes d'un fin modelé. A gauche, des étoffes éclatantes, des ponchos aux riches couleurs qu'affectionnent les habitans des zones tropicales, des tissus de soie, de laine et de coton artistement drapés ; à droite, un diorama où revivent la faune et la flore du pays, orchidées éblouissantes, aux formes étranges, oiseaux merveilleux, insectes bizarres et fantastiques, collection due aux patientes recherches de M. Boucard, l'un de nos compatriotes. Tout cela baigne dans une lumière bleue, dans un cadre magique fait de soleil, de chaleur et d'exubérante végétation. Puis des sacs de café, principale richesse du pays, café à l'arome exquis, de cacao, sucre, caoutchouc, cochenille, des bois d'ébénisterie, notamment le *cogote de Fraile*, aux veines riches et capricieuses, dont un artiste habile a su obtenir de curieux effets.

Pour beaucoup de visiteurs, cette exposition du Guatemala, en faveur de laquelle les chambres ont ouvert un crédit de 250,000 fr., est une révélation inattendue des richesses de ce pays, richesses scientifiques et industrielles ; c'est aussi un succès dont le Guatemala peut être fier.

La plus petite de ces républiques, mais aussi l'une des plus industrieuses et des plus riches, San-Salvador, que le Guatemala et le Honduras isolent de l'Atlantique et qui n'a de port que sur l'Océan-Pacifique, a tenu à honneur de participer officiellement à l'Exposition de 1889. « Cette Exposition n'est pas uniquement, dit l'exposé des motifs du projet de loi, un fait économique et industriel ; elle représente une pensée de confraternité, et le San-Salvador entend, en faisant acte d'adhésion et de présence, témoigner de sa sympathie pour la France, cette nation qui marche à la tête des races latines. »

Pays riche et fertile, contenant une population de 664,000 habitans, le San-Salvador importe pour environ 17 millions de produits manufacturés et exporte pour 26 millions de café, d'indigo, d'or, d'argent, de sucre, de tabac, à destination de l'Amérique centrale, du Pérou, du Chili, des États-Unis, de l'Angleterre et de la France. Ce mouvement commercial s'accroît chaque année.

Le pavillon de San-Salvador, construit sur la terrasse des Arts libéraux, reproduit assez exactement le style des habitations locales, un curieux mélange d'architecture espagnole et arabe. Des paysages empruntés aux sites les plus célèbres, entre autres la vallée de Molineros, située au pied du volcan de San-Vicenti, ornent les murs. A l'intérieur, on admire surtout une magnifique collection de minerais d'or, d'argent et de cuivre et des bois d'ébénisterie très remarquables.

Pays de lacs et de forêts, de merveilleuses essences végétales et de plantes exotiques, Nicaragua élève au milieu du Champ de Mars une riante oasis, une construction élégante et gracieuse, à la toiture écaillée de tuiles émaillées, couronnée d'épis en terre cuite du plus original effet, décorée, à l'intérieur, de nattes et de tissus aux couleurs brillantes. Dès l'entrée, ce qui attire et retient les yeux, c'est le plan du canal interocéanique que les États-Unis se proposent de creuser entre l'Atlantique et le Pacifique au travers du lac de Nicaragua. Avec la persévérance qui leur est propre, depuis quarante années, ils poursuivent ce projet, l'étudient et le mûrissent. Projet gigantesque, à tout prendre réalisable, à demi réalisé par Cornélius Vanderbilt, qui, en 1850, établit par le transit du lac de Nicaragua sa ligne de communication entre New-York et San-Francisco, idée reprise ensuite par l'aventurier Walker, qui, en 1855, envahit le Nicaragua à la tête d'une bande de flibustiers, un moment en fut maître, le perdit pour le ressaisir de nouveau, et, enfin repoussé, tourna ses armes contre le Honduras, et, vaincu, mourut fusillé à Truxillo, le 11 août 1860.

Si le gouvernement des États-Unis s'abstint alors d'intervenir en faveur d'un soldat d'aventure, désavoué par lui, si depuis il a toujours répudié toute pensée d'agression contre une république sœur et découragé par son attitude ceux qui, devançant les événemens, aspiraient à marcher sur les traces de Walker, en revanche il a toujours favorisé les démarches faites auprès du Nicaragua en vue du percement de l'isthme. Le plan exposé est le résultat des incessans efforts des Américains pour ouvrir une communication entre les deux océans. Les négociations ont abouti, les ingénieurs sont à l'œuvre, les devis établis, et les capitaux ne semblent pas devoir faire défaut à une entreprise qui, du même coup, ferait la fortune de ce pays riche et peuplé.

Riche, il l'est : en bois de teinture et d'ébénisterie, en café et en cacao, en forêts aux essences variées. Rien ne donne mieux une idée de son exubérante végétation que ce tronc de liane jeté comme un pont aérien au travers du pavillon. Au long de ce câble, qui mesurait 2 kilomètres 1/2 de longueur et qui compte quinze siècles d'existence, des singes suspendus, au grimaçant rictus, semblent se livrer à leurs exercices d'acrobates. Dans une vitrine voisine, des oiseaux étalent leur splendide plumage, coloré par le soleil, et de larges papillons déploient leurs ailes nacrées d'un bleu pâle, idéal et céleste.

Près du colossal palais du Mexique, détachant, sur ses lourdes et massives murailles, son élégante façade ajourée, sculptée, légère, d'une marmoréenne blancheur, le pavillon du Vénézuéla charme et réjouit l'œil par son aspect pittoresque, par son air de jeunesse, par ses formes sveltes et élancées. Entre cette construction, d'une architecture originale et vive, et ce pays riant, au nom sonore et doux comme une caresse, aux côtes verdoyantes baignées par la mer des Antilles, inondées par le beau soleil des tropiques, l'harmonie latente se révèle aux yeux. On y pénètre par une porte empruntée à la cathédrale de Caracas; les fenêtres étroites, coquettes de formes et de détails, tamisent la lumière. Elle vient de haut, éclairant la salle centrale, reléguant les travées dans un vaporeux demi-jour. Dans le péristyle s'étalent les balles de tabac, les produits pharmaceutiques, le café, la soie, le cacao, dont le Vénézuéla exporte 120,000 balles à l'année.

Au centre du pavillon une élégante pyramide de bois du pays : bois d'ébénisterie et de teinture, aux reflets orange, vert, gris foncé, brun, rouge, mêlent leurs notes sombres et claires ; au long des murs, les grès aurifères, les marbres, au-dessus desquels se balancent les aériens hamacs, puis le plan du port de la Guaïra et, dans une salle spéciale, la haute et jaune pyramide de la mine de Callao, qui, de 1871 à 1888, a produit ce massif d'or de 120 millions.

Pays chaud, mais sain, d'extraordinaire longévité, où l'on compte plus de centenaires qu'en aucun autre, — un par 10,486 habitans, alors qu'en Italie et en Espagne, les pays les plus favorisés sous ce rapport en Europe, on n'en relève qu'un par 66,669, et en France, un par 190,015 habitans, — le Vénézuéla est partagé en trois zones distinctes : zone agricole, zone de pâturages et zone de forêts. Réunies, elles occupent une superficie de 1,539,000 kilomètres carrés et pourraient nourrir et enrichir une population décuple de celle qui l'habite et qui atteint un peu plus de 2 millions. Ces 2 millions de consommateurs et de producteurs importent, chaque année, pour une valeur de 62 millions de francs et

exportent pour 82 millions de café, cacao, peaux de bœuf, de chèvre et de chevreuil, de coton et de fruits, de gros bétail et de caoutchouc, par les ports de la Guaïra, de Puerto Caballo, de Ciudad Bolivar, de Macaraïbo et de la Vela, sans compter le commerce du cabotage, qui se chiffre par un total de 58 millions. Ce commerce d'ensemble met en mouvement une flotte de 9,263 navires, dont 1,052 à vapeur, jaugeant au total plus de 2 millions de tonnes.

L'accroissement continu de la population, des recettes publiques, qui ont triplé en vingt ans, de l'aisance générale, qui a suivi une marche plus rapide encore, attestent les progrès du Vénézuéla et donnent à l'exposition de ses produits un intérêt tout particulier.

A peu de distance, un temple inca, massif, carré, couleur d'ardoise, au fronton décoré de hiéroglyphes empruntés au culte du dieu soleil, nous ouvre ses portes. A l'intérieur, sur un fond rouge, se détache l'écusson de l'Équateur : un aigle éployé planant sur une mer unie où vogue un navire à vapeur; du sein des flots surgit une montagne d'argent, étincelante aux rayons d'un soleil nimbé d'or. Située sous l'équateur, dont la ligne idéale passe sur la cime majestueuse du Cayambé, cette région évoque, par son nom seul, l'idée d'intolérables chaleurs, d'un climat brûlant et malsain, de myriades d'insectes dévorans, de fièvres et de reptiles. Cela n'est vrai que des côtes, car si le paradis terrestre existe encore sur notre terre, c'est à Quito, capitale de l'Équateur. Ici, la Cordillère des Andes qui, sur 4,000 lieues de longueur, de l'Océan-Glacial arctique au cap Horn, déroule sa chaîne monstrueuse, se renfle en hauts plateaux, en massifs énormes que dominent la cime altière du Chimborazo mesurant plus de 6,000 mètres de hauteur, celle du volcan de Cotopaxi, la plus belle des montagnes de l'Amérique, du Pichincha, où s'est livrée, à la plus grande altitude connue, la sanglante bataille dans laquelle la république de l'Équateur a conquis son indépendance. Sur ce massif de 4,000 mètres au-dessus de la mer, sous un ciel idéal, dans le plus égal et le plus doux des climats, devant le plus beau des paysages, Quito, reine du printemps, domine ses fraîches vallées où de rians cours d'eau serpentent à travers d'épaisses forêts toujours parées de feuilles et de fleurs, et des pâturages toujours verts.

Dans le pavillon de l'Équateur nous retrouvons le café, le caoutchouc, le quinquina, le soufre, la laine, le tabac, le cacao, dont le pays exporte pour plus de 27 millions de francs à l'année. A côté de ces produits de la culture moderne, des collections archéologiques rappellent les souvenirs du passé. Partout, semble-t-il, ces républiques américaines ont tenu à nous montrer, auprès des pro-

ductions anciennes, celles par lesquelles elles les remplacent : les conquêtes agricoles et industrielles légitimant la prise de possession du sol par une race supérieure. La démonstration est complète et le fait est acquis. Si l'humanité, en tant qu'être moral, peut regretter la suppression violente et brutale d'une race indigène intéressante, heureuse et douce, l'humanité, en tant qu'être matériel et collectif, bénéficie de ces conquêtes qui, chaque jour, grossissent la masse des produits utiles dont elle dispose et dont elle vit.

Fleuron détaché, en 1822, de la couronne de la maison de Bragance, dernier représentant, dans l'Amérique méridionale, du principe monarchique, l'immense empire du Brésil, dont la superficie égale presque celle de l'Europe, dresse, au pied de la tour Eiffel, ses trois étages de galeries autour d'un vaste atrium et sa tour carrée de quarante mètres de hauteur. Des faïences décoratives encadrent les vastes baies ; sur les cartouches des pylônes figurent les armes des vingt provinces et, sur la façade centrale, la sphère du drapeau impérial.

Le Brésil n'a rien négligé pour rehausser l'éclat de son exposition. Justement fier de ses richesses naturelles, du rang qu'il occupe dans le monde, de l'estime universelle en laquelle est tenu le souverain, aussi libéral qu'éclairé, philanthrope doublé d'un savant, qui préside à ses destinées, il a voulu prendre à l'Exposition une part importante et n'a pas hésité à voter les fonds nécessaires pour assurer à ses 1,600 exposans l'espace qu'ils réclamaient.

Peu de contrées sont aussi favorisées de la nature que cet empire qui ne compte encore que 12 ou 15 millions d'habitans et pourrait en nourrir vingt fois plus. Les vents alizés qui règnent sur la région septentrionale y tempèrent les ardeurs du soleil et y entretiennent une humidité favorable à la végétation. Dans l'intérieur, les montagneux massifs de la Sierra de Parima, de Borborema, de Santa Maria, des Montes Pirineos, rameaux détachés de la grande Cordillère des Andes, offrent de hauts plateaux découpés par des vallées profondes, sillonnés par d'innombrables torrens. L'Amazone, reine des fleuves, déroule sur 4,000 kilomètres de longueur ses eaux navigables ; 200 affluens l'alimentent, et ce réseau de rivières offre, en tout temps, à la navigation un parcours de plus de 50,000 kilomètres. Par ces voies largement ouvertes sur la mer, la civilisation et le commerce ont pu refluer jusqu'au cœur de l'empire, en révéler et en exploiter une partie des ressources naturelles. Soumise, elle aussi, à un régime de crues régulières, l'Amazone, ce Nil américain, inonde périodiquement ses rives, déposant, sur les vastes plaines qu'elle traverse, son fertilisant limon, déversant dans l'Atlantique ses vagues énormes, impétueuses et

profondes qui, jusqu'à 100 lieues au large, creusent leur lit dans celui de l'Océan et conservent, au milieu de ses flots amers, leur saveur d'eau douce.

Située presque sous la ligne, toute cette partie nord du Brésil abonde en forêts vierges. L'orchidée, que la mode a sacrée reine des fleurs, balance dans les hautes ramures sa tige souple et nerveuse, ses fleurs étranges, aux capiteux parfums, aux couleurs éclatantes, aux calices inquiétans, yeux ouverts qui, dans l'ombre, semblent voir et suivre avec une singulière fixité les mouvemens du chasseur qui, pour les conquérir, pour les vendre à prix d'or aux amateurs passionnés, risque sa vie dans ces forêts hantées de fauves et de reptiles. Bois de construction, de teinture et d'ébénisterie, bois résineux et plantes médicinales, tout un monde végétal à peine connu, tout un monde animal redoutable et curieux croît et se meut dans ces interminables forêts que l'Indien lui-même n'aborde pas sans crainte, où il a peine à se frayer un sentier, et qui recèlent d'incalculables richesses pour la science, l'industrie et le commerce.

De là sont venues ces billes énormes qui attirent l'attention dans le pavillon du Brésil, ces plantes rares et ces collections d'insectes; là s'épanouit cette Victoria Regia qui peut porter sur ses feuilles le poids d'un enfant et dont la floraison centenaire dépasse les limites de notre existence; de là, aussi, ces singes, ces aras flamboyans, ces oiseaux au plumage varié, ces résines de Latobé, ce caoutchouc de Lacerda. De Bahia sont venues ces conglomérations diamantifères, ces pierres précieuses sorties de l'écrin de la vicomtesse de Cavalcanti, ces diamans et ces émeraudes; du Rio Grande do Sul, ces minerais d'or, ces agates, ces améthystes et ces cornalines; de Gandarella, ces marbres; de Tubarao, ces charbons; puis ces vins et liqueurs, ces tabacs et le café, dont le Brésil produit 180 millions de kilogrammes, la moitié de ce que le monde consomme.

Dans le sud, Rio-Janeiro, capitale de l'Empire, la seconde ville de l'Amérique méridionale, déploie, au fond d'une des plus vastes et des meilleures baies que l'on connaisse, ses palais et ses monumens, ses universités et ses églises, ses quais, ses docks, ses magasins où, chaque année, se vendent pour des millions de pierres précieuses, ses immenses entrepôts où puisent sans relâche les navires du monde entier, greniers de sucre et de café, de cacao, et de tabac, de pierres précieuses et de coton.

Au pied de ses collines, la ville marchande s'étend, longeant la baie, projetant dans l'eau calme et profonde ses quais démesurés comme les bras de Briarée. Sur les hauteurs, noyées dans la verdure des palmiers, les riantes villas aux couleurs harmonieuses dominent la baie majestueuse, semée d'îles, et le port affairé où

fourmillent près de 300,000 habitans, où les navires affluent de tous les points du monde. Ville riche, monumentale, populeuse et élégante, commerçante et studieuse, à laquelle les préoccupations matérielles ne font pas négliger la culture intellectuelle ainsi que l'attestent son université, son école des beaux-arts, ses musées, ses bibliothèques, son jardin botanique, l'un des plus riches du monde en collections minérales, végétales et animales.

Au nord de Rio-Janeiro, Bahia, port large ouvert sur l'Atlantique, écoule les bois dits du Brésil, le sucre et le café. Plus au nord encore, Pernambuco, la Venise brésilienne, port du tabac et des bois de teinture, centre d'un commerce de sucre également important.

Des échantillons de tous ces produits s'étalent dans le pavillon du Brésil; ils confirment sa prospérité croissante, qui n'est rien encore en comparaison de ce que l'avenir lui réserve. Le jour où ces vastes forêts seront ouvertes et explorées, où des régions encore inconnues, perdues dans l'ouest, seront envahies par la civilisation, ce ne sera plus, comme aujourd'hui, par un milliard et demi de francs que se chiffreront l'importation et l'exportation de l'empire. Bien autrement élevée sera la part contributive du Brésil au mouvement industriel et commercial, à l'actif du monde.

IV.

L'existence du Paraguay est un miracle, miracle de ténacité, de courage et d'énergie, et c'est avec une profonde sympathie que la France a vu cette république s'imposer, pour répondre à son appel et prendre part à l'Exposition, de sérieux sacrifices. Enclavé au cœur même du continent sud-américain, entre le Brésil, la Bolivie et la République Argentine, dont le séparent des frontières mal définies, sans ports sur l'Océan-Pacifique comme sur l'Océan-Atlantique, dont l'isolent, dans chaque sens, près de deux cents lieues de terre, accessible seulement par le Rio de la Plata et le Rio Parâna, que l'on remonte en six jours de Buenos-Ayres ou de Montevideo et que l'on redescend en trois, le Paraguay semblait devoir étouffer faute de communication avec le reste du monde. Cerné entre ses trois puissans voisins, engagé avec eux, en 1864, dans une lutte inégale et désastreuse, le Paraguay lutta six ans, sacrifia sur les champs de bataille les neuf dixièmes de sa population, plus d'un million d'habitans, sortit de la lutte vaincu, dépouillé, peuplé de veuves et d'enfans, réduit, encore aujourd'hui, à 346,000 âmes sur un territoire presque aussi vaste que la France et assez riche pour nourrir vingt millions d'hommes.

Découvert au XVIe siècle par les Espagnols qui, franchissant des

défilés aujourd'hui impraticables, envahirent la Bolivie et le Pérou, colonisé et civilisé au XVIIe et au XVIIIe par les Jésuites, retombant, après leur expulsion par l'Espagne, en 1767, dans un état de comparative barbarie, se relevant pour succomber cette fois sous les coups de ses voisins coalisés, le Paraguay, peu connu du reste de l'univers, a subi jusqu'en 1870 les plus terribles épreuves qu'un peuple puisse endurer. Il en sort, sinon triomphant, du moins libre encore, puisant des forces nouvelles dans sa volonté de vivre et sa résolution de durer. Le climat est sain, le sol est riche, et, sur ce sol dont l'admirable fertilité et la production spontanée sollicitent trop peu le travail de l'homme, croissent en abondance le tabac, le maté, le maïs, le manioc, la canne à sucre, le café, le coton, le riz. Comme industries principales : la tannerie, les poteries, les dentelles du Paraguay, très recherchées dans l'Amérique du Sud pour leur délicatesse et l'originalité des dessins, la fabrication des ponchos, qui atteignent, en raison de leur finesse, des prix fabuleux ; comme exploitations, celles des marbres et des porphyres, du kaolin, de l'ocre et du salpêtre ; enfin la préparation des peaux de tigre, de lion, de loup marin, très estimées à Buenos-Ayres, où l'on en fait un important commerce d'exportation.

Sobre et résistant, de mœurs douces et de vie sociable, le Paraguayen a conservé intactes les traditions de noblesse et de courtoisie espagnoles. Son hospitalité est proverbiale ; proverbiales aussi la grâce et la beauté des femmes, qui ont gardé, purs de tout mélange, les traits caractéristiques de leur origine. On retrouve encore chez quelques-unes d'entre elles le type caucasien blond qui date de la conquête et trahit la descendance des émigrans belges, sujets de Charles-Quint et de Philippe II, entraînés par l'esprit d'aventure sur les traces des Cortez et des Pizarre.

Ascension, capitale de la république, jolie ville de 50,000 habitans, réduite par la guerre à 18,000, domine, du haut de ses collines, le cours majestueux du Paraguay, un horizon de jardins, de métairies, de bosquets d'orangers, de plaines sans fin aux larges ondulations que plaquent de taches sombres les hautes forêts, que limitent, au sud, le pic de Lamboré, à l'ouest les solitudes du Chaco.

Ici encore nous retrouvons la Victoria Regia, cette gigantesque nymphéacée qui s'épanouit sur les ruisseaux et les étangs, le cactus éclatant et les riches orchidées, le cédratier, le pistachier, le caroubier, mêlés à la faune de nos climats tempérés. En concentrant dans le Paraguay leurs efforts, en choisissant, entre toutes, cette région de magnifiques et silencieux bocages, les jésuites avaient pressenti, avec leur remarquable perspicacité, ce que pourrait devenir un jour, en des mains intelligentes, ce pays aussi

salubre que fertile. L'avenir leur donnera raison; le temps aura vite fait de réparer les maux que ses ennemis et ses fautes ont infligés au Paraguay, de repeupler ses campagnes et de mettre en valeur ses richesses.

Dans un écusson que surmonte un soleil levant, la République de l'Uruguay étale, à l'entrée de son pavillon, ses armes parlantes : sur champ d'azur, la balance de la justice, un bœuf symbole d'abondance; sur champ d'argent, la citadelle de Montevideo, emblème de force, un cheval en plaine, symbole de liberté. Au long de l'Atlantique et du Rio de la Plata, cette *mer d'eau douce*, comme l'appelait Juan Diaz de Solis qui, le premier, en remonta le cours, et que Magellan, cherchant à se frayer un passage à travers l'interminable continent, prit pour un détroit, trompé par cette embouchure de quarante lieues de largeur, l'Uruguay déroule ses plaines fertiles qu'accidentent de nombreuses collines. Les hautes montagnes y sont inconnues; de riches pâturages tapissent les versans des coteaux, les taillis touffus bordent les rivières qui serpentent entre les vallons. Pays du soleil et des fleurs, d'herbages et de troupeaux, de fruits de toutes les zones, l'Uruguay possède une température douce et saine qui oscille entre les deux moyennes de + 11 et + 21 degrés centigrades. Climat sec et beau, où l'on relève, par année, une moyenne de 244 jours clairs, 85 de ciel couvert et 36 de pluie, où les nombreux cours d'eau entretiennent la fraîcheur et suppléent à la rareté des ondées, l'élevage du bétail et la culture des céréales y font de rapides progrès.

En 1852, l'Uruguay possédait 1,800,000 têtes de bétail, 3,632,000 en 1862, 6,255,000 en 1886. Tributaire, il y a vingt ans à peine, du Chili et des États-Unis, pour le blé nécessaire à la consommation de 230,000 habitans, il pourvoit aujourd'hui aux besoins d'une population qui a triplé dans ce court espace de temps et dépasse 700,000, et exporte en outre pour cinq millions de francs de céréales. Pendant la même période, son commerce, à l'importation et à l'exportation, a suivi une progression analogue : de 70 millions de francs, il s'est élevé à près de 250 millions, et la France figure au second rang, après l'Angleterre, dans ce mouvement d'échanges.

A l'embouchure de la *mer d'eau douce*, à laquelle les richesses minières du sol qu'elle arrose, autant que les lingots d'argent que Sébastien Cabot rapporta à Henry VIII d'Angleterre, firent donner le nom de Rio de la Plata (fleuve d'argent), Montevideo, capitale de la république, siège du gouvernement, peuplée de 134,000 habitans, étale, sur son vaste plateau rocheux, ses rues tirées au cordeau, ses seize cents *quadres* dont l'aspect uniforme réjouirait

l'œil d'un géomètre épris de la ligne droite et des proportions mathématiques. Vue du Cerro, la ville a grand air, avec sa rade largement ouverte, incessamment sillonnée de navires, ses quais espacés, son fleuve gigantesque, ses rues droites qui fuient à l'horizon, jalons d'une cité immense à laquelle une ambitieuse prévoyance a ménagé l'espace. De ces seize cents *quadres*, six cents seulement sont construits et habités, mille attendent maisons et habitans. Ils viendront peupler ces larges avenues, accroître encore le mouvement et l'animation de la grande ville, dans laquelle se croisent de nombreux tramways, à laquelle aboutissent plusieurs voies ferrées la reliant à l'intérieur.

Pays de grand élevage, l'Uruguay tend de plus en plus à devenir agricole et manufacturier. A côté de ses extraits de viande et de ses salaisons, il nous expose ses blés, pour lesquels il a obtenu une haute récompense en 1878, ses maïs, puis le coton, le lin, le tabac, les arachides, la laine, les peaux. Dans ses *saladeros*, on abat chaque année un nombre croissant d'animaux, et l'Uruguay se targue avec orgueil de l'emporter sur la République Argentine, sa puissante rivale. En 1888, en effet, on a abattu et salé, dans l'Uruguay, 773,449 têtes de bétail, contre 467,450 dans la République Argentine.

Riche en minerais, l'Uruguay exploite avec profit les mines d'or de Cunapiru et de Corrales, les mines de cuivre et de plomb de Maldonado, les carrières de granit de La Paz, l'agate de Salto. Fier de sa prospérité, satisfait de ses libres institutions, en paix avec ses voisins, il voit grossir le chiffre de sa population, s'accroître ses richesses et grandir son commerce. En moins de trente années, les unes et les autres ont plus que triplé, et ce passé d'hier justifie sa foi dans l'avenir.

C'est dans un palais dont la construction a coûté près de 1,200,000 francs, qu'a édifié M. Ballu, et à l'ornementation duquel il a convié nos meilleurs artistes, que la République Argentine reçoit ses nombreux visiteurs. Sur ce monument grandiose, l'ingénieuse et heureuse fantaisie de l'architecte a semé à profusion des cabochons qu'éclaire le soir la lumière électrique, gigantesques émeraudes et rubis qui courent au long de la façade et donnent à l'édifice l'aspect féerique d'un palais ruisselant de pierres précieuses. Dans les terres cuites, il a enchâssé faïences et mosaïques, sculptures décoratives couronnant les quatre pylônes des angles, ornant les pendentifs de la grande coupole intérieure. Le succès est complet, et l'éloge sans réserve. Transporté, comme il doit l'être, à Buenos-Ayres, ce palais y deviendra l'un des plus beaux monumens de la grande cité.

Capitale de la République Argentine, reine du bassin de la Plata,

première ville de l'Amérique méridionale, Buenos-Ayres, centre d'un commerce qui se chiffre, à l'importation et à l'exportation, par un total annuel d'un milliard de francs, entretient avec l'Europe un mouvement d'échanges des plus actifs. Ville essentiellement cosmopolite, où affluent les émigrans, où affluent aussi, depuis 1868, date de son premier emprunt à l'étranger, les capitaux de l'Europe, qui déjà a prêté à la République Argentine plus de 1,325 millions de francs, Buenos-Ayres est aussi le plus important marché financier de l'Amérique du Sud. Jamais, à aucune époque, on ne vit un peuple jeune et entreprenant se lancer avec autant de hardiesse que le peuple argentin dans la voie des gigantesques entreprises, des grands travaux d'utilité publique, aborder aussi résolument les questions les plus compliquées, contracter, en aussi peu d'années, des dettes aussi énormes, eu égard au chiffre de sa population, et justifier autant d'audace par autant de succès. De 1861 à 1888, sa dette publique, tant intérieure qu'extérieure, s'est élevée de 92 millions à 2,800 millions de francs; mais, dans ce même laps de temps, sa population passait de 1,500,000 à près de 4 millions d'habitans; ses revenus, de 75 millions à 300 millions.

Nantie des énormes capitaux que l'emprunt lui fournit, la République Argentine sillonne son immense territoire de 10,000 kilomètres de voies ferrées, rejetant au loin l'Indien, mettant à la disposition de ses nouveaux colons 30,000 lieues carrées de terre, sans valeur la veille, estimées aujourd'hui 2 milliards, en attendant qu'elle y ajoute l'immense territoire patagonien, soit 20,000 lieues carrées de plus et 10,000 autres dans le Grand-Chaco, au nord de la république.

Formidable poussée qui, du coup, a porté la République Argentine au premier rang des états sud-américains, tant au point de vue commercial et financier qu'au point de vue de l'immigration, et qui, de chacun de ses créanciers étrangers, lui a fait un partisan, intéressé à son rapide développement, saluant de ses applaudissemens chacun de ses pas en avant. C'est par centaines de mille que se comptent les émigrans italiens, français et espagnols établis dans le pays; c'est par milliers aussi que se comptent les spéculateurs enrichis par la hausse subite des terres qui, de 2,000 francs la lieue carrée, prix auquel le gouvernement les avait cédées en 1877, valent aujourd'hui de 20,000 à 100,000 francs et tendent encore à augmenter de valeur.

Le mécanisme financier, emprunté de toutes pièces aux États-Unis, et qui ne compte guère plus de dix années d'existence, correspond aux visées les plus hautes et repose sur les bases les plus larges. Quarante et une banques, constituées à un capital total

de 1,690 millions de francs, fonctionnent dans la République Argentine. Autorisées, par la loi du 3 novembre 1887, à émettre du papier-monnaie sous la condition expresse de déposer dans la trésorerie nationale des titres de rente publique pour une somme égale à l'émission qu'elles entendent faire, elles ont puissamment contribué à favoriser, avec la circulation fiduciaire, l'enchérissement des denrées, l'augmentation du prix de la terre et la spéculation, qui s'est traduite par la création de sociétés de tout genre opérant sur un capital nécessairement fictif qui, atteignant déjà 1 milliard de francs, peut, à un moment donné, constituer un danger pour le pays.

En revanche, elles ont imprimé à l'agriculture et à l'élevage la puissante impulsion que révèle et qu'atteste l'exposition de la République Argentine : mille échantillons de blé, cinq cents de maïs, provenant de 2,359,918 hectares mis en culture, à peine 1 pour 100 de la superficie du sol, et l'exportation de la farine qui n'était, en 1871, que de 16,000 kilogrammes, dépasse 6,500,000 en 1888. Puis les laines, dont on exportait, en 1878, 82 millions de kilogrammes, aujourd'hui 1,137 millions; les cuirs et les peaux; 23 millions de bêtes à cornes, 70 millions de moutons, 4 millions 500,000 chevaux, représentant ensemble une valeur approximative de 1,850 millions de francs. Ici des centaines d'échantillons de bois de toutes essences; là des viandes congelées dont le commerce s'accroît régulièrement; puis, dominant le tout, un excellent matériel d'enseignement primaire, les photographies de 438 écoles affectées à 254,608 élèves attestent, non moins que la large part qui lui est faite dans le budget, l'intelligente sollicitude de l'état pour la diffusion des lumières.

Devant cette accumulation de matières premières, on demeure confondu en songeant combien peu de temps il a fallu pour mettre en valeur le sol qui les produit. On comprend alors les hautes ambitions, on s'explique l'audace d'une nation qui, en peu d'années, a obtenu de pareils résultats. Ni tâtonnemens, ni défaillances dans ces hardis débuts. Éclairée par l'expérience de l'Europe, employant du premier coup les procédés les plus scientifiques et les machines les plus perfectionnées, ouvrant largement ses portes et sa nationalité aux émigrans, faisant appel aux capitaux du monde entier, leur inspirant la confiance qu'elle-même éprouvait, la République Argentine a franchi, semble-t-il, la période la plus difficile de la vie des nations. Si, à l'audace, qui lui a merveilleusement réussi, elle sait allier la prudence et le sang-froid, nul doute que l'avenir qui l'attend ne justifie ses vastes espérances.

Entre le Chili, tel que nous le vîmes il y a des années, et le Chili tel qu'il apparaît à l'Exposition, la différence est grande. S'il a donné raison à nos pronostics de suprématie militaire et morale,

s'il a, dans une lutte mémorable dont nous avons retracé, ici même (1), les émouvantes péripéties, triomphé de la coalition du Pérou et de la Bolivie, conquis sur cette dernière la province d'Atacama, enlevé au Pérou les provinces de Tarapaca et de Tacna, porté jusqu'à Lima ses armes victorieuses, il n'a été ni moins heureux ni moins favorisé dans son développement agricole et commercial. Ces conquêtes pacifiques ne sont pas celles dont il doive le moins s'enorgueillir.

Sur l'étroite et longue bande de terre qui, du désert d'Atacama au détroit de Magellan, déroule au long de l'Océan-Pacifique ses 350 lieues de côtes semées d'îles et d'archipels, dentelées de baies et de golfes, le Chili, adossé aux pentes escarpées de la formidable muraille des Andes, étranglé entre ces deux barrières, obstacles insurmontables à toute extension en largeur, a vécu, prospéré et grandi. Les difficultés naturelles que lui opposaient sa situation géographique, son sol et son climat, son éloignement de l'Europe et les communications difficiles par le cap de Horn, ont surexcité l'énergie, la patience et la ténacité de sa population. Confinant, au nord, à la zone torride; au sud, aux froides régions de l'Océan-Antarctique; jouissant, au centre seulement, d'un climat tempéré, il a su tirer de son sol tout ce que ce sol pouvait donner, extraire de ses déserts le salpêtre, le nitre et le guano, de ses plaines les céréales, de ses mines le cuivre et l'argent, peupler ses hauts plateaux de troupeaux, ses coteaux de vignes et d'oliviers, les rudes versans des Andes de lamas et de chèvres.

Peuple industrieux, il possède de nombreuses fabriques; sobre et vigoureux, il peut, dans ses cadres élastiques, verser les soldats les plus résistans et les mieux disciplinés. Au courage naturel à la race espagnole il joint un rare sang-froid, une solidité à toute épreuve. Sa longue ligne de côtes a développé en lui l'instinct et le goût de la navigation. Le Chilien est bon marin, et sa flotte, bien équipée et supérieurement dirigée, a su triompher de la bravoure chevaleresque et de l'héroïque résistance de celle du Pérou.

Riche en or, en argent et en cuivre, riche aussi en céréales et en bétail, le Chili nous montre, dans son pavillon, les produits multiples de son sol et de son industrie, matières premières et articles fabriqués alimentant un commerce d'échange qui se chiffre annuellement, à l'importation et à l'exportation réunies, par un total de plus de 1 milliard. Sa population de 2 millions 1/2 d'habitans sur une superficie de 700,000 kilomètres carrés semble peu considérable, mais la proportion des terres labourables n'excède pas 18 pour 100 de cette superficie totale.

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet et du 1er décembre 1881.

Santiago, la capitale, peuplée de 190,000 habitans, est une des villes les plus riches de l'Amérique. Située dans l'intérieur des terres, sur le rio Mapocho, affluent du Maipo, dans un site riant et un beau climat, centre du gouvernement, des grandes universités et des écoles, centre aussi d'un mouvement intellectuel, scientifique et littéraire, elle est, pour l'étranger, l'une des plus agréables résidences de l'Amérique méridionale. Valparaiso est la métropole commerciale, l'un des ports importans du Pacifique, point de relâche obligé des navires qui, doublant le cap Horn, remontent vers le nord. Les produits du monde entier, les bâtimens de guerre et de commerce sous tous pavillons y affluent. Ville essentiellement cosmopolite, mais d'apparence plus anglaise qu'espagnole, commerçante et cultivée, Valparaiso est appelée à un grand avenir; à l'étiage de son commerce se mesure la prospérité du Chili.

En fermant à la Bolivie, par la conquête de la province d'Atacama, tout accès à l'Océan-Pacifique, le Chili l'a réduite à une situation quelque peu analogue à celle du Paraguay. Enfermée entre le Brésil, la République Argentine, le Chili et le Pérou, forcément repliée sur elle-même, la Bolivie a su mettre à profit la période de paix qui a succédé aux désastres de la guerre de 1879. Dans son élégant pavillon, qui rappelle par son architecture originale et bizarre les constructions boliviennes modernes, elle expose ses riches échantillons d'argent, de cuivre et de manganèse, le café, le caoutchouc et le coca, ses importantes collections anthropologiques et zoologiques, sa faune et sa flore, son couloir de mines construit avec des minerais d'argent d'un poids de 25,000 kilogrammes et d'une valeur de 70,000 francs.

Sur une superficie double de celle de la France, 2,300,000 habitans; sous la zone tropicale, le sol le mieux arrosé de l'Amérique méridionale; sous un climat brûlant, un massif de 4,000 mètres de hauteur formé par la Cordillère des Andes; de grands lacs et de nombreux cours d'eau, une terre fertile et les plus riches mines autrefois connues, tels sont les traits caractéristiques que met en relief un examen attentif de l'exposition bolivienne. Le sucre et le café, l'or et l'argent, la vanille et le quinquina, les bois précieux et le tabac exquis, le coca, la laine, le coton et le salpêtre se coudoient sur ses étagères, s'étalent dans ses vitrines et attestent la richesse de cette terre de Potosi, d'où depuis 1545 on a extrait plus de 8 milliards d'argent.

Ici, la Cordillère des Andes dresse ses sommets les plus altiers, son pic de Sorata de 7,000 mètres de hauteur. Les forêts tropicales de la Bolivie n'ont rien à envier à celles du Brésil et de l'Amérique centrale. On y trouve, avec la plus grande variété de serpens et de reptiles connus, une innombrable variété d'insectes et d'animaux,

une intensité de vie, une sève de végétation, que possèdent seules les terres vierges du Nouveau-Monde, de l'Australasie et de l'Océanie.

V.

De cette revue rapide des richesses qu'étalent aux bords de la Seine, dans leurs palais luxueux ou dans leurs coquets pavillons, les nations des deux Amériques, un grand fait se dégage : l'accroissement prodigieux des matières premières, capital social de l'humanité, l'élan extraordinaire imprimé au commerce et à l'industrie, les résultats obtenus dans ces dix dernières années, gages assurés de ce que l'avenir, et un avenir prochain, tient en réserve. Le branle est donné, le mouvement lancé. Que l'on ne s'y trompe pas, nous assistons ici aux débuts d'une évolution économique et agricole, et non plus seulement financière comme celle qui, il y a quarante années, entraînait les aventuriers du monde entier sur les plages de la Californie. D'aucuns, les incrédules et les pessimistes, les hésitans et les sceptiques estiment que, dans quelques-uns de ces états, l'on va trop vite et trop loin, qu'on entreprend trop à la fois, que la fièvre de la spéculation a plus de part, dans les hausses formidables de terrains qu'ils enregistrent avec orgueil, que la prévoyance et le calcul ; qu'on se ruine parfois à vouloir trop vite s'enrichir et, qu'à trop emprunter, on court risque d'employer en improductives dépenses des capitaux qu'il faut rémunérer tout de suite et rembourser plus tard. A quoi les optimistes de répondre : que la viande et le blé sont plus nécessaires que les métaux précieux ; que l'on affirmait aussi, au début de l'exploitation des placers californiens et australiens, qu'à trop extraire de l'or on avilirait sa valeur ; qu'à la hausse des terrains à San-Francisco succéderait une baisse formidable le jour où, le Pactole tari, une population, nomade par instinct, sédentaire par occasion, irait ailleurs chercher fortune ; qu'il n'en a rien été, et que le succès a été pour ceux qui eurent alors la foi robuste.

Et ils affirment qu'il en sera de même pour ceux qui, fondant leurs calculs sur l'augmentation régulière de la population du globe, prévoyant qu'avant peu l'équilibre sera rompu entre la production et la consommation tant des céréales que de la viande, estiment que la dépense la plus rémunératrice, le placement le plus avantageux est d'ouvrir à l'activité humaine des terres riches et fertiles, d'améliorer les semences, de multiplier les engrais. M. Grandeau, dans son intéressante communication au congrès international des grains et des farines, M. de Foville, dans ses curieux calculs statistiques, aboutissent aux mêmes conclusions. Sur notre globe, actuel-

lement peuplé de près de 1,500 millions d'êtres humains, la population suit une marche ascendante de 7 1/2 pour 1,000 en moyenne, ce qui, dans dix siècles d'ici, porterait le chiffre de la population à 2,625 milliards, soit 200 habitans par hectare !

Que des calculs aussi compliqués et à aussi lointaine échéance préoccupent peu des hommes de nos jours et des spéculateurs avant tout soucieux de résultats immédiats, cela ne saurait faire doute. Ce qui les touche et ce qui les frappe, c'est l'inéluctable nécessité de faire face à des besoins plus proches, c'est ce fait que l'Europe ne suffit pas à sa consommation avec ses 475 millions d'hectolitres de blé, soit 1 hectolitre 45 par an et par tête ; que la France, qui y tient le premier rang avec une production moyenne de 100 millions d'hectolitres à l'année, est obligée de recourir à l'importation étrangère ; c'est que le reste du monde ne fournit encore qu'un appoint de 350 millions et que ces 825 millions d'hectolitres au total sont insuffisans. L'Exposition universelle met en lumière un autre fait incontestable : c'est que les états d'Amérique sont appelés à figurer en première ligne dans la production des céréales et de la viande.

De là l'intérêt particulier qu'ils provoquent, l'attention soutenue dont leur évolution est l'objet, tant de la part des économistes que de tous ceux que préoccupe l'avenir de l'humanité. De là aussi les encouragemens qu'on leur prodigue, leur croissance rapide, leurs développemens inattendus. Nulle hésitation dans leur marche en avant, rien qui trahisse l'effort, incertain du résultat. Si, devant les somptueux dehors de quelques-uns de ces palais d'Amérique, on s'arrête, ébloui de tant de faste, se demandant si l'on foule le seuil de la demeure d'un parvenu subitement enrichi, un coup d'œil jeté dans l'intérieur rassure et convainc. Ces amoncellemens de matières premières et de produits alimentaires ne sont ni une fantasmagorie ni un rêve. Le capital social, la richesse vraie de l'humanité, s'accroissent chaque année. Une lueur apparaît dans l'ouest, et cette lueur n'est pas un mirage. Le Nouveau-Monde se révèle enfin, et sa merveilleuse fécondité dissipe de légitimes appréhensions. Que cette prospérité soudaine se heurte, elle aussi, à des crises possibles, que des temps d'arrêt se produisent, ralentissant un mouvement trop rapide, cela n'est ni pour mettre en question le présent ni pour faire douter de l'avenir. Le monde marche, et l'Amérique prend les devans ; tout seconde son élan, auquel sourit la fortune, amie de la jeunesse et de l'audace.

C. de Varigny.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE AU XIXe SIÈCLE

Le Mouvement littéraire au XIXe siècle, par M. George Pellissier. Paris, 1889; Hachette.

Ce n'est pas ce que l'on appelle un tableau, ce n'est pas non plus une histoire de la littérature française contemporaine que M. George Pellissier, dans son livre sur *le Mouvement littéraire au XIXe siècle*, a voulu nous retracer : c'en serait plutôt la philosophie, ou, pour mieux dire, l'évolution. Servons-nous de ce mot, qui est à la mode; qui exprime une idée nouvelle; et qui d'ailleurs est aussi bien fait qu'expressif. Comment la littérature classique a-t-elle donc péri? pourquoi? de quel genre de mort? d'une incapacité de vivre davantage? parce qu'elle avait rempli le nombre de ses jours, ou sous les coups du *Romantisme?* Et le *Romantisme*, d'où venait-il? sous quelle conjonction d'astres favorables était-il né? comment a-t-il grandi? qu'a-t-il voulu faire? qu'a-t-il fait? et par quels moyens? Mais comment est-il mort à son tour? et comment le *Réalisme*, puis le *Naturalisme*, se sont-ils élevés contre lui? comment le siècle de Baour-Lormian et de Luce de Lancival est-il devenu celui de Lamartine et d'Hugo? ou bien encore, entre les *Orientales* et les *Poèmes Barbares*, entre les *Martyrs* et *Salammbô*, entre les *Méditations* et les *Fleurs du mal*, quels rapports y a-t-il? quelle parenté secrète? ou au contraire quels intervalles, pour ne pas dire quels abîmes?

On pensera sans doute que, si ce n'est pas une ambition médiocre à M. George Pellissier que d'avoir proposé ces questions, ce ne lui est pas un mince mérite que d'en avoir éclairci quelques-

unes. Je voudrais seulement que son dessein fût quelquefois encore plus net, que les grandes lignes en fussent plus faciles à saisir, et surtout, que son style, moins monotone, moins froid, moins triste, fût moins constamment le style de la dissertation. Un plus sévère lui reprocherait peut-être que, s'étant beaucoup servi du *Tableau de la littérature française sous le premier Empire*, de M. Gustave Merlet, et des *Études littéraires sur le XIXe siècle*, de M. Émile Faguet, il ne l'a pas assez dit. Et un plus érudit ajouterait que, dans un sujet qui n'est pas uniquement français, mais européen, il semble avoir oublié de consulter le livre de M. George Brandes sur *les Grands courans de la littérature européenne au XIXe siècle*.

I.

Sur la première question : « Comment le *Classicisme* a-t-il péri? » M. George Pellissier a été bref. Il pouvait l'être; et nous le serons encore plus que lui. Le *Classicisme* est mort non pas, à proprement parler, de vieillesse ou d'épuisement, pour avoir vécu deux cent cinquante ans, — de Ronsard à André Chénier; — ni même pour avoir cessé de répondre à l'état des esprits, puisque après tout, ni Pascal ni Bossuet ni Molière ni Racine ne sont encore morts, mais plutôt pour s'être de lui-même immobilisé dans ses règles, et comme ankylosé, si je puis ainsi dire, dans la rigide étroitesse de ses propres principes.

Ce n'est pas à Boileau que je songe en écrivant ceci, ce n'est pas à Voltaire ou à son fidèle La Harpe, c'est à quelques-uns de ceux dont on fait quelquefois encore les « précurseurs du *Romantisme*, » André Chénier lui-même, pour son *Épître à Lebrun*, pour son poème de l'*Invention*, ou Népomucène Lemercier, pour son *Cours analytique de littérature*. Dans le premier volume de ce livre trop peu connu, si curieux cependant et si caractéristique, Lemercier, l'auteur applaudi d'*Agamemnon*, la dernière des tragédies classiques, s'efforçait de déterminer les règles du genre tragique. Il en trouvait exactement vingt-cinq, dont la première était de « la Qualité du Fait, » la vingt-cinquième de « la Symétrie théâtrale; » et, pour montrer évidemment que la beauté des œuvres dépendait de l'observation des règles, il en faisait l'application à l'*Athalie* de Racine, dont la « perfection *complète* » prouvait ainsi méthodiquement la « perfection *incontestable*. » Le *Cours analytique de littérature*, professé à l'Athénée en 1810 et 1811, parut en 1817. Notez d'ailleurs que les observations justes y abondent; que Lemercier connaît son métier; qu'il est de toutes manières fort au-dessus de La Harpe. Il donne seulement dans la grande erreur que le classicisme a commise dès son origine, — dès le temps de la *Défense et Illustration de*

la langue française, de Joachim du Bellay, — l'erreur dont les grands classiques du XVIIe siècle n'ont eux-mêmes été préservés que par leur génie, par la condition d'absolue sincérité dans laquelle ils ont tous écrit, par la force enfin de leur individualité. Le classicisme a confondu les « lois » ou « conditions » avec les « règles » des genres.

Le classicisme a très bien vu que les genres ont leurs lois, — et il le faut bien, puisqu'elles sont contenues dans leur définition même; — mais il a cru que ces lois pouvaient servir de règles. Parce que la présence de certaines qualités dans les œuvres en faisait le prix et la beauté, il a cru qu'on pouvait les détacher des œuvres. Tel un homme qui, pour imiter les succès d'un grand politique ou d'un grand conquérant, en prendrait le costume, — la robe rouge de Richelieu, la redingote grise de Napoléon, — qui en imiterait l'hygiène, qui tousserait et qui cracherait comme eux, qui façonnerait enfin sa personne à leur image, et qui croirait ainsi créer en soi l'aptitude intérieure dont les allures du corps sont, ou passent pour être la traduction physique. Le classicisme s'est trompé d'abord sur le caractère unique, inimitable de l'œuvre de génie. Faute d'un peu de chimie, si l'on peut ainsi dire, il a cru que, pour reproduire une combinaison, il suffisait, après en avoir dissocié les élémens par l'analyse, de les rapprocher. Et faute d'un peu d'histoire naturelle, il s'est trompé sur un autre point : il a cru que les genres sont fixes; il n'a pas vu qu'au contraire, comme les espèces dans la nature, ils sont toujours en mouvement; que la même quantité de vie se transforme à d'autres usages; et qu'en littérature comme ailleurs une lente évolution travaille incessamment, dans la profondeur de l'être et dans la nature environnante, à faire sortir le contraire du semblable.

Si les hommes du XVIIe siècle, pour toute sorte de raisons, ne pouvaient guère s'en douter, ceux du XVIIIe siècle auraient pu commencer de s'en apercevoir. A la vérité, Voltaire, presque plus classique et plus superstitieux que Boileau, mais plus habile et plus « malin » aussi, s'était avisé d'un terrible argument contre ceux qui se plaignaient de la contrainte des règles. Il disait qu'en s'émancipant des obligations que les Racine ou les Molière avaient docilement subies, on se rendait d'abord suspect de pouvoir moins qu'eux, dans un art où l'on prétendait rivaliser avec eux. Mais, comme cette plaisanterie n'avait pas rendu les règles plus larges ni par conséquent moins gênantes, elle n'avait pas non plus empêché les novateurs de se produire, et l'opinion de les encourager. Parmi ces novateurs, M. Pellissier en nomme trois du nom de « précurseurs » ou d' « initiateurs » : ce sont Rousseau, Diderot et Chénier.

Passons rapidement sur Chénier. Son œuvre est posthume; et

quoique plusieurs de ses *Idylles* aient paru dans les journaux du temps de la Révolution et de l'Empire, — où Millevoye, par exemple, a su les retrouver pour s'en inspirer, — cependant son influence ne saurait dater que de 1819 : c'est la date où parut la première édition, très incomplète encore, du recueil de ses *Poésies*. Mais, à cette date, le *Génie du christianisme*, les livres *de l'Allemagne* et *de la Littérature* avaient depuis longtemps paru ; les noms de Byron et de Goethe avaient franchi nos frontières ; et *les Méditations* allaient paraître. Ne tombons donc pas ici dans une erreur trop coutumière aux évolutionnistes ; mais, au contraire, profitons du grand avantage que nous avons sur eux, qui est de posséder une chronologie certaine, tandis qu'ils n'en ont qu'une conjecturale ; et ne transformons pas de simples analogies en des liens généalogiques. J'ajouterai que, les *Idylles* exceptées, dans quelque partie de son œuvre que je cherche André Chénier, — dans ses *Épîtres*, dans ses *Élégies*, si sensuelles et presque érotiques, dans son *Hermès* enfin, — je ne trouve qu'un homme du XVIIIe siècle. C'est aussi bien l'avis de M. Pellissier ; c'est l'opinion, si je ne me trompe, de M. Anatole France ; c'est celle enfin où s'est rangé, dans la dernière et magnifique édition qu'il a donnée du poète dont son nom ne se séparera plus, M. Becq de Fouquières. J'irais plus loin qu'eux tous encore ; et, reconnaissant avec eux l'influence de l'auteur du *Mendiant*, de son vers plus souple et plus plastique, de son style retrempé d'ailleurs aux sources de l'hellénisme plutôt qu'à celles de la nature, sur Alfred de Vigny ou sur M. Leconte de Lisle, je ne vois ni quand ni comment on peut dire qu'elle aurait opéré sur Chateaubriand, sur Lamartine, sur Hugo, sur Musset.

M. Pellissier n'a-t-il pas également exagéré quelque peu l'influence de Diderot ? Si l'on retrouve en effet aujourd'hui chez nos *Naturalistes* quelque chose des idées de Diderot, — de son cynisme, que l'on prend trop souvent pour du naturel, et de sa grossièreté, qui n'est pas toujours de la franchise, — ne pourrait-on pas soutenir qu'il n'y a là que ce qu'on appelle un phénomène d'atavisme ? Tel reproduit en soi quelques traits de Diderot, qui ne l'a jamais lu : il est seulement de la même race, ou de la même famille d'esprits. Rappelons, d'ailleurs, que *la Religieuse*, que *Jacques le Fataliste* n'ont paru qu'en 1796 ; *le Neveu de Rameau*, — d'après une traduction de l'allemand, — qu'en 1823 ; *les Salons*, la *Correspondance avec Mlle Volland*, il n'y a pas un demi-siècle encore. Et pour l'influence que *le Père de famille* ou *le Fils naturel*, que *les Entretiens* et *l'Essai sur la poésie dramatique* auraient exercée sur la réformation du théâtre, il est bien difficile d'en faire procéder *Marion Delorme* ou *Hernani*, non plus qu'*Henri III*, ni *Christine à Fontainebleau*. Le seul honneur en ce genre qu'on puisse accor-

der à Diderot, c'est d'avoir inventé le « mélodrame, » cette forme inférieure de l'art, où le romanesque, l'horrible, et le déclamatoire se mêlent, dans des proportions qui varient selon le génie particulier des Pixérécourt ou des Bouchardy qui les brassent ensemble. Je sais que Diderot est présentement à la mode ; et certes, je ne suis pas si barbare que de lui refuser d'avoir excellé dans le dialogue, ou que de ne pas reconnaître que, si le mot « d'étincelant » n'existait pas, il faudrait l'inventer pour *le Neveu de Rameau*. Mais je ne crois pas qu'il doive garder le rang où nous ne l'avons d'ailleurs élevé que depuis quelques années ; qu'on puisse l'égaler sans erreur et sans injustice aux Voltaire et aux Rousseau ; ni qu'enfin, s'il a beaucoup agi sur son siècle, son action ait été profonde ou réelle même sur le nôtre.

En revanche, il y a deux hommes à qui je ne trouve pas que M. Pellissier ait vraiment fait leur part. L'un est Voltaire et l'autre Buffon.

A l'origine de ces communications qui s'établissent, dès le début du XVIIIe siècle, d'un rivage de la Manche à l'autre, de la littérature anglaise à la nôtre, n'est-ce pas en effet Voltaire que l'on trouve, avec ses *Lettres anglaises*, avec sa *Zaïre* ou sa *Sémiramis?* Que plus tard, dans sa vieillesse, irrité de se voir opposer ce Shakspeare qu'il avait lui-même révélé jadis aux Français, il en ait parlé avec l'irrévérence outrageuse d'un vieillard qui se croit tout permis, cela empêche-t-il qu'il ne l'ait révélé, l'un des premiers, avec l'abbé Prévost, et cela dans un temps où l'on oublie trop aujourd'hui qu'à l'auteur d'*Hamlet* et d'*Othello*, les Anglais eux-mêmes préféraient alors hautement le pompeux Dryden et le sage Addison? N'est-ce pas encore dans *Zaïre*, dans *Alzire*, dans *l'Orphelin de la Chine*, dans *Tancrède*, que l'on voit apparaître presque pour la première fois cette préoccupation du décor, du costume, des mœurs péruviennes ou tartares, de tout ce que le *Romantisme* enveloppera bientôt sous le nom de « couleur locale ? » Et croit-on enfin que, dans *Zaïre* ou dans *Alzire*, il fût difficile de retrouver, si seulement on l'y cherchait, l'une au moins des « origines » du *Génie du christianisme*, en tant que Chateaubriand y prétend démontrer que, pour l'intérêt littéraire, les vérités de la religion ne le cèdent en rien aux fictions consacrées du paganisme? En tout cas, ce qui est sûr, c'est qu'aussi peu que Chateaubriand semble avoir lu l'*Encyclopédie*, autant est-il nourri de Voltaire. Lamartine ne l'est pas moins, comme on peut s'en convaincre en feuilletant les lettres de ses années de jeunesse. Qui le croirait? Les vers de *Mahomet* lui ont révélé son génie poétique. Ou, du moins, c'est aux accens de Voltaire qu'il a senti pour la première fois vibrer à son oreille la musique intérieure du vers. Et ne peut-on pas dire que

c'est le vers de Voltaire dont son impuissance à se débarrasser fait quelquefois encore, jusque dans *les Harmonies* et jusque dans *Jocelyn,* la facilité un peu prosaïque, la fluidité tiède, et la monotonie du sien?

Nourris de Voltaire, l'auteur du *Génie du christianisme* et celui de *Jocelyn* ne le sont guère moins de Buffon. S'ils ont appris à lire dans *Mahomet* et dans *Zaïre*, c'est dans les images de l'*Histoire naturelle* qu'ils ont appris à voir les « bêtes. » Quelques-uns des défauts du style brillanté de Buffon ont passé dans le leur, et quelques-unes aussi des qualités que Buffon a introduites dans la prose française. Comparez à cet égard quelques pages de la *Théorie de la terre* ou des *Époques de la nature* aux pages à peu près correspondantes du *Traité de l'existence de Dieu.* Mais à un point de vue plus général et plus élevé, quand on voudrait disputer à Buffon ses titres de grand écrivain, il lui resterait cette gloire impérissable d'avoir élargi l'horizon de ses contemporains autant ou davantage que Newton avait fait celui des siens cent ans auparavant; de leur avoir enseigné le premier, sinon la poésie, du moins la grandeur, l'immensité de la nature; et, en déplaçant pour ainsi dire le centre du monde, d'avoir déplacé l'axe de la pensée. La science de Buffon, en plus d'un point, n'est-elle pas plus voisine de la nôtre qu'on ne le dit quelquefois? C'est ce que je ne veux pas examiner aujourd'hui. Je dis seulement que, pendant plus d'un demi-siècle, elle a été la science même de la nature; qu'à l'ancien *Cosmos*, longtemps avant le livre fameux de Humboldt, c'est l'*Histoire naturelle* qui a substitué les linéamens du nouveau; que Chateaubriand, que Lamartine, que Victor Hugo n'en ont pas connu d'autre... Peut-on oublier l'étendue, la profondeur, l'action continue d'une telle influence? et l'homme qui l'a exercée n'est-il pas digne qu'on le compte, aussi lui, parmi les « précurseurs » ou les « initiateurs » de la littérature moderne?

Après cela, j'accorde à M. Pellissier que la grande influence ait été celle de Rousseau. C'est même ici l'un des plus mémorables exemples de ce que peut quelquefois un seul homme, et par conséquent, l'une de ces causes perturbatrices qui ne permettent pas à l'histoire littéraire de conformer entièrement ses méthodes à celles de l'histoire naturelle. Dans l'évolution des idées et des genres, l'apparition d'un Jean-Jacques est un phénomène toujours sans précédent, même quand il a des analogues.

On a dit de Rousseau, — la phrase est trop jolie pour ne pas la citer, — qu'il « réunissait en lui la sensibilité d'une femme, l'imagination d'un Oriental, la sensualité d'un enfant, l'impétuosité d'un sauvage, l'amour-propre d'un artiste, la vigueur d'un athlète et la faiblesse d'un amoureux. » Mais ce n'est pas tout encore : « La

souplesse du tacticien littéraire et la ténacité du dialecticien se joignaient en lui à la fierté du plébéien de génie et à la sagacité du psychologue; et la passion généreuse du bien moral agitait et enflammait tout cela. » Qu'on ne croie pas au moins que cette « caractéristique générale » de Rousseau soit de M. Pellissier : elle est d'Henri-Frédéric Amiel. Oserons-nous en proposer une autre? Et, tout en convenant que, si l'on se donnait la peine de débrouiller ce portrait confus, on y trouverait quelques indications justes, oserons-nous dire que le trait essentiel y manque?

Imagination, sensibilité, sensualité, vanité, tous ces traits conviennent en effet à Rousseau, mais à la condition qu'au moins on les accorde et, pour les accorder, qu'on les subordonne à celui qui les domine tous. Rousseau est sans doute autre chose, mais avant tout et par-dessus tout, — si l'on veut bien comprendre la nature et mesurer la portée de son influence, — c'est un *Lyrique,* le premier des *Lyriques* modernes, l'ancêtre commun de Byron, de Goethe et de Schiller, de Lamartine et d'Hugo. Je ne m'attarderai pas, pour le montrer, à une longue analyse de ses premiers écrits, de ses *Discours,* de sa *Lettre sur les spectacles,* des *Lettres à M. de Malesherbes,* de *la Nouvelle Héloïse.* Je n'insisterai pas sur les « nombres » de sa prose, la simplicité hardie de ses images, la quantité de vers qui s'insinuent naturellement dans la trame de son style :

Ses yeux étincelaient du feu de ses désirs...
J'osai trop contempler ce dangereux spectacle...
Mais j'ai lu mieux que toi dans ton cœur trop sensible...
Je puis me consoler de tout, hors de te perdre...
Mon faible cœur n'a plus que le choix de ses fautes...

Je ne rappellerai que pour mémoire ces qualités de « mouvement, » — qui n'étaient certes pas inconnues de la prose française, mais enfin dont les grands orateurs du siècle précédent n'avaient appliqué la force entraînante qu'à l'expression des idées religieuses; — ou bien encore ces couplets passionnés où les Lamartine et les Hugo, Lamartine surtout, n'ont eu presque qu'à joindre des rimes. « Ah! si tu pouvais toujours rester jeune et brillante comme à présent... Mais, hélas! vois la rapidité de cet astre qui jamais n'arrête, il vole et le temps fuit, l'occasion s'échappe, ta beauté, ta beauté même aura son terme; elle doit décliner et périr un jour. O amante aveuglée! tu cherches un chimérique bonheur, tu regardes un avenir éloigné; et tu ne vois pas que nous nous consumons sans cesse, et que nos âmes, épuisées d'amour et de peines, se fondent et coulent comme l'eau. » Tous ces mérites, nouveaux en 1760, pourraient être d'un orateur autant que d'un poète. Mais ce qui consacre Rousseau lyrique, c'est un peu l'originalité, c'est davan-

tage encore la mobilité, c'est surtout la capacité, et, si je puis ainsi parler, c'est le pouvoir d'absorption et de rayonnement de son *Moi*.

Quelle nouveauté, quel scandale c'était alors que cette rentrée du *Moi* dans la littérature, on l'a dit bien souvent; j'ai tâché de le redire ici moi-même, à l'occasion de Rousseau; et j'aurais aimé que M. Pellissier le redît plus fortement encore. Non seulement les grands écrivains du XVIIe siècle auraient rougi d'étaler ainsi leur personne dans leurs œuvres, et d'appeler sur eux-mêmes une attention qu'ils ne demandaient que pour leurs idées, mais Voltaire, quoique le plus personnel d'eux tous, n'entretenait sa prodigieuse *Correspondance* que pour y dire de lui ce qu'il voulait qu'on en pensât, et qu'il n'osait mettre dans ses *Contes*, encore moins dans ses *Histoires* et dans ses tragédies. N'est-ce pas là, pour le dire en passant, l'une au moins des raisons de l'éclat dont brillent alors l'éloquence de la chaire et l'art dramatique, où le commencement et la fin de la perfection sont de savoir s'aliéner de soi-même? Rousseau, lui, n'a guère écrit que pour se raconter. Quand il ne se serait pas inspiré, dans *la Nouvelle Héloïse*, des souvenirs de Mme de Warens et de l'amour qu'il éprouvait alors pour Mme d'Houdetot, quand son *Émile* ne serait pas les mémoires de son enfance et de ses préceptorats, ses *Confessions*, avec ses *Dialogues*, ses *Rêveries*, sa *Correspondance*, ne laisseraient pas de composer à peu près la moitié de son œuvre. Jamais encore écrivain ne s'était à lui-même attribué publiquement une telle importance, n'avait ainsi rapporté tout à lui, ne s'était ainsi fait le centre du monde. Mais, du fond de lui-même, jamais non plus écrivain n'avait tiré de semblables effets ni rapporté une vision plus neuve de l'homme et de la nature. Et c'est ici, dans cette renaissance de l'individualisme, avec tout ce qu'elle comportait de nouveautés et aussi d'erreurs, qu'il faut voir le commencement du *Romantisme* et le premier élément de sa définition.

Ce qui a pu, ce qui peut encore quelquefois masquer l'individualisme de Rousseau, c'est que, dans l'histoire des origines du *Romantisme*, l'influence de Rousseau se trouve coïncider avec le temps de la diffusion parmi nous des littératures étrangères, et, au lendemain de la Révolution, avec une renaissance inattendue de l'idée religieuse. A ce travail des esprits d'où *le Génie du christianisme*, et plus tard *les Méditations* sont sorties, je me contenterai de rappeler que la *Profession de foi du Vicaire savoyard* a beaucoup contribué. Quant à la diffusion des littératures étrangères, j'aurais voulu que M. Pellissier, saisissant l'occasion qui s'en offrait d'elle-même, essayât ici d'esquisser un chapitre de notre histoire littéraire qui nous manque. Je ne connais pas bien le su-

jet, dont il me semble seulement que celui qui voudrait l'approfondir un jour en trouverait une première ébauche dans le livre de M. George Brandes, et dans celui d'Hermann Hettner sur *la Littérature européenne au XVIIIe siècle*. Mais il faut du moins rendre cette justice à M. Pellissier que, s'il a cru devoir s'en tenir à parler de Mme de Staël et de Chateaubriand, il en a bien et heureusement parlé.

On voit avec plaisir une critique plus désintéressée, moins personnelle, moins rancunière surtout que celle de Sainte-Beuve, remettre aujourd'hui Chateaubriand et Mme de Staël en honneur, et les replacer l'un et l'autre à leur véritable rang. Après tout, Mme de Staël est la seule femme de France dont le talent soit vraiment viril, je veux dire qui ait pensé par elle-même ; dont un homme n'ait pas soufflé les idées ; qui eût pu, sans s'appauvrir, donner quelques-unes des siennes à l'auteur des *Martyrs*, par exemple ; et le turban de Corinne n'empêchera pas les deux livres de *la Littérature* et *de l'Allemagne* de compter toujours parmi les événemens considérables de notre histoire littéraire. Je renvoie pour le reste à la belle étude de M. Émile Faguet (1), dont nos lecteurs ont sans doute conservé la mémoire : littérairement, et d'accord avec M. Pellissier, voici comment je concevrais que l'on fît sa part à Mme de Staël dans « le mouvement du XIXe siècle. »

Héritière de ce que le XVIIIe siècle avait légué de meilleur au nôtre, admiratrice passionnée de Rousseau, les leçons de Mme Staël ne diffèrent pas beaucoup de celles du maître ; et, comme Rousseau, c'est en lui-même qu'elle veut que le poète, émancipé de l'ancienne contrainte, cherche presque uniquement l'inspiration de ses œuvres. Mais, en même temps, — ce qu'elle ne trouve pas chez les classiques dont elle écrit la langue, si malheureusement elle n'en a pas toujours le style, — cet accent de personnalité, ce « sentiment, » cette originalité d'imagination, les rencontrant dans les « littératures du Nord, » elle les célèbre avec un enthousiasme communicatif qui substitue, sans presque s'en apercevoir, de nouvelles règles et de nouveaux modèles aux anciens : Shakspeare d'abord, dans le livre de *la Littérature*, Goethe et Schiller plus tard, dans son *Allemagne*, aux Voltaire, aux Racine, aux Corneille. De telle sorte que ses conclusions, quasi contradictoires à son point de départ, sembleraient n'avoir servi qu'à faire passer les romantiques d'un joug sous un autre, et le drame futur, — le drame prochain de l'auteur de *Chatterton* ou de celui de *Cromwell*, — d'une pâle imitation de la tragédie du XVIIe siècle, à ce que je me permettrai d'appeler la caricature très appliquée du drame shakspearien. Nouvel exemple de cet entrecroi-

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre 1887.

sement et de cette contrariété d'influences qui rendent l'histoire littéraire si difficile à débrouiller dans sa suite; mais aussi, nouvel élément du *Romantisme*. « L'esprit français, dit-elle quelque part, a besoin maintenant d'être régénéré par une sève plus vigoureuse; » et cette sève, sur son conseil, on ira la chercher, dans les « littératures du Nord » d'abord, non-seulement dans Shakspeare, mais dans Goethe et dans Byron, jusque chez Young, jusque chez Ossian, et bientôt et généralement dans toutes les autres littératures, dans la mandingue et dans la sakalave.

Cependant, et tandis que Mme de Staël, faisant tomber les frontières de l'esprit français, le rendait concitoyen du monde, Chateaubriand, lui, de son côté, le rendait contemporain de la cathédrale gothique, si je puis ainsi dire, et le ramenait à la conscience de ses origines chrétiennes. Un mot de Chamfort exprime assez bien le dernier état de la pensée du XVIIIe siècle sur le christianisme. « M. de... qui voyait la source de la dégradation humaine dans l'établissement de la secte nazaréenne... disait que, pour valoir quelque chose... il fallait se débaptiser, et redevenir Grec ou Romain par l'âme. » On remarquera qu'André Chénier n'avait pas fait autre chose. Tout élève qu'elle fût des « philosophes, » Mme de Staël n'avait pas suivi ses maîtres jusqu'à cet excès de fanatisme, ayant très bien vu, — sans parler d'un fond de mysticité qu'il y avait en elle, — la liaison de ce paradoxe voltairien avec l'impossibilité d'affranchir l'art des liens du classicisme. C'est même alors que, pour tout concilier, et ne voulant trahir ni sa foi dans la perfectibilité de l'espèce humaine, ni ce qu'elle proclamait elle-même qu'il y avait de poésie dans le christianisme, elle avait déclaré de l'idée du progrès qu'elle était la plus « religieuse » qu'il y eût. Mais Chateaubriand devait faire un pas de plus; — et l'on peut dire avec précision que la publication du *Génie du christianisme* a marqué l'instant où l'esprit du XIXe siècle s'est détaché de celui du XVIIIe. En l'an 1802, ni plus tôt ni plus tard,

> De la foi des chrétiens les mystères terribles
> D'ornemens égayés devinrent susceptibles;

le sentimentalisme religieux triompha, pour un demi-siècle environ, du rationalisme impertinent et sec des derniers idéologues; — et la littérature du XIXe siècle naquit.

« Langue, poésie, roman, histoire, dit à ce propos M. Pellissier, Chateaubriand a renouvelé l'art tout entier dans sa forme extérieure, et il l'a pour toujours marqué de son empreinte. » Rien de plus juste; quoique d'ailleurs je ne sache trop si M. Pellissier, quand il vient au détail, tout en faisant honneur à Chateaubriand

de quelques qualités que notre prose possédait avant lui, ne lui ferait pas tort aussi de quelques-uns de ses défauts. « Il dédaigne les fioritures du style, il est trop *vaillamment* épris du beau, dit M. Pellissier, pour aimer le joli. » Je n'aime pas ce « vaillamment, » qui donne l'idée d'un Chateaubriand plus sincère qu'il ne le fut souvent; et, pour les « fioritures, » j'en sais plus d'une, — dirai-je dans *les Natchez?* — non, mais dans *les Martyrs* et dans *le Génie du christianisme*. M. Pellissier dit encore : « Il a ce secret du nombre et du rythme qui s'était perdu dans la langue du vers depuis le divin Racine, *et que notre prose avait toujours ignoré*. » C'est beaucoup dire, me semble-t-il; et, sans parler ici de Bossuet ni de Pascal, sans reparler de Rousseau, je ne trouve pas que le nombre ou le rythme aient manqué, par exemple, à Massillon et à Fléchier, rhéteurs illustres, eux aussi, — et dont Chateaubriand, sans aucun doute, a beaucoup pratiqué le premier.

Avait-il également lu Buffon, son *Discours sur le style?* et connaissait-il, avait-il médité cette phrase que « toutes les beautés intellectuelles qui se trouvent dans un beau style, tous les rapports dont il est composé sont autant de vérités aussi utiles, et peut-être plus précieuses pour l'esprit humain, que celles qui peuvent faire le fond du sujet? » En tout cas, si ce n'est pas là le seul de ses mérites, c'en est peut-être le plus éminent : l'art ou le génie, avec lequel, en associant les mots, il en a fait sortir, avec des effets de couleur et de sonorité qui l'avaient séduit, des idées que lui-même n'y savait pas contenues. Non-seulement artiste, mais virtuose, ne pensant à vrai dire qu'autant qu'il écrivait, la magie de son style évocateur, dérobant à la vue de l'esprit la faiblesse de son raisonnement, nous permet encore aujourd'hui de retrouver, sous la magnificence habituelle de ses images, plus de profondeur qu'il n'y en avait mis. Naturels et savans à la fois, calculés et légitimes pourtant, ses procédés ont ramené la langue à l'état poétique, où le mot, déjà riche de la diversité des sens qui ne s'en dégageront que plus tard, les enveloppe, les contient tous, et n'en exprime aucun qui ne traduise, en qui n'apparaisse du moins quelque chose de tous les autres. Si l'on ajoute à cela cette harmonie dont M. Pellissier nous parlait tout à l'heure, et sans laquelle, à vrai dire, dans une langue comme la nôtre, il n'y a jamais eu de beau, ni surtout de grand style; si l'on y ajoute l'éclat et l'étrangeté de ces descriptions exotiques, dont « le petit pinceau » de Bernardin de Saint-Pierre, — guidé par la main d'un pauvre homme! — n'avait qu'à peine fait pressentir le charme et la séduction; si l'on ajoute enfin ce sentiment de la couleur historique, dont on essaierait vainement de nier la puissance, puisqu'il a suscité la vocation d'Augustin Thierry, on mesurera l'ingratitude

fâcheuse dont la critique a fait preuve envers Chateaubriand, pendant une trentaine d'années; on conclura sans hésitation avec M. Pellissier, « qu'aussi longtemps que vivra la langue française, l'auteur des *Martyrs* et de *René* sera salué comme l'un des plus merveilleux ouvriers qui y aient mis la main; » et, dans l'histoire des origines du *Romantisme*, c'est à lui qu'après l'auteur des *Confessions* et de *la Nouvelle Héloïse*, on pensera qu'on doit faire la principale part.

C'est une opinion très répandue de nos jours que la critique et l'histoire ne seraient qu'une perpétuelle matière de contradictions, de disputes, et d'incertitudes. Cette opinion n'est pas aussi fausse, elle est beaucoup plus fausse que l'opinion contraire. Entre personnes du métier, comme l'on dit, ou de la partie, qui n'ont pas attendu, pour faire de la « littérature, » que la politique leur ait procuré des loisirs, ou, pour s'intéresser à l'histoire, que nulle occupation plus pressante et plus lucrative ne les en détournât, on ne dispute, à vrai dire, et on ne se contredit sérieusement que sur quelques contemporains; — sur Barbey d'Aurevilly, par exemple, ou sur le comte Villiers de l'Isle-Adam. Quelques apologistes trop éloquens de ces grands hommes ont en effet un intérêt personnel à entretenir soigneusement la légende du génie méconnu. Mais, en réalité, sur les autres, les morts, — ceux dont aucun vivant ne prétend à se réclamer, comme par exemple M. Vacquerie de Victor Hugo, ou à tirer vengeance, comme Sainte-Beuve de Chateaubriand, — l'accord se fait sans peine, et quelques opinions individuelles diversifient l'opinion générale, mais ne la divisent pas. Cela est vrai même des questions de personnes : on n'a jamais tenté, depuis cent cinquante ans qu'il est mort, de réhabiliter Campistron. Cela est vrai des questions de préséance : on n'a jamais douté, depuis cent ans, que Voltaire fût autant audessous de Racine dans la tragédie passionnée que de Corneille dans la tragédie politique. Cela est vrai des questions de doctrines ou de principes : et c'est se moquer du monde que de faire chatoyer aux yeux, en quelque sorte, les différens aspects d'une même définition du *Romantisme* pour conclure de là qu'il n'y en a pas ni ne saurait y en avoir de définition.

Liberté dans l'art; — substitution du sens propre au sens commun, dans toutes les acceptions du mot; — exaltation du sentiment du *Moi;* — passage, pour parler comme les philosophes, de l'*objectif* au *subjectif*, ou, littérairement, du dramatique au lyrique et à l'élégiaque; — cosmopolitisme, exotisme, sentiment nouveau de la nature; — curiosité du passé, des vieilles pierres et des vieilles traditions; — introduction dans la littérature des procédés ou des intentions de la peinture, voilà le *Romantisme;* et, de ces nouveau-

tés, comme on vient de le voir, si l'esprit public a été le complice nécessaire, pas un critique ou un historien qui ne convienne qu'un homme en a été l'introducteur, un livre le signal, et qu'un titre et un nom en conservent le souvenir.

Nous sommes donc tous d'accord, historiens et critiques, sinon sur l'importance relative des caractères du *Romantisme*, au moins sur leur présence dans le *Romantisme;* et nous sommes tous d'accord non-seulement sur la valeur propre de *la Nouvelle Héloïse*, du *Génie du christianisme*, du livre de *l'Allemagne*, mais sur la portée de leur influence. Voici M. Gustave Merlet, dans son *Tableau de la littérature française sous le premier empire;* voici M. Émile Faguet, esprit libre et indépendant s'il en fut, dans ses *Études littéraires sur le XIXe siècle;* voici M. George Pellissier dans le livre même dont nous parlons; voici M. Charles Morice, un « symboliste » ou un « décadent, » avec son livre si curieux sur la *Littérature de tout à l'heure*, — dont les prédictions sont aussi hasardées, et d'ailleurs nuageuses, que la partie critique en est personnelle, curieuse, et même claire; — et me voici moi-même, qui écris. Nous sommes tous d'accord que Chateaubriand est un grand écrivain; qu'en dépit de la faiblesse du raisonnement, de la composition, de la pensée, dont nous convenons tous, le *Génie du christianisme* est et demeurera ce que l'on appelait jadis un livre essentiel; qu'avec la poésie du sentiment religieux et d'un christianisme trop orné, trop décoratif, trop doré, c'est le prestige du style qui le soutient toujours au-dessus de *la Littérature* et de *l'Allemagne*, où les idées abondent; que ce style, susceptible d'une analyse plus ou moins profonde, a pour qualités générales et principales l'éclat, la couleur, l'harmonie; et qu'enfin depuis Victor Hugo jusqu'à Pierre Loti, il n'y a pas un *coloriste* qui ne procède de Chateaubriand. Qu'importent, après cela, quelques divergences, qui sont, dans le jugement de chacun, ce qu'il ne saurait s'empêcher de laisser passer de lui-même dans ses impressions? On n'aime pas tous Chateaubriand de la même manière; mais, qu'on l'aime ou qu'on ne l'aime pas, c'est pour les mêmes raisons, lesquelles déterminent bien dans les esprits un « dispositif » différent, sans qu'il y ait division pour cela sur les « considérans. » Et si je ne dis rien ici de Chateaubriand que je ne puisse dire aussi bien de Mme de Staël ou de Rousseau, par exemple, qui ne voit que, pour définir le *Romantisme* lui-même, il suffit qu'on soit uniquement soucieux de le définir; — et non pas, comme trop souvent, de se faire à soi-même une originalité trop facile, en prenant les opinions des autres pour le tremplin de ses paradoxes?

II.

Comment maintenant le *Romantisme* s'est-il historiquement déterminé? C'est la seconde ou la troisième des questions que M. Pellissier se propose; et il y répond nettement. Avant tout, avant d'être ce que nous venons de dire, — et pour pouvoir l'être, — il a fallu que le *Romantisme* fût une révolution de la métrique et de la langue. C'est aussi bien ce que je rappellerai qu'on avait vu deux fois au moins dans l'histoire de notre littérature nationale : une première fois, au XVI[e] siècle, quand, en émancipant la versification française de l'insupportable tyrannie des genres à forme fixe, — et quoique d'ailleurs eux-mêmes, sous l'influence de l'italianisme, aient prodigieusement abusé du sonnet, — Ronsard et du Bellay relevèrent la langue du fond de vulgarité, de bassesse, et d'ordure où l'on peut bien dire, je crois, qu'elle se roule encore dans le roman de Rabelais; et une seconde fois, au XVII[e] siècle, entre Malherbe et Boileau, quand les précieuses, les grammairiens, l'Académie naissante, en cataloguant le bel usage et en définissant le bel air, posèrent les conditions de la *noblesse* du style. On entend bien que je ne parle qu'en gros. Tout récemment encore, à propos de Boileau, j'essayais de montrer combien il y aurait, dans cette période cependant si courte, et pour n'être qu'à peu près exact, de distinctions à faire, de nuances à démêler, et d'*époques* à séparer.

Pourquoi donc ce rapprochement? pour signaler au passage une loi de notre histoire littéraire; pour prouver, par un exemple de plus, l'influence du « mot, » ou, comme on dit aujourd'hui, du « verbe » sur les transformations de l'idée; et puis, pour bien faire voir que le *Romantisme* ne s'est jamais plus complètement mépris qu'en remontant chercher au XVI[e] siècle ses origines philologiques, et qu'en réclamant, sur la foi de Sainte-Beuve, la succession de Ronsard.

> Rien ne me plait, hors ce qui peut déplaire
> Au jugement du rude populaire:

telle, en effet, avait été la devise de Ronsard et de ses amis, que n'avaient pas démentie la fortune et la fin de l'école, puisqu'elle s'était perdue, avec Jean-Antoine de Baïf, dans les subtilités du pire alexandrinisme. Mais, au contraire,

> De mettre un bonnet rouge au vieux dictionnaire,

tel avait été, tel fut, presque dès le début, le parti-pris délibéré de Victor Hugo, nullement aristocratique, on le voit, puisque, ce qu'il recommande, c'est l'infusion dans la langue, et à flots, du

mélange de tous les argots. Relisez plutôt *Han d'Islande*, *Bug-Jargal*, *Notre-Dame de Paris*, *Claude Gueux*, *les Misérables*, qu'il me semble en vérité que l'on oublie trop, lorsque l'on parle d'Hugo ; comme s'il n'était l'auteur que des *Rayons et Ombres*, que des *Contemplations*, que de la *Légende des siècles!* Et je sais bien ce que l'on peut dire : que Ronsard et ses amis n'ont pas craint d'employer des mots que Boileau, cent ans plus tard, eût renvoyés au langage des halles; que leur vocabulaire, plus étendu, plus riche, est moins noble et plus familier que celui de Corneille et de Racine, — ce qui pourrait d'ailleurs faire une question; — enfin que, dans leurs plus beaux vers, le « grotesque » y coudoie volontiers le « sublime... » Mais c'est tout simplement qu'ils vivaient dans un temps où ni la cour, ni la ville, ni la province, en y tendant pourtant, ne savaient ce que c'est que la politesse des mœurs, la décence du langage, ou la tenue du style. Est-ce que l'auteur de l'*Heptaméron*, qui est aussi celui du *Miroir de l'âme pécheresse*, ne croyait pas, en écrivant ses contes, faire œuvre de morale et d'édification?

En fait, et rien ne serait plus aisé que de le démontrer, l'héritier de Ronsard, c'est Malherbe, et l'héritier de Malherbe, c'est Boileau. « Boileau, comme le dit quelque part M. Pellissier, — qui s'y connaît, ayant publié jadis une thèse sur Du Bartas, et une édition de l'*Art poétique* de Vauquelin de La Fresnaye, — Boileau vilipende Ronsard en lui empruntant toute sa doctrine, et cet *Art poétique*, où il raille de si haut le chef de la Pléiade et son œuvre, est un monument élevé en leur honneur. » Oui, si les romantiques voulaient absolument se trouver des ancêtres dans l'histoire, c'est plus tard, c'est plus bas, c'est tout au début du XVIIe siècle qu'ils eussent dû se les chercher. Théophile de Viau, Saint-Amant, que Philarète Chasles et Gautier, dans ses *Grotesques*, ont essayé de réhabiliter; Scarron, dont Hugo lui-même n'a jamais parlé sans quelque tendresse, dont il a fait un « mage » dans ses *Contemplations :*

Et voici les prêtres du rire;
Scarron, noué dans les douleurs...

Scudéri, Rotrou, Corneille encore jeune, — le Corneille de *Mélite* et de *Clitandre*, celui du *Cid* aussi, — tels sont, en fait de langue, les vrais modèles du *Romantisme*. Et la ressemblance ne s'achève-t-elle pas si nous ajoutons que de leur temps, comme du nôtre contre nos romantiques, ce sont, contre eux, des *Naturalistes* qui ont dû lutter?

Je ne veux pas faire entendre par là qu'aux environs de 1820 cette révolution de la langue ne fût pas nécessaire. « Une règle capitale des anciens rhéteurs, dit à ce propos M. Pellissier, Buffon la formule expressément, était de nommer les choses par les termes les plus généraux. » C'est ce que M. Taine avait déjà noté quelque part, assez plaisamment, en faisant observer qu'au temps de l'abbé Delille ou de l'éloquent Thomas, si l'on avait osé nommer une hache de guerre un *tomahawk*, on se fût fait accuser de parler... iroquois. Les grammairiens du XVIIIe siècle, préoccupés avant tout des besoins de la propagande philosophique, avaient non-seulement appauvri le vocabulaire, mais encore énervé la syntaxe, en réduisant le langage à n'être plus que l'équation de la pensée pure. Il fallait qu'à Berlin et qu'à Saint-Pétersbourg on ne fût pas empêché, par ces *idiotismes* qui ne sont intelligibles qu'aux seuls nationaux, de comprendre à première vue Voltaire et Diderot. Aussi les mots n'étaient-ils pour eux que des signes, inexistans par eux-mêmes, conventionnels, artificiels, arbitraires, et la phrase, un « polynôme, » que tout l'art d'écrire se réduisait à « ordonner » conformément aux règles de l'algèbre. C'est le prix dont nous avions payé cette « universalité de la langue française, » tant célébrée par Rivarol dans un discours fameux, qui serait mieux intitulé : *De l'universalité de l'Instrument logique*. Si l'on voulait maintenant que la langue redevînt capable d'imagination et de poésie, il y fallait donc d'abord réintégrer la liberté du tour, la personnalité de la construction syntactique, le droit enfin de conformer la période au mouvement de la pensée. Mais auparavant, et plus urgemment encore, il fallait rendre au vocabulaire ce que la timidité du goût lui avait enlevé de richesses, depuis une centaine d'années; et il n'y en avait qu'un moyen effectif; et c'était celui qu'indiquait Hugo. « Substituer l'image à l'abstraction, le mot propre à la périphrase, le pittoresque au descriptif, » ce fut son œuvre, comme le dit M. Pellissier; et, pour le moment, puisqu'elle était nécessaire, il n'est pas question de savoir s'il a fait preuve, pendant un demi-siècle qu'il l'a obstinément poursuivie, d'autant de goût que de fécondité d'invention verbale et de génie. C'est assez que, depuis Rabelais et Saint-Simon, — dont on s'étonnera peut-être de voir les noms ainsi rapprochés du sien, — il n'y ait pas eu de plus prestigieux ni de pareil artisan de mots.

Si je vois bien ce que le *Romantisme* a fait pour le renouvellement de la langue, je vois moins nettement, et il est surtout plus difficile de dire avec précision, ce qu'il a fait pour le renouvellement de la versification. Comment, à ce propos, M. George Pellissier concilie-t-il lui-même ce qu'il dit des « combinaisons rythmiques, savantes, harmonieuses » dont le *Romantisme* aurait enrichi

la langue, avec ce qu'il dit ailleurs, et à peine quelques lignes plus bas, qu'en fait de rythmes Victor Hugo n'en a pas inventé d'autres « que celui de douze vers, où les huit derniers forment deux groupes de trois rimes féminines, suivis chacun d'une rime masculine? » C'est la strophe :

Non, l'avenir n'est à personne
Sire! l'avenir est à Dieu.
A chaque fois que l'heure sonne,
Tout ici-bas nous dit adieu.

L'avenir! l'avenir! *Mystère,*
Toutes les choses de la *terre,*
Gloire, fortune *militaire,*
Couronne éclatante des *rois,*
Victoire aux ailes *embrasées,*
Ambitions *réalisées,*
Ne sont jamais sur nous *posées*
Que comme l'oiseau sur les *toits.*

Seulement, comme le dit fort bien M. Théodore de Banville, — et pour qu'il le dise, on sait s'il faut que ce soit vrai! — cette strophe n'en est pas une, mais deux : la première de quatre vers, la seconde de huit; et l'artifice typographique de la suppression du « blanc » qui devrait les séparer l'une de l'autre, ne donne pas à leur juxtaposition le caractère organique d'un rythme légitime. Pour M. Pellissier, je pense qu'il a pris deux fois le mot de rythme dans deux sens un peu différens; et, en effet, *rythme* se dit tantôt du mouvement propre qui anime une strophe entière, et tantôt de celui qui sert à diversifier la monotonie de l'alexandrin français.

C'est ce rythme-là seul, celui qui dépend de la position des césures et des syllabes toniques dans l'intérieur du vers, que l'on peut dire que le *Romantisme* a renouvelé. J'aurais voulu d'ailleurs qu'en le disant, M. Pellissier n'eût pas eu l'air d'oublier que M. Becq de Fouquières, dans son *Traité général de versification française,* l'avait dit avant lui. Mais j'aurais surtout voulu que, ce qu'il affirme sur ce sujet, il essayât de le démontrer, de l'appuyer au moins de quelques citations qui fussent des commencemens de preuves. Car la matière est un peu abstraite, et je crains que l'intérêt même n'en soit pas immédiatement senti. On n'est guère disposé en France, ni élevé, à reconnaître entre deux vers une autre différence que celle qui sort naturellement de la pensée ou du sentiment qu'ils expriment. La facture, le mérite proprement technique en échappent à beaucoup de bons juges. Et l'on accorde à la rigueur que le choix des mots importe, et celui des sons, et l'éclat des images; on admet moins volontiers le pouvoir de l'allitération, ou celui de la discordance, et qu'une seule rime quelquefois fasse

toute seule toute la beauté d'un vers. Dans un livre sur le *Mouvement littéraire au XIXe siècle*, ces considérations ne valaient-elles pas bien la peine d'être développées, non-seulement indiquées? et quel moyen de le faire, que de citer, que d'analyser, que de mettre sous les yeux du lecteur les élémens de la comparaison? M. Émile Faguet l'avait fait dans son étude sur *Victor Hugo*, d'autres aussi; et M. George Pellissier l'eût pu faire après eux, sans les répéter. Faute de l'avoir fait, son chapitre ou plutôt les quelques pages qu'il a écrites sur « la rénovation de la métrique » par le *Romantisme* demeurent obscures; et je le regrette, parce que je sens bien qu'il n'eût tenu qu'à lui de nous faire passer, après lui, par les chemins qui l'ont conduit lui-même aux formules trop générales dont il s'est contenté. Il y a des cas où l'écrivain doit garder ses « notes » pour lui : il y en a d'autres où elles sont la preuve, nécessaire à fournir, de la justesse de ses conclusions.

Voici deux ou trois points encore où je chercherais querelle à M. Pellissier. « Les romantiques, dit-il, exigèrent à la rime une plénitude de son que notre poésie ne connaissait plus depuis Malherbe. » La phrase n'est pas assez claire; elle tend à faire croire que Malherbe aurait donné peu d'attention à la qualité de la rime; et c'est le contraire qui est vrai. Je n'en ferais pas d'ailleurs l'observation si M. Pellissier n'avait écrit quelques lignes plus haut, que « les romantiques portèrent dans les formes qu'ils restauraient une science de facture qu'eussent enviée les plus délicats artistes de la renaissance. » Car, en vérité, quels sont donc les « délicats artistes » dont on parle? Est-ce Baïf? est-ce Ronsard? Je ne puis du tout, pour ma part, leur accorder cet éloge. Baïf, Jean-Antoine de Baïf, le « métricien » de la Pléiade, n'est qu'un insupportable pédant, barbouillé de grec et de latin, que l'on avait pris « tout petit » pour l'accabler du poids de son érudition; et, de Ronsard même ou de Malherbe, s'il n'y a pas de doute, assurément, que Ronsard soit le poète, c'est Malherbe qui est l'*artiste*. Aucun goût, aucune délicatesse d'oreille, aucune idée précise, ou seulement un peu claire, des ressources de la langue et du vers français, aucun souci vraiment *artiste* n'a guidé l'entreprise et les ambitions de la Pléiade. Elle n'a pas voulu, selon l'expression de Boileau, « parler grec et latin en français; » ou du moins Boileau se trompe, en en faisant le reproche à Ronsard, dont la veine est de soi bien française; mais elle a voulu faire passer en français toutes les richesses de la poésie grecque et latine, et, faute d'un peu de discernement, les pauvretés avec les richesses. *Græcum est, non legitur*, disait-on avant elle; *Græcum est, ergo pulchrum*, est-elle venue dire; et, manque d'une sensation un peu délicate et fine de l'une et l'autre langue, n'admirant pas moins Aratus qu'Homère,

elle les a également imités. Mais cette sensation, ce discernement, ce goût, Malherbe au contraire les a eus; et c'est parce qu'il les a eus que sa sévérité, son intolérance même, ont fini par triompher de la grâce nonchalante et aimable, de la facilité voluptueuse, et de la négligence enfin des « artistes de la renaissance. »

M. Pellissier ne se trompe-t-il pas un peu plus loin de quelque vingt ans en louant « la science de facture » des premiers romantiques? ou bien alors, Hugo tout seul serait-il donc tout le romantisme à ses yeux? La nature a fait plus que l'art pour Lamartine et pour Musset, par exemple, qui ne sont pas actuellement en honneur, je le sais, mais qui n'en sont pas moins Musset et Lamartine. L'inspiration ou la fantaisie laissent chez eux peu de place à la « science de la facture; » ils riment parfois étrangement l'un et l'autre; et ni l'un ni l'autre, mais Musset surtout, n'a perdu l'occasion, quand elle s'en présentait, de railler cette « science. » La *Ballade à la Lune* est une dérision du *Pas d'armes du roi Jean,* et ce n'est pas la seule gaminerie de Musset. Mais je dirais volontiers d'Hugo même que la « science de la facture » est plutôt innée chez lui qu'acquise et que consciente. Pour la « facture, » ni les *Odes et Ballades* ni les *Orientales* ne sont inférieures aux *Contemplations* ou à la *Légende des siècles:* c'est seulement une autre « facture. » Dans la mesure où l'on a pu dire que quelques pièces des *Méditations* sont encore du Bertin ou du Parny, les *Odes et Ballades* et les *Orientales* sont encore du très beau Jean-Baptiste Rousseau, beaucoup plus beau que le vrai. Mais entre les *Orientales* et la *Légende des siècles*, sous des influences qui ne sont pas celle d'Hugo, l'idée de l'art s'est modifiée, et les procédés avec elle; les *Poèmes antiques* d'abord, puis *Émaux et Camées* ont paru. Comme Voltaire, au siècle précédent, le plus souple des hommes et le plus ployable en tous sens, s'emparait des idées des autres pour les leur rendre, à eux-mêmes, presque méconnaissables, et au public marquées à l'empreinte de Voltaire, ainsi Victor Hugo, de tous les assembleurs de rimes et de rythmes le plus extraordinaire que nous ayons jamais eu, se sera, lui, emparé des formes des autres, pour les traiter de main de maître, et conserver ainsi jusqu'à sa mort sa royauté poétique. Je crains donc, je le répète, que M. Pellissier n'ait ici confondu deux époques distinctes de l'évolution du *Romantisme*. Si la « science de la facture » est dès le début entière chez Hugo, c'est parce qu'il est Hugo, mais non point du tout parce que « romantique. » Sainte-Beuve, malheureux en ce point, n'a pu faire entendre aux premiers romantiques le prix de la perfection. Et le souci scrupuleux de la forme achevée n'est devenu la règle de l'école que plus tard, sous l'influence des Gautier et des Leconte de Lisle, c'est-à-dire quand l'école n'était plus elle-

même, mais une autre, « semblable à ces enfans drus et forts du lait qu'ils ont sucé, et qui battent leur nourrice. »

Le reste est mieux su : comment le *Romantisme* a gagné ; quelles recrues il a faites ; et comment, enfin, la littérature du XIX[e] siècle a pu croire qu'elle avait rompu les derniers liens qui la rattachaient au siècle précédent. Et, à vrai dire, de même que notre littérature classique n'a pas continué le moins du monde notre littérature du moyen âge, mais s'y ajoute ou s'y superpose ; ainsi, ne se pourrait-il pas que la littérature moderne, dont le *Romantisme* a livré la première bataille, fût une troisième littérature encore, dont l'unité de langue fera, dans l'avenir, l'unique liaison avec celles qui l'ont elle-même précédée ? Pour le moment, la question est plus facile à poser qu'à résoudre ; on l'agitera plus tard, dans cent cinquante ou deux cents ans d'ici. Mais celle que nous pouvons traiter dès maintenant, c'est de savoir pourquoi le *Romantisme* est mort, — car il est mort aussi, lui, bien mort, presque plus mort que le *Classicisme,* — et comment il est mort.

III.

En effet, on ne meurt pas tous au même âge, ni de la même manière ; et, dans l'histoire de la littérature comme dans la nature même, il semble que les doctrines ou les genres apportent avec eux, en naissant, une probabilité de longue vie ou de mort prochaine, dont, à la vérité, les circonstances peuvent bien quelque temps contrarier les effets, mais non pas les empêcher d'être. Pour expliquer la rapide, l'étonnante fortune du *Romantisme* et sa mort si prompte, presque subite, il ne suffit donc pas de dire qu'il a suivi le destin des choses humaines, — qui est de naître et de ne pas durer. Les *dilettantes* ou les *amateurs* peuvent seuls se contenter d'une semblable raison, et j'aimerais autant que l'on dît que nous mourons parce que nous sommes mortels. Mais il faut encore montrer que le *Romantisme* est mort de l'exagération de son propre principe, et que les raisons de sa décadence ne le sont devenues qu'après avoir d'abord commencé par être celles de son ascendant et de son triomphe. C'est ce qu'il ne sera pas difficile de faire si, parmi tous les traits qu'on a vus qui servaient à le définir, nous réussissons à reconnaître et à nommer le principal, ou, comme l'on dit, l'*essentiel,* celui qui met un air de famille entre les élégies de Lamartine, les romans de George Sand, et les *Histoires* de Michelet ; celui dont les variations entraînent ou commandent, si l'on peut ainsi dire, des variations de tous les autres ; et celui qui ne distingue pas enfin moins profondément le *Romantisme* du *Réalisme,* qui l'a suivi, que du *Classicisme*, qui l'avait précédé.

Quel est donc ce caractère? Assurément, ce n'est pas cette curiosité des littératures étrangères dont nous avons dit que le livre *de l'Allemagne* avait donné le signal. Elle est trop superficielle; et si nous regrettons qu'il n'y ait rien de très « shakspearien » dans le théâtre de Dumas lui-même ou d'Hugo, nous sommes heureux, en revanche, de n'y rien trouver non plus de trop « septentrional ». Les romantiques ont bien pu se réclamer de Goethe ou de Shakspeare, et revendiquer, au nom de l'auteur d'*Hamlet* ou de celui de *Faust*, les libertés qu'on se donnait le droit de leur refuser au nom de Voltaire, de Racine, de Corneille. En réalité, l'admiration de l'étranger n'a jamais été pour eux qu'une machine de guerre, et, quand ils en ont eu tiré le service qu'ils en attendaient, — c'était de débusquer de leurs dernières positions les derniers des classiques, — ils l'ont mise au rebut, « en catégorie de réserve, » et ils n'ont plus admiré sincèrement qu'eux-mêmes.

On ne peut pas davantage ramener, et encore moins réduire, l'originalité propre du *Romantisme* à ce qu'il a trouvé, sur les traces de Chateaubriand, d'inspirations et d'accens nouveaux dans les souvenirs d'un passé pour lequel, au XVIII[e] siècle, on n'éprouvait guère, comme Voltaire, que de la haine, et au XVII[e], comme Boileau, que de l'indifférence. Il y a sans doute du gothique dans *Notre-Dame de Paris*; il y en a même du flamboyant; il y en a aussi dans *la Tour de Nesle;* et il y a de la religiosité dans les *Harmonies,* dans les *Destinées,* dans les *Contemplations*; il y en a, si l'on veut, dans les *Nuits.* J'ajouterai même, à cette occasion, qu'en renouvelant ainsi, chez un grand peuple, la conscience d'abord, puis l'orgueil de ses origines et de son rôle, nos romantiques n'ont pas rendu de moindres services à l'histoire qu'à la poésie. Mais, après cela, si ce caractère est assez profondément empreint dans les œuvres du *Romantisme*, il n'est pas le plus profond encore, ni le plus universel. On le chercherait vainement dans *Antony,* par exemple, ou dans *les Misérables.* Et, d'autre part, si cette sympathie pour le passé fait un élément nécessaire de la définition du *Romantisme,* elle est bien plus encore, à toutes les époques et dans toutes les littératures, une condition de la poésie même. Pas un grand poète, en aucun temps, depuis Homère jusqu'à Hugo, dont les regards ne se soient tournés complaisamment vers le passé; dont l'imagination n'ait aimé remonter d'âge en âge le cours lointain des jours vécus; et de qui l'on ne puisse dire, avec le philosophe, que l'humanité se compose pour lui de moins de vivans que de morts.

Une observation semblable ou analogue n'est-elle pas encore aussi vraie de ce sentiment de la nature dont on a voulu faire

quelquefois le tout du *Romantisme?* Là où manque ce sentiment, ce n'est pas lui seulement qui manque, c'est, avec lui, je ne veux pas dire la matière même de la poésie, — qui est plus étendue que la nature, — mais au moins ce qu'il y a dans la poésie de plus poétique, de plus subtil, et de plus pénétrant. Si donc on reconnaissait, dans ce sentiment de la nature, le caractère essentiel du *Romantisme*, il faudrait que tous ceux qui l'ont éprouvé ou exprimé dans leurs vers avant les romantiques fussent ainsi des romantiques avant le temps et sans le savoir; et je n'ignore pas qu'en effet on l'a dit; et je veux bien qu'il y ait dans ce paradoxe une part de vérité, comme aussi que l'on fasse à nos romantiques un juste honneur d'avoir « retrouvé » la nature. Mais quoi! ils ne l'ont pas découverte; et cela suffit pour qu'en faisant du sentiment de la nature un élément de la définition du *Romantisme*, on n'ait pas le droit d'en faire le plus essentiel.

Il en est un, au contraire, qu'inutilement chercherait-on ailleurs que dans le *Romantisme*, et dont on peut affirmer, avec une certitude entière, que, tous les autres eussent-ils fait défaut, s'il avait subsisté, lui tout seul, le *Romantisme* existerait encore; — et sa fortune eût été la même. C'est le *Lyrisme* que je veux dire; et, sans m'embarrasser ici de la diversité des sens qu'on a pu donner à ce mot, qu'il faudrait même lui donner, si l'on voulait qu'il enveloppât les lyriques anciens et modernes, — Pindare et Byron à la fois, Pétrarque et Ronsard, Lamartine et Sapho, — je le prends comme significatif et comme abréviatif de cette exaltation du sentiment personnel que nous avons vu paraître tout à l'heure, presque pour la première fois, dans les littératures modernes, avec *la Nouvelle Héloïse* et *les Confessions*. L'émancipation de l'individu; le droit acquis à chacun de nous de ne dépendre que de lui-même, de ne sacrifier et de ne soumettre à personne la liberté changeante et multiple de ses impressions; l'homme rendu, pour ainsi dire, à l'indétermination de son caprice; et, par là, débarrassé non-seulement des « règles » de l'art, ou des « conventions » de l'usage, mais encore de la « tyrannie » du bon sens ou de la raison; l'originalité désormais définie par la dissemblance et mise dans l'exception ou dans la singularité, voilà bien le *Romantisme*. Mais, n'est-ce pas le *Lyrisme* aussi, tel que précisément l'ancienne discipline en avait réprimé ou contrarié l'expansion, parce qu'elle en pressentait instinctivement les dangers, si peut-être elle n'en calculait pas toutes les conséquences? et tel également qu'il ne pouvait se développer avant que le *Moi*, d'incivil, d'inhumain, et de haïssable qu'on l'avait réputé jusqu'alors, ne fût devenu l'objet de notre curiosité la plus vive et la plus sympathique? L'obligation de penser et d'écrire pour les autres, en contrariant la ten-

dance, qui nous est naturelle, de ne rien voir au monde qui soit pour nous plus intéressant que nous-mêmes, avait comme fermé les sources du *Lyrisme*. Et, sans doute, on peut discuter si Rousseau a bien fait de les rouvrir, mais non pas que le *Romantisme* en son principe nous soit venu de là ; que cette exaltation du sentiment personnel en fasse donc dans l'histoire le caractère essentiel ; et d'ailleurs et enfin, qu'à cette liberté de nous faire les confidens de leurs joies ou de leurs souffrances, l'Allemagne, l'Angleterre et la France, la patrie de Goethe et d'Henri Heine, celle de Byron et de Shelley, celle enfin de Lamartine et d'Hugo, ne doivent les plus belles inspirations, et les plus durables, de leurs plus grands poètes.

Que si toutefois on pensait que, pour mieux mettre en lumière ce caractère essentiel du *Romantisme*, nous en omettons quelques autres, nous montrerions, sans beaucoup de peine, qu'ils s'y rattachent presque tous, et même qu'ils en procèdent. Qu'est-ce en effet que le *Romantisme* a revendiqué sous le nom très équivoque de liberté dans l'art? On s'en ferait une idée bien courte si l'on croyait que ce fût le droit de donner à l'action dramatique une durée de deux ou de plusieurs fois vingt-quatre heures; ou celui de mêler, sur la scène comme dans la vie, le grotesque au tragique. Mais il s'agit ici du droit que nous disions tout à l'heure : celui d'être soi-même en tout, de ne tirer que de son fond la forme de son œuvre, et de faire de sa fantaisie la règle ou la loi de son art. Car tous les moyens ne sont-ils pas bons, dès que l'art n'a plus d'autre objet que d'exprimer la personnalité de l'artiste? si l'application quelquefois n'en semble pas heureuse, la maladresse de l'ouvrier, significative de son pouvoir, ne l'est-elle pas de lui-même? et peut-on dire seulement jamais qu'elle ne soit pas heureuse, puisque les moyens dont il use, expressifs de sa nature, font ainsi partie de sa définition? *Tragaldabas* n'est ni inférieur, ni supérieur à *Hernani* ou aux *Burgraves;* il est autre; et dire de M. Vacquerie qu'il n'est pas Victor Hugo, ce n'est pas lui déplaire, ce serait le flatter, — si ce n'était plutôt le caractériser.

De même encore, pour peu que l'on veuille réfléchir sur la nature de l'imagination, — dont on sait l'importance et le rôle dans l'histoire du développement du *Romantisme*, — on verra facilement qu'en rendant la bride, pour ainsi dire, à l'expression du sentiment personnel, c'est à l'imagination qu'on la rend, et réciproquement. Car, nous permettre en tout d'être nous-mêmes, c'est nous dispenser de contrôler la « vision, » que nous avons de la nature ou de l'histoire, quand ce n'est pas nous inviter à nous en faire une qui n'appartienne qu'à nous, dût-elle au besoin différer pour cela de la vraie :

Le cœur humain de qui? Le cœur humain de quoi?
Quand le diable y serait, j'ai mon cœur humain, moi!

C'est ce que le *Romantisme* a fait; c'est en proclamant la liberté du sens propre qu'il a comme rouvert la carrière aux aventures de l'imagination, les glorieuses et les fâcheuses; et c'est en émancipant l'individu, le poète ou le « mage, » de l'autorité du sens commun, qu'il a rétabli dans ses droits cette maîtresse d'erreur, mais aussi d'illusion féconde.

Et cette sensibilité frémissante, communicative ou plutôt contagieuse, dont on le loue, — et avec raison, — comme de l'une des conquêtes qu'il ait réalisées sur l'habituelle impassibilité du classicisme, qu'est-elle autre chose que ce que l'on pourrait appeler la forme aiguë de la personnalité? Sommes-nous d'ailleurs plus sensibles que ne l'étaient nos pères? C'est selon qu'on l'entend; et, pour répondre à cette question, il nous faudrait parler longtemps. Mais, si nous divisons des impressions qu'ils ne percevaient qu'en gros, pour ainsi parler; si nous sommes touchés en quelque sorte à fond par des sensations qui ne faisaient que glisser sur eux; si nous passons quelquefois tout entiers dans des émotions où leur solide bon sens ne les laissait engager que la moindre partie d'eux-mêmes, qui ne voit qu'encore et toujours cette évolution de la sensibilité, connexe et conséquente à celle de la personnalité, l'a peut-être pour première origine, et certainement pour mesure? On pourrait aller jusqu'à dire que les plus sensibles d'entre nous, ce sont les plus personnels, un Rousseau, un Byron, un Lamartine, un Henri Heine, un Vigny, un Musset, tant d'autres encore dont les lamentations immortelles ont semblé quelquefois étrangement disproportionnées à leur cause. Ce qui n'est pas au moins douteux, c'est que, moins occupés d'eux-mêmes, ils eussent moins souffert, toute souffrance, comme on le sait bien, s'accroissant et s'exaspérant par l'attention qu'on lui donne. Ce qui est également certain, c'est qu'au lieu de crier leurs douleurs, s'ils les avaient cachées, leurs chants seraient moins beaux, puisque peut-être ils n'existeraient pas. Et cela nous suffit, à nous, qui, comme nous le disions, ne nous proposons que de bien faire voir dans l'exaltation du sentiment du *Moi* le caractère essentiel du *Romantisme*.

Mais on peut le montrer d'une autre manière encore. « Épopée, Tragédie, Drame, Comédie, Églogue, Élégie, Satire... l'Ode a enflammé, incendié, pénétré de sa lumière, et de sa vie tous les genres poétiques, » disait naguère l'un des rares survivans qu'il y ait du *Romantisme;* et il avait raison; mais ce n'était pas assez dire. En même temps que l'Élégie ou le Drame, c'est en effet le Roman, c'est l'Histoire, c'est la Critique enfin que le lyrisme a en-

vahis, et qu'avant de les désorganiser il a presque portés jusqu'à la hauteur de la poésie même. Si, par exemple, l'histoire a commencé par être pour Michelet quelque chose d'assez conforme à la gravité naturelle de son nom, qui ne sait ce qu'elle est devenue de bonne heure, pour lui, sous l'influence du *Romantisme?* le journal ou la chronologie de ses impressions, la matière d'abord et plus tard le prétexte errant de ses effusions, l'occasion de ses cris d'enthousiasme ou d'indignation. Dans les *Histoires* de Michelet, les faits mêmes n'ont d'intérêt, et conséquemment d'importance qu'autant qu'ils l'émeuvent ou plutôt qu'ils l'agitent. Il prend conscience de lui-même, à propos de l'histoire : il chante Michelet quand il célèbre ceux qu'il aime, et il le chante encore quand il jette au cadavre de ceux qu'il n'aime pas son éloquente injure. Et, sans doute, c'est ce qui fait la puissance étrange, l'ardente et communicative émotion de ses *Histoires*, mais aussi c'est ce qui les rend si dangereuses à lire, et dignes du nom de *Poèmes*, si l'on veut, mais à peine de celui d'*Histoires*.

Inversement, si la critique, pour Sainte-Beuve, dans ses derniers *Lundis*, et à mesure qu'il se dégageait de l'influence du *Romantisme*, est devenue ce qu'il a lui-même appelé l'histoire naturelle des esprits, qu'a-t-elle été d'abord, et pendant plus d'un quart de siècle? Ce que l'histoire était pour Michelet : l'expression tout individuelle des goûts de Sainte-Beuve; la notation, si je puis ainsi dire, des sentimens que ses lectures avaient éveillés en lui; mais, de plus, parce qu'il était littérairement moins honnête que Michelet, sa revanche des *Consolations*, et l'instrument de ses rancunes. Pour que Sainte-Beuve s'aliénât de lui-même, — ce qui peut-être est la première des vertus du critique, — pour qu'il distinguât ses intérêts et ses idées, sa personne et sa fonction, il attendit que son nom fût devenu le rival des grands noms dont l'éclat plus vif avait jadis éclipsé le sien. Mais nous, en attendant, si nous n'avons pas encore tout à fait expulsé le lyrisme de la critique; si beaucoup de critiques, n'y cherchant qu'eux-mêmes, ne retrouvent qu'eux-mêmes dans les œuvres des autres; et si le *Moi* ne s'étale enfin nulle part ailleurs plus impertinemment que dans le genre qui le souffre le moins, c'est à Sainte-Beuve qu'en remonte la responsabilité.

Nouvelle preuve, à notre avis, qu'en faisant du lyrisme le caractère essentiel du *Romantisme*, nous ne nous trompons pas, puisque, comme on le voit, en même temps que le plus profond et le plus constant, il en est aussi le plus universel. Pour parler le langage de M. de Banville, non-seulement « l'Ode s'est mêlée à tous les genres poétiques, si bien qu'ils n'existent plus qu'à condition de contenir l'Ode en eux; » mais cette nécessité de contagion, tous les

genres l'ont subie, sans en excepter ceux que l'exaltation du sentiment individuel, bien loin de les vivifier ou de les renouveler, ne pouvait que corrompre. Il est temps de le montrer maintenant, et qu'après avoir été la raison de la grandeur du *Romantisme*, le même et seul principe est devenu la cause de sa mort.

Peut-on nier qu'il y ait des lois des genres? Je ne le pense pas; mais, quand on le nierait, il resterait toujours que les genres, n'ayant dans l'histoire ni la même origine, ni conséquemment le même objet, ne sauraient donc non plus, sans cesser d'être eux-mêmes, se développer par les mêmes moyens. La critique, par exemple, n'a pas été inventée aux mêmes fins que le roman ou que la poésie; et, d'autre part, si l'on voulait, comme on le pourrait, faire dériver l'histoire de l'épopée, Hérodote d'Homère, et Joinville ou Froissart de l'auteur anonyme de la *Chanson de Roland*, on devrait encore avouer qu'en se différenciant, l'histoire et l'épopée se sont donc distinguées, qu'elles ont passé de l'homogène à l'hétérogène, et qu'avec une individualité qui leur est propre, elles ont acquis l'une et l'autre ce qu'il leur fallait pour la développer et pour la préserver. C'est ce que n'a pas su le *Romantisme*, à son grand dommage; et c'est ce qu'il semble, encore aujourd'hui même, que l'on persiste à ne vouloir point voir. On feint de croire qu'il s'agirait de contrarier ou de gêner la liberté de l'artiste, et de renouveler contre lui les prescriptions des anciennes rhétoriques. Cependant il n'est question que de reconnaître et de préciser les caractères des genres, qui, s'ils en marquent les limites, c'est parce qu'ils en font, à vrai dire, la définition.

Je ne veux point parler de quelques cas dont la discussion m'entraînerait trop loin; mais il est bien évident que la critique et l'histoire ne sont pas faites pour servir à l'historien et au critique d'un moyen d'expression de lui-même. Shakspeare n'a pas écrit son *Hamlet* ou son *Othello* pour que les Gervinus ou les Ulrici nous fissent à ce propos la confidence de ce qu'ils sont eux-mêmes; et Cromwell ou Richelieu n'ont pas sans doute été mis au monde pour qu'à l'occasion d'eux Thomas Carlyle, par exemple, ou Jules Michelet, se fissent plaindre ou admirer de nous. Il semble, comme l'on dit, que cela saute aux yeux! Historiens et critiques, s'il avaient à nous parler d'eux-mêmes, ils devaient le faire loyalement, à visage découvert, sans vouloir profiter pour eux de la popularité des œuvres et des noms dont ils se faisaient en apparence les commentateurs ou les historiens. Puisqu'ils ne croyaient pas leur personne moins intéressante pour nous que pour eux-mêmes, ils devaient écrire *Manfred* ou *Don Juan*, les *Feuilles d'automne* et les *Contemplations;* et, au fait, c'est ainsi, disions-nous, que Sainte-Beuve avait commencé par écrire les *Pensées*

d'août. Prenez la peine, au surplus, d'y regarder d'un peu près : tous les critiques, de nos jours même, qui réclament le droit de nous informer d'eux et de leurs goûts personnels à l'occasion d'une comédie de M. Dumas ou d'un roman de M. Zola, c'est qu'ils nourrissent, tout au fond d'eux, une ambition timide ou un rêve avorté d'auteur dramatique ou de romancier. Faute de mieux, ils ont pu consentir à se rabattre sur la critique, mais ils y portent ce besoin d'étalage d'eux-mêmes, qu'en vérité je ne leur reproche qu'autant qu'au lieu de le traduire en vers, ils le manifestent en prose. La raison n'en est-elle pas bien simple? Personne de nous, c'est la loi du genre ou la règle du jeu, n'a le droit de supposer que, lorsqu'il promet de parler de Molière ou de Racine, ce soit à lui, qui en parle, et non pas à l'auteur d'*Andromaque* ou à celui de l'*École des femmes* que l'on coure. Mais si l'on entend dire aujourd'hui qu'il n'y a plus de critique, c'est qu'en attendant qu'il en eût effacé jusqu'au nom, il n'a pas dépendu du *Romantisme* qu'il corrompît, qu'il dénaturât, qu'il supprimât la chose.

Il en aurait fait autant de l'histoire si, tandis qu'aux environs de 1830 le talent en critique était tout entier du côté des romantiques, au contraire, en histoire, de puissantes influences, opposées et adverses, — l'influence de Thiers, de Guizot, d'Alexis de Tocqueville,— n'avaient contrebalancé celle de Chateaubriand et de Michelet. Et puis, qui des deux est le plus intéressant, de Sainte-Beuve ou du chevalier de Florian, par exemple, de Jules Janin ou de Bouchardy, de Paul de Saint-Victor ou de Théodore Barrière ? c'est un point que l'on peut toujours discuter. Mais on ne saurait guère prétendre que Carlyle soit plus intéressant que Cromwell, Michelet que Napoléon, ni même tous les quatre ensemble que la France et que l'Angleterre. Dans la décadence du *Romantisme*, c'est ce qui a préservé l'histoire de perdre, comme la critique, jusqu'à la conscience de son objet et de ses obligations.

Un autre genre, en revanche, dont la désorganisation intérieure sous l'influence du *Romantisme* a été presque plus prompte que celle même de la critique, c'est le drame. Combien de temps encore les *Ruy Blas* et les *Hernani* supporteront-ils ce que l'on appelait autrefois l'épreuve des chandelles? Je n'ose ici le calculer. Mais déjà, du vivant de Victor Hugo, *Marion Delorme* et *Lucrèce Borgia*, *Marie Tudor* et *le Roi s'amuse*, c'est vainement qu'on a prétendu les imposer à notre admiration. J'en sais bien des raisons, et de plus d'une sorte ; mais aucune, à mon avis, qui soit plus évidente que la perpétuelle intervention du poète dans son œuvre. Faire vivre un personnage d'une vie qui lui soit propre, s'aliéner et s'oublier soi-même en Ruy Blas ou en Guanhumara, ne pas mêler Hugo encore jusque dans les comparses du drame, c'est ce

qui semble n'avoir été plus difficile à personne, dans l'histoire du théâtre français, qu'à l'auteur d'*Hernani*, — si ce n'est peut-être à celui de *Zaïre* et d'*Alzire*. Cependant, quand nous assistons à la représentation d'un drame, c'est pour voir vivre, souffrir et pleurer sur la scène des hommes comme nous ; il y a là une condition ou une convention nécessaire du genre ; on ne peut pas la violer sans faire autre chose que du drame, et nous donner ce qu'Hugo nous donne, en effet : lui, toujours lui, lui partout, sous les traits de Barberousse ou de Gennaro. On a d'ailleurs trop souvent insisté sur ce défaut capital de l'œuvre dramatique d'Hugo pour qu'ici j'aie besoin que de le rappeler. Je tâche uniquement de faire voir que par un autre chemin nous arrivons encore à la même conclusion. Comme l'excès du lyrisme avait dénaturé la critique et l'histoire, c'est bien lui qui, dans l'école romantique, a faussé la notion du drame. Et je ne dis pas, s'il vous plaît, que de cette erreur même sur les conditions essentielles d'un genre on n'ait pas tiré des effets extraordinaires, puisque au contraire je soutiens que la beauté des effets nous a procuré quinze ou vingt ans d'illusion sur la portée de l'erreur. Ainsi, la passion, la fièvre, ou le délire décuplent les forces de l'homme, mais ce sont toujours le délire, la fièvre ou la passion.

Mêmes effets, et même cause, opérant par des moyens à peine différens, je les retrouve encore dans l'histoire ou dans l'évolution de la poésie proprement dite. Comme cela s'était vu jadis, à l'âge héroïque de la tragédie française, ainsi, lorsque deux ou trois grands poètes, — et de moins grands au-dessous d'eux, — eurent marqué de leur ineffaçable empreinte ce qu'ils avaient trouvé en eux de sentimens inexprimés jusqu'alors, il fallut les imiter ou s'égarer ; et on les imita beaucoup ; mais on s'égara davantage. Alors, dans les cénacles, il n'y eut plus d'étudiant en droit qui ne prît le monde à témoin des infidélités de sa Ninette ou de son Elvire, Elvire, qui ravaudait des bas, et Ninette, qui piquait des bottines ! Alors, dans le fond des provinces, les femmes des vétérinaires, au lieu d'élever leurs enfans et de surveiller leur cuisinière, se plaignirent d'être incomprises. Alors, enfin, les charlatans d'estaminet, et jamais peut-être il n'y en eut plus qu'en ce temps-là, cherchèrent, au moyen de l'alcool ou de l'absinthe, à développer en eux l'originalité que la nature n'y avait pas mise. Telles sont en effet les inévitables conséquences d'une doctrine qui faisait du poète l'unique matière de ses chants. Pour se chanter il fallait se sentir ; et, si l'on ne trouvait rien en soi que d'assez vulgaire, ou plutôt d'assez banal, il fallait bien inventer une manière de se distinguer. Puisque d'ailleurs l'amant de Ninette ou d'Elvire osait se plaindre d'elles, elles aussi, les femmes, n'avaient-elles pas à dire les trahisons des hommes ? Et

du moment qu'un pair de France, du moment qu'un député, du moment que les ministres eux-mêmes et les conseillers d'état avaient célébré publiquement leurs amours, pourquoi pas moi, pourquoi pas vous, pourquoi pas tout Français, majeur comme nous et capable d'aligner deux rimes? En émancipant le *Moi* de la tutelle du jugement des autres, les lyriques du XIXe siècle l'avaient condamné à l'adoration perpétuelle de lui-même. Nous dirons tout à l'heure d'où la réaction est venue.

Car ce ne sont pas encore toutes les conséquences littéraires de ce débordement de lyrisme : il y en a d'autres, et de plus graves, qui devaient précipiter et achever la décadence du *Romantisme*. S'il est possible, en effet, que les classiques, j'entends les bons, ou même les seuls, ceux du XVIIe siècle, se fussent trop défiés de l'imagination, on ne peut pas cependant reprocher à Corneille ou à Pascal, à La Fontaine ou à Bossuet de n'en avoir pas connu l'usage ; et ils avaient bien su ce qu'ils faisaient en la soumettant à l'empire de la raison. L'imagination, livrée à elle-même, a quelque chose de trop mobile, ou, pour mieux dire, de trop fantasque ; elle est d'ailleurs incapable de se juger; et son mouvement naturel, qui est en tout d'excéder la nature, tend de lui-même à l'éloigner de cette vérité que l'on peut bien distinguer, mais jamais entièrement séparer de la beauté dans l'art. Elle se complaît aux chimères, et les monstres ne l'effarouchent point. Frappée d'abord, et souvent uniquement d'un seul aspect des choses, elle manque surtout du sens de la proportion, de la mesure, de la justesse. L'histoire du *Romantisme* en peut servir précisément d'un mémorable exemple. Considérez, l'un après l'autre, Han d'Islande et Quasimodo, don Salluste et Jean Valjean, Antony, Caligula, Tragaldabas, les héros habituels des romans d'Eugène Süe, de Frédéric Soulié ; — l'imagination romantique ne se sent, ne se meut, ne se déploie à l'aise que dans l'énorme, dans l'extraordinaire, quelquefois dans l'ignoble. Par une double conséquence du prix qu'elle attache à l'individualité, ses propres créations ne réalisent son idéal ou n'en approchent qu'autant qu'elles ne ressemblent à rien d'actuellement existant ; et, d'un autre côté, l'étrangeté des créations est à ses yeux la seule mesure de la force de l'invention, puisqu'elle l'est de l'originalité du poète ou du romancier.

Je crois entendre le vieux Corneille proclamant son fameux principe : « Le sujet d'une belle tragédie doit n'être pas vraisemblable : » mais les romantiques ont fait un pas de plus, et ils ont dit : « De tous les sujets de drame ou de roman, le plus invraisemblable est le plus beau. » C'est qu'en effet cette invraisemblance plus audacieuse soutient des liaisons secrètes avec l'idée que le poète ou le romancier se font de leur propre mérite. Elle

leur sert à eux-mêmes de preuve de leur indépendance, elle leur est un témoignage de leur supériorité. Le *Moi*, content et gonflé de lui-même, se dilate orgueilleusement dans une espèce de fausse conscience de sa violence, qu'il prend pour de la force, et de sa témérité, qu'il appelle du nom de hardiesse. L'abus de l'imagination a jeté les Hugo même et les Lamartine, les George Sand et les Michelet dans les erreurs d'art que l'on sait, — car je ne veux rien dire ici des autres; — mais l'abus de l'imagination, on le voit, c'est chez eux un excès de confiance en eux-mêmes, c'est encore et toujours l'exagération du sentiment individuel; c'est proprement une conséquence et la manifestation extérieure de l'hypertrophie du *Moi*.

N'en dirai-je pas autant de l'exagération et de l'excès de leur sensibilité? Quand on délivre l'homme de toute contrainte et de toute règle, quand on fait de lui le centre du monde, c'est aux impulsions de sa sensibilité qu'on l'abandonne; et, de toutes ses facultés, c'est la plus changeante, la plus diverse, la plus dépendante elle-même des moindres occasions, qu'on lui donne pour guide. Qui ne le voit, en effet, que ce qui nous caractérise individuellement, à peine est-ce, en vérité, notre faculté de penser ou de vouloir, quelque inégale qu'elle soit d'un homme à un autre homme, mais c'est notre faculté de sentir, dont il y a presque autant de modes que d'individus? « Tous les goûts sont dans la nature, » dit un commun proverbe; et cela signifie qu'irréductibles, et quelquefois inconciliables entre eux, « nos goûts » sont nous-mêmes, la base physique de notre être, si l'on peut ainsi dire, puisqu'ils sont en nous l'héritage de toutes les influences qui nous ont façonnés. Ou, en d'autres termes encore, tandis que les objets de l'action et de la pensée sont extérieurs à nous, nous ont précédés et nous survivront, notre capacité d'être affectés ou émus, naissant avec chacun de nous, est uniquement relative à nous et disparaît avec chacun de nous. Il était donc inévitable qu'en faisant du *Moi* le principe, le moyen et la fin de l'art, le *Romantisme* fût conduit, sur les traces de Rousseau son maître, à faire de la sensibilité la mesure, la règle et le tout de l'homme. Mais il n'était pas moins nécessaire qu'en proposant à l'art la sensibilité comme unique moyen d'expression du *Moi*, il le détournât de son but, qui n'est, après tout, que d'entretenir à sa manière, parmi les hommes, la conscience de leur solidarité.

Faut-il peut-être aller plus loin? On le pourrait, si l'on le voulait. D'où croyez-vous, en effet, que vienne dans la poésie romantique ce je ne sais quoi de morbide qui la colore ou qui l'irise de teintes suspectes et parfois livides? Ne serait-ce pas Rousseau peut-être qui l'y aurait introduit? et, comme je crois l'avoir indiqué quelque

part, le *Romantisme*, en s'inspirant de l'auteur des *Confessions*, — dont les six ou huit derniers livres sont d'un malade ou d'un fou, — n'aurait-il pas du même coup transporté dans ses œuvres ce germe secret de folie et de mort? Je le crains quelquefois pour tous deux; et qu'il y a quelque cent ans un œil plus perspicace n'eût pu déjà découvrir dans cette exaspération de la sensibilité comme dans cette exaltation du moi leurs conséquences futures. Les aliénistes s'accordent du moins aujourd'hui pour placer à l'origine des affections mentales, de quelque nom particulier qu'on les nomme, des troubles ou des aberrations définies de la sensibilité... Je ne veux pas d'ailleurs insister sur ce genre d'argumens, mais il fallait bien l'indiquer. Ce lyrisme, puisque ainsi l'avons-nous appelé, dont le *Romantisme* a fait le principe même de son esthétique, auquel j'ai tâché de montrer que tous ses autres traits ne s'accordaient pas seulement, mais se coordonnaient, si l'on veut achever de comprendre pourquoi son triomphe rapide a été suivi d'une mort presque plus rapide, c'est qu'il avait lui-même en naissant apporté ce germe de mort prochaine. Si le *Classicisme* était mort d'une espèce d'incapacité de vivre, le *Romantisme* est mort, lui, d'une espèce de nécessité de mourir. Peut-être pensera-t-on que ce n'est pas tout à fait la même chose, ou plutôt que c'est exactement le contraire, la différence étant la même qu'entre expirer de vieillesse, après avoir accompli le nombre de ses jours, ou dans la force de l'âge, et sous les coups d'un mal mystérieux.

IV.

Par le bruit qu'il a fait dans le monde, par les œuvres qu'il a laissées derrière lui, par le talent enfin ou le génie de ceux qui en demeurent les représentans dans l'histoire de la littérature, le *Romantisme* est le grand fait de l'histoire littéraire du XIXe siècle, autour duquel on pourrait faire graviter tous les autres, comme Sainte-Beuve, en son *Port-Royal*, a fait tourner tout le XVIIe siècle autour du jansénisme; ou comme encore, avec un peu d'adresse, on pourrait rapporter toute l'histoire du XVIIIe siècle à celle des encyclopédistes et de l'*Encyclopédie*. Ce n'est pas à dire toutefois qu'en dehors et indépendamment de la résistance que lui opposaient les derniers des classiques, le *Romantisme* n'ait pas rencontré d'autres adversaires, ni, comme il arrive parfois dans l'histoire, que tandis qu'il triomphait bruyamment, une autre esthétique, une autre doctrine, un autre idéal d'art ne se préparât, dès ce temps-là même, à recueillir sa succession prochaine. « Le *Romantisme*, dit à ce propos M. Pellissier, n'avait pas compté seulement pour en-

nemis les défenseurs de la tradition classique. Dès le début, il eut affaire à des adversaires redoutables, qui, au lieu de défendre un régime littéraire en désaccord avec l'état social, attaquaient l'école novatrice sur le terrain qu'elle s'était choisi, et arborant la même devise, l'interprétaient dans un esprit plus conforme aux tendances scientifiques que la seconde moitié de notre siècle devait faire prévaloir. »

C'est seulement dommage qu'on ne voie pas assez bien qui sont ces adversaires, et que M. Pellissier n'ait pas cru devoir au moins rappeler leurs combats et leurs noms. Est-ce à Stendhal qu'il songe peut-être? Il lui ferait alors bien de l'honneur, trop d'honneur à mon sens. — J'ai le malheur d'être de ceux qui, dans la *Chartreuse de Parme* ou dans *le Rouge et le Noir*, ont beau s'écarquiller les yeux, ils n'y peuvent découvrir ce que les initiés y admirent. — Les Lamartine et les Hugo, les Vigny, les Musset, les George Sand ou les Sainte-Beuve ont-ils d'ailleurs vraiment jamais vu dans Stendhal un « redoutable adversaire? » Mais si M. Pellissier veut dire qu'aux environs de 1840, avec Mérimée, Balzac et quelques autres, Stendhal, en sa qualité d'idéologue, formé aux leçons des Cabanis et des Tracy, semble avoir conservé, pour nous les transmettre, le dépôt, la tradition philosophique du siècle précédent, il a raison; — et c'est bien ici le signal à la fois de la réaction contre le *Romantisme*, et d'une évolution nouvelle de la littérature du XIX[e] siècle. Avant que la chose en eût reçu le nom, c'est par le moyen et au profit du *Réalisme* que la réaction s'est opérée.

Elle ne commença pas toutefois par le roman, mais par le théâtre. C'est que nulle part les romantiques n'avaient moins tenu leurs promesses, ni nulle part trahi plus maladroitement ce qu'on avait mis en eux d'espérance et d'orgueil. Si l'on se rappelle effectivement ce que les novateurs du XVIII[e] siècle, ceux en qui l'on voit quelquefois, et à tort, les précurseurs de Dumas et d'Hugo, reprochaient à l'ancienne tragédie, c'était presque moins ses unités que sa pompe, et ses règles que le choix de ses sujets. Atrides et Labdacides, leurs infortunes, trop lointaines, et d'ailleurs inauthentiques, avaient lassé la pitié de nos pères; on demandait des sujets plus « humains, » des personnages dont la condition fût plus approchée de de la nôtre; on voulait enfin des sentimens tirés de la nature, et au besoin de la rue des Deux-Boules, — selon le mot de Voltaire, qui s'en indignait fort, — et non plus des *Vies* de Plutarque ou de Cornélius Népos. Diderot, dans son *Essai sur la poésie dramatique*, Mercier dans le sien, Beaumarchais dans la préface de son *Eugénie*, c'est ce qu'ils réclamaient tous, et c'est ce que l'on avait cru que le *Romantisme*, quand il eut triomphé des derniers des clas-

siques, allait enfin mettre à la scène. Mais tout le changement qu'il fit, après avoir remplacé la chlamyde ou la toge par le pourpoint à l'espagnole, ne consista guère qu'à parodier l'ancienne tragédie.

Car, si nous ne prenons pas d'intérêt aux amours de Roxane ou de Phèdre, quelles raisons avons-nous d'en prendre à celles d'une reine d'Angleterre ou d'Espagne? Ceux qui ne reconnaissent pas, qui ne retrouvent pas leur humanité, dans le Néron de Racine, comment la retrouveraient-ils dans le Caligula de Dumas? Sommes-nous moins voisins d'un gouverneur d'Arménie que d'un tyran de Padoue? Et si les situations que Racine et surtout Corneille empruntaient volontiers à l'histoire ne sont pas toujours « ordinaires, » le sont-elles donc, celles qu'ont inventées l'auteur lui-même d'*Hernani* ou celui de *Tragaldabas?*

Au nom de la « nature » et de la « vérité, » le théâtre romantique s'est écarté de l'une et de l'autre plus audacieusement, je dirais presque plus insolemment qu'on ne l'avait jamais fait avant lui. Ce que l'on attendait de lui — la « tragédie bourgeoise » et « le drame sérieux — » bien loin de nous les donner, d'en tenter seulement l'épreuve, il s'est égaré, de parti-pris, à la recherche de l'invraisemblable, dans les tueries de l'Italie du temps de la Renaissance ou de l'Espagne du moyen âge. Et, puisque c'était toujours ce que l'on demandait, une forme de drame ou de comédie qui ne fût pas plus aristocratique encore que la tragédie classique, mais au contraire plus semblable à la vie, dont les héros, placés dans les mêmes conditions que nous, ne fussent pas agités de passions incommensurables pour ainsi dire avec les nôtres, du moment que le *Romantisme* ne nous la donnait pas, la tentative était à reprendre au point où l'avaient laissée les Diderot et les Sedaine. C'est ce qu'essaya « l'École du Bon sens. »

En même temps que le goût de l'observation et de la vérité reprenait ainsi possession de la scène où venaient de tomber les *Burgraves,* il s'emparait aussi du roman, pour en devenir bientôt le principal, et au besoin l'unique mérite. L'exemple est curieux, et significatif de ce que les genres littéraires peuvent parfois eux tout seuls, pour eux-mêmes. Comme une espèce persistante qu'on essaie vainement, à force de croisemens et d'hybridations, de faire dévier de son type, elle y revient toujours et elle sait en trouver les moyens; ainsi, de 1840 à 1850 environ, le roman, pour remplir sa définition, s'est débarrassé de tout ce que le *Romantisme* y avait introduit d'élémens étrangers, et s'est transformé lentement, d'une confession qu'il était encore dans *Indiana,* dans *Valentine*, dans la *Confession d'un enfant du siècle,* dans *Raphaël* ou dans *Graziella*, en une image de la vie réelle.

Il y en avait une première et excellente raison. C'est qu'après tout un romancier ne peut pas, sans encourir le reproche de manquer à la fois d'observation et d'invention, se prendre toujours, ni même souvent, pour la matière de ses romans. On ne fait qu'un *René,* qu'un *Obermann*, qu'un *Adolphe ;* et il en faut rester là, ou alors sortir de soi pour ouvrir les yeux sur le monde. Mais une seconde raison, c'est qu'aussitôt qu'on les ouvre on est émerveillé de voir combien la vie, dans sa complexité, plus intéressante que nous-mêmes, est plus digne que nous de notre attention et de l'effort de notre art. Tel fut le cas de George Sand ; tel aussi le cas de Mérimée ; tel fut le cas de Balzac. Romantiques à leurs débuts, ils ont gardé tous les trois quelque chose d'avoir passé par le *Romantisme;* mais ils s'en sont dégagés promptement, parce qu'ils étaient nés romanciers ; et leur aptitude a suscité en eux les plus sûrs moyens de la satisfaire. Tout en réservant peut-être, au fond d'eux-mêmes, les droits de leur amour-propre, — et encore, doit-on le dire de George Sand? — ils se sont retirés en quelque manière de leur œuvre ; et le vide qu'ils y faisaient ainsi, — que Vigny, par exemple, ou Musset, n'eussent su comment remplir, — ils l'ont comblé de l'observation et de la connaissance des autres. Ils ont passé du dedans au dehors, du *subjectif* à l'*objectif,* de la contemplation d'eux-mêmes à celle de la vérité.

Cette évolution vers le réalisme, M. Pellissier, dans le chapitre qu'il y consacre, l'explique par d'autres causes dont, à la vérité, je n'ai garde de nier l'importance, puisqu'au contraire je les trouve trop générales et trop hautes. Il fait intervenir le positivisme, et le déterminisme, et l'utilitarisme, — que sais-je encore? — et je le veux bien. Mais ne sont-ce pas là beaucoup d'affaires? et quand les faits contiennent leur explication en eux-mêmes, ou à portée d'eux-mêmes, pour ainsi parler, faut-il aller chercher si loin? Je n'ai pas besoin, quant à moi, d'Auguste Comte ni de Claude Bernard pour m'expliquer, depuis vingt-cinq ans ou trente ans bientôt, les progrès du *Naturalisme;* et j'ose bien affirmer que la lecture de la *Philosophie positive* ou de l'*Introduction à la médecine expérimentale* n'éclaire pas beaucoup celle de la *Cousine Bette* ou de *César Birotteau.* En fait, pour que la littérature contemporaine, au lendemain du *Romantisme,* revînt à l'imitation de la nature ou de la vérité, il suffisait, d'une part, que le *Romantisme* se fût compromis par ses propres excès, et, de l'autre, après ses débauches d'imagination, qu'il parût nouveau d'observer l'homme et la vie. Ne mêlons pas trop de choses ensemble. Cette méthode peut paraître étroite : je m'en console, si c'est la seule qui fasse avancer les questions, en les transformant de générales en particulières, et de vagues en précises.

Mais une influence que l'on s'étonnera que M. Pellissier n'ait pas notée, ni seulement indiquée, je crois, c'est celle du *Naturalisme* ou du *Réalisme* en peinture sur l'évolution littéraire de la seconde moitié du siècle. Elle a été cependant considérable; et, même, comme autrefois au XVIIe siècle ils avaient fait le nom de *Naturalisme*, ne sont-ce pas les peintres, en notre temps, n'est-ce pas Courbet, si je ne me trompe, ne sont-ce pas les admirateurs de l'*Enterrement d'Ornans* ou des *Casseurs de pierres*, qui ont acclimaté, répandu, et popularisé le nom de *Réalisme?* C'est qu'aussi bien le peintre n'en saurait user avec nous de la même liberté que le poète. Il y a mille moyens, au théâtre ou dans le roman, de déguiser adroitement aux yeux la faiblesse ou l'insuffisance de l'observation; il y en a beaucoup moins en peinture, où l'on n'a pas besoin seulement de se connaître pour juger de la ressemblance et de la fidélité de l'imitation. Les procédés d'un art dont l'objet ou la base est la reproduction du réel tiennent le peintre, en quelque manière, toujours plus près de la nature; et le « modèle vivant » le ramène constamment à la vérité de la forme, si par hasard il était tenté de s'en écarter.

Si l'on songe maintenant que nulle part, en aucun temps, les peintres et les poètes n'ont vécu dans une intimité plus étroite, si l'on se rappelle que nulle part les questions d'art n'ont été plus passionnément agitées que dans les cénacles romantiques; si l'on fait attention que la moindre ambition de l'auteur des *Orientales* ou de celui d'*Émaux et Camées* n'a pas été de rivaliser avec les peintres de relief et d'éclat, de coloris et de pittoresque, on comprendra sans peine qu'étant indivisibles, les destinées de la peinture et de la poésie romantiques soient demeurées solidaires dans l'histoire; que, comme il y avait échange d'ambitions entre le poète et le peintre, il y ait également eu communication de fortunes; et qu'enfin tout ce que le *Réalisme* ou *Naturalisme* a fait pour ramener la peinture à la fidélité de l'observation, il l'ait fait contre le *Romantisme*. Qu'après cela d'ailleurs les conditions de l'art de peindre ne soient pas celles de l'art d'écrire, j'en conviens sans difficulté. Même, j'ai plusieurs fois essayé de montrer que ni l'un ni l'autre art n'avait rien à gagner dans ce commerce de moyens. Je dis seulement qu'aux environs de 1850, et dans le même temps que le théâtre et le roman s'efforçaient de nous persuader que l'imitation de la vie suffit à la gloire de l'artiste, les peintres l'ont fait voir aux yeux. Les uns et les autres s'adressaient au même public; ils lui parlaient par les mêmes moyens; ils répondaient enfin aux mêmes exigences; — et, dans un livre comme celui de M. Pellissier, sur le *Mouvement littéraire au XIXe siècle*, je pense que c'était le lieu de le dire.

Car ce n'est pas tout; et il en eût tiré cet autre avantage encore, de pouvoir indiquer précisément en quel temps, sous quelle influence, dans la poésie même et généralement dans l'art d'écrire, se sont insinués ces scrupules de forme dont on peut bien dire que les romantiques avaient déshabitué l'écrivain. C'est Victor Hugo qui corrigeait ce qu'un peu d'art eût aisément effacé d'imperfections dans *Ruy Blas*, en écrivant les *Burgraves*. Quand on osait critiquer dans *la Chute d'un ange* quelques rimes plus faibles, ou, à vrai dire, des rimes qui n'en étaient point, c'est Lamartine qui répondait que la faute en était à Paul de Saint-Victor. Musset, à peine plus difficile sur ses rimes, l'était bien moins encore sur la plupart de ses métaphores. Et, généralement, un romantique avait de si belles choses à dire, qu'il n'y fallait pas regarder à la forme, de peur qu'elle n'attirât sur elle une attention qui n'était due qu'au fond. Mais on sait qu'aujourd'hui, si nous donnions dans un excès, ce serait dans le contraire, et le danger n'est pas qu'on manque d'art, mais qu'on réduise l'art au métier. Je ne puis m'empêcher de croire que nous le devons à l'exemple des peintres. Ils nous ont appris ce que peut à lui seul le mérite de la forme; et, que d'un peintre à un barbouilleur, c'est l'exécution, c'est la *technique,* c'est l'habileté de main qui font souvent la différence. Tout de même, une idée n'existe que par l'expression qu'on en donne, et c'est le style qui fait le prix des pensées. Si les classiques avaient jadis enseigné quelque chose de cela, on l'avait oublié. On s'en ressouvint quand les artistes eurent recommencé de le dire. On comprit de nouveau que c'est un métier de faire un livre, « comme de faire une pendule; » un métier qui s'apprend, et conséquemment qui s'enseigne; — et c'est ainsi qu'insensiblement, sur les débris du *Romantisme*, en moins d'une dizaine d'années, presque tout ce qu'il avait prétendu renverser se trouva rétabli.

V.

C'est ce qu'il sera, sinon plus intéressant, du moins plus important de montrer, — et d'ailleurs plus conforme à l'idée générale du livre de M. Pellissier, — que de juger à leur tour les jugemens qu'il porte sur nos contemporains, sur MM. Leconte de Lisle et Théodore de Banville, sur l'auteur du *Mariage d'Olympe* et sur celui du *Demi-Monde*, sur M. Taine et sur M. Renan, sur l'auteur de *Monsieur de Camors* et sur celui de l'*Aventure de Ladislas Bolski*, sur M. Alphonse Daudet et sur M. Émile Zola. Non pas que j'y recule ni même, s'il le fallait, que je fusse embarrassé de dire ce que j'en pense. Mais c'est pour ne point brouiller les questions, aujourd'hui; c'est pour ne pas risquer de perdre de vue le sujet

que s'est proposé M. Pellissier dans son livre; et c'est pour achever enfin de tracer l'esquisse du *Mouvement littéraire au XIXe siècle*. Depuis que le *Romantisme* expirant a subi les premiers assauts du *Réalisme*, que s'est-il donc passé? où en sommes-nous? et la littérature contemporaine, prise dans son ensemble, si peut-être elle ne mérite pas ce que l'on a parfois dirigé d'accusations contre elle, est-elle digne des espérances que nous voyons depuis dix ou douze ans que l'on essaie de fonder sur elle?

On peut au moins se féliciter tout d'abord que, dans tous les genres, y compris la poésie même, la littérature ait cessé d'être *personnelle*, et que l'œuvre d'art ne soit plus qu'accessoirement, d'une manière presque occasionnelle et involontaire, la manifestation ou l'expression de l'écrivain. Maintenant, à l'exception de quelques attardés, qui aiment dans le *Romantisme* le souvenir de leur jeunesse; de quelques symbolistes aussi, dont le timbre est un peu brouillé; de quelques *dilettantes* enfin, dont les sensations ne sont pas d'ailleurs aussi personnelles, aussi rares, aussi distinguées qu'ils le croient, — et tous ensemble ils font bien une demi-douzaine; — pas un écrivain ne s'imagine que le monde ait à faire de sa confession, ni surtout ne dispute que l'art, s'il a sans doute un objet plus élevé, n'ait au moins son principe, sa base en quelque sorte, et sa loi dans l'imitation de la nature et de la vérité. L'artiste doit s'effacer de son œuvre, et n'y mettre de sa personne que le moins qu'il en peut.

C'est ce qu'on ne voyait pas bien, il y a quelque vingt ans seulement. Les poètes surtout, race toujours vaniteuse, ne se résignaient pas à ne point parler d'eux-mêmes; et, en un certain sens, ils n'avaient pas tout à fait tort, puisque, comme nous l'avons dit, sans cette exaltation du sentiment individuel ou cette espèce de religion du moi, il n'y a pas de poésie lyrique. Mais déjà cependant les *Poèmes antiques*, les *Poèmes barbares* avaient paru; Victor Hugo lui-même, avec cette merveilleuse aptitude, que nous avons signalée comme sienne, pour s'emparer des « inventions » des autres, et les marquer au signe de son incomparable virtuosité, avait donné sa *Légende des siècles;* les *Parnassiens*, à petit bruit, se dégageaient de l'influence du *Romantisme*, encore que l'on en vît en eux les derniers représentans : d'une manière générale enfin, la poésie, de lyrique, était devenue, non pas précisément « descriptive, » — ainsi qu'on le dit quelquefois, pour la rapprocher, en la nommant de ce nom, de l'*Homme des Champs* ou des *Trois Règnes*, — mais proprement épique. Pour qu'un poète désormais ose se mettre en scène, et faire publiquement, avec la sienne, la confession de ses maîtresses ou de ses amis, l'aveu même de ses doutes ou de ses désespoirs, il faut qu'il soit bien sûr de la nouveauté de ses

sentimens ou de la singularité de ses amours, à moins encore, — mais c'est plus difficile! — qu'il aille droit à la gloire par l'excès de sa fatuité. On veut que l'art se mêle à la vie; qu'il ne s'en distingue au moins que comme l'expression de ce qu'il y a dans la vie de plus durable et de plus permanent; et qu'en vers même, il borne son ambition à représenter la vie sous les espèces supérieures de la vérité, de l'éternité, ou de la beauté. Cette prétention paraîtra légitime, et cette leçon féconde, si l'on fait attention que, de tout ce qu'il y a de chefs-d'œuvre dans l'histoire des littératures, elles en sont l'âme, et que, le *Romantisme* seul les ayant dédaignées, il en est mort.

Trois hommes entre tous, de 1855 à 1870 environ, me paraissent avoir été, si je puis ainsi dire, les ouvriers de cette transformation. L'auteur de *la Dame aux camélias*, du *Fils naturel*, du *Demi-Monde* et de *l'Ami des femmes* en est le premier. « Il y a, dans notre siècle, deux dates capitales pour l'histoire du théâtre, dit à ce propos M. Pellissier, celle d'*Hernani* et celle de *la Dame aux camélias;* » et déjà, dans un autre endroit, il avait fait justement observer qu'en dépit de la chronologie, *Hernani* est plus près du *Cid* que de *la Dame aux camélias*. Si ce mélodrame romanesque et larmoyant, — c'est *la Dame aux camélias* que je veux dire, — rendu plus lamentable encore par la musique de Verdi, se sentait à sa date du voisinage du romantisme, et si même, en son fond, le sujet, romantique entre tous, n'en était autre que celui de *Marion Delorme*, — la courtisane amoureuse et « réhabilitée » par l'amour, — les procédés en étaient différens, pour ne pas dire inverses, et nouveaux, ou renouvelés de si loin, que de les voir enfin reparaître, c'était une révolution. Sans égard à aucune convention, sans aucune expérience d'un art qu'il abordait pour la première fois, et conséquemment sans aucun souci ni préjugé d'école, M. Dumas avait pris une histoire de la veille, « un drame de la vie réelle, » pour en faire une pièce dont aucun détail n'était de son « invention, » — si l'invention consiste, comme on le pensait alors, à imaginer ce que l'on n'a point vu; — et surtout une pièce dont il n'y avait pas une scène qui ne fût la préparation, le commentaire, ou l'explication du fait...

Nous retrouverons plus loin M. Dumas. Mais à la date où nous sommes, on ne saurait exagérer l'influence de ses premières comédies. Ce que n'avait pas pu « l'École du Bon sens, » les premières comédies de M. Dumas l'ont fait. C'est par *la Dame aux camélias*, c'est par *le Fils naturel*, c'est par *le Demi-Monde* ou *la Question d'argent* que le réalisme a conquis le théâtre. C'est à la suite de M. Dumas que l'auteur de *la Ciguë*, de *l'Aventurière*, du *Joueur de flûte* et de *Philiberte*, renonçant au genre tempéré,

mi-classique, mi-romantique dans lequel il s'était attardé, et ne redoutant plus enfin d'être lui-même, est devenu l'auteur du *Mariage d'Olympe*, des *Lionnes pauvres*, des *Effrontés*, du *Fils de Giboyer*. Et c'est enfin *le Demi-Monde, la Question d'argent* ou *la Dame aux camélias* qui sont demeurés, depuis plus de trente ans, l'expression la plus hardie, la plus précise, et la plus durable d'une formule dramatique dont la fécondité ne semble pas encore épuisée. Dans la direction que M. Dumas a frayée, — qui n'est autre que celle où depuis plus d'un siècle les théoriciens du théâtre essayaient d'engager les auteurs, — il suffira, longtemps encore, pour trouver au besoin des chefs-d'œuvre, d'être capable de les écrire. On remarquera que cela n'avait pas suffi à l'auteur de *Marion Delorme* et d'*Hernani*.

Une autre influence n'a pas été moins considérable que celle de M. Dumas : je veux parler de celle de Gustave Flaubert. Nourri dans le respect ou dans la superstition, et ce n'est pas assez dire encore, nourri dans la folie du *Romantisme*, Flaubert lui-même s'est-il rendu compte de ce qu'il a fait dans *Madame Bovary ?* Je n'en suis pas bien sûr; et je dirais pourquoi, si c'était de lui que je voulusse ici parler. Mais il n'est question que de son œuvre, sur le caractère de laquelle il me faut d'abord avouer que je ne partage pas la façon de penser de M. Pellissier : « L'originalité supérieure de *Madame Bovary*, » suivant lui, « ce serait, en effet d'avoir concilié ce qu'avaient de légitime les visées du romantisme avec ce que les exigences du réalisme avaient fondé ; » et nous, si nous voyons dans *Madame Bovary* quelque chose d'original et de supérieur, c'est au contraire et justement ce que nous appellerons la dérision du *Romantisme*. Emma Bovary, la fille au père Rouault, la femme de l'officier de santé de Yonville, la maîtresse de M. Rodolphe de la Huchette, c'est, avec les rêves de son imagination délirante, la caricature ou la parodie des femmes incomprises, des adultères échevelées, et des amours fatales du drame et du roman romantiques. Les voilà, les Indiana et les Lélia, les Valentine et les Angèle, des malades ou des « névrosées, » — quoique je crois que le mot ne fût pas encore inventé, — qui trouvent toujours pour les comprendre quelque Antony de chef-lieu de canton! Si le livre a une portée qui le dépasse lui-même, qui aille au-delà de l'intention de son auteur, il n'en a pas une autre, et, quel que fût d'ailleurs Flaubert, jamais les « visées du romantisme » n'avaient été par personne plus outrageusement bafouées. Mais, d'autre part, il est parfaitement vrai que, de cette peinture des mœurs de province, aussi fidèle qu'un tableau d'un petit Hollandais, les « exigences du réalisme » recevaient une satisfaction qu'elles n'avaient pas toujours trouvée dans les romans de Balzac, où l'effet n'est souvent

obtenu que par l'altération systématique des rapports réels des choses. Autant qu'un romancier puisse être absent de son œuvre, Flaubert, lui, l'est de la sienne; si nous l'y reconnaissons aujourd'hui, c'est que nous le connaissons par ailleurs; et la preuve n'en est-elle pas que, pendant une vingtaine d'années, en essayant de se le figurer lui-même d'après son œuvre, on l'a pris pour ce qu'il fut sans doute le moins : une espèce de Champfleury supérieur? Si *Madame Bovary*, quant à la conception du sujet, est une dérision du *Romantisme*, elle est en même temps, par la qualité de l'exécution, le triomphe de ce que Flaubert a lui-même appelé l'*impersonnalité* dans l'art.

C'était un pas de plus dans les voies du *Naturalisme*, et ce n'était pas le dernier. Nous savons en effet, par sa correspondance avec George Sand, que, dans ses dernières années, Flaubert devait conclure du caractère impersonnel, et, pour ainsi dire, anonyme de l'œuvre d'art, à l'*impassibilité* comme à la qualité suprême de l'artiste. Il entendait par là, que non-seulement l'artiste ne doit rien mettre de sa personne dans son œuvre, mais qu'encore il doit se retrancher jusqu'aux sympathies qu'à force de vivre avec eux il serait tenté d'éprouver pour ses propres personnages. Ce scrupule ne fait-il pas voir trop de délicatesse? ou trop d'orgueil peut-être? Toujours est-il que je n'en sache point qui soit plus contradictoire au principe même de l'esthétique romantique, puisque c'en est, à vrai dire, le renversement. On peut donc affirmer que, s'il y eut en Flaubert quelques traits d'un romantique, — et nous n'en disconvenons pas, — le principal ou l'essentiel y manqua. C'est aussi bien le secret de son influence. Grâce à lui, ce que le théâtre avait commencé, le roman l'acheva. La représentation de la vie, telle qu'elle se poursuit et comporte; non pas seulement telle que nous la voyons, mais telle encore qu'il faut faire effort pour la voir autrement, si nous la voyons mal; telle enfin que ce n'est pas trop d'une existence tout entière pour apprendre à la voir, *Madame Bovary* vint en faire l'objet de l'art. Ce l'est encore; et nous espérons bien qu'il le demeurera.

On ne saurait d'ailleurs s'expliquer autrement que Flaubert ait écrit cette *Éducation sentimentale*, — que M. Pellissier, dans son livre, a presque passée sous silence, — ni comprendre l'admiration que les jeunes gens, dès qu'ils en parlent, affectent pour le plus laborieux à coup sûr et le plus ennuyeux des romans de Flaubert. Je sais bien qu'ils l'affectent un peu et qu'ils se donnent, en l'affectant, le plaisir facile, toujours cher à la jeunesse, d'irriter la contradiction. Mais, sans le savoir peut-être, ils aiment dans l'*Éducation sentimentale* une reprise d'hostilités contre le romantisme, rendu responsable de l'impuissance et de l'avortement du

héros de Flaubert. En effet, ce qu'Emma Bovary est en femme, Frédéric Moreau l'est en homme; et chez le second, comme chez la première, le développement maladif d'une éducation purement sentimentale a désagrégé l'intelligence et la volonté. Ou le titre lui-même de l'*Éducation sentimentale* ne veut rien dire, ou il veut dire cela. Il serait encore plus parlant, si Flaubert avait osé mettre l'*Éducation romantique*. Ses personnages ne sont que le sujet de leurs sensations successives, et, à cet égard, les jeunes gens les trouvent aujourd'hui conformes aux plus récens enseignemens de la psycho-physiologie. Mais ils aiment encore la valeur *documentaire* du livre, comme on a dit depuis dans l'école, ce qu'il contient de « choses vues, » notées par l'un des écrivains de ce temps qui ont su le mieux voir et le mieux rendre ce qu'il voyait. J'ajouterai qu'il n'y a pas jusqu'à l'absence même de roman ou de composition qui, sous prétexte qu'elle serait une ressemblance de plus avec la vie, bien loin d'y nuire, ne serve au contraire à entretenir parmi les initiés la réputation de l'*Éducation sentimentale*. Pour toutes ces raisons, si l'on peut dire de *Madame Bovary* qu'elle est le chef-d'œuvre du roman naturaliste français, l'*Éducation sentimentale* en peut être appelée le bréviaire.

Les auteurs dramatiques et les romanciers sont quelquefois bien ingrats pour les pauvres critiques. Entre ces mêmes années 1855 et 1870, je doute, en effet, que la transformation que j'essaie de décrire se fût accomplie sans le secours de M. Taine, ou, si l'on veut encore, je doute qu'on eût compris, presque aussitôt leur apparition, où tendaient le théâtre de M. Dumas et le roman de Flaubert, sans les *Essais de critique et d'histoire*, et sans *l'Histoire de la littérature anglaise*. Je n'entre pas ici dans le détail des choses; je ne rappelle pas qu'une vingtaine de pages sur la *Tragédie de Racine* ont renouvelé l'histoire littéraire du XVIIe siècle; qu'à tout ce que contenait un seul article sur *Balzac*, les théoriciens du naturalisme n'ont rien ajouté que pour en compromettre la doctrine en l'exagérant; qu'un peu plus tard, cinq ou six leçons sur *l'Idéal dans l'art* ont jeté, pour ainsi dire, dans la circulation littéraire, plus d'idées sur l'art et sur l'histoire de l'art qu'aucun livre peut-être depuis l'*Esthétique* d'Hegel. C'était à M. Pellissier de le dire; et tout occupé dans son chapitre sur la *Critique* de définir la méthode générale de M. Taine, je crains qu'il ne l'ait pas assez dit. Mais ce que cette méthode a fait depuis une trentaine d'années pour l'évolution du mouvement littéraire du siècle, c'est ce que je voudrais indiquer en deux mots.

Il me semble donc qu'en faisant de la critique une province de l'histoire naturelle, et en établissant les connexions nécessaires de l'œuvre d'art avec les causes dont on peut dire, selon lui, qu'elle dé-

pend beaucoup plus que de son auteur, — la race, le milieu, le moment, — M. Taine a réduit au minimum la part de l'auteur dans son œuvre, et son rôle ou plutôt sa fonction à celle d'un intermédiaire entre la nature et le public. Un drame de Shakspeare, c'est l'expression ou le témoignage de la conception que se faisait du monde et de la vie l'Anglo-Saxon du XVIe siècle, au sortir de la guerre des deux Roses, dans la confusion de sentimens et d'idées soulevée par la Réforme et par la Renaissance. Pareillement, un recueil d'odes ou d'élégies, les *Méditations* ou les *Feuilles d'automne*, c'est avant tout un document sur l'état d'esprit d'un Français du XIXe siècle, au lendemain de la Révolution. On voit la liaison du principe avec la théorie de l'impersonnalité dans l'art. Puisque la valeur de l'œuvre se mesure exactement au nombre et à la profondeur des caractères durables, — de moment, de milieu et de race, — le problème n'est plus pour l'artiste que d'exprimer, avec autant de fidélité qu'il le pourra, le plus et les plus profonds de ces caractères. S'il n'en exprime en effet qu'un ou deux, les plus particuliers et les plus superficiels, son œuvre, superficielle et particulière comme eux, ne manquera-t-elle pas de compréhension, de signification, de portée historique? Et le talent consistera, sous la mobilité des apparences, à saisir d'abord et à fixer ensuite, ce qui ne s'atteint, comme étant caché, qu'à force d'observation, de patience et de désintéressement.

Il y a trente ans, dire cela, c'était fonder le réalisme sur son plus ferme appui. Mais c'était de plus lui indiquer de quelle manière il fallait qu'il s'y prît pour toucher le but qui n'était encore alors que l'objet lointain et obscur de ses ambitions. C'était enfin lui donner la confiance de sa force et l'orgueil de son rôle, en lui montrant que, bien loin d'avoir apparu comme un météore, — qui s'élève à l'horizon, qui brille et qui s'efface, — il n'était qu'une conséquence, ou plutôt qu'une forme lui-même, la forme littéraire, d'un mouvement des esprits dont l'importance se manifestait alors partout, dans la peinture comme dans la littérature et dans la science comme dans la philosophie. On est toujours flatté de concourir à une grande œuvre, et d'autant qu'on la croit plus grande, on y travaille plus courageusement.

De toutes ces influences, auxquelles on pourrait joindre encore, comme ayant agi dans le même sens, l'influence du roman anglais, de Dickens et de Thackeray surtout, dont M. Taine, — avec M. Émile Montégut, — n'a pas contribué médiocrement à répandre la connaissance parmi nous, s'est formé le *Naturalisme*. J'en ai tant parlé depuis une quinzaine d'années qu'en vérité c'est à peine si j'ose en reparler encore. Que pourrais-je dire de M. Daudet, ou de M. Zola, que je n'en aie déjà dit? En supposant d'ailleurs que j'y

voulusse corriger quelque chose, on me permettra d'attendre une meilleure occasion que l'*Immortel* ou que *le Rêve*. Et s'il faut enfin l'avouer, les grandes lignes du sujet, assez claires, assez faciles à démêler jusqu'ici, s'embrouillent, à si courte distance des œuvres et des hommes. On voit bien quelque chose, mais comme au travers d'un nuage; et le nuage ne s'éclaircit pas quand on essaie de le percer, mais c'est l'œil qui se trouble.

Pourquoi, par exemple, nos naturalistes en général, — car il y a bien deux ou trois exceptions, — ont-ils affecté de ne voir dans la nature et dans la vie que ce qu'on y rencontre de plus plat ou de plus répugnant? Par esprit de réaction contre le romantisme? ou au contraire parce qu'ils ont hérité de sa prédilection pour les monstres? ou tout simplement parce qu'ils ont limité l'étendue, la richesse, et la diversité de la nature à ce qu'ils en connaissaient eux-mêmes? C'est un droit qu'ils n'auraient pas, puisque, ce qu'ils ont reproché surtout au romantisme, c'est d'avoir mutilé la nature, en la limitant à ce que chacun de nous en peut savoir, ou pour mieux dire, imaginer. De même encore, quand ils ont choisi, pour les représenter, parmi les scènes de la vie quotidienne, les plus banales ou les plus vulgaires, pourquoi semblent-ils avoir pris un plaisir de dilettante à charger les couleurs ou les traits de leurs modèles? Si ressemblante qu'elle puisse être, une caricature n'est cependant pas un portrait. Ou, s'ils le disent, et qu'offensés en quelque manière dans leur sensibilité d'artistes par la laideur de leurs contemporains, ils prétendent que, bien loin d'avoir calomnié la nature et la vie, ils les ont plutôt flattées ou embellies, quel est ce pessimisme? d'où vient-il lui-même? et pourquoi cette indulgence ou cette sympathie leur a-t-elle manqué qui, dans les chefs-d'œuvre de la peinture hollandaise ou dans ceux du roman anglais, éclaire du dedans, et fait oublier la laideur? Je n'en sais rien; et, parmi tant de raisons qu'on en pourrait donner, je n'en vois pas qui soit vraiment satisfaisante. Je puis seulement noter qu'il ne faudrait pas ici faire intervenir le nom de Schopenhauer, puisque, sinon avant qu'il eût écrit, du moins avant qu'il fût connu de nos naturalistes, ils étaient déjà pessimistes. On n'invoquera pas non plus les souvenirs de 1870. La guerre de France n'a pas plus interrompu ni modifié le cours de l'évolution littéraire, que jadis la révolution et les guerres de l'empire n'ont empêché les écrivains d'alors, les Delille ou les Morellet, les Ducis et les Lemercier, combien d'autres encore, de se retrouver, au lendemain de Friedland ou de Wagram, tout ce qu'ils étaient à la veille de la convocation des États-Généraux.

Il en est une pourtant que je hasarderai : c'est que, tandis que d'une part le *Naturalisme*, chez nous, se rapprochait de la vie par

la sincérité de l'imitation, il s'en éloignait, d'autre part, en acceptant de Flaubert la doctrine de l'art pour l'art. Cette affectation de pessimisme que je reproche à nos naturalistes, — et je l'appelle une affectation, parce que le véritable pessimisme, bien loin d'être mépris, n'est au contraire qu'indulgence, et non pas ironie, mais pitié, — je ne crois pas qu'elle procède chez eux d'aucune vue profonde et vraiment philosophique de la vie. Mais, imbus de l'idée romantique, et fâcheuse, que l'artiste n'est pas un homme comme les autres, ils ont traité de haut tous ceux qui ne se faisaient pas de leur art une aussi grande idée qu'eux-mêmes ; et malheureusement, en tout temps et partout, ceux-là, c'est tous ceux qui n'écrivent pas, tous ceux qui vivent en faisant leurs affaires, tous ceux qui meurent obscurément, sans qu'il en soit question dans les journaux ni dans les cénacles, tous ceux, à vrai dire, qui sont la matière même du roman et du drame.

La conséquence était inévitable. Pour une pareille disposition d'esprit, quiconque n'est pas l'auteur de *l'Éducation sentimentale* ou de la *Tentation de saint Antoine*, est Bouvard, et le monde, le vaste monde, n'est peuplé que de Pécuchets. « Ce qui fait le fond de tous les romans de Flaubert, dit quelque part M. Pellissier, c'est l'amère contradiction qu'il surprend entre l'idéal et la réalité. Et, malgré tous ses efforts, il ne se résigne pas à la sottise, à la routine, aux bassesses de la vie courante. » Faisons attention seulement à ce qu'on appelle ici des noms de « bassesse, » de « routine, » ou de « sottise ; » et que peut-être elles ne consistent qu'à ne s'occuper point d'écrire ; et qu'en ce cas ce sont de bien gros mots. Je citerais plus d'un naturaliste, encore aujourd'hui, dont le pessimisme n'a pas d'autre origine. Ce n'est pas précisément la vie qu'ils ne trouvent pas bonne, et je doute que ce soit l'angoisse métaphysique qui les torture ; mais, comme ils ne voient pas d'autre occupation qui soit digne d'eux que de faire du roman ou du drame, leur inindulgence est sans mesure pour ceux de leurs semblables qui construisent des locomotives ou qui cultivent des betteraves. A cette humanité, qui leur paraît inférieure, ils font porter la peine du dédain qu'elle leur inspire. Et dirai-je qu'ils manquent de sympathie, parce qu'ils manquent d'intelligence? Non, mais parce qu'ils manquent d'expérience, de largeur d'esprit, et du vrai sens de cette vie qu'ils imitent.

Ce qui semble d'ailleurs indiquer que cette explication n'est pas tout à fait dénuée de vérité, c'est que c'est là, sur ce point précis, qu'il y a quelques années la division s'est faite entre eux et quelques-uns de ceux qui les avaient précédés dans leurs voies. Si, par exemple, on supposait que M. Dumas eût cessé d'écrire après *le Demi-Monde* et *la Question d'argent*, — c'est-à-dire presque avant

que d'avoir commencé, — *la Question d'argent* et *Madame Bovary*, qui sont à peu près du même temps, nous paraîtraient sans doute, comme alors à M. J.-J. Weiss, des œuvres de la même nature hardie, réaliste, et brutale. Mais M. Dumas n'a pas cessé d'écrire. Tout en s'abstenant de mêler sa personne dans ses œuvres, il ne s'est point piqué d'*impassibilité*. Il s'est moins soucié d'éviter « d'accoler deux génitifs ensemble, » que d'agir, que de répandre ce qu'il croyait être la vérité. Il n'a point borné son rôle à celui d'un amuseur ou d'un mandarin de lettres, et il s'est enfin servi de la parole pour la pensée. En d'autres termes encore, et tout au rebours des intransigeans de l'art pour l'art et du *Naturalisme*, à mesure qu'il se rendait plus complètement maître des moyens de son art, il en faisait des applications plus libres à la discussion des problèmes essentiels de la morale sociale; et, pour mieux représenter la vie, s'y mêlant davantage, étudiant les faits dans leurs causes, l'importance des questions qu'il traitait, — et que d'ailleurs il va sans dire qu'on peut résoudre tout autrement que lui, — n'a pas détourné l'attention de ses qualités d'écrivain et d'auteur dramatique, mais au contraire elle les a fait ressortir. Quand nous le lisons ou que nous l'écoutons, celui-ci nous permet d'être hommes; il n'exige pas que, pour l'apprécier, nous commencions par nous mettre dans ce que j'appellerai l'état littéraire; et nous tous qui vivons, il ne nous admet pas seulement, il nous invite, il nous provoque à juger avec lui la vie, l'imitation qu'il en fait, et l'interprétation qu'il en donne.

Je considère qu'à cet égard, depuis une quinzaine d'années, l'exemple de M. Dumas a modifié singulièrement l'évolution de la littérature contemporaine. Aux auteurs dramatiques et aux romanciers, c'est lui qui a rendu le courage de soutenir des « thèses », qu'ils avaient perdu depuis George Sand et depuis Victor Hugo : M. Zola lui-même n'a plus peur des idées, et M. Edmond de Goncourt, s'il en avait, oserait peut-être en faire un roman. Il a prouvé qu'il n'en coûtait rien à la dignité de l'art, en imitant la vie, de se ranger lui-même du côté de ses personnages, de les juger, et de déterminer le jugement du lecteur ou du spectateur. Avec sa préoccupation des questions de morale, il a réagi contre ce pessimisme béat, si je puis ainsi dire, paresseux et orgueilleux, qui n'est d'ailleurs nullement solidaire du *Naturalisme*, si même peut-être le pessimisme de quelques-uns de nos naturalistes n'a détourné d'eux et de leurs œuvres (ce qui n'importe guère), mais aussi de la vérité de leurs doctrines (ce qui est plus important), ceux qui, comme nous, trouvant la vie mauvaise, n'estiment pas que ce soit une raison de s'en désintéresser, bien au contraire ! et encore bien moins d'en faire une moquerie insultante et stérile. Dirai-je enfin que personne plus que M. Dumas, ni avec plus d'autorité, n'a

réappris aux jeunes gens que chaque art avait ses conventions et que, conséquemment, si le *Naturalisme* a pour principe et pour loi l'imitation de la nature, les moyens eux-mêmes de cette imitation, variant avec son objet, ne laissent partout à l'écrivain ni les mêmes privilèges, ni la même liberté? Mais ce n'est ici, pour le moment, que le plus petit côté d'une grande question.

Il reste à signaler une dernière influence, plus récente, à la vérité, mais dont il semble cependant que l'on puisse déjà noter quelques heureux effets, et en attendre de meilleurs encore : c'est l'influence du roman russe, et des exemples de l'auteur d'*Anna Karénine* ou de celui de *Crime et Châtiment*, venant s'ajouter, pour les continuer, les prolonger, et les corroborer, aux exemples et à l'influence de l'auteur d'*Adam Bede* et de *Silas Marner*. Je joins exprès ces titres ensemble; et je ne veux pas séparer le nom de George Eliot de ceux de Tolstoï et de Dostoïevsky. Pour qu'en effet ses idées et son œuvre nous devinssent en France aussi familières que les leurs, il n'a manqué peut-être à George Eliot qu'un introducteur tel que Tolstoï et Dostoïevsky, plus heureux qu'elle, en ont trouvé un en la personne de M. de Vogüé. Mais elle a bien compris le *Naturalisme* comme eux; et, sans décider si nous mettrons *Anna Karénine* au-dessus ou au-dessous d'*Adam Bede*, *Silas Marner* au-dessus ou au-dessous d'*Humiliés et Offensés*, ce sont bien les mêmes leçons que leur *Naturalisme* à tous donne au nôtre; — pour peu qu'il veuille les entendre. En leur empruntant donc cette simplicité, cette profondeur, et cette universalité de sympathie qui les caractérisent, « l'art, comme on l'a dit, de faire aimer ce que l'on imite, » et les vertus littéraires qui, de cette sympathie même, découlent comme de leur source, on fera seulement attention de ne les pas suivre jusqu'au bout; de réserver, par exemple, jusque dans la fidélité de l'imitation, les droits au moins de la composition; ou encore, de ne pas verser comme eux dans le sentimentalisme, et du sentimentalisme jusque dans le mysticisme. Chose curieuse, en effet, et difficilement explicable, que le mysticisme, presque partout, nous apparaisse comme le terme du *Naturalisme!* On commence par *Adam Bede*, on finit par *Daniel Deronda;* l'auteur d'*Anna Karénine* est aussi celui des apocalypses que l'on sait; et, de même, chez nous, dans l'œuvre de Flaubert, n'avons-nous pas vu *la Tentation de saint Antoine* succéder à *Madame Bovary?* Il n'est pas moins bizarre, et il est presque aussi fréquent que de fameux mystiques finissent par choir dans le matérialisme. Mais la relation n'est pas nécessaire; et, précisément, si cette tendance au mysticisme, comme je le crois, est beaucoup plus commune en Russie et en Angleterre même qu'en France, il nous appartient, en ce cas, de l'équilibrer en littérature, par les qualités de clarté, d'élé-

gance, ou de netteté qui passent pour être les nôtres. Ai-je tort ou raison de penser que, depuis quelques années, les jeunes écrivains s'y efforcent? et que, dans l'étrange confusion d'idées et de doctrines où l'on voit qu'ils se débattent, *Naturalistes* et *Symbolistes*, ce qu'ils voudraient, c'est de concilier l'obligation d'imiter la nature et la vie avec le droit de l'interpréter?

L'avenir nous le dira; mais, en attendant, quelques points me paraissent dès à présent assurés. En dépit des dilettantes, c'en est fait désormais pour longtemps de la doctrine de l'art pour l'art. Elle ne renaîtra pas de ses ruines, étant trop aristocratique, et, d'ailleurs, n'étant pas l'expression de la dignité de l'art, comme on l'a quelquefois soutenu, mais plutôt d'une conception également fausse de l'art et de la vie, qu'elle tend à isoler l'un de l'autre, et qu'en les isolant elle dénature tous deux. Il faut que l'art et la vie soient mêlés, sous peine de n'être plus, l'art qu'un baladinage, et la vie qu'une fonction de l'animalité. S'il faut qu'ils soient mêlés, il faut donc, en second lieu, que l'art, pour cela, soit conçu comme une imitation de la nature et de la vie. En effet, dans la sculpture même et dans la peinture, à plus forte raison dans la poésie, et généralement dans la littérature, tout autre objet que l'on se propose, s'il n'a pas l'imitation de la nature pour principe, pour loi, et pour juge, est vain, trompeur, et d'ailleurs irréalisable. Et il faut, en troisième lieu, que cette imitation de la nature et de la vie, trop souvent faite par nos naturalistes,— auteurs dramatiques, romanciers, poètes même, — dans un esprit d'orgueil et d'ironie, le soit au contraire dans un esprit d'indulgence, pour ne pas dire de charité. Cette condition n'est pas moins nécessaire que les autres, ou plutôt, s'il y avait des degrés dans la nécessité, nous dirions qu'elle l'est davantage.

On nous pardonnera d'avoir tant insisté, mais, comme peut-être on en conviendra, le sujet en valait bien la peine, et nous n'avons guère fait ni pu que l'effleurer. Si l'on s'en aperçoit, et, dans cette esquisse du « mouvement littéraire au XIXe siècle, » si l'on est plutôt étonné de tout ce qui manque, nous espérons au moins que, pour le suppléer, le lecteur ira le chercher dans le livre de M. George Pellissier. Il l'y trouvera, sans aucun doute. Et quelques critiques que nous en ayons faites, qui ne portent aussi bien que sur des points de détail, nous nous flattons que tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des idées, comme tous ceux qui ne sont curieux que du talent, nous remercieront de leur avoir indiqué ce livre et ce nom.

FERDINAND BRUNETIÈRE.

LES LETTRES D'AMOUR

DE

LA RELIGIEUSE PORTUGAISE

Le charme véritable des créatures autrefois vivantes que nous nous plaisons à évoquer aux heures de rêverie est de laisser toujours quelque chose à deviner d'elles-mêmes et de ne jamais livrer tout entier le secret de leur âme; car c'est à ce prix qu'elles éveillent en nous le sentiment du mystère sans lequel il n'est pas de haute poésie.

Ces ombres indécises et voilées ont encore le privilège d'être, en quelque sorte, réservées à l'imagination des esprits délicats et d'échapper aux atteintes du vulgaire. Il n'est pas donné à tout le monde de les comprendre, de les animer et de les aimer. Un certain effort est nécessaire pour dégager des apparences sensibles, qu'elles revêtirent jadis, l'idéal qui les transforme et les élève, qui, les laissant reconnaissables et toujours humaines, les fait plus lumineuses, plus belles et plus adorables. Elles nous charment enfin parce qu'il n'en est pas qui se prêtent mieux à nos songes ni qui incorporent avec plus de complaisance nos sentimens et nos pensées. Nous croyons saisir entre elles et nous quantité de rapports fins, subtils, déliés; un murmure inarticulé de leur voix, une confidence muette de leur âme suffit parfois à nous ouvrir subitement quelque perspective lointaine, quelque large horizon sur notre propre nature. Nous leur communiquons alors notre émotion personnelle, le meilleur de nous-mêmes, le plus vif de notre pensée et le plus chaud de notre flamme. Et ces images qu'un dernier souffle de vie anime encore à nos yeux deviennent ainsi la représentation idéale de nos conceptions les plus intimes.

Ce n'est donc pas sans une crainte pieuse que l'on voit l'histo-

rien, qui toujours déflore ou diminue ce qu'il touche, s'approcher de ces figures aimées et chercher à les dépouiller du voile mystérieux qui les enveloppait si gracieusement. Combien peu ont triomphé de la redoutable épreuve!

Mais c'est chose plus grave encore lorsque la critique, appliquant à ces créatures légères, vaporeuses, ses procédés d'analyse impitoyable, s'efforce de démontrer qu'elles n'ont jamais vécu et qu'elles sont sorties tout d'une pièce du cerveau de quelque artisan de la parole ou de la pensée. Pour qu'elles exercent tout leur charme, il est indispensable, en effet, qu'elles aient vécu. Avant que la légende les prenne, il faut qu'elles aient subi l'épreuve de la réalité et que, selon la belle expression des Anciens, elles se soient acquittées de la vie, *defunctæ vita.* Si les êtres de pure fiction, les créations de la fantaisie littéraire, intéressent parfois notre curiosité, elles n'ont droit ni à notre sympathie ni à notre pitié; si elles parlent à notre imagination et séduisent notre esprit, elles ne touchent pas notre cœur. Mais les ombres qui réellement existèrent ont un attrait de vérité et je ne sais quoi de touchant, de presque sacré que rien n'égale ni ne remplace. Elles seules font entendre l'écho de leur âme à travers les générations; elles seules passent à travers les âges, survivant longtemps à l'ordre de choses, dans lequel s'écoula leur vie mortelle, — se transformant peu à peu dans la mémoire des hommes et se prêtant ainsi à ce perpétuel besoin qu'a l'esprit humain de refondre et de remodeler les figures dont il a composé sa légende morale. Et si, par surcroît, elles nous ont laissé quelque témoignage écrit de leur âme, alors vraiment on peut dire d'elles :

Spirat adhuc amor
Vivuntque commissi calores
Æoliæ fidibus puellæ.

Dans le cortège de ces figures un peu vagues qui survivent du passé, il n'en était guère de plus touchantes que cette religieuse portugaise dont les lettres ont immortalisé le grand amour. Quelques cris de passion épars dans un fragment de correspondance avaient suffi à lui conquérir la sympathie des cœurs sensibles : on s'était pris de pitié pour une âme jeune et aimante qui avait tant souffert, et une grâce singulière, attendrie, un peu mystérieuse, s'était attachée à cette vision d'autrefois.

Mais voici qu'aujourd'hui la critique, lui contestant d'avoir jamais vécu et ne voulant plus voir en elle qu'une héroïne de roman, l'expose à perdre le plus pur de son charme et tous ses titres à notre compassion.

Une profonde obscurité a plané, dès l'origine, sur l'aventure d'amour dont les *Lettres portugaises* nous ont conservé le souvenir. Lorsque ces lettres parurent, au nombre de cinq, en 1669, on ne savait ni qui les avait écrites, ni qui les avait reçues. Et pourtant les deux personnages de ce drame intime étaient vivans encore, et leur correspondance était toute chaude de passion brûlante.

Le succès de cette publication avait été si vif que le libraire Barbin en lança, dans la même année, une seconde édition, contenant sept lettres nouvelles. « Le bruit qu'a fait la traduction des cinq *Lettres portugaises* a donné le désir à quelques personnes de qualité d'en traduire quelques nouvelles qui leur sont tombées entre les mains. » Ainsi s'exprimait, dans un *Avis au lecteur*, l'auteur de cette deuxième édition; mais il ajoutait aussitôt : « Les premières ont eu tant de cours dans le monde que l'on devait appréhender avec justice d'exposer celles-ci au public; mais comme *elles sont d'une femme du monde qui écrit d'un style différent d'une religieuse*, j'ai cru que cette différence pourrait plaire et que peut-être l'ouvrage n'est pas si désagréable qu'on ne sache gré de le donner au public. »

Si nette que fût cette dernière phrase, les lecteurs n'y prirent point garde. Charmés par les détails romanesques et les délicatesses sentimentales des nouvelles lettres qu'on leur offrait, ils ne songèrent pas à en discuter l'authenticité. L'erreur s'accrédita si bien que les éditions subséquentes insérèrent la partie apocryphe de la correspondance avant la partie originale et qu'il ne fut plus établi de distinction entre les deux.

L'effet de cette confusion fut de dépister les premières recherches et de donner à l'histoire réelle de la religieuse portugaise les apparences d'un roman.

Ce n'est qu'en 1810 qu'on découvrit sur la garde d'un exemplaire de l'édition de 1669 cette note manuscrite : « La religieuse qui a écrit ces lettres se nommait Marianna Alcaforada, religieuse à Beja, entre l'Estramadure et l'Andalousie, » et, sur la foi de cette inscription, on identifia le nom de la religieuse avec celui de la famille Alcaforado qui vivait en effet au XVIIe siècle dans la province de l'Alem-Tejo, non loin de Beja (1).

Quant à sa vie, on n'en connaissait qu'une page, celle de son amour. Un jour, elle avait aperçu, cavalcadant sous les fenêtres de son couvent, un jeune officier aux régimens français cantonnés dans Beja. Il était revenu : elle l'avait remarqué; — il avait tenté de s'introduire auprès d'elle : elle l'avait reçu dans sa chambre. Les

(1) *Historia genealogica da Casa Real*, liv. VI et X.

libertés que la règle dissolue des monastères portugais tolérait à cette époque offraient d'ailleurs aux deux jeunes gens l'occasion de faciles entrevues. Bientôt elle était devenue sa maîtresse. Elle n'était pas encore éveillée de son rêve, que son amant, sous le premier prétexte venu, l'avait abandonnée pour rentrer en France. Elle avait souffert alors de mortelles douleurs dont ses lettres nous ont transmis la confidence; puis l'ombre et l'oubli s'étaient de nouveau étendus sur sa destinée et l'avaient recouverte à jamais.

A ne se placer que dans l'ordre des faits, rien de plus simple, on le voit, rien de moins intéressant même que cet épisode amoureux. Il se réduit aux proportions des plus vulgaires aventures galantes de la vie de garnison en pays conquis, et certainement le souvenir n'en serait jamais parvenu jusqu'à nous s'il n'avait été le cadre d'un grand drame intime, — d'une passion comme il n'en fut pas de plus noble, de plus grave ni de plus ardente, — d'une souffrance telle que peu de créatures en ont enduré de plus cruelle et de plus touchante. Tant il est vrai que les événemens extérieurs sont peu de chose en soi, à peine des signes, et qu'il suffit à une âme d'avoir atteint à une haute et pleine conscience d'elle-même pour laisser sa trace dans le monde et triompher du temps!

Si l'on était réduit à d'aussi vagues renseignemens sur la personnalité de la religieuse portugaise, on croyait du moins connaître l'homme qu'elle avait aimé et qui l'avait délaissée. On le nommait tout haut : le marquis de Chamilly. « Ce fut à lui, dit expressément Saint-Simon, que furent adressées ces fameuses *Lettres portugaises* par une religieuse qu'il avait connue en Portugal et qui était devenue folle de lui (1). »

Ce personnage a laissé dans l'histoire militaire du XVIIe siècle un nom qui, pour n'être pas des plus illustres, tient encore une place fort honorable après les Condé, les Turenne, les Villars, les Luxembourg et les Vendôme. Au début de sa carrière, il avait pris part à l'expédition conduite en Portugal pour le soutien des droits de don Alphonse, allié secret de Louis XIV, et il s'y était brillamment comporté. Mais cette campagne n'avait été qu'un épisode dans sa vie militaire : les grandes guerres du siècle lui avaient donné l'occasion de déployer ses talens sur un théâtre plus vaste et dans de plus grands emplois. Élevé rapidement aux premiers rangs, il avait atteint en 1703 à la plus haute charge militaire du royaume, à la dignité de maréchal. En plus de l'éclat que de glorieuses actions, particulièrement « cette admirable défense de Graves qui coûta 16,000 hommes au prince d'Orange » (comme s'exprime Saint-Simon), avaient jeté sur son nom, la considération lui était venue : on l'appréciait non-

(1) *Mémoires*, année 1715.

seulement pour sa bravoure, dont il avait donné tant de marques et pour son expérience militaire, qui, dans l'art des sièges, était de pair avec celle de Fabert, mais surtout pour sa grandeur d'âme, pour la dignité de sa vie, pour des qualités de noblesse morale et de désintéressement dont aucun homme de guerre de l'époque, si ce n'est peut-être Catinat, n'offrit un aussi haut exemple.

Dans le temps même de sa plus grande réputation, vers les dernières années du siècle, le bruit se répandit que ses succès militaires n'étaient pas les seuls qu'il eût remportés, et qu'il en avait encore à son actif qui étaient d'un autre genre et d'un autre aloi : c'était lui, disait-on, le héros des *Lettres portugaises ;* il les avait reçues d'une religieuse de Beja pendant qu'il guerroyait sous Schonberg dans la province de l'Alem-Tejo, et il les avait publiées ou laissé publier à son retour, comme on expose un trophée qu'on rapporte d'un pays conquis.

Ainsi, cinq lettres, un nom de femme écrit sur la garde d'un livre, le nom de l'homme qui avait aimé cette femme, — c'est tout ce qu'on savait de la religieuse portugaise. Voilà par quels liens frêles et mal assurés cette douloureuse figure se rattachait à la réalité.

C'est précisément ce qui paraissait établi avec le plus de certitude que la critique a tout d'abord contesté. On a mis en doute le nom présumé du héros de l'aventure, puis l'authenticité des lettres et, par suite, l'existence même de celle qui passait pour les avoir écrites.

Des recherches entreprises récemment sur l'histoire de la famille des Chamilly viennent, en effet, d'absoudre le maréchal qui illustra ce nom, du grave reproche que faisait peser sur sa mémoire la publication de sa correspondance amoureuse (1).

Le XVIIe siècle, qui avait un goût si vif pour le genre épistolaire, qui même accrédita dans la société française l'usage de colporter de salon en salon les lettres curieuses, piquantes ou galantes, professait pourtant une morale très sévère sur un point : c'est que les lettres d'amour et de passion vraie échappent par leur caractère intime à la curiosité du monde, qu'elles sont la propriété exclusive de l'auteur et du destinataire, et qu'il est indigne d'un homme d'honneur de les divulguer. « On n'écrit les lettres galantes, disait Mlle de Scudéry, que pour être vues de tout le monde, et on n'écrit les lettres d'amour que pour les cacher. Ceux qui reçoivent une belle lettre d'amitié se font honneur en la montrant, et ceux qui re-

(1) E. Beauvois, *la Jeunesse du maréchal de Chamilly*. 1885.

çoivent une belle lettre d'amour se feraient honte en la publiant (1.) » Il est donc à présumer que lorsqu'on désigna, dans les salons de Versailles, le marquis de Chamilly comme l'auteur de la publication des *Lettres portugaises*, on prononça sur lui, de ce chef, le jugement que tout esprit bien né porterait aujourd'hui. La postérité serait donc en droit déjà, si la nature humaine n'était faite de contradictions et si les plus belles âmes n'avaient donné souvent le spectacle des plus étranges défaillances, de s'étonner d'une telle indélicatesse chez un homme que Saint-Simon tenait pour « le meilleur du monde et le plus plein d'honneur, » et à qui tous les témoins de sa vie reconnaissaient un caractère élevé et généreux.

Mais des argumens d'un autre genre, plus précis, puisés dans l'ordre des faits, ont été invoqués pour la défense du marquis de Chamilly.

On a fait remarquer d'abord que le premier éditeur des *Lettres portugaises* (1669) ignorait le nom de celui à qui elles avaient été adressées, qu'en 1678 un éditeur de Cologne inscrivit sous le titre de l'ouvrage ces mots : « [Lettres] écrites au chevalier de C., officier français en Portugal, » et que c'est seulement en 1690, — vingt et un ans après l'apparition des *Lettres*, — qu'un libraire de La Haye apprit aux lecteurs que « le nom de celui auquel on les a écrites est M. le chevalier de Chamilly. » Sur quelles preuves le libraire hollandais s'appuyait-il pour désigner ainsi Chamilly comme le destinataire de cette correspondance amoureuse? Il ne le disait pas. Or le maréchal de Chamilly n'a jamais porté le titre de « chevalier » : les documents officiels l'appellent « comte de Chamilly » dès 1658, — « comte de Chamilly Saint-Léger » en 1664, — « marquis de Chamilly » (après la bataille de Villaviciosa) en 1667. On voit par là que, longtemps avant la campagne de Portugal, le titre qui précédait son nom était supérieur à celui de chevalier. Ce n'est donc certainement pas lui que l'éditeur de 1678 avait voulu désigner par « le chevalier de C... » Non qu'il n'y ait eu au XVIIe siècle des Chamilly portant ce titre, car on en connaît deux, le chevalier de Malte Louis, frère du maréchal, et son neveu François. Mais le premier, outre qu'il ne servit jamais en Portugal, fut tué au siège de Bougie en 1664, c'est-à-dire quatre ans avant la paix d'Aix-la-Chapelle à laquelle fait allusion une des lettres de la religieuse, — et l'autre ne naquit qu'en 1669, c'est-à-dire l'année même où parurent les *Lettres* (2).

(1) *Conversations nouvelles*, II, p. 503.

(2) L'éditeur de 1690 ne s'était probablement fondé que sur l'identité d'initiale du nom pour reconnaître Chamilly dans le « Chevalier de C... » dont parlait l'éditeur de 1678. On pourrait, avec plus d'apparence de raison, désigner comme destinataire des *Lettres portugaises*, le chevalier de Clermont, de la maison de Clermont-Lodève, qui

D'autres considérations encore s'opposent à ce que le marquis de Chamilly ait fait traduire et imprimer en 1668 (le privilège de la première édition est du 28 octobre) la correspondance qu'il aurait rapportée ou reçue de Portugal. Comment y eût-il eu l'esprit ou en eût-il trouvé le loisir? A peine débarqué en France, dès le 11 février 1668, il est aux côtés de son frère devant Dôle, et prend part à cette brillante campagne qui en quinze jours conquit la Franche-Comté à Louis XIV. Aussitôt après (mars 1668), le voici en Flandre où il guerroie contre les Espagnols. La nouvelle de la ratification de la paix d'Aix-la-Chapelle est à peine arrivée à l'armée (juin 1668), qu'il se rend à Marseille pour organiser l'expédition que le duc de La Feuillade va conduire à Candie, — et dans les premiers jours de septembre il a déjà pris la mer.

A un autre point de vue, on peut alléguer aussi que, si le maréchal de Chamilly avait été homme à livrer à la publicité les lettres intimes d'une femme, il n'aurait pas différé jusqu'à l'âge de cinquante-quatre ans, il n'aurait pas attendu que ses services militaires, sa fortune, son mariage, lui eussent acquis une grande situation de faveur et de considération à la cour, pour révéler qu'il avait été dans sa jeunesse le héros d'une aventure galante et pour en tirer vanité. S'il fallait enfin le défendre de n'avoir pas protesté contre l'abus qu'on avait fait de son nom, on serait en droit de soutenir que, puisque les *Lettres* avaient été attribuées à un certain « chevalier de C... » il ne crut pas sans doute devoir se reconnaître sous un titre qu'il n'avait jamais porté, ou plutôt qu'il ne daigna pas réfuter une assertion à laquelle toute sa vie opposait un éclatant démenti.

Dans un ordre de recherches où la certitude absolue n'est presque jamais atteinte, ces diverses considérations paraîtront suffisamment décisives. Elles s'acordent à absoudre le maréchal de Chamilly du seul reproche qui ait atteint son honneur, et à reléguer l'opinion qui le rendait responsable de la divulgation d'une correspondance amoureuse au nombre de « ces injustices qui, suivant l'expression de M. Renan, forment trop souvent le fond de ce que nous croyons savoir du passé. »

Encouragée par ce succès, la critique ne s'y est pas arrêtée. La personne de Chamilly mise hors du débat, c'est celle de la Religieuse qui a été appelée en cause; ses lettres ont été déclarées apocryphes, et on a nié qu'elle-même ait jamais existé.

A vrai dire, l'idée n'était pas nouvelle. Rousseau l'avait déjà exprimée : « Les femmes, écrivait-il dans la *Lettre à d'Alembert*

prit part aussi en 1667 à l'expédition de Portugal et qui fut un des plus hardis, un des plus célèbres libertins de son temps.

sur les spectacles, les femmes en général n'aiment aucun art, ne se connaissent à aucun et n'ont aucun génie. Elles peuvent réussir aux petits ouvrages qui ne demandent que de la légèreté d'esprit, du goût, de la grâce, quelquefois même de la philosophie et du raisonnement. Elles peuvent acquérir de la science, de l'érudition, des talens et tout ce qui s'acquiert à force de travail. Mais ce feu céleste qui échauffe et embrase l'âme, ce génie qui consume et dévore, cette brûlante éloquence, ces transports sublimes qui portent leurs ravissemens jusqu'au fond des cœurs, manqueront toujours aux écrits des femmes : ils sont tous froids et jolis comme elles : ils auront tant d'esprit que vous voudrez, jamais d'âme; ils seront cent fois plus sensés que passionnés. *Elles ne savent ni décrire ni sentir l'amour même*. La seule Sapho, que je sache, et *une autre* mériteraient d'être exceptées. *Je parierais tout au monde que les « Lettres portugaises » ont été écrites par un homme.* »

S'il ne fallait que réfuter ces étranges considérations, il suffirait de rapprocher du nom de Mme d'Houdetot (car c'est bien elle, *l'autre* à laquelle Rousseau fait allusion) le nom de la grande Sapho du XVIIIe siècle, de celle qui était déjà l'amie de d'Alembert lorsqu'il reçut la *Lettre sur les Spectacles*, de celle qui allait bientôt « sentir et décrire » d'une façon si puissante toutes les passions de l'amour, — Mlle de Lespinasse (1).

Mais c'est sur de plus sérieux argumens que l'historien des Chamilly s'est fondé pour retirer à la religieuse portugaise ses titres de réalité historique. De graves contradictions, qu'il est le premier à avoir relevées dans les *Lettres*, donnent une base sérieuse à sa prétention.

C'est un fait que les diverses parties de la correspondance ne s'accordent pas entre elles; les premières pages du recueil font allusion à des circonstances dont les dernières ne supposent pas encore l'événement. Et ces incohérences sont trop nombreuses pour qu'on les puisse attribuer à des erreurs de plume ou à des négligences de pensée. D'où cette conclusion que ce ne sont point

(1) La *Lettre sur les spectacles* fut composée au mois de février 1758. Rousseau venait de quitter l'Ermitage. Un passage des *Confessions* (livre X) nous apprend dans quelles conditions morales il l'écrivit : « Plein de tout ce qui venait de m'arriver, mon cœur mêlait le sentiment de ses peines aux idées que la méditation de mon sujet m'avait fait naître; mon travail se sentit de ce mélange. Sans m'en apercevoir, j'y décrivis ma situation actuelle, j'y peignis Grimm, Mme d'Épinay, *Mme d'Houdetot...* » Quant à Mlle de Lespinasse, Rousseau ne pouvait encore la connaître que pour les qualités de son esprit. La *Lettre à d'Alembert* est antérieure, en effet, de dix ans au début de sa liaison avec le marquis de Mora, et de quatorze ans à sa passion pour le comte de Guibert.

de véritables lettres, mais l'œuvre maladroite, le roman mal combiné de quelque écrivain anonyme.

Il est surprenant que, depuis qu'on lit les *Lettres portugaises*, personne n'eût encore aperçu ces contradictions; mais il est non moins singulier que, puisqu'on les a enfin signalées, on ne se soit pas avisé de les concilier par un procédé critique d'un usage bien fréquent pourtant dans l'étude des recueils épistolaires, — le rétablissement de la suite des lettres dans l'ordre des dates. Un examen quelque peu réfléchi eût bientôt démontré que la succession chronologique avait été troublée par l'éditeur primitif, et que les incohérences constatées ne sont qu'apparentes.

La lettre que l'on considérait jusqu'ici comme la quatrième de la série est évidemment la première. L'amant de la religieuse vient de quitter le Portugal; à peine en mer, une tempête l'a jeté sur la côte de l'Algarve. C'est par un de ses lieutenans, demeuré à Beja, que la nouvelle de cet accident arrive jusqu'à sa maîtresse. Comment, lui écrit-elle, n'a-t-il pas pris la peine de l'en informer directement? « Êtes-vous donc persuadé que votre lieutenant prenne plus de part que moi à ce qui vous arrive? Pourquoi ne m'avez-vous point écrit?.. Qu'on a de peine à soupçonner la bonne foi de ceux qu'on aime! Vous m'avez consommée par vos assiduités; vous m'avez enflammée par vos transports; vous m'avez charmée par vos complaisances, — et les suites de ces commencemens si heureux ne sont que des larmes, que des soupirs et qu'une mort funeste, sans que je puisse y apporter aucun remède... »

La lettre classée la deuxième reste à sa place. Elle est presque datée du mois de mai 1668, par l'allusion à « la paix de France (1), » qui vient d'être conclue. Depuis six mois, pas un mot de souvenir n'est parvenu à la religieuse : « Vous ne devriez pas me maltraiter, comme vous faites, par un oubli qui me met au désespoir. J'attribue tout ce malheur à l'aveuglement avec lequel je me suis abandonnée à m'attacher à vous. Je vois bien le remède à tous mes maux, et j'en serais bientôt délivrée si je ne vous aimais plus. Mais, hélas! quel remède! Non, j'aime mieux souffrir encore davantage que de vous oublier. Je ne puis me reprocher d'avoir souhaité un seul moment de ne vous plus aimer... Pourquoi faut-il qu'il soit possible que je ne vous verrai peut-être plus jamais?.. »

Enfin, après une attente désespérée, une lettre arrive de France, et la pauvre créature se reprend à croire aux vagues promesses de retour de son amant. « Hélas! lui écrit-elle dans la première lettre (qui devient ainsi la troisième de la série), hélas! votre dernière

(1) La paix d'Aix-la-Chapelle, signée le 2 mai 1668 et ratifiée le 17 du même mois.

lettre réduisit mon cœur en un étrange état : il eut des mouvemens si sensibles, qu'il fit, ce semble, des efforts pour se séparer de moi et pour vous aller trouver. Je fus si accablée de toutes ces émotions violentes, que je demeurai plus de trois heures abandonnée de tous mes sens... Ne m'écrivez plus de me souvenir de vous. Je ne puis vous oublier, et je n'oublie pas aussi que vous m'avez fait espérer que vous viendriez passer quelque temps avec moi... Aimez-moi toujours et faites-moi souffrir encore plus de maux. »

Mais les illusions dont l'infortunée se flattait encore se dissipent bientôt ; et se sentant, cette fois, délaissée à jamais, elle épanche son cœur oppressé dans l'admirable lettre (n° 3 des éditions, — n° 4 dans le nouvel ordre) qui commence par ces lignes : « Qu'est-ce que je deviendrai? Et qu'est-ce que vous voulez que je fasse? Je me trouve bien éloignée de tout ce que j'avais prévu. J'espérais que vous m'écririez de fort longues lettres ; que vous soutiendriez ma passion par l'espérance de vous revoir ; qu'une entière confiance en votre fidélité me donnerait quelque sorte de repos, et que je demeurerais dans un état supportable, sans d'extrêmes douleurs... »

La cinquième lettre, qui avait été et devait être, en effet, classée la dernière, nous fait assister à la crise suprême de cette âme en détresse. Une froide et banale épître, reçue de son amant, l'a pour toujours désabusée. « Je vous écris pour la dernière fois, et j'espère vous faire connaître, par la différence des termes et la manière de cette lettre, que vous m'avez enfin persuadée que vous ne m'aimiez plus et qu'ainsi je ne dois plus vous aimer... »

Lues dans cet ordre, les *Lettres portugaises* ne présentent plus ni incohérence ni obscurité ; elles s'éclairent au contraire l'une par l'autre ; elles concordent dans leurs moindres détails, et le drame intime qu'elles permettent de reconstituer apparaît plus saisissant et plus pathétique.

Mais, si probante que soit cette méthode, et subsistât-il encore des doutes ou des contradictions dont elle ne pût rendre compte, je n'en tiendrais pas moins les *Lettres portugaises* pour vraies ; car elles portent en elles-mêmes, au plus haut degré, les caractères qui révèlent l'authenticité d'une correspondance amoureuse ; elles sont de tout point conformes au type, — je dirais presque aux règles du genre, — si ces sortes d'écrits n'échappaient par nature à toute règle littéraire.

Il est d'abord un signe qui ne trompe guère dans l'étude des lettres d'amour et qui pourrait même être pris comme principe de critique en cette matière, — leur monotonie. On n'y trouve, en effet, rien qui ne se rapporte exclusivement aux intéressés,

comme si leurs personnes existaient seules au monde. « Ce qui fait, disait La Rochefoucauld, que les amans et les maîtresses ne s'ennuient point d'être ensemble, c'est qu'ils parlent toujours d'eux-mêmes. » N'est-ce pas l'illusion de tous ceux qui aiment, de croire que l'univers tient dans leur passion et que, comme ils la portent partout avec eux, leur passion emplit l'univers? Il ne faut donc chercher, dans les lettres d'amour, ni renseignemens historiques, ni tableaux de société, ni impressions littéraires, ni observations mondaines, rien de ce qui fait l'intérêt et la variété des autres recueils épistolaires. De là vient que tant de correspondances amoureuses sont si vite lassantes à lire et que les lettres de Mlle de Lespinasse, pour prendre un exemple, ne peuvent, malgré le grand souffle de passion qui les traverse et les anime, être lues qu'à petites doses. Le lecteur, après tout, ne fait que rendre aux amans le traitement qu'il en reçoit : dans leur « égoïsme à deux, » ils ne s'intéressent qu'à eux et jamais à l'indiscret qui les regarde; ils ignorent sa présence, n'ont pas un mot, pas une attention à son adresse. Celui-ci, patient d'abord, parce qu'il est curieux ou charmé, finit par prendre de l'humeur et les laisse à leurs tendresses. Et c'est pourquoi l'on pourrait soutenir, sans paradoxe, que des lettres d'amour ne doivent être tenues pour sincères et véridiques qu'autant que la lecture en paraît quelque peu fastidieuse aux tiers.

En raison de leur petit nombre, les *Lettres portugaises* ne donnent pas prise à l'ennui; mais elles sont bien conformes au type commun des lettres d'amour; elles émanent bien d'une créature qui est envahie tout entière par la passion, qui n'a pas assez de tous les instans de sa vie, de toutes les ressources de son esprit, de toutes les puissances de son être pour aimer, aimer encore et toujours aimer, et aux yeux de qui le monde extérieur disparaît dès qu'il n'est plus le reflet ou le cadre des états de son âme.

Le désordre de la composition et l'insouciance du style sont encore la marque de tous les écrits dans lesquels une créature, au moment qu'elle aime, cherche à traduire son rêve et livre le secret de son cœur.

A certaines époques, ces indices d'authenticité prennent une valeur particulière, — je veux dire aux époques où les conventions littéraires sont le plus fortes; car c'est alors surtout qu'apparaît la différence des formes qu'emploie la littérature et de celles qu'emprunte la réalité. Or jamais l'expression *littéraire* des sentimens amoureux n'a été plus artificielle qu'au XVIIe siècle. On voulait d'abord que le langage de l'amour fût toujours noble et mesuré, — que les sentimens divers qui le composent fussent déduits dans un bel ordre, par des transitions ingénieuses, avec un intérêt gra-

dué, vers un dénoûment concluant, — qu'il n'y eût point de peinture violente des plus vives émotions, et que, dans ses plus grands troubles, l'âme ne se départît jamais d'une certaine modération et d'une sorte de noblesse : c'était affaire à l'auteur de laisser imaginer les transports véhémens de la passion sous le convenu des phrases régulières et pondérées.

Mais, hors de la littérature, il en allait autrement, et l'on ne saurait admettre sans bien des réserves cette opinion « qu'au XVIIe siècle, les choses excessives avaient disparu de la vie humaine, que les passions s'étaient contenues sous la discipline du devoir, et que jusque dans les momens extrêmes, la nature désespérée subissait l'empire de la raison et des convenances (1). » Je suis, au contraire, persuadé que dans la réalité de la vie, lorsque les âmes étaient directement en présence et comme à nu, la nature reprenait tous ses droits et s'épanchait par les accens qui sont l'éternel langage de la passion humaine.

Nous avons à cet égard un témoignage décisif, celui d'une des personnes qui au XVIIe siècle ont le plus anobli, apprêté, « romancé » comme on disait alors, le style de l'amour. « A mon avis, écrit Mlle de Scudéry dans un fragment des *Conversations* que j'ai cité plus haut, il y a beaucoup plus de belles lettres d'amour qu'on ne pense; » mais ce n'est ni dans Balzac, ni dans Costar ni dans Voiture qu'on en doit chercher le modèle. « Il faut, poursuit-elle, qu'une lettre d'amour ait plus de sentiment que d'esprit, que le style en soit naturel et passionné, et je soutiens même qu'il n'y a rien de plus propre à faire qu'une lettre de cette nature ne touche point que de la faire trop belle... Pour ceux qui écrivent des billets galans, il leur est aisé d'en faire de courts où il y ait pourtant beaucoup d'esprit, parce qu'ayant leur raison toute libre, ils choisissent les choses qu'ils disent, et ils rejettent les pensées qui ne leur plaisent pas ; mais pour un pauvre amant dont la raison est troublée, il ne choisit rien, il dit tout ce qui lui vient en fantaisie, et ne doit même rien choisir, car en cas d'amour, on n'en saurait jamais trop dire et on ne croit jamais en avoir dit assez. »

Considérées à ce point de vue, les *Lettres portugaises* sont bien de vraies lettres d'amour : nul souci de la forme, nulle composition, tout le désordre de la passion. Il suffit d'ailleurs de les comparer, sous ce rapport, aux sept lettres apocryphes qui furent ajoutées à la seconde édition et qui sont vraisemblablement l'œuvre de l'avocat Subligny, l'un des beaux esprits de l'hôtel de Bouillon. Autant les unes sont libres et naturelles, autant les autres sont précieuses et savantes.

(1) Taine, *Essais de critique et d'histoire*, p. 283.

Il est enfin un argument contre lequel aucune critique ne saurait prévaloir : les *Lettres portugaises* révèlent, affirment leur authenticité par l'accent inimitable de sincérité qui s'échappe d'elles. Ces pages portent elles-mêmes témoignage de l'âme qui les a inspirées. Si parfaite que soit une œuvre d'art ou de littérature, elle n'est jamais qu'une copie de la vie : elles sont la vie même.

Ce n'est plus de raisonnement qu'il s'agit ici, c'est de sentiment. Il faut lire et relire les *Lettres* non plus avec l'esprit, mais, si je puis dire, avec le cœur. Plus de doute alors que l'amour n'ait passé par là, — sa flamme y est encore toute vive. Pour peu qu'on ait le don de sympathie, on sent naître cette émotion particulière, faite de pitié, de tendresse, de retour mélancolique sur soi-même, qu'appelle du fond de notre être la confidence d'une grande douleur. Pour peu qu'on incline au rêve, la douce vision, depuis si longtemps évanouie, semble s'éveiller à la vie, à cette vie idéale qui est peut-être plus vraie que celle de la réalité. On se plaît à la suivre, d'une pensée recueillie, dans la voie douloureuse où, lambeau par lambeau, elle laissa tout son cœur, et l'on croit assister au long tourment de cette âme en détresse.

Que ses joies furent courtes! Quelle faible trace elles ont laissée dans sa correspondance! A peine quelques réminiscences, entre lesquelles se detache, avec une précision singulière, le souvenir du jour où pour la première fois elle aperçut l'homme qu'elle allait adorer et où elle commença de l'aimer en secret. C'est la seule indication de date et de fait que renferment les *Lettres portugaises;* mais comme elle est véridique! N'est-ce pas le propre de l'amour de graver en nous, dans les moindres détails, la mémoire de l'heure et l'image du lieu où il est né? On ignore parfois comment ont fini des passions que toute une existence semblait ne devoir jamais épuiser : elles se sont perdues dans l'ombre, dans l'éloignement, dans la banalité, dans l'oubli, comme ces grands fleuves mystérieux d'Asie qui, fatigués d'un trop long cours, dispersent leurs eaux lentes et sablonneuses à travers mille embouchures vagues et sans nom. Mais les souvenirs d'un amour à son début sont pareils aux impressions de l'enfance, ils ont une persistance extraordinaire, ils ressuscitent toujours.

Quant à ses souffrances, elles furent peu communes. La religieuse portugaise était de ces âmes nobles qui ne se donnent qu'une fois et ne se reprennent jamais. Du jour où elle ne s'appartint plus, elle comprit clairement qu'il s'agissait désormais pour elle d'être aimée ou de mourir. Quand elle se vit trahie et délaissée, elle souffrit tout ce que peut endurer une créature humaine. Un long supplice tortura son cœur. L'étrange volupté que l'excès même de la douleur procure parfois aux êtres d'une sensibilité trop exquise

fut l'unique allégement de ses maux; elle la goûta avec délices. Cette âme, faite pour toutes les ardeurs et les jouissances de la vie, trouva une suavité infinie à « se sentir mourir d'amour. » Les accens qu'elle rendit alors demeureront éternellement touchans et pathétiques dans leur simplicité.

Une rare fierté la soutenait aussi dans ses épreuves. A la différence des amantes vulgaires qui tirent vanité de la passion qu'elles inspirent, elle plaçait tout son orgueil dans la puissance de l'amour qui emplissait son être, de cet amour dédaigné, mais dont elle sentait le prix. « Je vous assure, écrivait-elle à son amant, que vous ferez bien de n'aimer plus personne. Vous trouverez peut-être plus de beauté (vous m'avez pourtant dit autrefois que j'étais assez belle), mais vous ne trouverez jamais tant d'amour, et tout le reste n'est rien. » Elle écrivait encore, certaine d'avoir imprégné à jamais de son souvenir le cœur de l'homme qui l'avait abandonnée : « Je vous défie de m'oublier entièrement. Je me flatte de vous avoir mis en état de n'avoir plus sans moi que des joies imparfaites. » Elle croyait enfin de sa dignité, « de son honneur et de sa religion, » d'aimer toujours « parce qu'elle avait commencé d'aimer, » et elle se condamnait à souffrir toujours plutôt que de jamais oublier.

Un jour pourtant, elle eut une défaillance. Brisée de douleur, elle exhala cette plainte : « Quand est-ce que mon cœur ne sera plus déchiré? Quand est-ce que je serai délivrée de cet embarras cruel? » Et, près de succomber, elle murmura ces mots : « M'avez-vous pour toujours abandonnée? Votre pauvre Marianne n'en peut plus, elle s'évanouit en finissant cette lettre. Ayez pitié de moi. » Quelle grâce dans cette faiblesse passagère, dans cet appel désespéré d'une créature jeune, aimante et qui se sent mourir! Sa courageuse nature n'en est en rien diminuée; car les consciences les plus fortes de l'humanité ont eu aussi, au moment des épreuves suprêmes, leur angoisse intime; mais elle nous révèle ainsi qu'elle n'avait pas seulement les ardeurs et les fiertés de l'amour, et que les orages de la passion ne lui avaient pas desséché le cœur.

Le mystère, qui enveloppe les débuts de cette destinée mélancolique, en recouvre aussi la fin, et le charme de cette histoire amoureuse s'en accroît encore. Les souffrances par lesquelles la religieuse portugaise a acheté le droit de survivre au passé eurent-elles le sort habituel des sentimens humains et s'apaisèrent-elles d'elles-mêmes dans l'oubli? Ou bien eut-elle l'âme assez forte et assez généreuse pour conserver pieusement sa douleur et la consacrer par le temps? Je croirais plutôt que les exercices réguliers de la vie religieuse ne firent d'abord qu'entretenir sa flamme, — que sa passion grandit encore, — qu'elle se consuma jusqu'aux cendres, et que, près de s'éteindre, elle se ralluma sous la forme d'un autre amour, éternel, infini,

— de l'amour qui ravissait sainte Thérèse d'Avila en de sublimes extases. C'est ainsi que j'aime à me figurer, dans la solitude de sa cellule, la religieuse de Beja, récitant comme une douce litanie ces paroles de *l'Imitation* qui ont versé leur baume consolateur à tant de cœurs blessés : « Il n'y a au ciel ni en la terre rien de plus doux que l'amour, rien de plus fort, rien de plus haut, rien de plus étendu, rien de plus joyeux, rien de plus rempli, rien de meilleur, — car l'amour est né de Dieu et ne se peut reposer qu'en Dieu par-dessus toutes les choses créées. Mon Dieu, mon amour, vous êtes tout à moi et moi tout à vous. »

Lorsqu'on s'est quelque temps laissé aller au charme de cette évocation, lorsqu'on a largement respiré le parfum de tendresse qui, après plus de deux siècles, s'exhale encore des lettres de la pauvre amante, on n'hésite plus à affirmer que la religieuse portugaise a vraiment existé. On se dit même que, si la vie se mesure à la conscience de vivre, peu de femmes furent plus vivantes, car il n'en est guère qui aient plus souffert et plus aimé. On se dit encore que cette frêle créature était douée d'une telle vitalité morale que, s'il eût dépendu d'elle, elle aurait eu le courage de recommencer l'existence. Ce serait là, si on la pouvait tenter, la grande épreuve des âmes. Combien en est-il qui, une fois délivrées du fardeau de la vie, consentiraient à le reprendre et à rentrer dans le cercle des vicissitudes humaines?

Lorsque le héros de Virgile aperçut, dans les champs élyséens, les mânes qui se pressaient vers les eaux sacrées du Léthé afin d'y puiser, avec le principe d'une vie nouvelle, la quiétude et les longs oublis, un cri de pitié s'échappa de sa poitrine pour ces pauvres ombres, si follement avides de revoir la clarté des cieux : *Quæ lucis miseris tam dira cupido!* J'ai songé parfois qu'il y avait des âmes plus dignes d'une telle compassion, — celles qui, avant que de revivre, refuseraient d'oublier le passé.

Les plus nombreuses d'entre ces âmes-là ne seraient pas sans doute celles pour qui le voyage de la vie fut riant et prospère, — car ce sont les privilégiées du sort qui se disent toujours le plus lasses vers la fin de la route et qui souhaitent le plus ardemment de n'être jamais éveillées du sommeil éternel, mais plutôt celles que la réalité a meurtries, les âmes nobles et tendres, les esprits délicats, les consciences pures et timorées, et les cœurs rares qui ont la piété du souvenir. C'est à cette élite généreuse que se rallierait la religieuse portugaise; car certes elle n'eût voulu revivre que pour sentir peser encore sur elle la mémoire des jours disparus.

MAURICE PALÉOLOGUE.

A TRAVERS L'EXPOSITION

VIII[1].

DEVANT L' « HISTOIRE DU SIÈCLE. »

Des foules accourues des deux hémisphères continuent à envahir l'Exposition. Pour nous, qui l'avons vue dans sa fleur printanière et dans l'éclat de sa nouveauté, ce n'est plus cela. Les jours sont diminués et pâles, les choses fanées, tout parle de la fin prochaine. Notre curiosité satisfaite se détourne vers d'autres préoccupations; le charme est rompu. Pourtant de grands voyages de découverte resteraient à faire dans cette Exposition que nous croyons connaître; celui qui s'était promis de l'étudier ici la quittera avec le remords de n'en avoir presque rien dit. Mais il n'a point la prétention de changer les cœurs dans Athènes. Leur naturel est inconstant; ils ont violemment aimé la belle merveille, pendant quelques mois; les plus fidèles lui gardent de l'intérêt; les autres glissent à l'indifférence. On aurait désormais mauvaise grâce à leur détailler les perfections d'un objet dont ils se sont dépris. Le soir de la distribution des récompenses, nous n'en aurions pas trop voulu à la main prévoyante qui eût changé l'illumination en incendie et brûlé tous ces palais dans une fête d'apothéose. Un Néron, un tyran artiste, n'y aurait pas manqué; il eût épargné à ce qui l'avait séduit la tristesse et l'humiliation de finir, la dérive lente au pays

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 juillet, du 1er et du 15 août, du 1er et du 15 septembre et du 1er octobre.

froid de l'oubli. Ce serait une méthode sage et pieuse de brûler tout ce qu'on aime, pendant qu'on aime encore.

L'Exposition se proposait de nous montrer le siècle révolu, d'en glorifier le point de départ et le point d'arrivée. Employons ces derniers jours à l'examen rétrospectif auquel tout nous invite. Pour nous reporter à cent ans en arrière, on a accumulé au Champ de Mars et en maint autre endroit les collections historiques, les restitutions architecturales. Ce siècle se raconte lui-même, au jour le jour, dans les peintures et les estampes de la galerie des Beaux-Arts; le drame initial est remis en scène, un peu défiguré par les arrangemens de parti-pris, au musée de la Révolution; les tableaux ingénieux de MM. Gervex et Stevens font défiler sous nos yeux presque tout le panthéon du Centenaire et quelques échappés de la fosse commune. Les auteurs de ces tableaux ne songeaient peut-être qu'à nous amuser; par cela seul qu'ils ont été des photographes exacts, sans intention doctrinale, leur œuvre est éminemment philosophique. Entrons dans cette rotonde du jardin des Tuileries, où « l'Histoire du siècle » est écrite par les ombres des morts et continuée par les effigies des vivans. Essayons de vérifier les idées qui firent mouvoir ces ombres. Nous serons aidés dans notre recherche par les travaux récens des historiens, des publicistes; à l'occasion du jubilé, les écrivains ont fait l'exposition des idées, comme les peintres l'exposition des figures. En dehors des vieilles écoles d'apologie ou de dénigrement, quelques esprits impartiaux ont apporté des conclusions personnelles, très fortement motivées; il convient de citer en première ligne *la France du Centenaire*, de M. Goumy, *les Principes de 1789,* de M. Ferneuil; rappelons-nous aussi deux livres plus anciens, mais qui sont toujours neufs par les franches vérités qu'ils proclament : *la France contemporaine,* de M. Lorrain, *le Péril national* de M. Frary. Quant aux *Origines de la France contemporaine*, c'est la source-mère où nous puisons tous. Cependant l'enquête reste ouverte, nulle déposition n'est inutile, pourvu qu'elle soit de bonne foi; celle qu'on trouvera ici espère se faire lire à ce titre; elle ne vaut que par le détachement d'un spectateur qui cherche uniquement à s'éclairer.

Devant les images évoquées sur cette toile, une première question se pose. Ces morts ont-ils encore une personnalité réelle, invariable, distincte de la nôtre, à nous qui les regardons? Ou ne sont-ils que des masques de théâtre, sous lesquels notre esprit s'insinue pour leur faire jouer un rôle dans les pièces de notre invention, au gré de nos conjectures et de nos passions du moment? Voici par exemple le groupe des conventionnels : quand j'appris à les connaître, — je suppose que plus d'un lecteur est dans le même cas, — ils étaient des scélérats vomis par l'enfer pour éton-

ner le monde de leurs crimes. Plus tard, ils ont repassé sous mes yeux tels que Michelet et le poète des *Girondins* les avaient modelés : des titans dont les actes restaient discutables, mais auxquels on ne pouvait contester la grandeur, l'héroïsme, l'auréole surhumaine. D'autres maîtres survinrent ; nouveau changement : les montagnards sont devenus des hommes médiocres, des rhéteurs et des sectaires très peu différens de ceux que l'on rencontre dans tous les temps, quand on fréquente les lieux publics où ils se rassemblent ; quelques-uns sincères dans leur sottise cruelle, d'autres hypocrites, tous entraînés par les événemens, par l'intérêt, par la peur. Il y a toute apparence que cette dernière opinion est définitive pour nos contemporains qui sont bacheliers ; elle concorde avec leur conception générale du monde ; mais rien ne prouve que ces figures énigmatiques ne se présenteront pas aux générations à venir sous quelque nouvel aspect. — Ainsi pour la plupart de ces acteurs historiques, dès qu'ils ont un peu de recul ; en dépit de l'adage, ils sont morts tout entiers ; nous incorporons nos idées dans leurs simulacres ; et de même que leurs élémens physiques, rendus à la terre, ont repris de nouvelles formes dans notre chair, de même leurs âmes sont métamorphosées dans les nôtres ; nous ne saurons jamais ce qu'elles furent, puisqu'elles n'existent plus qu'en nous et par nous ; nous ne pouvons pas les dissocier, un Allemand dirait : les *objectiver ;* ce serait barbare, mais clair. — Cet aveu est le premier devoir de l'historien : il trompe ses lecteurs ou se trompe lui-même, s'il n'admet pas l'interposition d'un mirage entre les événemens et lui ; ses jugemens ne peuvent être vrais que de la vérité de convention particulière à son époque.

Sous le bénéfice de ces réserves, revenons au panorama. J'ai dit que les peintres avaient fait œuvre philosophique, au moins pour quelques périodes où ils ont bien dégagé la note dominante ; elle leur était imposée par l'obligation de grouper au premier plan les illustrations les plus authentiques. Comparons les deux groupes qui ouvrent et ferment le cycle, des deux côtés de la statue symbolique placée sous ce double millésime : 1789-1889. Dans le premier, un homme écrit sur ses genoux ; c'est l'abbé Sieyès ; il écrit la Déclaration des droits ; les constituans l'entourent et se penchent sur lui ; ils inspirent, discutent, développent ces axiomes de métaphysique politique. — Dans le dernier groupe, un vieillard écrit encore ; c'est un savant, M. Chevreul ; il note des observations scientifiques ; d'autres savans sont réunis entre leur doyen et M. Pasteur, isolé comme il convenait. Historiens, naturalistes, médecins, tous ces maîtres ont consacré leur vie à l'étude de la nature ou de l'homme par les méthodes expérimentales. Complétons cette réunion en y replaçant une

figure absente, celle de l'historien philosophe qui a une large part dans le gouvernement de l'intelligence française; et comme nous ne vivons pas exclusivement sur le fonds national, ajoutons-y les savans étrangers dont les doctrines exercent le plus d'influence sur notre pensée, tout au moins Herbert Spencer et Darwin. L'opposition sera encore plus frappante entre les deux familles d'esprits qui personnifient les forces vives et les directions intellectuelles de la société à ces deux momens de l'histoire. — En parcourant rapidement les étapes intermédiaires, nous allons voir les propositions métaphysiques du début s'incarner dans les hommes et se traduire dans les faits; en arrivant aux témoins du temps présent, nous verrons ces propositions aboutir à un ordre d'idées qui sera leur négation formelle.

Donc, Sieyès et ses collaborateurs écrivent leur roman philosophique, sur le modèle légué par Rousseau; ils y codifient le rêve idéal de leurs contemporains. Le héros de ce roman, c'est l'*homme*, l'homme tel que la nature a dû le former, héros aussi imaginaire que Saint-Preux ou Émile. Les romanciers-législateurs tracent le plan du paradis terrestre où vivra désormais cet être de raison, dans la communauté de ses pareils sensibles et vertueux. On n'attend pas ici une critique neuve et complète de cet ouvrage d'imagination. La démonstration concluante de M. Taine suffit à nos besoins actuels, il est peu probable qu'on la reprenne avec d'autres méthodes avant quelques années. MM. Goumy et Ferneuil viennent de la corroborer sur certains points de détail. Mais, puisque nos causeries demandent à l'Exposition des leçons de choses, je rapporterai une des impressions les plus vives que j'aie reçues au Champ de Mars.

Un jour de cet été, j'entrai dans le pavillon de la Ville de Paris, du côté où se trouvent les installations scolaires. On a exposé là le matériel d'une classe pour les tout petits enfans, ceux des écoles primaires élémentaires. Au-dessus des pupitres, sur une belle pancarte accrochée au mur, l'évangile de notre pays, la Déclaration des droits de l'homme, était tracée en grosses lettres. Ainsi l'a voulu Talleyrand; dans le rapport à la Constituante sur l'organisation de l'enseignement, il met au premier rang de son projet l'étude de la Déclaration, et comme le remarque M. Ferneuil, « il semble faire de l'enfant un animal politique, venu au monde tout exprès pour connaître et servir la Constitution. » — Voilà donc le seul viatique donné à ces petits pour le difficile voyage qui les attend dans la vie; voilà ce qui forme l'âme de notre peuple. Je m'assis sur un de leurs bancs, et je m'y oubliai de longues heures, cloué là par une vision obstinée; mon pays et mon siècle m'apparaissaient, sortant tout entiers de la pancarte fatidique, construits en porte-à-faux sur cette feuille de

papier. Je relisais vingt fois chaque ligne, m'efforçant en toute sincérité d'y trouver un établissement solide pour porter ce poids énorme, la vie sociale d'une grande nation ; et chaque fois je revenais aux mêmes conclusions : tout ce que je lis sur ce mur est beau, est généreux, est désirable; mais c'est un rêve. A la rigueur, dans une cellule de cloître, pour une communauté de saints, cette règle serait recevable; elle présuppose la sainteté et les vœux de grand renoncement. A des sociétés humaines, on peut la proposer comme un idéal de perfection; mais il n'est au pouvoir de personne d'organiser les mouvemens de ces sociétés d'après ces principes imaginaires. Pour être applicables, il leur manque trois choses : un support, un correctif, une sanction. Un support : l'homme tel que ces principes l'exigeraient, tel qu'il n'existe pas et n'a jamais existé. Un correctif : une seconde table de la loi qui prescrive au peuple ses devoirs en regard de ses droits; ce correctif, il figurait jadis sur les murs de l'école : c'était le Décalogue; replacez-le en face de la Déclaration, et, sur ces deux tables, vous pourrez peut-être édifier quelque chose. Une sanction enfin : qui jugera les litiges que cette charte est contrainte de prévoir, malgré son optimisme? Elle me répond : « Le principe de toute souveraineté réside essentiellement dans la nation; la loi est l'expression de la volonté générale. » — Je ne le nie point; mais je creuse ces mots, j'essaie en vain d'en faire sortir une sanction pratique. Qui départagera la nation quand elle est divisée? Où et comment se déclare la volonté générale? — Dans la volonté des majorités, disent les commentateurs du dogme. — Ici l'histoire tout entière se dresse contre eux; elle réplique : monarchie ou république, aristocratie ou démocratie, un état n'est jamais gouverné que par une minorité. Je prends une élection, quel que soit le mode de suffrage, j'en prends cent, j'en prends mille : l'élu ne représente que le vœu d'un tiers, en moyenne, quelquefois d'un quart des électeurs. Souvent une fraction presque égale a émis le vœu contraire ; une troisième fraction a réservé son opinion, que nul n'a le droit de préjuger. Ainsi le gouvernement des minorités est la règle, sans exceptions. En principe, et d'après la loi naturelle de sélection, cette règle est juste, parce que la minorité gouvernante est nécessairement la partie la plus active, la mieux organisée dans la nation, parce qu'elle est *prépondérante;* le jour où elle cesse de l'être, une autre minorité la remplace. Mais que devient la sanction platonique édictée sur notre papier? Que devient-elle surtout le jour où, dans la nation divisée, une partie en appelle du suffrage légal au droit de la force? Qui décide? Le succès de la force; l'opinion victorieuse sera demain la loi, « la volonté générale. »

Je relis encore la Déclaration; j'écarte tous les raisonnemens pour ou contre dont on a encombré mon esprit; je tâche de vérifier ces assurances décevantes avec le seul secours de mon expérience personnelle, telle que j'ai pu l'acquérir en m'observant moi-même, en observant ceux de mes semblables que je connais le mieux, en étudiant les enfans que j'élève. La Déclaration sous-entend cet axiome fondamental, sur lequel repose toute la philosophie de ses inspirateurs et sans lequel elle n'aurait aucun sens : Tu es né bon. — L'expérience répond : Je ne suis pas bon, je suis un composé de bons et de mauvais instincts, ces derniers prédominent quand je ne sens pas un frein. La Déclaration dit expressément : Tu es né libre et l'égal de tous. — L'expérience répond : Je suis né esclave de toutes les fatalités physiques, morales, sociales. Je ne suis pas libre, parce qu'il me faut du pain pour vivre ; toute mon existence est subordonnée à cette nécessité première ; qui peut me donner ou me refuser du pain est virtuellement mon maître. Dans le gouvernement de moi-même, chaque fois que je fais usage de ma liberté illusoire, je reconnais la justesse du mot de saint Augustin : *Volens quo nollem perveneram ;* en voulant, j'allais où je ne voulais pas. Dans mes rapports avec mes semblables, chaque fois que je fais usage de cette liberté, ou, pour parler exactement, chaque fois que j'agis, mon action limite la liberté d'autrui ; et cette limitation est un commencement de dommage. La Déclaration m'accorde le droit de faire tout ce qui ne nuit pas à autrui; qui peut dire à quel moment le dommage devient nuisance? Elle me permet d'imprimer tout ce qui me plaît; d'un seul mot, en certain cas, je puis provoquer la baisse des valeurs et atteindre des milliers de familles; d'un autre mot, je puis pousser à une guerre, à une révolte, qui feront de nombreuses victimes : tout cela impunément, si ma plume est adroite; et ces exemples sont pris entre mille. — Je ne suis pas l'égal de tous. Je vois autour de moi des inférieurs et des supérieurs. Depuis ma naissance, j'obéis aux uns et je commande aux autres. Chaque mouvement que je fais ou qu'ils font sur l'échelle sociale déplace nos situations respectives, augmente ou diminue la mesure de nos droits; disons le vrai, l'éternel mot : de nos privilèges. Le seul changement apporté par la déclaration, c'est une substitution de forces à l'origine des privilèges ; ils ne sont plus conquis à la pointe de l'épée, ils sont acquis à prix d'argent. Surtout, et pour l'égalité comme pour la liberté, je ne suis pas l'égal de qui peut me donner ou me refuser du pain. — Eh! quoi ! dira-t-on, c'est confondre les questions; les rapports économiques sont une catégorie, les rapports civils et politiques en sont une autre. — Attendez cinquante ans après la promulgation de ce

document; la logique interne des choses se chargera de vous démontrer que les questions sont connexes, ou plutôt qu'il n'y en a qu'une pour la plupart des hommes, la question du pain; tous les droits promis étant de nulle valeur, sans le droit de vivre. Tant que des prescriptions divines n'interviennent pas pour régulariser les rapports économiques, — et ces prescriptions, je n'en vois aucune trace sur ce papier, ni alentour, sur ce mur d'école, — le dispensateur de mon pain possède la source de la force, et la force tend inévitablement à l'abus; je ne puis rétablir un certain équilibre de liberté et d'égalité que par une réaction de ma force brutale contre sa force d'inertie. Ceci est la loi de nature, non point de celle qu'imaginait Rousseau, mais de la vraie nature, antérieure et supérieure à tous les échafaudages métaphysiques; loi souveraine, sanction dernière, dès que vous ne lui opposez plus une conscience pliant devant un Dieu.

Le dialogue peut continuer longtemps ainsi, entre la Déclaration et l'expérience, entre l'idéal et la réalité. On se méprendrait si l'on cherchait ici quelque hostilité contre cet idéal. Il honore le cœur, sinon le sens pratique, de ceux qui l'ont conçu. Nos pères de 1789, — nul ne peut répudier cette expression collective, puisque toutes les classes de la nation rivalisèrent d'entraînement dans ces idées généreuses, — nos pères de 1789 valaient peut-être mieux que nous. De tout temps les hommes se sont trompés, mais jamais ils ne se sont trompés avec de meilleures intentions. Il ne s'agit donc pas de faire leur procès, ni de discuter la beauté de leur rêve, si beau qu'il en est fou. D'ailleurs, à ce moment encore, la Déclaration des droits baignait, pour ainsi dire, dans le déisme ambiant, qui voilait ce qu'elle a de factice et d'incomplet. Pour qu'on vît bien son infirmité, et comment elle est suspendue dans le vide, elle et tout ce qu'on bâtit sur elle, il fallait que cette atmosphère religieuse fût dissipée. On ne l'a bien vu, le néant de notre base sociale, qu'après cent ans de destructions consécutives; cent ans pendant lesquels notre France a chancelé de convulsions en convulsions, faute d'un point fixe où se reprendre, d'un terrain solide où assurer sa marche. Elle se dressait à mes yeux, contre le mur de l'école, crevant à chaque effort le morceau de papier, raccommodant ses lambeaux pour le crever encore, comme le crèveront à leur tour ces pauvres petits êtres, les enfans du peuple qu'on va rendre à l'incertitude du sort, qu'on va rendre à la misère, munis de cette pompeuse feuille de route.

Et de nouveau, ici, devant la toile peinte qui raconte nos annales tourmentées, en regardant tous ces passans fameux qui ont dépensé tant de bonne volonté, de génie, de talens, pour ne rien fonder de durable, pour nous laisser une patrie rétrécie et tou-

jours incertaine du lendemain, je crois les voir marcher sur le frêle papier tendu en l'air, qui tremble sous leurs pas, qui se déchire sans cesse et laisse choir notre fortune. Tout le siècle court de tout son poids sur ce sol chimérique; et l'on s'étonne qu'il bronche!

Suivons sa course. — Il a déjà dépassé ce groupe d'hommes noirs, qui semblent réunis pour parler sur une fosse. En vingt-neuf mois, les constituans ont détruit la création de dix siècles; de cette France, qui était la veille encore un organisme malade, sans doute, mais un organisme vivant, ils ont fait une table rase, où ils reconstruisent l'édifice symétrique de la raison pure, la maison neuve prête à recevoir l'homme naturel. Comment les contemporains eux-mêmes jugèrent cette œuvre, on nous le disait, l'autre jour, en citant à cette place la déposition d'un républicain étranger, Gouverneur Morris : « C'est l'opinion générale et presque universelle que cette constitution est inexécutable. » Après le défilé des gens du Tiers, nous apercevons dans une perspective fuyante d'arrière-plan, sur un fond de verdures claires et d'habits aux nuances tendres, quelques ombres pâles, le roi, la reine, les courtisans; dernière apparition du passé sur le bord du gouffre où il tombe. De nouveaux-venus l'y poussent. Ceux-ci ne sont plus des rêveurs, comme les précédens; soucieux et rudes, ils parlent, ils agissent, avec des gestes violens, les gestes de la « folie rationnelle, » ainsi que l'a nommée un écrivain sagace. Ils entendent bien compléter le roman esquissé par leurs devanciers, ils cherchent le héros annoncé, l'homme, tel qu'il doit être après qu'on lui a déclaré ses droits. Ne le trouvant pas, ils commencent à s'irriter. Leur irritation croît avec l'inutilité de leur recherche. Si cet homme, ce citoyen exemplaire, ne répond pas à leur appel, c'est que des méchans usurpent sa place, le cachent et l'oppriment. Le seul remède est l'extermination de ces méchans; l'âge d'or viendra ensuite. Et ils exterminent, avec choix d'abord, bientôt avec rage, au hasard, toujours pour faire la place libre à l'homme selon leur cœur. Beaucoup sont sincères dans leur foi, tout pareils à l'inquisiteur de jadis; le même zèle les anime à purger la terre des mécréans, pour n'y laisser régner que la pure doctrine. En outre, leur éducation les oblige à faire de l'archéologie pratique; du jour où ils ont proclamé la république, il va de soi qu'elle doit être calquée sur les meilleurs modèles, ceux de Sparte et de Rome, et qu'il la faut sauvegarder avec les procédés impitoyables des anciens. « Collégiens attardés, acharnés à un éternel concours en discours français, » dit M. Goumy, « écoliers qui, en quittant les bancs, veulent tout rapporter à la mesure des Grecs et des Romains, » avait déjà dit leur contemporain Morris, ils tirent toute leur conception du monde, à travers Rousseau, de Plutarque

et de Tite-Live. Le pire, c'est que nous n'avons pas de peine à les comprendre, ayant continué de recevoir la même éducation, le même « esprit classique, » du moins jusqu'à ma génération. Quand elle était au collège, quand les bruits du dehors nous apportaient l'écho de quelque harangue d'un des Cinq, nous nous représentions les événemens du second empire avec l'optique apprise dans Tacite, nous prêtions de bonne foi à M. Garnier-Pagès, protestant contre le tyran des Tuileries, la figure morale, les idées et le langage de Thraséas. Il est facile de vanter les bienfaits du latin pour la haute culture intellectuelle; mais on oublie trop le revers de la médaille: ces historiens latins et grecs auxquels nous devons tant de belles pensées, nul ne pourra jamais calculer ce qu'ils ont fait couler de sang et foisonner d'erreurs politiques.

Les massacres continuent, Sparte ne renaît pas, l'homme naturel tarde toujours à se montrer; les convoitises, les colères, les rancunes inexpiables divisent les réformateurs; ils se reprochent mutuellement leurs déceptions, ils s'exterminent les uns les autres. Au 9 thermidor, le carnage est à peu près achevé. Il a fait justice de quelques fauves; allez voir, au musée de la Révolution, ces merveilleux crayons où Vivant-Denon croquait en traits rapides les silhouettes de Carrier, de Fouquier-Tinville, pendant qu'ils écoutaient leur sentence au tribunal ou qu'ils passaient sur la charrette; ce sont des physionomies de bêtes de proie, forcées après une traque; elles justifient les comparaisons animales dont se sert M. Taine, quand il les flétrit. Mais à côté des monstres authentiques, on ne peut s'empêcher de penser que la coupe sombre abattit les moins méprisables de ces maniaques, les plus convaincus, ceux qui se croyaient vraiment appelés à régénérer l'humanité. Après thermidor, je ne vois plus sur cette toile que la lie, les bas intrigans, les jouisseurs désabusés, heureusement relevés par le voisinage des gloires militaires. Les gens du Directoire ne se soucient guère de continuer le roman de 1789; et la nation fait comme eux; déçue par ce premier essai des principes, elle n'aspire qu'au repos. Dès lors, il est facile de prévoir comment finira le premier acte de l'émancipation du genre humain: par l'égalité sous un despote, de l'autre côté du lac de sang. Tous les observateurs sans préjugés sont fixés. « Toutes les opinions se ramifient à l'infini; mais le premier qui sera en état de se faire roi et de promettre une tranquillité prochaine les absorbera toutes... Que Carnot ou le duc d'Orléans, que Louis XVIII ou un infant d'Espagne soient rois, pourvu qu'ils gouvernent tolérablement, le public sera content. » C'est le sentiment de Mallet du Pan. Morris voit de même, et plus juste : « Quel que soit le sort de la France, dans un avenir éloigné, et

laissant de côté les événemens militaires, il semble évident qu'elle sera bientôt gouvernée par un simple despote. » L'Américain se trompe seulement en laissant de côté les événemens militaires : il n'est pas moins évident que le maître viendra de là. Les candidats à l'emploi sont déjà nombreux : Bonaparte l'emporte.

Notre bonheur voulut que le futur despote fût d'abord le génie le plus sage, le plus complet, le plus actif dont l'histoire fasse mention. Il reconstruisit la France presque aussi vite que les idéologues l'avaient démolie ; la maison restaurée est discutable, soit ; mais quelle fortune de retrouver une maison, quand on campait sur un amas de ruines ! Le consulat est peut-être le seul moment du siècle où notre pays ait connu un gouvernement national, c'est-à-dire uniquement occupé du bien commun par des moyens pratiques, assez fort pour fondre les anciens partis, assez clairvoyant pour faire une juste part aux prétentions opposées de chacun, pour choisir dans les idées anciennes et dans les idées nouvelles. Il faut une dose rare de passion politique pour refuser au 18 brumaire les conditions qui créent la légitimité d'un acte violent : l'attente de tout un peuple, l'indignité du pouvoir chassé, l'efficacité du pouvoir substitué. — Le tableau qui nous arrête rend bien le coup de lumière de ce matin incomparable. Au premier plan, l'homme arrive ; ce n'est pas celui qu'attendaient les constituans, et pourtant ils l'ont préparé de toutes pièces, en cherchant le leur ; c'est l'homme que la nature et l'histoire engendrent inévitablement, quand on soumet un état à certaines expériences. Derrière lui, le tumulte superbe des cavaliers de toute arme, les masses héroïques venant du fond de l'horizon, par l'allée de Saint-Cloud ; une joie de couleurs et de vie, après les scènes dégoûtantes et sombres ; la France à cheval et casquée, après la France légiférante, discourante, guillotinante. Et l'on se rappelle l'inoubliable page où le jeune Ségur raconte la révolution décisive qui se fit dans son âme ; alors que las de son époque et de lui-même, découragé, sans but, le cœur vide de croyances, tout prêt au suicide, un hasard l'amena aux Tuileries, le 18 brumaire, et mit sous ces yeux ce même tableau. — « La grille du jardin m'arrêta. Je me collai contre elle ; je plongeai d'avides regards sur cette scène mémorable. Puis je courus autour de l'enceinte ; j'essayai toutes les entrées ; enfin, parvenu à la grille du Pont-Tournant, je la vis s'ouvrir. Un régiment de dragons en sortit, c'était le neuvième ; ces dragons marchaient vers Saint-Cloud, les manteaux roulés, le casque en tête, le sabre en main, et dans cette exaltation guerrière, avec cet air fier et déterminé qu'ont les soldats lorsqu'ils vont à l'ennemi, décidés à vaincre ou à périr. A cet aspect martial, le sang guerrier que j'avais reçu

de mes pères bouillonna dans toutes mes veines. Ma vocation venait de se décider ; dès ce moment, je fus soldat ; je ne rêvai que combats et je méprisai toute autre carrière. »

La page pourrait être signée : la France de 1800. Le jeune enthousiaste exprime les sentimens de tout un peuple ; comme Ségur, ce peuple va suivre pendant quinze ans le régiment qui passe. La France s'est donnée à un homme qui est à la fois l'incarnation mystique et la négation de sa chimère ; empêchée pour un temps d'expérimenter sur elle-même toutes les conséquences de cette chimère, elle se console en la portant dans son havre-sac aux quatre coins du monde ; missionnaire qui va prêcher aux infidèles la foi qu'il ne peut plus pratiquer chez lui. C'est la première métamorphose du virus révolutionnaire, et l'effet en est double : atténué en un sens par la vertu de la discipline militaire, il est fortifié par cet amalgame avec les plus nobles sentimens, par cette transfiguration dans une gloire dont il peut réclamer sa bonne part. Les principes de 1789 ont reçu leur brevet de vie, puisqu'ils ont pu organiser un état puissant et ordonné, — à la condition d'en être proscrits aussitôt après leur gestation. Ceci explique comment Napoléon, fils parricide, mais fils de la Révolution, restera après sa mort l'idole du parti qu'il a muselé ; c'est le dieu des vieilles peuplades syriennes, funeste à ses fidèles, et revendiqué par eux contre les ennemis du dehors, parce qu'il est l'expression de la foi nationale. De son vivant et vers la fin, les fidèles surmenés le maudissent ; la France épuisée demande grâce et le laisse tomber ; à peine il est tombé, elle revient à lui et le relève ; elle ne se résigne à l'abandonner qu'après avoir constaté, par une dernière épreuve, que sa monomanie conquérante est incurable. — Faut-il compter la vie de cet homme au passif ou à l'actif de la Révolution ? C'est encore, ce sera peut-être toujours un sujet d'irrésolution cruelle pour les historiens. Si on leur permet de distinguer, et s'ils sont sincères, tous applaudiront à l'avènement du consul et admireront son œuvre ; beaucoup déploreront celle de l'empereur et ratifieront sa déchéance. Même sur ce dernier chef, ceux qui se sentent en communion avec toutes les fibres françaises hésiteront souvent dans leur jugement ; un acquittement révolte notre bon sens ; une condamnation blesse des instincts en désaccord avec la froide raison, mais enracinés au plus profond de notre être. Tant de mal, mais tant de gloire ! Un dommage réel, un gain idéal, une légende odieuse à toutes les mères, chère à tous les hommes ! Ce cas mystérieux est incommensurable, au vrai sens du mot, il n'a pas de commune mesure avec les cas habituels. Quiconque veut le juger en est puni par l'impossibilité de conclure. Le seul verdict qui

réponde au sentiment général, ce sera toujours quelque phrase bien bête, empruntée au répertoire de Bouvard et Pécuchet : « Quel malheur que Napoléon ne se soit pas arrêté après Tilsitt! » — C'est inepte, mais essayez de trouver mieux sans soulever une moitié de nous-mêmes contre l'autre.

Avançons dans le siècle, moins dramatique désormais. Nouvelle révolution, nouveau décor. Celui-ci nous montre les rois de la maison de France, et pêle-mêle autour d'eux, les vieux cordons de l'Ordre sur des poitrines républicaines, les nouveaux habits sur les seigneurs de l'ancienne cour. Deux mondes que l'ambition mêle par en haut, mais qui ne se rejoindront plus en bas. Tout les sépare, les intérêts, les pensées, et même, chose navrante, les morales patriotiques. On a publié dans ces derniers temps beaucoup de mémoires ou de correspondances d'émigrés. Il n'est plus permis d'ignorer aujourd'hui que ces hommes très loyaux, sinon très éclairés, croyaient accomplir le plus strict des devoirs en prenant les armes pour leur roi contre leur pays rebelle. Ils suivaient la loi féodale qui lie le vassal au seigneur et non à la terre. La conduite opposée eût été forfaiture. Si nous faisions de la casuistique, nous devrions plutôt réserver nos sévérités morales pour ceux qui ne commirent pas le crime dont leur conscience particulière leur faisait un devoir. Reprocher aux émigrés de n'avoir pas préféré la nouvelle notion de patrie à l'ancienne notion de fidélité, c'est comme si l'on eût reproché à un savant, au temps de Galilée, de tenir pour le système de Ptolémée, alors que les deux explications de l'univers étaient encore en conflit. Sauf les tout jeunes gens et quelques esprits de haut vol, la plupart de ces vaincus, de ces dépouillés, rentraient en France avec le désir de restaurer le passé, tout le passé, avec la conviction qu'ils feraient œuvre de féaux sujets en s'y employant.

Cette menace raffermit les principes de 1789, enseigne de l'autre camp. La génération révolutionnaire et impériale, devenue sceptique sur leur vertu intrinsèque, y tenait comme à la sauvegarde de ses intérêts ; la génération nouvelle, qui n'avait pas goûté leurs fruits amers, était séduite à son tour par leur beauté abstraite. Pourtant, les constituans auraient eu peine à reconnaître leur idylle, tant elle avait déjà changé de physionomie. Les principes s'accommodaient des corrections napoléoniennes, afin de pouvoir invoquer le grand nom. En se compliquant d'intérêts matériels, ils s'étaient à la fois consolidés et rétrécis. Imaginés pour émanciper l'humanité, ils tendaient à devenir un instrument de règne au service de la bourgeoisie. La sécheresse voltairienne éliminait de la Déclaration la sentimentalité de Rous-

seau, l'athéisme donnait un sens agressif aux articles rédigés par les déistes de 1789 dans un sentiment de tolérance. En parlant d'Henri Martin, M. Jules Simon a défini avec une exactitude piquante le libéral de la Restauration : « Il était ce qu'on appelait alors un libéral ; ce qui voulait dire qu'il regrettait l'empire et qu'il n'aimait pas les jésuites. » — Pour souder les deux sociétés antagonistes, il eût fallu le génie d'un Napoléon dans le cœur d'un Bourbon. L'histoire, même l'histoire de France, ne fait pas un miracle tous les quinze ans; elle se contente de faire une révolution. Les principes mirent par terre un trône de plus. Passons au suivant.

A juger par les hommes qui se pressent sur cette toile, ce quartier du siècle est prestigieux, autant que le premier; des éclairs de pensées au lieu d'éclairs d'épées. Dans cette élite inspirée, écrivains, poètes, artistes, la fermentation politique de 1789, militaire de 1800, s'est changée en fermentation intellectuelle; mais si l'on regarde bien à la source de leur inspiration, c'est déjà, pour les plus hautes consciences, le désespoir au réveil du rêve, la recherche d'un autre idéal. Chacun dans sa langue, ils disent tous, avec mélancolie ou avec colère : le siècle ne nous a pas tenu les promesses de nos pères. Et comme ils ont encore toutes les ardentes illusions de la jeunesse, ils n'abdiquent pas, ils cherchent la réalisation de ces promesses dans le ciel de l'imagination ou dans celui des idées pures. Tandis qu'ils s'isolent sur les sommets, au-dessous d'eux, — et ceci, la toile ne nous le montre pas, — les principes continuent leur travail logique dans la masse de la nation, de façon différente aux deux étages de la maison. Le premier étage, la bourgeoisie souveraine, nous en avons la vision frappante à l'exposition des Beaux-Arts, devant les deux tableaux de Heim, *la Remise de la charte par les chambres.* Je ne sais pas de chefs-d'œuvre plus suggestifs que ces deux peintures ordinaires. Elles racontent notre première transformation sociale, au sortir du chaos révolutionnaire et après l'intermède militaire de l'empire : la reconstitution d'une aristocratie par la richesse. Toute réunion d'hommes, qu'elle le veuille ou non, est toujours en travail d'une aristocratie, qui puise ses élémens dans la force prépondérante à l'heure où elle se constitue. Or, sur la table rase, il n'est resté qu'une puissance indiscutable, permanente, l'argent. L'ancien ordre de choses opposait à cette puissance naturelle des contrepoids nombreux, affermis par l'hérédité : privilège de la naissance, prééminence de l'état militaire, du sacerdoce, des charges de cour et de magistrature. Après la disparition de ces contrepoids, après le grand effort de la révolution pour établir l'égalité théorique, l'argent est monté d'une poussée irrésistible au

sommet du corps social, comme monte au-dessus du taillis un arbre en pleine sève, quand on abat les voisins qui lui disputaient l'air et la lumière. M. Goumy impute ce calcul aux gens du Tiers, quand ils repoussent à la constituante la proposition d'une chambre haute. « Les bourgeois n'eussent plus été les seuls maîtres de l'état, ce qui était pour eux la raison d'être et la fin de la Révolution. » Je crois qu'il fait tort au désintéressement des premiers idéologues. Mais le mot est devenu juste pour leurs héritiers, mis en possession. A ce moment, après 1830, les principes de 1789 ont rendu tout ce qu'ils pouvaient rendre pour le Tiers. Leur œuvre est achevée, il n'y a plus qu'à arrêter leur végétation turbulente. La nouvelle aristocratie jouira de l'institution révolutionnaire, comme faisait l'ancienne, quand, ayant rejeté les charges de l'institution féodale, elle ne retenait plus que les bénéfices compensateurs de ces charges. La liberté devient « les libertés, » libertés de la presse, de la tribune, etc. « Libertés de luxe, qui ne servent qu'aux classes dites libérales, » comme le remarque M. Lorrain dans sa *France contemporaine*.

Oui, mais les gens de l'étage inférieur, du quatrième état? A leur tour, ils apprennent à lire la Déclaration des droits; ils lui demandent leur part; non pas les libertés de luxe, mais le seul droit qui ait un prix réel à cet étage, le droit à la vie facile; et pour y arriver, le droit au vote. Les principes, qui ont fini de travailler pour les inventeurs, commencent seulement leur travail pour les autres. A la première secousse qu'ils provoquent dans le sous-sol, l'édifice bourgeois croule sur sa base précaire, l'argent; car s'il n'y a pas de base plus naturelle, après la force pure, il n'y en a pas de plus précaire, puisque chacun a l'espoir de la déplacer à son profit. La révolution de 1848 est faite de concert par l'ennui lyrique des gens d'en haut, qui ne savent plus de quoi nourrir leur rêve, et par la révolte des gens d'en bas, qui demandent à nourrir leur corps. Voici les chefs de la nouvelle alliance, Lamartine, Ledru-Rollin et leurs acolytes, sur ce coin de tableau où ils passent si vite. Caliban n'est pas encore de taille à lutter avec ses maîtres. Mais du premier coup d'épaule, il a fait craquer la Déclaration; il lui a arraché une de ses conséquences nécessaires, le suffrage universel; il l'a mise en demeure, puisqu'elle est la prophétie vague qui promet à tous toutes les satisfactions, de donner l'égalité idéale, celle des biens, et le droit essentiel : le droit au travail, comme disent ceux qui raisonnent un peu, le droit aux jouissances, comme pensent ceux qui sentent et ne raisonnent pas, le grand nombre. — La bourgeoisie se ressaisit; dans son apeurement, elle a recours au remède qui avait réussi cinquante ans plus tôt; ces principes qu'elle chérit et

qu'elle redoute, par lesquels elle domine et qui la menacent de ruine, elle les confie à un gardien autoritaire, avec mission de les conserver précieusement, mais de ne pas les laisser vagabonder. Elle n'a retrouvé que le nom du premier gardien, sans le génie. Le second 18 brumaire s'accomplit avec moins d'éclat, de poésie, d'assentiment enthousiaste; dirai-je avec moins de légitimité? Je n'en sais trop rien; ces consultations sont oiseuses, comme la recherche de la boussole sur un bâtiment désemparé, d'où un coup de mer l'a emportée pour jamais. Il ne reste au pilote qu'à guetter les étoiles incertaines, pour s'orienter un instant dans l'inconnu.

A partir de ce point, devant le cortège qui achève de se dérouler jusqu'au bout du panorama, on ne peut plus se flatter d'observer exactement. J'ai vu vivantes ces figures; les unes ont disparu dans l'ombre de la mort, qui avance lentement sur cette toile; les autres agissent encore. A partir de ce point, on juge avec les préventions du cœur; ce n'est plus juger, c'est sentir. Et quelles sensations aiguës, quand l'illusion du souvenir vient s'ajouter à l'illusion créée par une habile mise en scène! Ils respirent, ceux qui depuis longtemps ne marchaient plus près de nous; le temps aurait-il donc reculé? Nous nous retrouvons au milieu d'eux, aux anciennes heures, mais avec la faculté de prévoir l'avenir, d'assigner à chacun sa destinée. Destinée tragique, pour beaucoup! Oublions ces figures obsédantes, poursuivons derrière elles le développement des principes abstraits; ils ont leur vie indépendante, en quelque sorte; on les voit cheminer à l'intérieur de ces fantômes, qui ne sont que leurs instrumens d'une minute. — Durant la période du second empire, nos principes ont continué leur travail au dedans, sans doute; mais surtout ils ont opéré au dehors. M. Sorel a exposé dans ses livres, d'une façon définitive, la loi de leur évolution en Europe. Il a montré comment l'idée de liberté, semée par nous dans tous les champs du monde au commencement du siècle, y a poussé sous une autre forme, l'idée de nationalité. Il y a cent ans, la France était le seul grand agrégat solide sur le continent. Depuis lors, des corps d'une densité égale ou supérieure se sont formés autour de nous. Nous leur avons d'abord donné l'âme; ensuite, par un attachement instinctif aux enfans bâtards de notre idée-mère, nous les avons aidés à grandir. Le moment devait venir où ils se retourneraient contre nous, où ils nous rapporteraient notre semence en moisson de baïonnettes. Il est venu. Reconnaissons, avec l'auteur du *Péril national*, qu'il est puéril et injuste de charger un seul coupable; le coupable, nous l'avons tous été; et l'on perd son temps à rechercher si l'heure pouvait être différée; un peu plus tôt, un peu plus tard, elle devait sonner, tant l'éventualité de ce

choc en retour était fatale. Ainsi, tandis qu'ils désagrégeaient la France à l'intérieur, nos principes transformés conspiraient contre elle à l'extérieur. Voilà des émigrés qu'on ne s'avise point d'incriminer; voilà les traîtres qui sont rentrés cette fois dans les fourgons de l'étranger.

Si nous nous en tenons aux apparences, il semble que cette date lugubre, 1870, marque du même coup le dernier degré de nos misères et le triomphe définitif des principes malfaisans. Depuis lors, on s'est remis de plus belle à extraire toutes leurs conséquences. Officiellement et en façade, ils règnent sur notre vie sociale. Tout récemment, dans les cérémonies organisées pour fêter leur jubilé, devant un grand concours de peuple et de hautes autorités, une Raison est venue, comme il y a cent ans, chanter des choses dans ce goût :

Homme qui par nous seras dieu...

Oh! pourvu qu'il n'y eût là personne du pays où dans leurs fêtes, sous les armes, ils chantent le choral de Luther!

Et malgré tout, nous ne quitterons pas « l'Histoire du siècle » sur cette vue découragée. J'ai la ferme confiance que le dernier degré de nos misères aura été le commencement de notre relèvement, et que l'éruption si visible du mal caché est le premier symptôme de sa guérison. J'espère en trouver la preuve dans nos conclusions. Je demande au lecteur qui voudrait bien me suivre de se rappeler et de compléter par la pensée le dernier tableau de la procession séculaire, le groupe des maîtres de l'esprit contemporain, si heureusement opposés au groupe initial, à celui d'où est sortie la Déclaration des droits. Ils recueillent là les échos et les leçons du siècle. Nous les interrogerons sur l'état présent des idées, dans une prochaine et dernière étude, le jour où fermera l'Exposition du Centenaire. Qu'il nous suffise d'avoir rappelé aujourd'hui, tout le long du siècle, les défaillances incessantes du principe interne, du seul principe directeur de la société française; je ne dis point de l'âme française, qui jamais peut-être ne fut meilleure, plus vaillante et plus ferme dans le malheur; mais du principe auquel elle croit et qui s'est montré impuissant à la servir.

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 octobre.

Ballottage du 6 octobre et scrutin du 22 septembre, vote de seconde venue et vote de première venue, c'est tout un. Rien n'est changé, rien ne pouvait sensiblement changer. Quelques avantages de plus ou de moins pour les républicains ou pour les conservateurs dans les provinces, quelques succès boulangistes de hasard à Paris et à Bordeaux, ne modifient ni l'ensemble, ni le caractère, ni la moralité de ces élections de 1889, désormais accomplies et achevées.

Le pays a été interrogé, il a répondu à sa manière en dépit de toutes les violences, il a rempli sa tâche. Au-delà des chiffres d'un aussi vaste scrutin, il est vrai, tout redevient nécessairement un peu énigmatique, tout n'est et ne peut être que conjecture. Ce que sera réellement cette chambre nouvelle, qu'on affecte déjà de classer, d'étiqueter, comment et dans quelle mesure se combineront tous ces élémens nouveaux sortis de l'urne, de l'outre électorale, si l'on veut, — quelle sera l'œuvre de cette législature qui va commencer, on ne peut le savoir encore. On ne le sait pas plus qu'on ne sait, le jour où s'ouvre une campagne de guerre, ce que sera cette campagne. On connaît à peu près ou l'on croit connaître dans son organisation et sa composition, dans ses élémens et dans ses ressources, cette armée qu'on a formée, qui est la force vivante du pays et qui va marcher au feu : le reste dépend de l'art des manœuvres, du choix des positions de combat, de la discipline des troupes et le plus souvent d'une heureuse inspiration des chefs. Il en est de même de cette autre armée qui s'appelle une assemblée, qui a aussi sa campagne, une campagne toute pacifique de quatre ans à faire, et dont le succès dépend de l'esprit auquel elle obéira, de la direction et de l'impulsion qu'elle recevra. Non, sans doute, on ne sait pas, on ne peut pas savoir ce que sera à l'œuvre cette assemblée nouvelle qui ne

se réunira que dans un mois et qui aura d'abord à se reconnaître elle-même; mais ce qu'on peut évaluer et discerner d'avance, en interrogeant le scrutin d'où elle est sortie, les conditions dans lesquelles elle a été élue, c'est le terrain nouveau où elle se trouve en quelque façon portée par le courant de l'opinion. Ce qui est parfaitement possible dès aujourd'hui, c'est de dégager le sens général de ces élections, où l'on pourrait dire que c'est la raison instinctive de la grande masse française qui a triomphé des partis; c'est de faire la part de ce que le pays a voulu et de ce qu'il ne veut pas, des idées, des tendances, des vœux qui ont reçu une sorte de consécration publique, et des politiques vaincues, des combinaisons et des tactiques condamnées, des programmes désavoués, des déclamations usées, des utopies mises au rebut par une opinion devenue sceptique.

Que reste-t-il, par exemple, de la revision, de cette revision qui a paru un instant suppléer à tous les programmes? Elle est assurément une des premières vaincues des élections, elle est restée sur le champ de bataille, d'où elle ne se relèvera probablement de longtemps. Elle n'avait d'autre mérite, — si c'est un mérite, — que d'être un mot d'ordre commode pour les partis les plus opposés, et elle a eu justement contre elle cette équivoque sous laquelle se sont dissimulés pour le combat tous les calculs, toutes les ambitions, toutes les arrière-pensées. Elle s'est heurtée contre une sorte d'instinct public qui réclamait bien plutôt la stabilité des lois et des institutions, même du gouvernement et des ministères. La vérité est que cette revision ne répondait sérieusement à rien, qu'elle n'était qu'une diversion bruyante et artificielle d'agitation. Qu'il y ait eu depuis longtemps, qu'il y ait encore dans le pays des mécomptes, des irritations, des malaises, des froissemens accumulés, c'est trop évident, c'est ce qu'on n'a cessé de répéter à ceux qui sont satisfaits de tout, pourvu qu'ils règnent; mais en quoi la constitution est-elle coupable de cette situation qui excite justement les plaintes du pays? C'est l'œuvre la plus simple, la plus élémentaire du monde; elle se borne à établir les pouvoirs publics, à définir leurs attributions et leur rôle. Elle n'est certes gênante pour personne, et si tout s'est aggravé en France, ce n'est pas la faute de la constitution: c'est précisément, au contraire, parce que la constitution n'a pas été respectée, parce qu'elle a été livrée à des politiques qui l'ont pratiquée avec leurs passions, non avec leur raison; c'est parce qu'on a créé cet état où le pouvoir exécutif semble n'avoir qu'un rôle de décoration, où le sénat laisse énerver tous ses droits, où la chambre dépasse tous les siens pour se faire une sorte d'omnipotence anarchique. Et à ce mal, quel remède portait la revision? Oh! c'est bien simple. On commençait par suspendre tous les pouvoirs. La chambre, récemment élue, n'était plus une chambre; elle ne se réunissait que pour préparer des élections nouvelles et laisser la place à une assemblée

constituante. Puis l'assemblée constituante aurait discuté sur l'appel au peuple, sur le plébiscite, sur le référendum, sur la suppression du sénat et de la présidence de la république, sur l'empire et sur la monarchie. Pendant ce temps, les partis auraient joué chaque jour la paix publique dans leurs luttes et dans leurs dissensions. C'est tout cela que la raison populaire a répudié. La revision a été vaincue et parce qu'elle méconnaissait le vœu de stabilité qui est dans la masse nationale, et parce qu'elle n'offrait à la France qu'une série d'aventures et d'expériences meurtrières. La leçon est pour ceux qui ont cru pouvoir rallier tous les malaises par ce mot vague de revision et pour ceux qui ont préparé cette dangereuse crise en laissant altérer, en altérant eux-mêmes tous les ressorts constitutionnels, toutes les lois parlementaires, toutes les garanties d'une liberté réglée.

Ce qui a été vaincu aussi aux élections, c'est certainement cet amalgame qui s'est déguisé sous le nom de boulangisme et où les conservateurs se sont laissé donner un rôle qui n'était ni dans leurs traditions ni dans leur intérêt. On a beau se perdre en explications et subtiliser sur les alliances qui ne sont pas des alliances ou sur l'action parallèle. Le fait est que les tacticiens qui ont imaginé la politique des mouvemens parallèles peuvent se flatter d'être d'habiles conseillers et que les conservateurs qui les ont écoutés se sont laissé entraîner dans une triste campagne, dans une aventure au moins malheureuse. Qu'avaient à faire les conservateurs d'aller se mettre dans cette compagnie, d'accepter ne fût-ce qu'un semblant d'alliance avec des hommes dont ils sont séparés par leur passé, comme par leurs idées, comme par leurs espérances? A ne considérer que l'intérêt vulgaire et immédiat d'un succès électoral, que pouvaient-ils gagner et qu'ont-ils gagné? Ils ont aidé peut-être au succès de quelques élections boulangistes à Paris, à Bordeaux, — ils n'ont pas même reçu le prix de leur concours. Ils ont eu l'amertume, la déception de voir quelques-uns de leurs candidats les plus sympathiques échouer, victimes d'une perfide équivoque. — Ce n'était là, dira-t-on, qu'une alliance de guerre momentanée et toute négative. Les conservateurs pleins d'illusions, qui se paient de ces subterfuges, ne voient pas qu'ils se sont exposés à donner une apparence de force au boulangisme, et si cette alliance à laquelle ils se sont prêtés avait plus complètement réussi, ils étaient bien sûrs de leur affaire : ils se seraient trouvés le lendemain avoir travaillé à l'avènement plus ou moins prochain d'une dictature à laquelle ils n'auraient pu opposer désormais qu'une résistance tardive. Ils auraient peut-être obtenu quelques promesses, quelques paroles, quelques atténuations : ils auraient, sans le vouloir, sacrifié tout le reste, — et l'honneur de leur cause et la dignité des institutions libres. Tout ce qu'on peut dire, c'est que les conservateurs ont risqué d'être les dupes d'une faute sans compensation et sans profit. Il ne faut rien exagérer sans doute. C'est

une mauvaise campagne conduite par de faux calculs : la cause conservatrice ne reste pas moins ce qu'elle est, la cause de la paix religieuse, de la prévoyance financière, de l'ordre administratif; elle garde sa force et ses appuis dans le pays. La plupart des conservateurs qui ont été élus ne le doivent qu'à leur position, à leurs titres, à leurs opinions en dehors de toute alliance boulangiste. Ce sont simplement des conservateurs. Ce qu'ils ont de mieux à faire aujourd'hui, c'est d'être eux-mêmes, de se rattacher plus que jamais aux intérêts qu'ils représentent, de ne plus rien laisser subsister d'une équivoque compromettante que le pays a déjouée, qui reste dans la bagarre des élections.

Un autre vaincu enfin du dernier mouvement électoral, c'est le radicalisme. Quel sera le nombre des radicaux dans la chambre nouvelle, dans la majorité républicaine? Le nombre, qui reste dans tous les cas diminué, importe peu. Ce sont les programmes qui sont vaincus; c'est la politique qui a été visiblement désavouée par le pays. Il est impossible de s'y méprendre : il y a dans ce mouvement aussi vaste que confus qui vient de se dérouler en France une lassitude sensible des déclamations, des agitations stériles, des manifestes ambitieux, des promesses décevantes, et, en même temps, une visible modération de vœux, un goût évident pour tout ce qui ressemblerait à une politique sérieuse, laborieuse et pratique. Les opportunistes deviennent presque des modérés, les radicaux deviennent presque des opportunistes. Ce n'est point sans doute que le radicalisme ait abdiqué, qu'il renonce à ses prétendues réformes et à ses propagandes; combien cependant trouveriez-vous de programmes, de ces programmes prétentieux et retentissans d'autrefois, où l'on parle de l'abolition du sénat, de l'impôt sur le revenu, de la séparation de l'église et de l'état, de la suppression du budget des cultes? On en parle peut-être, mais avec des atténuations, en se défendant de toute impatience, en protestant qu'on saura attendre. Et si on parle ainsi, c'est qu'on se sent évidemment devant un pays éprouvé, dégoûté des expériences radicales, demandant avant tout à vivre tranquille, à travailler en paix.

Qu'on réunisse tous ces faits, tous ces signes, le désir de la stabilité se traduisant par le désaveu d'une revision inutile, le goût du repos s'alliant au goût des libertés parlementaires, le congé donné aux ambitions césariennes, la persistance des instincts conservateurs, la défaveur du radicalisme, le souffle de modération qui court partout : est-ce qu'il n'y a pas là les élémens d'une politique répondant à une situation nouvelle, faite pour inspirer un gouvernement, pour devenir le point de ralliement de toutes les bonnes volontés? On s'occupe déjà de savoir ce que fera la chambre nouvelle le jour où elle se réunira, — quel ministère on aura, comment se manifestera une majorité républicaine réelle, mais, on le sent, assez incohérente. Il semblerait, à entendre quel-

ques-uns des oracles du moment, que tout le problème consisterait à bien ménager et calfeutrer cette majorité précieuse qu'on vient de retrouver, à s'établir commodément au pouvoir entre républicains, et que pour cela, il n'y aurait qu'à éviter tout ce qui peut diviser et irriter, à occuper la chambre d'affaires, par exemple, du système monétaire et du monopole des allumettes. — Ce sera certainement de la prudence d'éviter les débats irritans, de prévenir les turbulences, même de s'occuper d'une organisation mieux entendue du travail parlementaire, — sans négliger les allumettes; mais cela ne résout rien, et il faudrait prendre garde, après avoir compromis la république par les agitations, de ne pas la compromettre par l'impuissance. Les dernières élections n'ont aucun sens, ou elles expriment le désir, le besoin de retrouver un gouvernement résolu, non à continuer une domination de parti ou de coterie, mais à reprendre une œuvre nécessaire de pacification morale, de reconstitution financière pour le bien et l'honneur de la France. C'est là toute la question, — le *porro unum necessarium* du jour!

Les affaires de l'Europe sont certes plus que jamais pleines de complications, de mystères et de diversités infinies. Elles ont de plus, à l'heure qu'il est et depuis quelque temps, un chapitre toujours ouvert : c'est le chapitre des voyages princiers, des visites royales ou impériales, qui ne sont souvent qu'une manière de déguiser les secrets de la politique. Jamais à coup sûr les souverains n'ont autant voyagé et ne se sont autant visités. L'empereur Guillaume II, pour sa part, a un chapitre qui menace de devenir toute une histoire. Il a le goût des voyages; il est toujours en mouvement, allant du nord au sud, de l'occident à l'orient, rendant ou recevant tour à tour des visites, promenant son infatigable jeunesse dans les pays d'empire ou dans les pays de l'alliance dont il est le chef. Aujourd'hui, avant de reprendre sa course, avant de partir pour Athènes, où il va marier sa sœur avec le prince héréditaire de Grèce, et pour Constantinople où il va voir le sultan et la Corne d'or, il s'est arrêté un instant à Berlin pour recevoir cette visite toujours attendue, sans cesse ajournée, de l'empereur Alexandre III de Russie. Maintenant c'est fait et accompli. Le tsar en quittant Copenhague, avant de rentrer dans son empire, a passé par Berlin; il en est même déjà reparti après un séjour de quarante-huit heures. C'est une visite de plus à inscrire dans l'histoire des voyages et des entrevues des souverains!

A voir les choses simplement, telles qu'elles apparaissent, on ne peut pas dire sans doute que l'empereur Alexandre ait mis un empressement sensible à revoir Berlin. Il n'a pas, autant que son jeune et impérial cousin d'Allemagne, l'humeur voyageuse, — à moins que ce ne soit pour aller en Danemark, dans la famille hospitalière de la brillante tsarine. Il a pris son temps. Il y a plus d'un an déjà qu'il a reçu

la visite de l'empereur Guillaume à Peterhof; ce n'est que ces jours derniers qu'il a fait à son tour sa visite à Berlin, et il y est allé sans être accompagné de l'impératrice, ni d'ailleurs de son chancelier, M. de Giers. Il a voulu enfin descendre à son ambassade, c'est-à-dire en territoire russe. On ne peut pas dire non plus que de la part de l'Allemagne et de son souverain, il y ait eu un excès d'enthousiasme et de démonstrations. Depuis quelque temps les journaux allemands sont plus occupés que jamais à poursuivre de leurs polémiques acerbes la Russie, sa politique, ses finances, ses armemens, tout ce qu'on fait, tout ce qu'on est censé méditer à Pétersbourg. C'était peut-être souhaiter une étrange bienvenue à un grand souverain! Quant à l'empereur Guillaume II lui-même, il était la veille de l'arrivée du tsar à Kiel, recevant les hommages de l'escadre anglaise venue sans doute tout exprès pour saluer son nouvel amiral. Il n'aurait eu qu'à patienter quelques heures pour recevoir son hôte; il est rentré brusquement à Berlin, sans attendre le débarquement de l'empereur Alexandre. Si c'est l'étiquette qui l'a voulu, c'est qu'il avait été convenu apparemment que l'étiquette seule devait présider au voyage. Non, on ne peut pas dire qu'il y ait eu de part ni d'autre dans les préliminaires de cette visite des marques d'une intime et prévenante confiance. Il est bien entendu qu'en dépit de quelques apparences, tout a dû se passer et paraît en effet s'être passé à Berlin le plus correctement possible, non peut-être avec les effusions, les manifestations qui ont accueilli l'empereur d'Autriche ou le roi Humbert, mais avec cette mesure de courtoisie mutuelle qui est encore une image de la cordialité entre des souverains décidés à ne pas se brouiller légèrement. Les fêtes, les galas, les toasts, le pèlerinage aux tombeaux de l'empereur Guillaume Ier et de Frédéric III, les chasses, les revues, rien n'a manqué pour faire honneur à l'hôte impérial pendant les quarante-huit heures de son séjour à Berlin. Les quarante-huit heures ont dû même être bien remplies. Bref, c'est une visite rendue et reçue selon les règles.

Après cela quel autre sens, quelle signification plus précise ou plus décisive pourrait avoir ce passage du tsar à Berlin? On ne le voit pas trop. Que M. de Bismarck, qui est revenu tout exprès de Friedrichsruhe et qui n'a sûrement pas quitté sa retraite pour rien, ait mis tout son art à persuader ou à séduire l'empereur Alexandre, à le réconcilier avec la politique de l'Allemagne, à désarmer les défiances de la Russie, on n'en peut douter. Il a dû renouveler avec des redoublemens d'éloquence la tentative qu'il a déjà faite il y a deux ans; mais comme il y a deux ans, peut-être encore plus qu'il y a deux ans, il y a une chose que le chancelier, avec toute son habileté, ne peut changer : c'est la situation qu'il a créée par sa politique, par ses combinaisons, qui a fait à la Russie une obligation de se retrancher dans son système d'observation et d'attente, dans sa vigilance et dans sa force. Ce n'est pas seu-

lement la situation de l'Europe, c'est l'état de l'Orient, tel qu'il s'est développé depuis le traité de Berlin, qui est entre la Russie et la ligue prétendue défensive dont l'Allemagne est la tête. Comment M. de Bismarck pourrait-il satisfaire ou désintéresser la Russie, sans livrer l'Autriche, après l'avoir engagée et poussée en Orient? Comment demeurerait-il fidèle à l'Autriche sans laisser à la Russie tous ses griefs? S'il n'a voulu obtenir que des assurances générales de paix, il n'a dû avoir aucune peine à persuader le tsar qui s'est donné justement pour mission de maintenir la paix, en même temps qu'il est convaincu que la triple alliance seule est un danger, en excitant de perpétuelles inquiétudes en Europe, en encourageant dans les Balkans des agitations contraires aux droits ou à la politique de la Russie. L'embarras est de concilier tout cela. Il est toujours difficile sans doute de dire ce qui peut sortir d'une conversation entre un souverain et un puissant magicien comme M. de Bismarck, quels expédiens un tel homme peut imaginer pour dénouer, ne fût-ce que temporairement, une crise qui trouble ses calculs. On ne tardera pas dans tous les cas à le savoir. Il y a cependant bien des chances pour que rien ne soit changé dans la situation générale de l'Europe, pour que la visite du tsar à Berlin n'ait été en toute vérité réelle que ce qu'elle a été dans l'apparence, une démarche toute de courtoisie et de politesse entre des souverains unis par de vieux liens de parenté.

Et maintenant que cette visite est un fait accompli et passé, probablement sans résultat, l'empereur Guillaume, libre et fixé, peut reprendre ses voyages. Il doit, dit-on, s'arrêter à Monza où il trouvera une hospitalité royale toute prête. Il va se rendre à Athènes : on ne dit plus s'il doit paraître au Pirée escorté de navires de toute sorte, s'il va en Grèce avec l'appareil impérial, ou tout simplement en frère attentionné, désireux de présider à l'union de sa sœur avec le jeune héritier de la couronne hellénique. Ce n'est probablement pas sans intention ni même par un simple goût de touriste, qu'il ira, en quittant Athènes, jusqu'à Constantinople : ce sera pour lui une occasion, non pas précisément de passer des revues qu'on aurait sans doute quelque peine à lui offrir, mais de voir le sultan, d'essayer sur lui sa jeune influence, peut-être de tenter d'attirer la Porte dans les filets de la triple alliance, tout au moins de la gagner aux combinaisons que l'Allemagne pourrait proposer pour résoudre enfin cette éternelle question des Balkans. Ce n'est point impossible; ce n'est pas la première fois que la Porte aurait à se défendre de ces captations ou de ces pressions compromettantes, et récemment encore on croyait l'avoir décidée à prendre l'initiative d'un appel à l'Europe qui répondait évidemment aux vœux ou aux calculs de quelques cabinets. On a seulement affaire ici à des diplomates aussi fins ou aussi captieux que tous les diplomates européens, à une puissance qui sait bien qu'elle n'a rien à

gagner à se faire l'instrument de la triple alliance, à se laisser entraîner dans le piège d'interventions toujours hasardeuses, et si l'empereur Guillaume s'est promis de remuer cette masse ottomane, de lui donner un rôle sur l'échiquier allemand, il pourrait s'être abusé. Il sera sûrement reçu avec courtoisie, quoique peut-être avec un peu d'embarras, par le sultan; il n'obtiendra, selon toutes les apparences, ni un soldat, ni une note diplomatique engageant la Porte. De sorte qu'on ne serait pas plus avancé, — que le voyage à Constantinople pourrait n'avoir pas plus de résultat que la visite du tsar à Berlin. On serait en face des mêmes impossibilités, — à moins pourtant que cette évasion mystérieuse du prince Ferdinand de Bulgarie, qui vient de quitter furtivement Sofia, qui fait lui aussi ses voyages, ne se lie à des combinaisons indistinctes, insaisissables, dont on n'a pas encore le secret.

Ce qu'il y a de singulier, en effet, c'est cette coïncidence du départ subit, clandestin du prince Ferdinand avec le voyage de l'empereur Alexandre à Berlin, avec des tentatives qui ont dû être faites à Constantinople et que l'empereur Guillaume se serait peut-être chargé de renouveler. Une seule chose est certaine provisoirement: c'est cette fugue du prince bulgare qui ressemble à une aventure romanesque, qui a retenti tout à coup en Europe. Le prince Ferdinand est parti brusquement et secrètement de Sofia, laissant la régence à son premier ministre, M. Stamboulof. Il est tombé à Vienne à l'improviste, surprenant son ambassadeur lui-même, qu'il n'a prévenu que quelques heures avant son arrivée. Il a trouvé à la gare sa mère, la princesse Clémentine de Cobourg, qui l'a entraîné loin de Vienne, où il n'aurait pu être qu'un embarras, et l'a mis aussitôt en route pour Munich. On en est là. Que signifie en réalité cette aventure qui a déjà prêté à toutes les conjectures, à tous les commentaires? Le prince Ferdinand a-t-il quitté Sofia sous la pression de difficultés intérieures qu'il ne pouvait plus vaincre dans la situation irrégulière où il se débat depuis son arrivée en Bulgarie? S'est-il flatté de réussir par une démarche personnelle, par sa bonne mine à se faire reconnaître dans sa souveraineté? A-t-il été abusé par les encouragemens de l'Angleterre, de l'Autriche, de l'Allemagne elle-même, et a-t-il cru pouvoir compter sur l'appui de l'empereur Guillaume, sur le crédit de son oncle le duc Ernest de Cobourg-Gotha pour apaiser les ressentimens du tsar, pour se réconcilier avec la Russie? Et pour tout épuiser, le prince voyageur a-t-il été conduit dans l'Occident par des projets de mariage, ou bien enfin a-t-il cédé au désir aussi légitime qu'imprévu de venir, lui aussi, faire l'école buissonnière à l'Exposition? Il y a des hypothèses pour tous les goûts, et pas une peut-être n'est vraie. On voit dans tous les cas que le roman est à Sofia comme il est à Belgrade avec les démêlés conjugaux du roi Milan et de la reine Nathalie. Malheureusement, tous ces imbroglios risquent d'avoir une mauvaise fin, et, si le conflit conjugal de Belgrade peut coûter cher à la dynastie serbe déjà menacée, l'aven-

ture bulgare peut rendre assez difficile le retour du prince Ferdinand de Cobourg à Sofia; mais alors c'est la question tout entière des Balkans qui se réveille, c'est la question d'Orient qui se rouvre, et c'est l'Occident qui en ressent aussitôt comme toujours le dangereux contre-coup.

Si ce n'est pas la saison parlementaire ni le moment des grandes affaires de la politique pour l'Angleterre, c'est encore la saison des grèves qui ne finissent à Londres que pour recommencer sur d'autres points et qui ont d'autant plus de gravité qu'elles décèlent une organisation puissante, une direction énergique et calculée. C'est aussi pour les leaders de tous les partis anglais la saison des pérégrinations, des manifestations, des meetings, des campagnes de propagande. A dire vrai, dans un pays comme l'Angleterre, la vie publique ne s'interrompt jamais. Quand elle n'est pas à Londres, au palais de Westminster, elle est partout, dans les grandes villes industrielles et dans les comtés d'Angleterre ou d'Écosse. Elle est dans une élection qui retrouve les partis en présence et peut être le signe des mouvemens de l'opinion ; elle est quelquefois dans un discours qui ouvre de nouveaux horizons sur la marche des affaires britanniques. Les interrègnes parlementaires sont le commencement d'une session plus libre où s'agitent dans les réunions tous les problèmes de la politique anglaise. Depuis quelques semaines les principaux chefs de partis sont en campagne, poursuivant en dehors du parlement leurs luttes contre leurs adversaires. Un des chefs du parti unioniste ou des libéraux dissidens, lord Hartington, est allé en Écosse, à Aberdeen, justifier une fois de plus l'évolution qui l'a conduit à se séparer de M. Gladstone et à s'allier avec lord Salisbury dans les affaires d'Irlande. M. Chamberlain, avec plus de vivacité encore, promène son éloquence à Birmingham, à New-Castle et n'est pas au bout de sa campagne oratoire. Lord Randolph Churchill ne se fait faute de discours, où il parle avec la liberté d'un indiscipliné, d'un enfant terrible du torysme. Au même instant, cinq ou six élections partielles se sont succédé dans diverses régions du Royaume-Uni, à Dundee, à Sleaford, à Elgin, à Peterborough. Presque partout, sauf à Sleaford, où M. Henry Chaplin, récemment entré dans le cabinet, a réussi à obtenir le renouvellement de son mandat, l'avantage est resté aux libéraux. A Peterborough qui appartenait jusqu'ici aux conservateurs, l'élection du candidat libéral a été surtout un succès imprévu, d'autant plus décisif que le candidat ministériel avait pour lui les plus puissantes influences et l'appui que les unionistes sont allés lui porter par leurs propagandes. Au bout du compte, depuis les dernières élections générales qui ont porté lord Salisbury et les conservateurs au pouvoir, les libéraux ont regagné, par une série de scrutins partiels, douze ou quinze sièges au parlement.

Élections, manifestations récentes des unionistes, tout cela ne laisse pas d'avoir sa signification et son importance dans l'état des partis en

Angleterre. Ce n'est point sans doute qu'un succès des libéraux dans quelques scrutins partiels modifie sensiblement la majorité dont le ministère dispose encore; il ne peut donner que quelques voix de plus à l'opposition, sans changer la proportion réelle des partis. C'est du moins une preuve que le cabinet de lord Salisbury n'a pas réussi autant qu'il le croit et qu'il le dit, que la politique libérale représentée par M. Gladstone garde son influence dans le pays, que l'opinion reste partagée. Qu'en serait-il le jour où il y aurait des élections générales? Ceci est une affaire d'avenir; le résultat des évolutions d'opinion qui pourraient s'accomplir est encore inconnu et à échéance assez lointaine. Il y a un autre résultat plus prochain, tout au moins possible, que les récentes élections partielles pourraient bien hâter, et c'est ici que les derniers discours de lord Hartington, de M. Chamberlain pourraient avoir des conséquences pour la direction de la politique anglaise, pour la composition même du gouvernement de la reine. Jusqu'ici, le ministère de lord Salisbury n'a vécu à peu près que par l'appui des unionistes ou libéraux dissidens dans les affaires d'Irlande, appui qu'il n'a pu s'assurer qu'en faisant à son tour un certain nombre de concessions libérales. C'était une alliance temporaire, acceptée, comme on l'a dit, dans l'intérêt de l'intégrité britannique menacée par la politique irlandaise de M. Gladstone. Il s'agit aujourd'hui de savoir si cette alliance, de temporaire et accidentelle qu'elle a été jusqu'ici, deviendra permanente et complète. A l'heure qu'il est, dans leurs derniers discours, lord Hartington et M. Chamberlain viennent de parler en hommes décidés à rompre définitivement avec M. Gladstone. M. Chamberlain, qui était naguère encore un des chefs les plus avancés du libéralisme, presque un radical, M. Chamberlain, particulièrement, a mis, à déclarer la rupture, une sorte d'âpreté, en proposant du même coup la fusion des libéraux dissidens et des conservateurs dans un parti nouveau qu'il appelle le « parti national. »

Naturellement, la conséquence serait de modifier singulièrement la politique conservatrice, et aussi de faire du ministère reconstitué une image de cette situation nouvelle. C'est assurément une idée hardie et qui, habilement réalisée, pourrait être féconde pour l'Angleterre. Elle a déjà trouvé des appuis et des défenseurs. Ce que propose M. Chamberlain n'est après tout que la consécration ou la coordination de ce qui existe en fait, puisque c'est cette alliance des conservateurs et des libéraux unionistes qui gouverne l'Angleterre depuis quelques années. Ce n'est pas moins une tentative aussi compliquée que délicate qui risque fort de se heurter dans la pratique contre les résistances des partis organisés. La coalition d'aujourd'hui, on l'accepte comme un expédient nécessaire pour la défense de ce qu'on appelle l'unité de l'empire britannique. La fusion, telle que l'entend M. Chamberlain, deviendra-t-elle une réalité? La moitié du programme risque de rester en

chemin. Ce sera, dans tous les cas, une expérience curieuse à suivre si on la tente; et, si on ne la tente pas, ou si, après avoir essayé de se réunir, les partis qui sont aujourd'hui au pouvoir se divisent de nouveau, le ministère est exposé à traîner jusqu'aux élections générales, qui jugeront peut-être sévèrement sa politique à l'égard de l'Irlande aussi bien que sa politique extérieure.

Au moment cependant où la plupart des états de l'Europe sont si occupés et de leurs affaires intérieures et des voyages de leurs princes, et de l'incohérence de toutes les relations, voilà un congrès qui vient de se réunir de l'autre côté des mers, à Washington, pas plus tard qu'il y a huit jours, pour accomplir la plus vaste, la plus chimérique des œuvres. C'est un congrès, comme on n'en voit pas, où toutes les républiques du Nouveau-Monde sont convoquées pour régler, sous les auspices de M. Blaine, secrétaire d'état du président Harrison, toutes les affaires du continent américain du nord et du sud. C'est une idée qui ne date pas d'aujourd'hui. Elle avait été conçue ou plutôt formulée par M. Blaine lui-même à son premier passage au pouvoir il y a près de dix ans. Elle avait été recueillie par le dernier président, M. Cleveland, qui en a préparé la réalisation avec une sage lenteur. Elle est aujourd'hui en pleine exécution par le congrès réuni sous la présidence de M. Blaine, redevenu secrétaire d'état tout exprès pour recevoir à Washington les représentans de toutes les républiques américaines. Au fond, c'est, sous une forme diplomatique, l'idée de l'hégémonie depuis longtemps revendiquée par les hommes d'état américains pour la grande république du Nord dans tout le Nouveau-Monde. A première vue, à ne considérer que les programmes, il ne s'agirait de rien moins que d'organiser une sorte de vaste *Zollverein* enlaçant tous les états des deux Amériques, de créer entre eux un même système postal, un même système monétaire, un ensemble de communications coordonnées, de constituer en un mot l'alliance de toutes les forces économiques et commerciales du Nouveau-Monde sous la haute suzeraineté de l'Union américaine. C'est un grand rêve ! Il est certain que, si ce rêve était une réalité, ce serait une menace singulièrement redoutable pour l'Europe, qui se trouverait en face d'une puissance démesurée, régulatrice de toutes les relations. Il y aurait de quoi s'émouvoir d'une démonstration qui pourrait avoir les plus graves conséquences pour le commerce de tous les pays. Heureusement on n'en est pas là. Entre tous ces états grands ou petits, réunis en conférence internationale pour créer un droit nouveau, il y a assez d'incompatibilités de races et de traditions, assez d'antagonismes d'intérêts, assez de divisions et de rivalités pour que la fusion ne soit point aisée. D'abord, il a été convenu que dans la réunion on ne s'occuperait pas de politique; il a été entendu de plus que les décisions du congrès n'auraient aucune sanction,

qu'elles n'engageraient les états que dans la mesure où ils voudraient être engagés, que chacun en un mot gardait sa liberté.

A tout prendre, c'est encore provisoirement une réunion assez platonique, et pour n'effaroucher personne, les politiques américains ont commencé par chercher à amuser ou à éblouir tous ces délégués des républiques du sud arrivés récemment à Washington. On les promène galamment un peu partout, aux chutes du Niagara, aux ateliers de M. Edison, dans les grandes villes où se déploie le génie yankee. Il y a sans doute, dans tout cela, une certaine ostentation, un certain mirage calculé, de l'apparence et de l'illusion. Il ne faudrait cependant pas trop s'y fier. Les politiques de l'Union ne sont pas hommes à se payer de chimères; ils ne réaliseront pas leur rêve du premier coup, c'est bien certain; ils auront du moins fait un pas et obtenu un résultat moral; ils auront dans tous les cas offert ce spectacle nouveau de tous les états américains rassemblés pour délibérer en commun sous les auspices de la grande république, qui n'a jamais caché son ambition d'être la régulatrice et la protectrice du Nouveau-Monde. On n'aura pas fondé tout à fait le nouveau droit américain comme on l'entend; on aura préludé à l'avènement plus ou moins lointain de ce droit en face du vieux monde perdu dans ses querelles intestines.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

La spéculation s'étant mise résolument à la hausse sur nos fonds publics au lendemain des élections du 22 septembre, le mouvement s'est prononcé avec une grande intensité au moment de la liquidation et dans les premières journées qui ont immédiatement suivi. Le 3 pour 100 était coté 86.47 le 30 septembre; le 7 octobre, on atteignait au plus haut 87.85, soit 1 fr. 37 de plus-value, y compris le montant du report qui n'avait pas dépassé en moyenne 0 fr. 22, bien que le taux de l'escompte fût à 5 pour 100 à la Banque d'Angleterre.

L'amortissable, dans la même semaine, avait été porté de 91 à 90.85 ex-coupon, soit une avance de 0 fr. 60, et le 4 1/2 de 104.80 à 105.70.

Les fonds étrangers ont monté en même temps que les rentes et ont atteint à peu près le même jour leur plus haut cours : le 4 pour 100 1880 de Russie, 94 1/2 ; le 4 pour 100 or de Hongrie, 86 francs ; l'Extérieure, 75 1/2 ; l'Italien, 94.15 ; l'Unifiée, 471.25 ; le Turc, 17.35.

Pendant la seconde semaine d'octobre il s'est produit, sur ces hauts cours, une réaction générale assez vive sur nos fonds publics et qui a gagné peu à peu les valeurs, soit de banque, soit de chemins de fer et d'entreprises industrielles, sur lesquelles les intéressés avaient échafaudé une hausse importante à la faveur de la poussée imprimée aux rentes françaises et aux autres fonds d'État.

Les élections complémentaires du 6 octobre ont donc marqué le point culminant de cette première période d'amélioration des cours. Le fait accompli a donné le signal des réalisations. Le 3 pour 100 a été ramené à 87.32, l'amortissable à 90.45, le 4 1/2 à 105.55, l'Italien à 94.10, le Russe à 94.40, le Hongrois à 85.70, l'Extérieure à 75, l'Unifiée à 468, le Turc à 17.05.

Ce mouvement de recul est dû à peu près exclusivement aux réalisations de bénéfices effectuées par les acheteurs des deux derniers mois. Les ventes à découvert n'y ont probablement qu'une très faible part. Aucune raison de baisse n'apparaît à l'horizon. Au point de vue financier, le resserrement de l'argent à Londres est d'un caractère tout temporaire ; l'argent abonde en France où se préparent les élémens d'une très active campagne d'affaires. Le danger ne pourrait guère venir que de Berlin où la spéculation est excessive. Là un grand nombre de valeurs ont été poussées à des prix exagérés qui ne pourront être indéfiniment maintenus, et un *krach* partiel apparaît vraisemblable. Encore peut-il être conjuré par la persistance d'un courant de prospérité sur les autres places.

Les valeurs ont subi de grandes variations de cours pendant la première quinzaine d'octobre.

La hausse de la Banque de Paris est due à l'introduction, cette semaine, sur le marché en banque, des actions de la Banque nationale du Brésil, au nombre de 450,000, dont moitié restent au Brésil même, données en échange des titres de la Banque internationale brésilienne. Le pair de l'action est 200 milreis, soit 566 fr. 50, sur lesquels 20 pour 100 seulement sont versés jusqu'ici. Ce titre, sur l'avenir duquel reposent les plus brillantes espérances, se négocie avec une prime d'environ 165 francs, qui peut paraître bien élevée si l'on songe que la Banque nationale du Brésil est à peine née et n'est entrée en activité que le 1er octobre courant.

Le Comptoir national d'Escompte, dont les actions viennent de monter de 60 francs en quinze jours, se trouve dans une situation si prospère après trois mois de fonctionnement (le montant des dépôts

a dépassé déjà 100 millions de francs), que les actionnaires sont convoqués le 5 novembre en assemblée générale extraordinaire pour délibérer sur le doublement du capital, de 40 à 80 millions. Le vote de l'assemblée ne saurait être considéré un seul instant comme douteux.

Pendant ce temps, les titres de l'ancien Comptoir ont tristement rétrogradé de 92.50 à 52.50, sur l'échec des projets de transaction entre la liquidation et les anciens administrateurs. Il apparaît de plus en plus certain que tout ce qui pourra revenir à la liquidation profitera aux créanciers et qu'il ne restera absolument rien pour les actionnaires.

Le 9 du mois courant a été mis en souscription, à Londres et à Paris, par les soins de MM. de Rothschild, un emprunt 4 pour 100 du gouvernement brésilien au montant de 20 millions de livres sterling, dont le produit doit être affecté au remboursement de plusieurs anciens emprunts 5 pour 100. La souscription pouvait se faire soit en espèces, le taux du 4 pour 100 nouveau étant 90 pour 100, soit en titres des anciens emprunts 5 pour 100 reçus en paiement au pair. Aux titres ainsi présentés à l'échange, il était en outre alloué une bonification de 1 1/2 pour 100. L'opération paraît avoir réussi, la maison Rothschild de Paris remboursant dès maintenant aux souscripteurs contre espèces 60 pour 100 des sommes versées à leurs guichets.

La prime sur l'or à Buenos-Ayres se maintient au-dessus de 100 pour 100. Cependant les valeurs argentines des diverses catégories se sont quelque peu relevées de la dépréciation dont elles étaient frappées il y a quinze jours. L'Obligation 5 pour 100 du gouvernement fédéral a repris de 467 à 487, l'obligation des Chemins argentins de 415 à 425 ; ainsi des autres. Des acheteurs plus confians ont pris la place des porteurs effrayés par la crise dont la hausse de l'agio sur l'or est la manifestation extérieure. On a réfléchi que bien des pays, soumis depuis longtemps au régime du cours forcé, entre autres le Chili et la Russie, jouissent néanmoins d'un très bon crédit. Le gouvernement argentin aurait tort cependant de négliger l'avertissement donné par la baisse récente de valeurs dont l'émission, à de bien plus hauts cours que ceux actuellement cotés, ne remonte pas à plus de deux ans. Il est question d'un nouvel emprunt que le gouvernement essaierait de négocier en Angleterre et en France, en 4 1/2 pour 100 or, au montant de 8 millions de livres sterling. Il faut espérer, si ces négociations aboutissent, que le produit de l'opération sera exclusivement affecté au rachat, pour un montant égal, du papier-monnaie, billets de banque ou *cedulas*, dont les émissions désordonnées ont provoqué la crise actuelle.

Le directeur-gérant : C. Buloz.

TABLE DES MATIÈRES

DU

QUATRE-VINGT-QUINZIÈME VOLUME

TROISIÈME PÉRIODE. — LIXe ANNÉE.

SEPTEMBRE. — OCTOBRE.

Livraison du 1er Septembre.

FAUSSE ROUTE, deuxième partie. 5

L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS DEPUIS LA FONDATION DE L'INSTITUT. — IV. — LA CLASSE DES BEAUX-ARTS AU TEMPS DE LA PREMIÈRE RESTAURATION ET PENDANT LES CENT JOURS, par M. le vicomte HENRI DELABORDE, de l'Institut de France. 49

LE MARIAGE ET LE DIVORCE AUX ÉTATS-UNIS, par M. C. DE VARIGNY. 65

LES GAIS COMPAGNONS, par M. ROBERT-LOUIS STEVENSON, traduit par M. TH. BENTZON. 94

SAINTE CATHERINE DE SIENNE, par M. ÉMILE GEBHART. 133

UN TÉMOIN AMÉRICAIN DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE. — GOUVERNEUR MORRIS, par M. AUGUSTE LAUGEL. 165

A TRAVERS L'EXPOSITION. — V. — DE QUELQUES INDUSTRIES, par M. le vicomte EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ, de l'Académie française. 196

REVUE LITTÉRAIRE. — QUESTION DE MORALE, par M. F. BRUNETIÈRE. 212

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE. 227

MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE. 238

Livraison du 15 Septembre.

FAUSSE ROUTE, dernière partie. 241

LES TRANSFORMATIONS FUTURES DE L'IDÉE MORALE. — III. — FONDEMENS PSYCHOLOGIQUES ET MÉTAPHYSIQUES DE LA MORALITÉ, par M. ALFRED FOUILLÉE. 303

La Cavalerie dans la guerre moderne. 331
L'Académie des Beaux-Arts depuis la fondation de l'Institut. — V. — L'Académie des Beaux-Arts depuis la seconde restauration jusqu'à la fin du règne de Louis XVIII, par M. le vicomte Henri DELABORDE, de l'Institut de France. 360
La Comédie en France au xviiie siècle, par M. G. LANSON. 389
La Jeunesse de Beethoven, d'après une publication récente, par M. T. de WYZEWA. 418
A Travers l'Exposition. — VI. — Les Exotiques, les Colonies, par M. le vicomte Eugène-Melchior de VOGÜÉ, de l'Académie française. 449
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 466
Mouvement financier de la quinzaine. 477

Livraison du 1er Octobre.

Peine d'amour perdue, par M. Augustin FILON. 481
La Peinture française a l'Exposition universelle (1789-1889), par M. George LAFENESTRE. 513
Un Amour platonique au xviiie siècle. — Madame de Coigny et Lauzun, par M. Victor DU BLED. 559
L'Asie a l'Exposition universelle, par M. C. de VARIGNY 595
Les Théories cosmogoniques et la Période glaciaire, par M. le marquis G. de SAPORTA. 618
Latude, d'après de nouveaux documens, par M. Frantz FUNCK-BRENTANO. . 648
A Travers l'Exposition. — VII. — La Guerre, la Paix sociale, par M. le vicomte Eugène-Melchior de VOGÜÉ, de l'Académie française. 677
Un Plaidoyer anglais contre le pessimisme, par M. G. VALBERT 694
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 706
Mouvement financier de la quinzaine. 716

Livraison du 15 Octobre.

Idylle et Drame de salon, première partie, par M. Henry RABUSSON. 721
Un Juif polonais. — Salomon Maimon, par M. Arvède BARINE. 771
Georges Bizet, sa vie et son œuvre, par M. Camille BELLAIGUE. 803
L'Amérique a l'Exposition universelle, par M. C. de VARIGNY. 837
Le Mouvement littéraire au xixe siècle, a propos d'un livre récent, par M. Ferdinand BRUNETIÈRE. 867
Les Lettres d'amour de la religieuse portugaise, par M. M. PALÉOLOGUE. 914
A Travers l'Exposition. — VIII. — Devant l' « Histoire du siècle, » par M. le vicomte Eugène-Melchior de VOGÜÉ, de l'Académie française. 929
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 945
Mouvement financier de la quinzaine. 956

Paris. — Maison Quantin, L.-Henry May, directeur, 7, rue Saint-Benoît.

